

---

# LA NOUVELLE ARCADIE

---

## DEUXIÈME PARTIE (1)

---

### I

**M**AIS Natalie était soucieuse d'enseigner les formes nouvelles du bonheur aux gens de Saint-Mard. Elle décida la Nouvelle Arcadie à se rendre au village et à visiter les habitants dans le dessein de les amener au culte du travail collectif.

Les constructeurs en groupe, marchant au pas et balançant les bras dans un rythme de force, accomplirent deux fois le trajet de la boutique Martin à la forge Picard. Ils faisaient bel effet, surtout les dames avec leur casquette rejetée vers la nuque à la mode de Moscou et leurs bottes martelant les cailloux saint-mardois. Depuis trois jours qu'ils occupaient le château, on s'était accordé que ces porteurs d'uniforme appartenaient bonnement à cette sorte de gymnastes appelés éclaireurs, louveteaux, pionniers, ou plus singulièrement *scouts*, et qui, venus de Tours, jouaient, les samedis et dimanches, à mener la vie d'hommes des bois, de trappeurs de la prairie par les friches et les brandes du pays lochois. Seulement, les éclaireurs ou *scouts* de Boischenu portaient une gravité sur les traits, un sérieux dans la démarche, qui faisaient dire aux bonnes gens de Saint-Mard : « Ceux-là, ç'tions ben sûr des gymnasartes qu'avions du grade », selon le joli parler tourangeau célébré de par le monde comme le plus pur de France.

Copyright by Maurice Bedel, 1933.

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> décembre.

— Arrêtons ici, dit Lucias quand on fut à la forge de Picard, et considérons le travail de ce malheureux, peinant des bras, soufflant de la gorge et jetant par le front la sueur de l'esclavage.

Picard était si bien occupé à appointir au marteau les dents d'une herse qu'il ne prenait point garde à ce que disaient ces étrangers ; il s'appliquait seulement à leur montrer son habileté en donnant au fer rouge, que sa pince tournait et retournait en tous sens sur l'enclume, le piquant d'un poinçon.

— Voilà un, dit Natalie, qui va, c'est sûr, passer à la N. A. Pauvre travailleur tout seul dans son charbon et dans son fer, levant la main, serrant la dent, tapant le marteau, sans le plan de construction socialiste, sans l'esprit d'équipe, sans le tableau rouge...

Quand il eut forgé sa pointe de herse, Picard passa le dos de la main sur son front mouillé et salua ceux qui l'entouraient.

— Messieurs, dames, dit-il.

— Camarade, répondit le chœur arcadien.

— Salut, dit Natalie.

— Nous t'apportons, dit Lucias, le salut rouge du prolétariat et nous venons t'offrir des outils pour la construction de l'édifice socialiste.

Picard, en son esprit de forgeron, prenait les mots dans leur droit sens et non point par le biais de l'allusif et du symbolique.

— Si c'est pour une commande, dit-il, mon marteau, mes pinces et mon enclume feront l'affaire : pas besoin de vos outils.

— Travailleur du fer, dit Natalie, nous voulons te donner la bonne nouvelle : il n'y a plus de travail libre. Suis-nous, laisse le vieux soufflet et l'archaïque petit fourneau avec un feu tout juste bon pour cuire des clous. Tu viens à l'Arcadie : c'est la commune. Là, tout est à tous, rien n'est à chacun ; là, tu fais le travail pour tous ; tu tapes le marteau, tu serres la dent pour la victoire du prolétariat. En échange, tu as le lit individuel, le vêtement, le savon, la discussion des problèmes ; tu as deux mille calories pour ta nourriture, — c'est le lait des vaches collectives, — les haricots, les fruits et, pendant la N. E. P., les sardines.



Picard écoutait cette jeune fille inconnue qui lui tenait, en le tutoyant, un langage semblable à celui des tireuses de cartes et diseuses de bonne aventure qu'on voit aux fêtes foraines et qui annoncent en termes obscurs les faits de l'avenir. Il pensa qu'il avait affaire à une troupe de bateleurs, de montreurs de fauves, ou bien encore à ces cosaques djiguites annoncés par affiches sur les murs de Loches ; et quoi qu'on en eût dit dans Saint-Mard, il lui apparut que les Arcadiens du fils Martin n'étaient rien autre que des acrobates, comédiens, faiseurs de tours et diseurs de fables, fixés pour un temps à Boischemu. En quoi il se trompait lourdement : les constructeurs de la Nouvelle Arcadie, loin de monter des spectacles de tréteaux, édifiaient, comme on sait, la société future.

— Si c'est pour une commande, reprit-il sur le ton de la défiance, je veux bien la prendre. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Les constructeurs se regardèrent ; le dépit était en eux.

— Il ne s'agit pas de commande, dit Lucias. Les temps sont passés, camarade, où l'effort de l'homme, où la dépense d'énergie musculaire et de tonus cérébral...

— Monsieur, dit Picard, je n'entends rien à vos histoires. Puisque ce n'est pas pour une commande, laissez-moi à mon travail.

— Laissons-le, dit M<sup>me</sup> de Courlidon. Il y aura toujours des volontaires pour le sacrifice et le martyre.

Martin Paul intervint.

— Monsieur Lucias et mademoiselle Natalie, dit-il, vous demandent de quitter votre forge et de venir au nouveau bonheur qui est de travailler pour l'idée, de manger des calories, de coucher en dortoir et d'être vertueux. C'est magnifique ! Toutefois, à l'égard de la vertu...

— Toi, f...-moi la paix, dit Picard.

Les constructeurs se mirent en rangs, deux par deux et, laissant Picard à son soufflet et à sa triste indépendance, firent un beau défilé jusqu'à l'atelier de Plantin pour y livrer une nouvelle bataille de l'idée.

Plantin, le menuisier, occupait au centre du village les restes d'une abbaye réduite à une portion de sa salle capitulaire. C'est là qu'il vivait avec sa femme parmi ses collections

de clous. C'était un bon homme, tout rond de ventre, de visage et de gestes, avec de blancs cheveux frisés qu'ornait parfois un copeau égaré. Il amassait dans un meuble à tiroirs toute la clouterie des temps passés : il n'était pas de donjon, de manoir abandonné du pays de Loches qu'il n'eût visité, pour en tirer les pointes de fer, de fonte, de bronze ou de cuivre fichées aux murailles, aux charpentes, aux portes de ces logis ruineux. Le dimanche, il allait aux clous comme d'autres allaient aux champignons. Au retour, il les classait selon leur époque d'origine, le lieu de leur découverte ; il en colligeait les particularités en un système de fiches où étaient inscrites toute sorte de détails sur leur apparence, leurs dimensions, leurs poids, la composition du métal dont ils étaient faits, l'exposition du soliveau ou du panneau qui les avait livrés, s'ils étaient orientés la tête au levant, la pointe au couchant, s'ils ne figuraient point par le dessin de leur coupe ou les marques de leur tête quelque signe magique, astrologique, maléfique ou simplement corporatif. Après quarante ans de recherches, il en possédait deux mille trois cent cinquante-sept en ses tiroirs, sans compter les plus beaux, légués de son vivant au Musée du Terroir de Loches, où personne jamais ne leur avait donné la plus mince attention. C'était, comme on voit, un collectionneur.

Quand Lucias et Natalie pénétrèrent les premiers dans la maison de Plantin, ce savant observateur de clous était justement occupé à coucher sur une fiche l'histoire et l'analyse descriptive d'une pointe rouillée : c'était la récréation qu'il s'accordait entre deux séances de scie et de varlope.

— Bonjour, messieurs, dames, dit-il en se levant poliment.

— Camarade, dit le chœur arcadien.

— Salut, dit Natalie.

M<sup>me</sup> Plantin tournait sur elle-même, cherchant des sièges pour cette nombreuse société. Plantin déjà songeait que les hôtes de Boischenu auraient plaisir à admirer ses clous et, dans sa joie de trouver enfin un public à ses collections, il méditait en lui-même de faire boire à ses visiteurs un vin blanc des côtes de Ligueil qui les mit en état d'enthousiasme.

— Nous venons, dit Lucias, porteurs du salut rouge...

— Un moment, dit Plantin, un petit moment.

Il courut à sa cave et en revint bientôt tenant à la main

plusieu  
poudré

—  
Il s  
de ses

—  
firmer

d'Anjo  
une br

de hui  
qui le

traits  
D'aille

Il  
plusie

Un  
Natali

bois q  
où le

de la  
de la

—  
nous

détru

jeter  
venir

—  
cette

médi

form

versé

clou  
un n

les c

J  
obje  
vail  
mor  
que  
prog

plusieurs bouteilles bellement habillées de moisissure verte et poudrées de la blanche poussière des caves de Touraine.

— Donne-nous des verres, ma bonne, dit-il à sa femme.

Il saisit avec soin le clou qu'il étudiait et le déposa dans un de ses tiroirs.

— C'est qu'il est précieux, dit-il. Je suis en mesure d'affirmer qu'il date du premier des Plantagenets, de ce Geoffroy d'Anjou qui, vous le savez, messieurs, portait à son chapeau une branche de genêt vert. En l'examinant de près depuis plus de huit jours, en le débarrassant grain à grain de la rouille qui le piquait, je lui ai découvert au plat de la tête quelques traits qui figurent, à n'en pas douter, un rameau de genêt. D'ailleurs, si vous voulez en juger...

Il retourna à son tiroir et mit son clou sous les yeux de plusieurs Arcadiens qui se tenaient près d'une fenêtre.

Un pareil langage, des façons aussi naïves bouleversaient Natalie. Elle considérait avec une vraie douleur cet ouvrier du bois qui faisait des discours sur un vieux clou rouillé, à l'heure où le monde prolétarien découvrait avec ivresse les prestiges de la dynamo, du turbo-compresseur, du tracteur agricole et de la scie mécanique.

— Travailleur du bois, dit-elle en s'approchant de Plantin, nous avons supprimé le passé : nous nions ce qui était, nous détruisons ce qui est, nous construisons ce qui sera. Il faut jeter à l'ordure cette ridicule ferraille des temps morts ; il faut venir au clou standard, camarade.

— Pardon, mademoiselle, dit Plantin, celui qui a forgé cette belle pointe en savait plus que nous ; il l'a longuement méditée, il l'a justement établie dans sa matière et dans sa forme pour l'usage qu'il en désirait faire ; aussi a-t-elle traversé les siècles en tenant sans faiblesse son emploi d'honnête clou au cœur d'un soliveau de chêne. Moi, je l'honore comme un monument du génie ouvrier, et pour vos clous standard, je les connais bien : dites-moi le temps qu'ils dureront ?

Jamais Natalie n'avait entendu mesurer la qualité d'un objet à sa durée dans le temps ; jamais elle n'avait vu un travailleur tenir avec amour entre ses doigts un rogon du passé mort. Elle avait lu bien des fois dans la *Pravda*, dans les *Izvestia* que les pays bourgeois marchaient à reculons sur la voie du progrès ; mais qu'en marchant ainsi ils atteignissent les âges

où l'homme forgeait les clous un à un, c'était là ce qui la laissait sans force pour s'indigner.

« Bougre ! se disait-elle, ils sont drôles. »

Elle eut un rire d'enfant comme aucun des spectacles du guignol rouge ne lui en avait jamais fait monter à la gorge.

— Vieux homme, dit-elle, nous voulons voir aussi l'atelier du bois.

— Ces messieurs et ces dames, dit Plantin, boiront bien auparavant un verre de vin de ma vigne.

— C'est une question, dit Lucias, dont nous devons délibérer.

Il y avait plus d'une heure que les Arcadiens ne s'étaient donnés à la discussion d'un problème : ils en avaient la langue toute molle. On demanda d'abord à Orland le chimiste une définition rationnelle du vin. Orland alla chercher dans son savoir que le vin n'était rien d'autre qu'un composé d'alcool éthylique, d'acide acétique, de bitartrate de potassium, de glycérine, d'éther et de matières grasses mêlé à une grande quantité d'eau. Plantin se récria dans son ignorance que le vin était le jus de la vigne et affirma poliment qu'il n'entrerait pas une goutte d'eau dans le sien. Natalie assura qu'elle n'avait jamais vu absorber aux *udarniki* de la commune « Scie mécanique et Progrès » une boisson de ce nom, que si le vin était d'essence révolutionnaire on l'aurait su à Arkhangelsk et qu'il ne faisait pas de doute que les vaillants ouvriers de choc l'eussent bu pour se fortifier le système musculaire. Enfin M<sup>me</sup> de Courlidon, après divers autres orateurs, fit la critique du vin que son médecin considérait comme la cause principale des vapeurs dont elle souffrait, car elle en avait, dit-elle, abusé aux temps impurs de son existence bourgeoise. A quoi M<sup>me</sup> Plantin répondit d'une voix égale et douce que l'abus en toutes choses était contraire à la santé.

— Nous nous égarons, dit Lucias. Le problème posé est celui-ci : le vin est-il révolutionnaire ou non ?

Il montra que la formule d'Orland était la meilleure, que le mélange d'alcool éthylique et de bitartrate de potassium était conforme à l'idée révolutionnaire, laquelle s'appuyait sur la chimie, que le jus de la vigne était au contraire bourgeois, et qu'en buvant le vin comme un liquide acéto-bitartro-glycéro-éthylique et non comme une plaisante

boisson

marxiste.

— B

assoiffés

matinée

— A

bien bo

La j

elle ten

joie ; ell

Ses

l'ordina

abstiner

s'ébauc

nouvea

les artè

la grâce

cieuse,

France

— L

Sou

taient

retrouv

nn aut

et de fi

beau te

« déli

sponta

—

Plantin

petit L

Ell

prise-p

de mai

—

vous n

gnerai

—

ne boi

coup à

boisson de cabaret, on ne s'éloignait point de la ligne marxiste.

— Buons donc ! dirent d'une seule voix les Arcadiens assoiffés par tant de discours et par l'extrême chaleur de cette matinée de juillet.

— Ah ! dit Martin Paul en regardant Natalie, voilà un bien bon acéto-bitartrate.

La jeune fille avait avalé d'un coup cette boisson inconnue ; elle tendit son verre à Plantin qui l'emplit de nouveau avec joie ; elle le vida comme le premier.

Ses traits toujours durs se détendaient ; à ses joues, pâles à l'ordinaire comme celles des ascètes, jeûneurs, végétariens et abstinents, apparaissaient les feux roses du plaisir ; elle sentait s'ébaucher au coin de ses lèvres un dessin qui lui semblait nouveau : c'était la forme même du sourire. Par les veines et les artères d'une enfant des rivages de la mer Blanche passaient la grâce, la gentillesse et la douceur de vivre de la plus gracieuse, de la plus gentille et de la plus douce des provinces de France.

— Bougre ! dit-elle, il fait chaud.

Sous l'effet du joli vin de Ligueil, tous les Arcadiens sentaient cette chaleur-là leur monter à l'esprit. Leur langage retrouvait du naturel : chacun parlait de soi-même, contait à un autre qui ne l'écoutait pas des histoires de bonnes bouteilles et de fines agapes ; les jeunes filles entre elles célébraient le beau temps et la lumière du jour, et les mots « ravissant », « délicieux », « adorable », reprenaient d'un mouvement spontané le chemin de leurs lèvres.

— Je serais d'avis, disait M<sup>me</sup> de Courlidon, que monsieur Plantin nous cédât pour l'Arcadie quelques bouteilles de ce petit Ligueil.

Elle se mit à conter ses souvenirs de pique-niques, de surprise-parties où les vins de Touraine étaient seuls responsables de maint galant déduit.

— Cher petit, disait-elle à Martin Paul, vous ne buvez pas, vous ne savez pas boire. Boire est un art ; je vous en enseignerai la pratique.

— Il est bien vrai, madame, disait Martin Paul, que l'on ne boit pas l'acéto-bitartrate comme on boit du vin ; j'ai beaucoup à apprendre.

— Beaucoup, dit M<sup>me</sup> de Courlidon, en appuyant son lourd regard sur la joue en fleur de Martin Paul.

Les propos allaient ainsi sous les voûtes capitulaires d'un vieux reste d'abbaye tourangelles sans qu'il fût autrement question d'exalter de camarade à camarade des sentiments communistes. Il se trouva même parmi les Arcadiens deux ou trois amateurs de vieilleries qui finirent par se pencher sur les tiroirs à clous de Plantin, mais il faut dire que les vapeurs du vin n'étaient pas étrangères à ce mouvement de curiosité.

C'est alors qu'on passa, sur la demande de Natalie, à l'atelier où Plantin menuisait. C'était un apprentis de quelques mètres, fait de voliges assez minces et de verrières en maint endroit brisées. Là, ciseaux, marteaux, tenailles, scies, rabots et varlopes, tout polis par la main ouvrière, tout brillants d'usage artisan, attestaient la patience appliquée du travailleur solitaire.

— Vieux homme, dit Natalie, qu'est-ce que c'est cette petite maison avec les outils des temps morts, comme on voit encore aux Samoyèdes de la toundra, aux Tchérémises du Volga? C'est le musée de l'outil après le musée du clou? Voilà le ruban de scie tendu par des ficelles entre deux bâtons, voilà la raboteuse à main avec sa lame de fer qui traverse un morceau de bois...

Elle allait d'un instrument à l'autre, jouait avec le maillet d'établi, passait un ongle sur la lime écrouenne, posait des questions à Plantin sur l'emploi qu'on faisait de ces curieux objets dans les temps anciens, si certaines peuplades des montagnes ou des forêts de France se servaient encore de ces outils primitifs et si on ne songeait point à leur faire connaître la scie mécanique, la raboteuse électrique, telles qu'elles étaient en usage au front du bois d'Arkhangelsk.

Plantin répondait de la voix douce d'un grand-père enseignant sa petite-fille : il expliquait à cette jeune étrangère comment on dressait et aplanissait l'ouvrage au fil du ciseau de varlope ; il lui mettait en main le feuillere à pousser les feuillures, le bouvet qui lève les languettes ou creuse les rainures aux planches qu'on désire assembler.

Mais Natalie ne donnait point d'attention à ces antiquités.

— Tu dois venir à l'Arcadie, dit-elle à Plantin. Nous ouvrirons le débat sur la machine-outil. Tu présenteras tes

scies à  
les juges  
musée  
mener  
par tou  
— M  
pays de  
pas de  
—  
le feu  
le trav  
—  
en écre  
dore le  
—  
masse,  
—  
qu'on  
jusqu'  
recueil  
si l'on  
—  
subbot  
—  
—  
fierté  
—  
—  
Pla  
bonho  
expliq  
—  
nature  
travail  
l'espace  
qu'il v  
Na  
du Lig  
cette l  
d'un f

scies à ficelle et tes rabots de bois ; nous les discuterons, nous les jugerons, nous les condamnerons, et nous les placerons au musée de l'esprit bourgeois, tes clous aussi. Ensuite, tu veux mener la vie commune ; c'est de vivre tous pour tous, tous par tous, tous à tous.

— Ma petite demoiselle, dit Plantin, je ne sais quel est le pays dont vous me parlez là. Mais, pour moi, je n'en connais pas de plus beau que Saint-Mard.

— Pouh ! fit Natalie, un village où l'ouvrier du fer souffle le feu en tirant sur la chaîne d'une vieille poche de cuir, où le travailleur du bois pousse le rabot à la main...

— Et aussi, dit Plantin, où l'Esves aux eaux vertes abonde en écrevisses, où le coteau du Vignou donne un vin qui vous dore le cœur...

— Où, poursuivait Natalie, tu es sans organisation de masse, sans concours rouge...

— Mais aussi, reprenait Plantin, où l'on a autant de jours qu'on désire pour flâner, pour courir la campagne, pour aller jusqu'à l'Indre ferrer le brochet, si l'on est pêcheur, pour recueillir de vieux clous dans des ruines chargées d'histoire, si l'on a le goût des temps passés...

— Où, interrompait Natalie, tu n'as pas même les *subbotniki*...

— Les ?

— Ce sont les jours de repos où tu travailles avec joie et fierté pour la construction socialiste.

— Mais où l'on a le loisir, disait Plantin.

— Le loisir ? Qu'est-ce que c'est ?

Plantin ne répondit pas tout d'abord. Il regardait avec une bonhomie attristée cette enfant étrangère à qui il fallait expliquer la douceur de vivre.

— Le loisir ? fit-il. Mais, ma petite demoiselle, c'est l'état naturel de l'homme ; c'est l'instant des jours fuyants où il ne travaille point pour les autres, où il a le temps devant lui, l'espace autour de lui et pour seul souci le choix du plaisir qu'il va prendre.

Natalie, à son tour, se tut un long moment ; les vapeurs du Ligueil peu à peu dissipées ne jetaient plus en son esprit cette lumière de Touraine faite pour éclairer des idées venues d'un frais jugement, et comme elle pensait ordinairement au

pluriel, le vin même le plus vif lui eût refusé des clartés sur un plaisir qui ne fût point donné par une organisation de masse, un concours rouge, un débat d'idées.

— Nous ne comprenons pas, dit-elle en se tournant vers les constructeurs attentifs à ses propos.

— Nous ne comprenons plus, dit le chœur arcadien.

— Camarade, dit Lucias en s'adressant à Plantin, l'Arcadie est ouverte aux amis du progrès : tout travailleur prolétarien y est le bienvenu.

— Bien le merci, monsieur, dit Plantin, je retourne à mes clous.

C'est ce qu'il fit après avoir tiré son chapeau à ses visiteurs.

— Nous avons perdu deux heures, dit Lucias en considérant sa montre. Camarades, nous proposons un supplément de travail de deux heures à prendre dès ce soir sur le temps réglementaire du sommeil.

On ouvrit un débat sur le supplément et c'est en débattant qu'on regagna l'heureuse Arcadie.

## II

Les forces mollissaient, l'ardeur première fratchissait. On avait affaire à de vieux genévriers résistant à la cognée, à des orties dont les racines n'en finissaient point de s'enchevêtrer dans les profondeurs du sol. Au quatrième jour du Plan, plusieurs conversations particulières s'engagèrent d'un constructeur à l'autre, à la façon de celles que mènent, en pays bourgeois, les ouvriers de la charpente fumant une cigarette sur les chevrons d'un toit, les terrassiers reposant leurs mains lasses au manche de la pelle ; ces mous, ces nonchalants se laissaient aller aux plus fâcheux errements des temps morts, au bavardage, à la récréation.

Lucias s'en inquiétait ; il allait sur le chantier, lisant à voix de prêcheur des pages de Karl Marx ; il disait du travail ce qu'on disait naguère de la religion : qu'il le fallait pratiquer avec une ferveur de tous les instants, qu'il était la vérité, la grâce, le salut.

— C'est bien prêché, disait M<sup>me</sup> de Courlidon, mais il me semble que, par ces chaleurs, quelques bouteilles du petit vin



du menuisier Plantin feraient plus légers à nos poignets ces lourds outils.

En parlant ainsi, M<sup>me</sup> de Courlidon s'efforçait de tirer d'entre les racines d'un laurier-tin la pointe de sa pioche qui s'y trouvait engagée; elle s'était assise à même le sol, elle se battait à deux mains avec la tranche plate de l'outil qu'elle tentait d'ébranler de droite et de gauche, de haut et de bas; elle se fatiguait bien, elle soufflait; le rose de ses joues s'en allait avec la sueur de son front, et elle commençait à douter que le travail fût la vérité, la grâce et le salut.

— Cher ami, disait-elle à Orland qui, près de là, reprisait les bas et les chaussettes de la communauté, n'y a-t-il point dans les traités de mécanique quelque théorie du levier qui me permettrait de sortir cette pioche de sa position difficile?

— Camarade, disait Orland, est-ce de la laine ou du coton que je dois mettre à ce point de reprise?

L'incompétence ruinaient bien des efforts; les jeunes filles, ardentes à supprimer les herbes et les plantes impropres à la cuisine, se piquaient la jambe à la pointe de la faucille et souffraient de cuisantes blessures; Denis le philosophe trayait les vaches de telle façon qu'il irritait ces paisibles bêtes et portait sur le visage les marques de leur impatience.

Le Plan de cinq jours courait à l'échec.

Lucias songea d'abord à faire appel à des spécialistes choisis hors de la commune, à un jardinier pour enseigner le travail du sol, à un bûcheron pour le défrichement: Natalie le détourna de ce dessein.

— Il faut, dit-elle, faire un chant du travail; c'est le chant qui donne la force et la science. A Arkhangelsk, la *Marche des travailleurs du bois* a fait remuer les bras des *udarniki* de la scie mécanique trente-sept fois dans la minute; sans le chant ils remuent dix-huit, dix-neuf, tout juste.

On ouvrit un débat sur le chant. Lucias était d'avis qu'on s'en tint au bel hymne que la commune chantait, le matin, au réveil. Il prouva que la répétition du propos *C'est la lutte finale* composait un stimulant incomparable, que le sens de ces mots pouvait s'appliquer autant à la lutte contre les ajoncs, les orties et les prunelliers qu'à la bataille contre le capitalisme, et qu'en les répétant plusieurs fois au cours de la journée les constructeurs piocheraient et bêcheraient dans

la certitude qu'ils livraient aux ronçailles et aux fourrés le dernier des derniers combats. On ne le suivit pas ; on désirait un rythme entraînant, allègre, qui donnât du ressort aux articulations en même temps qu'une aimable distraction à l'esprit.

— Je vois ce qu'il nous faut, dit M<sup>me</sup> de Courlidon.

Elle abandonna sa pioche, se dressa au milieu des Arcadiens, dégagea d'un geste large l'échancrure de sa rouge chemise et lança par les airs quelques vocalises d'un soprano fort bien soutenu.

— Je suis au service de la commune, dit-elle quand elle eut terminé ses roulades.

Elle s'offrit à chanter l'air de *Lakmé* : *Pourquoi dans les grands bois...* pendant que les autres travailleraient au défrichement, ou bien l'air des *Bijoux de Faust*, à l'heure toujours pénible de la vaisselle. Et, sans qu'on l'en eût priée, elle chanta, la main sur le cœur et les yeux vers le ciel, quelques mesures de ces morceaux fameux. Il ne parut pas que sa voix eût sur la construction socialiste le pouvoir que la lyre d'Amphion eut sur les pierres des murs de Thèbes. Toutefois, pendant le cours de cette musique, Martin Paul sentit sa pelle lui tomber des mains, tandis qu'une obscure impulsion le portait à joindre Natalie et à s'entretenir avec elle à la première personne du singulier.

— Ah ! mademoiselle, murmurait-il d'une voix toute troublée, aimez-vous la musique ? Moi, c'est sur des airs comme ceux-là que je pense à vous.

Natalie l'écarta.

— Qu'est-ce que c'est cette musique ? dit-elle à M<sup>me</sup> de Courlidon. Ce n'est pas un chant du travail. C'est des *ou... ou... ou...*, des *à... à... à...* Tu dois chanter sur la force hydraulique, la dynamo, le tracteur.

On fut d'accord que Jaunet le poète composerait l'hymne demandé. Et l'on reprit le travail. On le reprit mollement ; les constructeurs tombaient dans une sorte de *vague* à l'âme ; ils bâillaient, ils sentaient, malgré la chaleur, passer comme un vent froid sur leurs tempes et leur front ; des crampes, par instants, leur tordaient l'estomac. Certains s'étendaient à l'ombre d'un arbre, fermaient les yeux et tombaient aussitôt dans un sommeil traversé de rêves singuliers : ils se voyaient

taillant une miche de pain doré, ou bien piquant à la fourchette une tranche fumante de rosbif, ou bien encore plongeant la cuiller dans une soupe bien garnie de légumes; au moment même où ils portaient à leur bouche ces grossiers symboles des appétits bourgeois, ils s'éveillaient.

Ce jour-là, vers le milieu de l'après-midi, Lucias comprit que le Plan de cinq jours allait à la défaite. En vain tournait-il en tous sens dans son esprit les textes les plus précis des apôtres du travail: il n'y trouvait point de remède à la fatigue, point de recette qui permit de transformer le muscle humain en ressort d'acier et le cœur en moteur à quatre temps. Il réunit la commune et, revenant à son idée première, il suggéra qu'on pourrait faire appel aux techniciens de l'extérieur, aux spécialistes de la pioche et de la cognée.

— Allons chercher le père Flambois, dit Martin Paul, c'est le meilleur bûcheron de Saint-Mard.

Il courut au village et revint quelques instants plus tard accompagné d'un vieil homme aux reins cassés, aux épaules étroites et tombantes, tout en nouures, en bosses, en plissures de peau et rousseur de crin, qui demanda d'abord un litre de vin pour arroser son casse-croûte de quatre heures. Orland lui répondit que la bio-chimie prouvait que le tonus déterminé par la consommation des boissons éthyliques n'était rien de moins que nuisible au rendement du travail, car, disait-il, la première flamme jaillie tombe vite et ne laisse après elle que cendres et déchets tout juste bons à engorger le rein.

— Monsieur, dit Flambois, vous me la baillez bonne avec votre flamme et vos cendres. Pas de vin, pas de Flambois.

Un débat s'engagea. Tout ce qui avait été dit la veille autour des bouteilles de Plantin, fut repris et développé en tous sens, surtout en profondeur et jusqu'à l'obscurité. Au bout d'une heure, durant laquelle Flambois cherchait dans sa tête de bûcheron ce que ces messieurs et ces dames pouvaient avoir à tant parler au lieu de lui donner à boire, Martin Paul fut envoyé quérir un litre de vin au village. Après quoi, le bonhomme se mit à la besogne.

Il travaillait sans hâte; il abattait sa serpe à la base des touffes de noisetiers, des buissons d'églantiers, chaque brin taillé bien net en sifflet; il disposait ensuite les tiges, les branches et les branchettes en tas régulièrement ordonnés,

prêts à être fagotés. Les Arcadiens s'étaient groupés autour de lui et le regardaient faire. Sa lenteur les étonnait, les irritait : qu'on mit tant de soin à un ouvrage aussi grossier, tant d'application à jeter à terre des broussailles, et qu'on traitât ces débris inutiles avec des gestes de précaution, leur donnait chaud à la racine des cheveux. Natalie surtout bouillait.

— Tu es technicien du bois à ta commune, disait-elle à Flambois, et tu es là avec le fer antique, les petits coups, la tige qui tombe, et puis une autre, et puis une autre... N'as-tu pas la machine qui coupe, qui arrache, qui laboure, tout d'un seul coup ?

— La machine qui coupe ? dit Flambois, c'est la cognée : la voici. Celle qui arrache, c'est la pioche, et celle qui laboure, c'est la charrue avec son soc. À chacune son ouvrage et chacune à son tour.

On jugea que cet homme tenait un langage hors du temps et que son enseignement allait au rebours des pratiques révolutionnaires. On le renvoya.

— Délibérons, dit Lucias.

Orland demanda la parole et exposa qu'il était nécessaire de rationaliser la nourriture de chaque travailleur de la N. A. pour obtenir de sa pioche ou de sa pelle le maximum de rendement et qu'aussi longtemps que les aliments absorbés ne seraient pas ajustés à l'absorbeur, le succès du Plan serait compromis. Il fallait d'abord, dit-il, que chacun se pesât. Il n'y avait point de balance à Boischenu. Sur le conseil de Martin Paul, on se rendit en troupe chez un cultivateur nommé Persil qui possédait une bascule à peser les sacs de grain.

Ce Persil était de bon accueil. Il ouvrit un hangar où la troupe pénétra. Chacun passa sur la bascule. Quand ce fut le tour de Mme de Courlidon, on craignit pour l'appareil, mais cette dame, quelque extraordinaires que fussent ses proportions, ne pesait pas plus que deux sacs d'avoine de cent livres chacun. Puis on rentra à l'Arcadie.

Orland s'appliqua aussitôt à fixer la ration individuelle des constructeurs : il fit de fort savants calculs, multiplia des kilos de corps humain par des calories de saucisson et de sardines ; il établit que Jaunet l'objecteur, pour craintif et délicat qu'il fût, ne pouvait subsister à moins de deux mille trois cent trente-sept calories quotidiennes, car il était puis-

samment bâti ; il établit aussi que M<sup>me</sup> de Courlidon, trouvant en elle-même des calories de graisse animale en nombre considérable, se devait contenter de verdure et de fruits crus avec un bol de petit lait matin et soir.

— Plutôt mourir ! s'écria la camarade.

Lucias lui fit un beau discours sur la discipline arcadienne et sur la science révolutionnaire ; elle fondit en larmes et, dans un grand élan, jura de se soumettre au régime imposé par l'idée.

Après que chaque constructeur eut reçu sa fiche calorique, on s'aperçut que pour exécuter les prescriptions de la biochimie il était nécessaire de rôtir de la viande, de cuire des légumes, de frire des pommes de terre. Cette découverte mena les Arcadiens à ouvrir un nouveau débat ; on débattit. Denis alla chercher que Platon se nourrissait d'olives et d'ail ; on répliqua que Platon ne défrichait pas un terrain envahi par les ronces. Une dame arcadienne avança que la faim et le jeûne portaient à l'amour, que les saints du désert, à ce qu'elle en avait lu, étaient tourmentés par d'amoureuses tentations dues à leur pénitence et qu'elle-même sentait, depuis qu'elle se nourrissait de merises et de racines douces, quelques troubles pensées lui passer par la tête.

— C'est comme moi, dit Martin Paul.

— Nous devons, dit Natalie, manger les *schtschi* et le hareng salé. C'est la nourriture socialiste ; il n'y a rien de l'amour et des sentiments capitalistes dans les *schtschi* ; il y a la force pour les muscles.

Après de nouvelles considérations sur les fiches caloriques d'Orland, on vota que l'Arcadie prendrait à son service une domestique qui saurait cuisiner.

— Bougre ! fit Natalie.

Martin Paul reçut mission d'engager une femme de Saint-Mard qui fût dans des idées marxistes et qui eût à la fois le sentiment de la camaraderie et le sens de la cuisine révolutionnaire.

— Je la trouverai dès ce soir, dit Martin Paul en s'élançant de nouveau sur le chemin de Saint-Mard.

C'est alors qu'on s'aperçut que le travail était interrompu depuis plusieurs heures et que le Plan allait à la déroute.

— Il faut, dit Natalie, nommer un conseil d'amélioration et ouvrir un concours d'idées.

- Il faut, dit Jaunet, que j'écrive un chant du travail.
- Il faut, dit Denis, relire Hésiode et commenter sur le terrain *les Travaux et les Jours*.
- Il faut, dit Orland, rationaliser le bol alimentaire.
- Il faut, dit une dame arcadienne, faire appeler un médecin, car le cœur nous défaut.
- Il faut, dit un constructeur, introduire en Arcadie l'usage du tabac.
- Il faut surtout, dit M<sup>me</sup> de Courlidon, que cette cuisine arrive au plus tôt.
- Lucias allait et venait, les bras croisés, un doigt au menton ; un profond souci marquait son front.
- Il faut, dit-il, télégraphier à Chérès d'accourir. Lui seul peut nous conseiller, nous soutenir et nous mener à la victoire.
- Télégraphions à Chérès, dit le chœur arcadien.

C'est ce qui fut fait après que chacun eut longuement paraphrasé le texte même du télégramme adressé au promoteur de la N. A.

### III

Martin Paul n'avait jamais vu de près un faiseur d'idées. A l'arrivée de la voiture qui amenait Chérès, il se jette sur le marchepied, porte son visage à l'ouverture de la portière et, dans un élan d'impatience, il s'écrie :

— Voilà donc celui qui nous apporte la trois cent cinquante-deuxième sorte de bonheur ! Ah ! monsieur, nous espérons tout de vous : notre bonheur est imparfait, les fruits du jardin sont épuisés, la terre est sèche et dure à nos outils, et monsieur O, qui est chimiste, affirme que nous manquons de calories.

On eut beaucoup de mal à calmer cette ardeur de parole qui troublait l'ordonnance du programme de réception qu'on avait établi. Quand la voiture fut arrêtée, les constructeurs de la N. A., groupés sur la terrasse de Boischenu, chantèrent un hymne que Jaunet, dans la nuit, avait composé. La musique était celle d'une romance, alors dans la fleur de la nouveauté ; les paroles célébraient les divers instruments et accessoires du bonheur nouveau : le marteau, la faucille, la courroie de transmission, le mazout, le chalumeau oxhydrique, et, en

général, l'ornement mécanique des champs et des usines. Au refrain, revenait une sorte de prière à la machine-outil qui eût tiré des larmes à la perforeuse la plus trempée, au lami-noir le plus brutal.

Mais il ne semblait pas que Chérès se laissât émouvoir : au couplet du mazout, il cueillit une fleur à une touffe de lavande qui se trouvait sous sa main, la porta vers ses narines et en aspira le parfum en fermant les yeux ; au couplet du chalumeau oxyhydrique, il en glissa la tige à la boutonnière d'une sorte de cape qui lui couvrait les épaules ; et quand le refrain eut été chanté à la dernière reprise, il s'approcha de Lucias et, désignant Martin Paul :

— Qui est ce bel enfant, dit-il, qui porte dans les yeux les prémices de la révolution ?

— C'est un néophyte, dit Lucias, c'est notre premier disciple.

— Un néophyte ? dit Chérès. Il est charmant.

Pendant que son secrétaire, qui était aussi son chauffeur, allumait une cigarette et ouvrait un journal, il fut entraîné par les constructeurs vers le chantier de défrichement.

— Au premier jour du Plan, lui disait Lucias, nous avons attaqué les rosiers sauvages sur tout le front ouest...

— C'est dommage, dit Chérès, la fleur de l'églantier est plus que toute autre délicate et fragile.

— Plusieurs constructeurs, poursuivait Lucias, ont mérité dès le lendemain d'être inscrits au tableau rouge.

— Cher ami, dit Chérès, qu'est-ce que c'est que ce tableau-là ?

Lucias fit des explications très précises sur l'émulation, sur les ouvriers de choc. Chérès ne l'écoutait pas ; il allait son chemin en se comportant en ses gestes et en ses paroles comme un homme que ces histoires de Plan, de défrichement et de tableau rouge ennuyaient extrêmement. Les Arcadiens l'entouraient et, quand Lucias se taisait, tous à la fois lui posaient cent questions : s'il était d'avis que la commune pût, à force de travail, échapper à la N.E.P., s'il approuvait l'ensemencement du terrain défriché en haricots, fèves et pois chiches, si les hautes relations qu'il avait dans le monde des idées nouvelles ne pourraient doter l'Arcadie d'un tracteur agricole avec extirpateur, charrue et semeuse. Ces travailleurs, acharnés depuis cinq jours à tirer d'un sol ingrat la preuve que la vie



communiste était la plus pratique et la plus digne, n'avaient d'autre pensée que celle de leur mission. Il semblait qu'il en allât tout autrement de Chérès.

Bien qu'il eût, après la gloire des lettres et les caresses qu'elle prodigue, cherché la gloire de la politique et les opprobres qu'elle multiplie, bien qu'il eût adhéré dans un grand bruit de parade aux idées pour lesquelles les Arcadiens s'écrasaient les doigts sous le marteau et se piquaient les jambes à la faucille, Chérès montrait un haut détachement de la pratique même de ce nouveau système social. Il allait bien s'asseoir de temps à autre sur les tréteaux d'une réunion publique, il disait « Camarades », et on l'applaudissait; il portait son poing vers son cœur, et la foule criait « Chérès! Chérès! »; mais il continuait à penser en lui-même à la première personne du singulier, à goûter le plaisir de posséder pour lui seul des idées qui ne fussent point celles du commun. Il avait, depuis bien des années, passé l'âge où l'on change le *moi* que vous ont fait l'hérédité, l'éducation et les hasards de l'amitié pour un *moi* fabriqué avec des matériaux tout idéologiques. Il était un vieil homme avec une âme adolescente; l'esprit absorbait encore, il n'assimilait plus : c'est un état de fâcheux déséquilibre où il est difficile de tenir debout la sincérité d'une opinion. Chérès allait au dernier-né des systèmes sociaux, comme les femmes d'âge vont au traitement des rides. Aussi l'aspect charmant du plus jeune des Arcadiens le retenait-il plus que le spectacle d'un terrain ravagé par les constructeurs du monde nouveau.

Aux questions des Arcadiens il répondait par des sortes de sentences assez obscures auxquelles chacun trouvait le sens qu'il désirait qu'elles eussent. A propos des travaux agricoles de la commune, il citait les prophètes, et il découvrit au chapitre XVIII du *Livre d'Isaïe* de quoi alimenter le discours qu'il fallut bien qu'il fit sur la culture des légumes socialistes.

— Camarades, disait-il, travaillez, prenez courage : vousensemencerez, vous récolterez ; les graines du haricot ramé, de la fève majeure viendront en abondance ; il en arrivera, ainsi qu'il a été écrit, « comme quand le moissonneur cueille les blés, et qu'il moissonne les épis avec son bras ».

— Avec le bras ! s'écria Natalie. Qu'est-ce que tu dis, camarade ?



Mais c'est Isaïe qui parlait ainsi par la bouche de Chérès. L'antienne continua sur ce ton pendant tout le temps qui fut nécessaire à remonter le courage d'une troupe épuisée par le doute et la faim. Le courage remonta, le doute laissa la place à la certitude que tout allait au mieux. Pour la faim, on la ressentit aussitôt moins vivement, car il n'est pas d'exemple que des disciples affamés n'oublient leurs crampes et leurs vertiges à l'instant où la parole du maître leur nourrit l'entendement.

On quitta le chantier; on gagna la maison. Pendant le trajet, Chérès s'était approché de Martin Paul et le questionnait avec beaucoup de bonté sur le village qu'il habitait, le métier qu'il exerçait et s'il ne préférerait pas la vie de famille à la vie de commune.

— Monsieur, répondit Martin Paul, j'aime d'abord les idées parce que ce sont les idées qui font le bonheur. Mon père n'en a point d'autres que celles de son métier; ce n'est pas suffisant pour me rendre heureux. Alors, la famille...

— La famille, murmura Chérès comme s'il se parlait à lui-même, je la hais.

— Et puis, poursuivait Martin Paul, avant que vous eussiez, par votre exemple, déterminé ces messieurs, ces dames et ces demoiselles à tout abandonner pour se donner à l'idée nouvelle, personne à Saint-Mard ne pressentait qu'un jour viendrait où le travail des bras, des épaules et des reins l'emporterait dans la course au bonheur sur les plaisirs grossiers, tout juste bons pour les sauvages, de la conversation de cabaret, de la pêche aux écrevisses et de la recherche des vieux clous. Monsieur, vous avez enseigné que tout était à tous, que rien n'était à chacun; que dans cette courte formule tenait la seule vérité qui pût mener les hommes aux jouissances de la vie : nous l'appliquons ici très honnêtement. Nul de ces messieurs, nulle de ces dames ne couche, d'une nuit sur l'autre, dans le même lit; le matin, à la toilette, je les vois confondre peignes, éponges et brosses à dents; ils revêtent la première chemise, ils chaussent la première paire de bottes qui leur tombe sous la main, pourvu que ces linges et ces cuirs soient à leur mesure. C'est un grand progrès sur ce qu'on pratiquait autrefois quand, privé d'un objet convoité, on se sentait poussé à le chiper, faute de pouvoir l'acquérir autre-

ment; aussi, nous comptons bien que vous nous laisserez votre auto quand vous quitterez l'Arcadie. J'ajoute qu'il est bien agréable de voir les travaux d'homme et les travaux de femme désormais se confondre. Le hasard du tableau de travail a fait de moi, avant-hier, un blanchisseur: aujourd'hui, j'ai eu deux boutons à recoudre à la chemise d'une demoiselle et un accroc à réparer à la culotte de notre philosophe. C'est, monsieur, une agréable jouissance d'être à tirer l'aiguille à l'ombre d'un buisson quand, à deux pas de là, on entend souffler les dames sous l'effort de la pioche. Demeurez parmi nous, participez à nos travaux: vous connaîtrez ce plaisir-là.

— Il est certain, dit Chérès, qu'il y a bien du conventionnel à distinguer entre la pioche et l'aiguille.

— On m'a dit, poursuivait Martin Paul, que vous étiez un célèbre écrivain, que vous aviez acquis par les dons de votre intelligence la gloire, la fortune, l'amitié des grands hommes, et puis qu'un jour vous aviez abandonné vos biens et les délices de la célébrité pour vous faire ouvrier, pour prendre comme nous la pelle et la pioche et servir de vos mains désormais calleuses l'idée nouvelle. Il faut, monsieur, que cette idée-là promette un bonheur plus grand encore que celui que vous tiriez de la littérature. Il faut aussi que votre exemple ait été suivi avec la confiance de la foi par ces messieurs et ces dames de l'Arcadie. Car, enfin, monsieur D. est un grand philosophe et le voilà vacher et laitier ainsi que le plus fruste des garçons de ferme du pays de Loches. Monsieur O. est très versé aux choses de la chimie, il vous multiplie des calories par des sardines et il vous nourrit avec des chiffres, ce qui me paraît très fort; eh bien! voyez sa chemise en maint endroit arrachée par les épines et les ronces, voyez sa culotte que je viens de reprendre: est-ce là le costume d'un homme qui eût pu tenir tête à Lavoisier et à Pasteur? Et madame T. C., qui est si grosse que la bascule de Persil a failli sauter sous son poids: pour vous suivre dans votre apostolat, elle s'est séparée, dit-elle, d'un mari qui était prince ou duc, je ne sais; elle a quitté ses salons, sa table bien garnie de viandes à sauce et de pâtisseries, sa baignoire où, à ce qu'elle nous conte, elle prenait l'eau chaque matin; à présent, la voilà terrassière et je l'ai vue hier tirer sa pioche par le plat du fer pendant une bonne heure pour la dégager d'une racine de laurier-tin. Monsieur, c'est

donc une grande idée que celle qui va nous apporter la trois cent cinquante-deuxième et dernière sorte de bonheur. Et nous espérons bien obtenir de votre séjour parmi nous la révélation du bonheur promis, car, à vrai dire, je suis encore à me demander de quelle espèce il est.

— Mon petit camarade, dit Chérès en se penchant vers l'oreille de Martin Paul, je me le demande aussi.

— Quoi! s'écria Martin Paul, vous avez tout laissé : votre maison pour le moins aussi belle que Boischenu, vos livres de bibliothèque, brûlés, j'en suis sûr, comme on a fait ceux d'ici, votre lit à ressorts, le vin de votre cave, et même vos opinions sur ceci, sur cela, qui n'étaient plus d'accord avec l'idée nouvelle; vous avez abandonné ces biens, vous avez renoncé à soixante ans d'habitudes, — car vous devez aller sur ces âges-là, — vous avez même chassé de vous ce qui pensait au singulier pour ne plus penser qu'au pluriel, — et parfois, monsieur, la chose est malaisée, — vous êtes volontairement tombé à n'être plus rien qu'une initiale, à vous confondre, par exemple, avec cette grosse dame que vous voyez ici et qui se nomme C, tout comme vous, quoiqu'elle diffère de vous en proportions et en intelligence; vous avez donc perdu ce que naguère on appelait les meilleurs biens de ce monde, et vous en êtes à vous demander ce que vous y gagnez. Ah! monsieur, faites comme nous : coupez des arbres, défoncez la terre, battez des records de fagotage, reprenez les bas de la commune, nourrissez-vous de calories; peut-être découvrirez-vous par révélation et miracle cette sorte de bonheur que nous attendons tous depuis cinq jours et qui vient du travail forcé, à ce que dit mademoiselle Natalie qui en a l'expérience, à ce que disent des hommes de grand savoir comme messieurs L., O., D., et comme vous-même, monsieur, qui l'affirmez par pressentiment.

Chérès, à ces paroles, sourit dans l'ombre que lui mettait au visage son chapeau à larges bords, puis, après avoir assuré les constructeurs qu'il était satisfait de sa visite et qu'il n'y avait rien de plus noble et de plus sacré que le travail en commun pour une idée commune, il appela son chauffeur, monta dans sa voiture, leva le poing, le porta à son cœur et, d'une voix affaiblie par l'âge et par la discrétion même de ses manières, il s'écria :

— Camarades, je suis avec vous à la vie, à la mort.

Et l'auto disparut dans un voile de poussière.

Après quelques minutes remplies par la stupeur, la déception, l'enthousiasme, la méditation et la mise en ordre des idées de toutes parts égarées, M<sup>me</sup> de Courlidon soupira :

— Quel ami admirable ! Quelle parole, quelle voix !

— Quel dévouement ! dit Lucias.

— Quelle profondeur dans le jugement ! dit Denis.

— Quel homme pressé ! dit Martin Paul.

— Bougre ! fit Natalie, il roule dans l'auto, il vient, il dit que tu moissonnes le blé avec le bras, et il part ; voilà un capitaliste. Il ne sait rien du travail, rien de la sueur du front ; il cueille la fleur et la respire sous le nez ; il fait la conversation particulière avec M. P., il jette des mots secrets dans l'oreille du camarade. Et quand il est assis dans la voiture, il promet qu'il veut mourir pour nous.

— C'est, dit Lucias, un théoricien.

— C'est un traître, dit Natalie. Ici est le champ de bataille pour l'idée, pour la construction socialiste ; il n'est pas à la ville où tu vois, c'est sûr, Chérès dans le fauteuil, avec le pied dans la pantoufle, avec le cigare à la lèvre et la chaîne en or sur le ventre, comme j'ai vu les images des capitalistes sur *Pravda* et *Izvestia*.

Elle cracha une bonne fois, en parut soulagée et se dirigea vers le chantier en compagnie de Martin Paul.

#### IV

Dans la soirée de ce jour-là, qui se trouvait être le cinquième du Plan de cinq jours, la cuisinière engagée par Martin Paul parvint après un long travail à allumer un feu de bois dans le vieux fourneau de Boischenu.

C'était une femme d'âge, nommée Angéline, portant du poil au menton, vive et brève dans ses propos, toujours en humeur de gronder contre quiconque l'eût osé commander, ou conseiller, ou même questionner ; au demeurant, habile à la gibelote, au miroton, à la persillade et sans égale au pays de Saint-Mard pour sauter un poulet.

Quand elle eut allumé son fourneau, elle se rendit auprès des constructeurs encore tout accablés du départ de Chérès et leur demanda l'argent nécessaire à l'achat de sel, de poivre,

d'huile, de vinaigre, de sucre, de farine, de beurre, de tapioca, de moutarde, de saindoux, de girofle, de citron, de muscade, de cannelle, de parmesan et, en général, de tous les éléments de base d'une cuisine simple et honnête.

— Hein ? fit Orland.

— Oh ! oh ! dit Lucias, il faut d'abord consulter les auteurs.

Pendant que les autres, laissant leurs outils, ouvraient un débat sur l'orthodoxie de la muscade et du girofle, il alla feuilleter les docteurs de l'idée nouvelle au chapitre de l'alimentation des masses. Il n'y trouva pas autre chose que des abstractions fort éloignées des condiments de la vieille Angéline. C'est ce qui le confirma dans son opinion que les fondateurs du communisme avaient surtout songé à l'alimentation de l'esprit et qu'il était bien vain de discuter de farine et de beurre quand la raison était affamée d'idées. Au reste, chacun sait que la famine est la suite logique des grands mouvements qui portent l'humanité vers un bonheur nouveau, que l'avènement de la machine-outil, par exemple, a causé des troubles d'estomac par carence alimentaire à bien des travailleurs, particulièrement aux vaillants pionniers des usines d'Amérique, que l'étatisation de la production agricole au pays même que la N. A. avait pris pour modèle n'allait pas sans quelques hécatombes de mal nourris, et qu'il faut d'abord mourir de faim pour vivre plus heureux que les tenants des principes périmés.

C'est en songeant ainsi que Lucias rejoignit Angéline. Un grand bruit de voix s'élevait du chantier où il l'avait laissée. Les dames arcadiennes discutaient fort avec la cuisinière de l'emploi du cognac dans la matelote d'anguille : Angéline était d'avis que le cognac était nécessaire à corser la sauce, à condition qu'on le flambât ; les dames soutenaient que le vin suffisait. Les hommes écoutaient. Seuls, Natalie et Martin Paul travaillaient aux broussailles. En vain Lucias demanda la parole ; en vain commença-t-il dans l'indifférence générale un exposé théorique de la question.

— Cher Lucias, disait M<sup>me</sup> de Courlidon, laissons pour un instant les sublimes enseignements de Lénine. Je crois que cette bonne femme en sait plus long que lui sur la nourriture qui nous est nécessaire.

La commune approuva cette vue de l'esprit. Un emprunt

intérieur fut ouvert; M<sup>me</sup> de Courlidon y souscrivit en sa totalité. Angéline aussitôt s'en fut aux provisions; il fallut une brouette pour les monter à Boischemu.

Le soir même, on mangea. C'est une habitude à laquelle on se fit et par la suite il ne fut plus question de repas d'idées entre les gens de la N. A.

Le lendemain après le repas de midi, on se trouva si bien d'un plat de bœuf au vin rouge accommodé par la vieille Angéline, que la commune d'un accord spontané abandonna le chantier pour se donner par plaisir et distraction à une nouvelle offensive de propagande. Et comme il faisait un temps de promenade, ni frais ni brûlant, avec de légères vapeurs blanches voguant par le ciel, on prit le chemin des champs.

Les campagnes retentissaient du grand fracas des machines à faucher. Les jours de la moisson étaient venus. Des vallons de Saint-Mard aux coteaux de Saint-Senoch, le blé tombait sous la dent des faucheuses; les hommes ardents à stimuler la lenteur des bœufs de joug, à calmer la vivacité des chevaux, faisaient des cris que l'écho répétait jusqu'aux lisières du bois de Truisson.

Les Arcadiens allaient par un chemin ombreux aux bords de l'Esves. Ils devisaient de la beauté du jour et se demandaient entre eux s'il était possible de ressentir une joie sans que tous en même temps la goûtassent semblablement.

— Car, disait Denis, voici que le bruit de l'eau franchissant en cascade le haussoir de ce bief est plaisant à l'oreille; encore faut-il que nous soyons seize, plus le néophyte, à le trouver plaisant.

Par une belle journée d'été, est-il rien de plus agréable que de s'asseoir dans un pré à l'ombre transparente des saules et d'ouvrir un débat sur le partage des plaisirs? C'est ce que firent les Arcadiens, arrêtés sur les sentiers de la propagande par un scrupule tout communiste. Par exception et pour rendre plus aisée l'expression des idées à propos d'un problème qui n'avait d'autre objet que l'étude du *moi*, on fut autorisé à s'exprimer à la première personne du singulier. Du coup, toutes les langues s'animèrent, celles des dames surtout.

Pour le bruit de l'eau, on s'accorda qu'il avait procuré dans le même instant à tous les promeneurs une fraîche impression de caresse aux chevilles, aux poignets, aux tempes et aux

lèvres. Seule, Natalie déclara que ce bruit-là l'avait aussitôt amenée à se poser à elle-même plusieurs problèmes d'hydraulique et que, loin de lui rafraîchir les tempes, il lui chauffait la tête.

— Pourtant, dit Martin Paul, c'est un bruit qui donne frais.

Il prend Natalie par la main, l'entraîne vers le bief et la place à quelques pas au-dessous du haussoir. Le vent léger produit par la chute d'eau animait les cheveux blonds de la jeune fille, faisait voleter sa jupe autour de ses genoux et moulait à ses bras, au rond de ses épaules l'étoffe rouge de sa chemise de façon si gracieuse que Martin Paul, qui ne l'avait point lâchée, cessa tout à coup d'avoir frais aux poignets et aux lèvres.

— Ah ! mademoiselle, dit-il, je crois que vous avez raison et que ce bruit-là donne chaud.

— A la tête, dit Natalie. Peut-être aussi à la main, ajouta-t-elle comme ses doigts se glissaient entre les doigts de Martin Paul.

Ils se tenaient l'un près de l'autre sans bouger. On entendait au loin la discussion des constructeurs, mais sur le bord de l'eau, on n'entendait que l'entrechoc des gouttelettes projetées par la chute, le frémissement d'ailes des libellules et le battement de deux cœurs saisis d'un émoi inconnu.

— M. P., dit Natalie, est-ce qu'il y a beaucoup d'herbe verte comme ça en France et des rivières avec des mouches bleues qui font la course ?

— Oui, dit Martin Paul, et quand l'idée sera victorieuse, on enfermera les rivières dans des tuyaux, on les jettera dans des turbines.

— Tu crois ? dit Natalie.

— C'est vous qui l'avez annoncé.

— Oh ! dit Natalie, pas toutes... Cette petite-là, on lui laissera la liberté, veux-tu ?

— Et l'idée ? dit Martin Paul.

— L'idée ? fit Natalie. Eh bien...

Elle abandonna la main de Martin Paul, se pencha vers la rivière et promena doucement ses doigts sur l'eau.

— Eh bien, reprit-elle sur un ton grave, tu as raison : il faut que cette eau-là soit jetée dans le tuyau, dans la turbine.



Elle se releva d'un mouvement rapide, arracha une branche à un arbre et se mit à battre avec une sorte de rage les roseaux, les libellules et l'eau même qu'elle venait de caresser.

— Bougre ! disait-elle en frappant la rivière, qu'est-ce que c'est ces herbes sauvages, ces mouches inutiles, cette eau qui ne tourne pas la turbine ?

Elle punissait les choses d'avoir tenté d'amollir son cœur dur.

— Camarades, dit-elle quand elle eut rejoint les Arcadiens dévisant sous les saules, je pense comme vous : c'est un bruit frais. Touchez ma main, elle est froide, ma tête aussi.

Lorsqu'on fut assuré que la communauté des sensations était fortement établie entre les constructeurs, on reprit le chemin des campagnes. Plus de honte et plus de scrupule à goûter les plaisirs de la route, le vol d'un papillon autour d'une ombelle de ciguë, la chanson pointue d'un roitelet des haies ; on ouvrait les yeux, on tendait l'oreille ; papillon et roitelet pénétraient d'un coup par les voies de dix-sept entendements : ainsi était sauvegardé le principe du « tout à tous, rien à chacun ».

Comme la troupe allait atteindre le hameau des Courtinais, Natalie, avisant la cour d'une ferme de misérable apparence où picorait quelque volaille, jugea qu'il serait bon de porter en ce lieu la parole arcadienne.

— C'est la ferme des Fleurot, dit Martin Paul. Entrons, je les connais.

Il furent d'abord reçus par un chien furieux qui semblait en avoir principalement à leurs bottes. Après le chien vint une femme maigre et noire qui criait sans qu'on discernât si ses cris s'adressaient à la bête ou bien aux visiteurs. En même temps les poules faisaient des clameurs de panique, les oies donnaient de cette trompette qu'elles ont au gosier et qui sauva le Capitole.

— Malheur ! criait Jaunet saisi de terreur, ce chien nous dévorera. Oh ! voici les oies qui nous attaquent par le flanc...

Il se glissait derrière M<sup>me</sup> de Courlidon, il y rencontrait un dindon qui gloussait, il manœuvrait de nouveau par la fuite. Enfin, il sauta sur le toit d'une cabane à lapins et n'en bougea plus. Les objections de sa conscience lui ôtaient une



bonne part du courage que chaque homme porte naturellement en lui-même.

— Bonjour, madame Fleurot, dit Martin Paul. Ce sont ces messieurs et ces dames de Boischenu qui voudraient vous parler de la façon nouvelle qu'on a d'être heureux.

— Bien le merci, messieurs, dames, dit M<sup>me</sup> Fleurot, mais entrez donc.

Elle précéda ses hôtes dans une pièce de sa maison, meublée d'une table, de deux chaises, d'un bahut boiteux et d'un lit à rideaux. Un grand concert de mouches s'y faisait entendre. Une bûche fumait dans l'âtre ; le mouvement d'air apporté par tant de monde jeta cette fumée sous le plafond d'où elle se répandit dans les yeux de chacun, si bien que c'est en versant des larmes que Lucias parla de la collectivisation de l'agriculture, et toute la compagnie l'écoutait en pleurant.

— Camarade Fleurot, dit-il, nous voulons d'abord donner à cet asile de la pauvreté le salut rouge du prolétariat.

— Monsieur, répondit M<sup>me</sup> Fleurot, je vous dirai que je ne connais point ce monde-là.

Lucias lui dit en deux mots ce qu'était le prolétariat et lui prouva très facilement par l'aspect de sa triste maison, par les mouches de la cuisine, par le fumier de poule répandu jusqu'au pied du lit, qu'elle était une prolétaire, qu'elle était pauvre, qu'elle n'avait rien à perdre et qu'elle avait, au contraire, tout à gagner en adhérant à l'idée nouvelle.

— Ah ! monsieur, dit M<sup>me</sup> Fleurot, c'est bien vrai qu'on a de la misère : avec le blé à 115, les œufs à dix sous l'un, la couple de poulets à trente francs, comment voulez-vous qu'on s'y retrouve ?

— Pauvre femme ! dit le chœur arcadien.

— Et, ajouta M<sup>me</sup> Fleurot, voilà les domestiques qui vous demandent cinq mille, plus la viande à midi, plus le vin. Ça ne veut plus de boisson de pommes, ça fait des mines quand on leur sert du haricot froid, — monsieur, rien ne tient l'estomac comme ça, — et le dimanche ça file à Loches sur leur moto. Car ç'a sa bicyclette à pétrole, ça court les demoiselles du bazar. Ah ! je vous dis qu'on ne peut pas croire la misère qu'on a.

— C'est ce mal-là, dit Lucias, que la collectivisation va guérir.

Il fit une peinture très avantageuse des campagnes collectivisées : plus de fermes isolées, mais des casernes pour l'armée des travailleurs de la terre et des usines pour la mise en conserves des produits agricoles. Plus d'arbres aux champs, plus de haies, plus de chemins tournants, mais des espaces sans limites pour les escadres de tracteurs, pour les avions-semeurs. Plus de villages à clocher et à boutiques, mais des villes à *buildings* et à magasins collectifs.

— Et aussi, dit Natalie, tu as le vêtement standard, tous le même drap, tous la même couleur, la couleur de la terre; tu as la nourriture, c'est trente calories par kilo de ton poids; tu as l'enfant, tu ne l'as pas, c'est comme tu veux; si tu l'as, tu le mets à la maison d'État, jamais à le moucher, jamais à lui donner la purge.

— Et, dit M<sup>me</sup> Fleurot, ça met le blé à combien, votre système?

— A rien, dit Lucias.

— Vous dites?

— Mais oui, fit Martin Paul, puisque dans le bonheur nouveau, tout est gratuit. Vous êtes nourrie, vous discutez les problèmes, vous avez un petit lit, — jamais le même deux nuits de suite à cause du rayon de lune sur la joue des camarades, — vous avez droit à l'amitié, matin et soir. En échange, madame Fleurot, vous mettez votre blé, les œufs de vos poules, le lait de vos vaches à la disposition de l'idée, c'est-à-dire du bonheur de tout le monde. Ainsi, votre blé n'est plus votre blé, vos poules font des œufs collectifs, et une source de calories publiques prend naissance au pis de vos vaches; ainsi en donnant vous prenez, en renonçant vous acceptez, en perdant vous gagnez, en vous dépouillant vous vous enrichissez; en fin de quoi, vous le voyez, le malheur de l'un fait le bonheur de tous et, comme un est compris dans tous, le malheur, du coup, disparaît de la terre.

— Oui, dit M<sup>me</sup> Fleurot, et ça met le blé à combien?

— Mais voyons, camarade, à rien, dit Lucias.

— A rien, reprit le chœur arcadien.

— C'est la grande nouvelle, dit Lucias. Le blé est à rien, le pain ne coûte plus, tout le monde mange...

— Alors, dit M<sup>me</sup> Fleurot, on ne travaille plus?

— Au contraire, dit Lucias, on travaille plus que jamais,

on travaille par émulation et concours rouge, on travaille les jours de repos...

— Et pour qui donc ? demanda M<sup>me</sup> Fleurot.

— Pour les autres, dit Martin Paul.

— Ah ! fit M<sup>me</sup> Fleurot, vous me tournez la tête avec vos histoires. Laissez-moi votre prospectus : je lirai ça avec mon homme.

Sur l'assurance qu'on lui donna que l'Arcadie prêchait par l'exemple et non point par les vaines spéculations de la littérature, et sur l'invitation qu'on lui fit de visiter à Boischenu un chantier collectif, elle salua ces messieurs et ces dames de la même voix qu'elle avait pour parler à son chien ; ce n'était point malséance ou vivacité d'humeur : c'était sa façon.

— Dites, monsieur, fit-elle en retenant Lucias, comment est-ce le nom de votre... de votre système ?

— La collectivisation des campagnes, répondit Lucias.

— La ?... Écrivez-moi donc ça sur un bout de papier.

Les Arcadiens sortirent ; beaucoup de mouches très affairées autour de leurs fronts en sueur sortirent avec eux. Le chien, laissant Jaunet toujours perché, les attaqua et Jaunet put quitter son toit où il avait eu chaud.

Quand ils furent partis, M<sup>me</sup> Fleurot resta à se demander ce que cette compagnie avait pu lui conter ; en elle-même elle se répétait les seules phrases qui lui eussent été claires. Dans leurs propos, ces discoureurs avaient plusieurs fois parlé de dons, de cadeaux, de gratuité.

« Tout de même, se disait-elle, ils vous habillent, ils vous nourrissent, ils purgent les enfants... »

Et elle relisait sur le papier de Lucias ce mot chargé de mystère, semblable à ceux que Huault le guérisseur appliquait sur les mauvaises plaies des bestiaux : collectivisation.

— Pouh ! fit Natalie, c'était la maison d'un *koulak*, une riche maison avec les poules, la vache, le cochon. Rien de bon pour la révolution. Nous devons porter l'idée chez le prolétaire.

Sous le soleil ardent, par les routes brûlantes aux pieds, dans ces campagnes de petite culture, faites de vignes folles, d'étroites emblavures, de carrés de choux et de boqueteaux sans profondeur, les pionniers de la nouvelle idée allaient,

cherchant les signes de la misère, les prémices de la détresse et de la révolte. Ils croisaient des enfants aux joues rondes, portant aux moissonneurs l'omelette froide et le fromage de chèvre du casse-croûte. Ils passaient le cantonnier assis à l'ombre d'une haie, tirant de sa musette du pain blanc, de la viande, et se versant du vin à ras bord de son verre. Personne sur les chemins qui errât en quête de subsistance, pas un vagabond, pas le moindre cortège de marcheurs de la faim. Chacun sur sa petite terre travaillant de ses bras sarcloit ses haricots, sulfatait sa vigne ou, dirigeant sa faucheuse, récoltait le blé qu'il avait semé. Les femmes groupaient en « messelles » les bottes ficelées; d'autres menaient au pré deux vaches, trois brebis et deux chèvres.

— Rien que des *koulak*, disait Natalie. Tu n'as pas de prolétaires dans ton pays? demandait-elle à Martin Paul. Où est le pauvre paysan, où est celui qui veut faire la collectivisation?

— Ma foi, mademoiselle, disait Martin Paul, personne ici n'est riche. Chacun a sa petite maison avec la pièce où l'on mange et où l'on couche; auprès il y a l'écurie pour le cheval, l'étable pour les bêtes, le hangar pour la charrette, le cellier avec son pressoir, quelques cabanes à lapins, un abri pour les poules, quelques trous dans le mur pour les pigeons; par derrière est le potager; il n'est pas grand, tout juste assez pour trois cassissiers, dix, douze groseillers, un buis pour les Rameaux, un laurier pour les sauces, et puis par ci par là, des reines-marguerites, des zinnias, des gueules-de-loup, des cœurs-de-Jeannette pour les bouquets de cimetière. Aux alentours, les terres; ça va dans les dix à quinze hectares, de quoi faire quelques sacs de blé, de la pâture et des choux pour les vaches, de la vigne pour la boisson, des pommes de terre pour le cochon et pour les autres. Voilà, c'est peu; c'est la pauvreté; aussi ils se plaignent tous. Qu'est-ce que c'est que d'avoir un toit sur la tête, du vin dans sa cave, du feu dans l'âtre, du lard au saloir, un fusil de chasse au râtelier, un édredon sur le lit, une charrette et un cheval pour aller à la ville? Ils disent que c'est la misère; il faut les croire, puisqu'ils le disent, comme nous devons croire monsieur Lucias, quand il nous dit que toutes les misères seront supprimées par la collectivisation.

— Ils disent que c'est la misère d'avoir la vache, le cochon, les fleurs, le blé ! fit Natalie. Ah ! bougre, voilà de vrais *koulak*, des paysans riches.

— Il n'y en a pas de plus pauvres dans tout le pays de Saint-Mard, dit Martin Paul.

— C'est dommage, dit Natalie.

Quand on fut las de chercher par ces coteaux fertiles la chaumière lézardée, le toit croulant, quand on fut sans espoir de découvrir des affamés, des scrofuleux, des enfants vermineux, des mères au sein tari, on tint conseil sous un noyer, et chacun exposa son point de vue sur la chaleur d'abord, sur la soif ensuite, enfin sur l'agrément qu'il y aurait à retrouver au plus tôt les ombrages de l'Arcadie. Sur l'avis de la douzaine d'orateurs qui prit la parole, la troupe fit demi-tour et regagna, fort lasse, les bords de l'Esves, Saint-Mard et les chantiers du nouveau bonheur.

— Ah ! dit M<sup>me</sup> de Courlidon en débouclant sa ceinture et en quittant ses bottes, comme on est bien chez soi !

Et avisant la cuisinière qui passait près de là :

— Angéline, dit-elle, qu'avons-nous, ce soir, pour le dîner ?

MAURICE BEDEL.

*(La troisième partie au prochain numéro.)*

---

## HISTOIRE D'UNE CRISE POLITIQUE<sup>(1)</sup>

---

# LE GLISSEMENT DE L'ÉTAT

### II<sup>(1)</sup>

#### LA DÉFAILLANCE DES DIRIGEANTS

Au début de l'année 1933, les Français avaient découvert tout à coup que l'État était malade. Trois incidents principaux, parmi beaucoup d'autres, les avaient avertis. Ils avaient vu l'État capituler en rase campagne devant les syndicats, capituler dans l'ombre du Palais Bourbon devant la commission des Finances, capituler devant les partis socialisants qui s'opposaient aux économies et à l'équilibre budgétaire. En signalant alors ces événements aux lecteurs de la *Revue*, nous faisons remarquer qu'ils n'étaient pas imprévus, nous ajoutions qu'ils étaient le résultat d'un lent travail de désorganisation, accompli depuis longtemps avec la double complicité de dirigeants, insouciant du lendemain et d'une opinion publique indifférente. En janvier dernier, le fait essentiel était aperçu de tous et non sans provoquer l'inquiétude : l'État se laissait glisser.

Douze mois se sont écoulés à peu près. Qu'ont-ils apporté ? Quel est le bilan d'une année presque entière, durant laquelle le problème financier et le problème politique n'ont cessé d'être discutés et étudiés ? L'État a-t-il continué de s'abandonner ? S'est-il quelque peu ressaisi ? Y a-t-il des indices même légers d'amélioration ? A toutes ces questions il n'est

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1933

que trop aisé de répondre. Les agitations n'ont pas manqué. Les paroles non plus. Qu'il s'agisse des finances publiques, du mécontentement des contribuables et des producteurs, des manifestations de syndicats, des affaires extérieures, de notre sécurité, il y a beaucoup de symptômes à signaler. Mais s'il faut résumer l'action utile des pouvoirs publics, on n'a pas besoin de beaucoup de mots. Ce qui a été fait? Rien. Ce qui reste à accomplir? Tout. Ce que la France entière attend avec une impatience grandissante? Quelque chose. Quelque chose qui la change et qui rétablisse ses affaires.

La description des phénomènes les plus apparents de l'année 1933 est caractérisée par un seul trait : aggravation continue de tous les troubles. L'écroulement du ministère Boncour, un des plus faibles qui ait existé, avait provoqué un instant d'espoir. Le ministère qui a suivi, à quelques nuances près tenant à la personnalité de M. Daladier, ressemblait à ses prédécesseurs : il n'a pas réagi et n'a rien pu réparer. Si on considère trois questions graves, les finances, l'autorité de l'État, la conduite de la diplomatie, on s'aperçoit que, depuis un an, nous avons continué de descendre la pente. Évidemment, les dirigeants y ont mis parfois quelque façon. Ils ont par moments essayé de sauver les apparences, ils ont eu des velléités d'énergie, peut-être même des intentions. Mais les résultats sont là, et ils sont inquiétants.

Pour les finances, les ministres n'ont cessé d'affirmer qu'il fallait une monnaie saine et un budget équilibré. En pratique, ils ont abouti à un projet tellement puéril et tellement insensé qu'il était condamné dès le premier jour. Une loterie et de la fausse monnaie! C'était ce qu'il y avait de plus clair. De réformes profondes, point. D'économies sérieuses, aucune. De signes annonçant une volonté de réduire le train de vie de l'État, fort peu. En somme, une sorte d'aveu d'impuissance très curieux. Car personne n'imagine que les ministres faisaient exprès de paraître sous l'aspect où ils se montraient, et il est probable même qu'ils étaient assez techniciens pour savoir ce qu'il aurait fallu faire. Nous nous tenons pour le moment au fait sans remonter aux causes : insuffisance des projets financiers tellement évidente que le ministère en a péri dans une nuit d'octobre, comme son successeur en a péri dans une nuit de novembre.

Aucun progrès dans les méthodes de l'État à l'égard des syndicats. On a vu pendant des mois les fonctionnaires se réunir et faire connaître au gouvernement ce qu'ils admettaient et ce qu'ils n'admettaient pas, comme s'ils étaient les chefs. On a vu mieux encore. On a vu les instituteurs syndiqués se moquer ouvertement des pouvoirs publics, procéder par proclamations qu'ils jugeaient ironiques et qui n'étaient que scandaleuses, bafouer le ministre qui trouvait tout bénin et qui accueillait avec un dilettantisme plein de mansuétude ces manifestations d'anarchie. L'État peu respecté de ses serviteurs est tombé peu à peu dans l'état d'un vieillard de comédie, exploité et tourné en ridicule. Et il accepte les mauvais traitements, en se consolant sans doute à l'idée que le gaspillage après tout ne fait tort qu'à cette foule sans intérêt qu'on appelle les contribuables.

Même carence en ce qui concerne les affaires extérieures. C'est un sujet capital, et cependant nous n'y insisterons pas, puisqu'il a été déjà traité à différentes reprises et récemment dans la *Revue*. Ce que nous indiquerons cependant, c'est qu'au moment où la Conférence de Genève entrait dans une phase décisive, la diplomatie du Quai d'Orsay a commis la faute inexcusable d'accepter un projet qui ne nous donnait pour l'avenir absolument aucune sécurité, qui admettait comme garantie un contrôle illusoire, et qui nous obligeait à diminuer encore et immédiatement notre puissance militaire. Nous n'avons échappé à ce programme insensé que parce que l'Allemagne, le trouvant encore insuffisant pour elle, a préféré quitter Genève. La défaillance du Quai d'Orsay n'en est pas moins un phénomène que les Français doivent retenir.

Comment le Parlement a-t-il apprécié le glissement continu de l'État? Il l'a trouvé tout naturel, et très commode. Il l'a même favorisé. Il l'a en outre dans certains cas provoqué. C'est un aspect très curieux et très inquiétant de la crise politique qui est ouverte. Les défaillances de l'État sont la somme des défaillances parlementaires. Au cours de l'année, il y a eu quelques exemples mémorables de ces mœurs décadentes. Nous ne les citerons pas tous. Mais nous en citerons quatre qui sont pittoresques et particulièrement révélateurs. Au moment des négociations du Pacte à quatre, M. Daladier avait quelque



hésitation et ne laissait pas d'être troublé par les nombreuses critiques si justifiées qui s'abattaient sur la politique de son ministre M. Boncour. D'autre part, M. Herriot, mieux inspiré que d'habitude, paraissait décidé à prendre la parole et ce n'était pas pour approuver M. Boncour. Dans ces conditions, tout le monde de la majorité était à peu près d'accord pour éviter la discussion. Elle eut lieu cependant et se passa fort bien pour le ministère. Pourquoi ? M. Marin a donné l'explication récemment. Un député radical vint en séance faire connaître à M. Daladier et à M. Herriot la volonté des loges maçonniques et proposer un ordre du jour favorable au Pacte à quatre. Le parti radical s'inclina. Où est l'indépendance du Parlement et des ministres ? Et où est la souveraineté de la Nation ?

Autre signe. A la rentrée d'octobre, il s'était produit un événement grave : Hitler découvrant avec franchise ses arrières-pensées venait de rompre à la fois avec la Conférence du désarmement et avec la Société des nations. C'était un phénomène international qui méritait quelque attention. C'était même, pour un Parlement qui n'a cessé d'approuver une expérience diplomatique désormais tenue pour une longue série d'erreurs, une belle occasion de faire un examen de conscience et de se demander ce que serait l'avenir. Tel est cependant l'état d'esprit de la majorité et de la plus grande partie de la Chambre, qu'il n'existe aucun discernement sur l'importance des faits politiques qui se produisent. La décision d'Hitler, qui était tout de même de nature à intéresser l'Assemblée et à fournir le sujet de quelques explications, a passé comme un épisode, pareil à beaucoup d'autres.

Peu de temps après, un incident très significatif a montré le délabrement des usages parlementaires. La Commission des finances de la Chambre, qui exerce sur les discussions budgétaires une sorte de dictature absolument inconstitutionnelle, est, comme on sait, un des instruments de la démolition de l'État. Brusquement cette commission ou plutôt son président, M. Malvy, a procédé à une manifestation tout à fait exorbitante. Après la discussion des projets financiers, le président de la Commission a refusé de mettre aux voix les conclusions. Il a même, pour expliquer son attitude, soutenu cette théorie stupéfiante que la commission n'avait pas à se prononcer sur

les questions qui sont du ressort de l'Assemblée tout entière! Quelques parlementaires, soucieux de la régularité, comme M. de Lasteyrie, ont fait remarquer ce qu'il y avait d'insolite dans ces fantaisies. La Chambre, évidemment un peu étonnée d'apprendre tout à coup qu'elle avait une Commission des finances qui ne servait à rien, n'a pas insisté.

A quoi pense-t-elle? Pense-t-elle à quelque chose? Pense-t-elle? Durant les séances qui ont précédé la chute du ministère Daladier, elle a donné l'impression de l'incohérence et de la légèreté d'esprit. Elle paraissait même rire de son propre désordre, du désarroi de la politique, et des embarras du gouvernement. Elle a eu un instant de gaieté quand, pendant le discours filandreux d'un radical ministériel, un député de l'opposition, qui a eu beaucoup de succès, s'est écrié: « Qu'il nous faut du temps pour dire *Amen!* » Mais elle ne paraissait pas préoccupée, ni indignée, ni très inquiète, quand, au moment du combat final, les projets les plus révolutionnaires et les plus fous ont été mis en circulation. Le gouvernement, pour rattraper sa majorité qui se disloquait, a fini par admettre au hasard, et d'ailleurs en vain, des dispositions improvisées aussi extraordinaires que la semaine de quarante heures et le maintien obligatoire des salaires. La majorité a donné l'impression de n'avoir plus aucun contrôle sur elle-même, aucune direction, aucune notion de l'État. Tout s'est terminé par une crise ministérielle, qui n'a rien réglé, mais qui a laissé apercevoir la profondeur du mal.

L'avènement d'un nouveau ministère très éphémère n'a rien changé à la situation. Il a servi à faire paraître dans une lumière crue les embarras parmi lesquels nous nous débattons. Le cabinet Sarraut, en se présentant devant la Chambre le 3 novembre, a esquissé les grandes lignes d'une politique qu'il a prudemment laissée dans le vague. Malgré cette circonspection, il a été accueilli avec une certaine froideur, parce qu'il ne donnait satisfaction ni à ceux qui voulaient s'obstiner dans les erreurs passées, ni à ceux qui voudraient en sortir. Et c'est là l'enseignement de l'avant-dernière crise ministérielle. Il est notoire désormais, il est évident, il est incontestable qu'il est devenu impossible pour un gouvernement de prolonger une navigation parlementaire entre le

possible et l'impossible, entre le bien et le mal, entre l'être et le non être. Il faut choisir.

Le glissement de l'État se confond avec le glissement de la politique vers le socialisme, et s'il est si grave, c'est qu'il se confond probablement aussi avec le glissement du parlementarisme démocratique vers le communisme marxiste. Quand l'État électoral vit de la clientèle, quand les dirigeants se considèrent comme des privilégiés dépendant de catégories de citoyens qu'ils s'attachent par des largesses, quand une partie de la nation ainsi alléchée vit aux dépens de l'autre, quand la fraction entretenue du pays épuise la fraction qui travaille et qui entretient, il n'y a plus de force au monde qui puisse faire durer un état de choses aussi paradoxal et aussi immoral. L'État n'est plus qu'un distributeur des biens dont il s'empare; il ne représente plus ni l'arbitrage utile entre les intérêts privés, ni l'intérêt public, ni le bien du service, ni la sauvegarde de la communauté. Il n'est plus que l'instrument de la désorganisation.

Tout le monde parle d'un redressement, parce que tout le monde en sent la nécessité. Beaucoup d'excellents esprits sont attachés à l'idée d'une réforme de la Constitution. Mais pour opérer un redressement comme pour accomplir la réforme constitutionnelle, il faut des redresseurs et des réformateurs. Nous ne dirons pas : « Où sont-ils ? » car on en trouverait. Mais nous dirons : « Comment pourraient-ils procéder présentement ? » Toute l'organisation du régime, tous les fameux cadres des partis au pouvoir, tous les comités secrets, tous les pouvoirs occultes travailleraient contre eux. Nous n'avons pas une très grande idée des maîtres du jour. Nous avons peine à croire cependant qu'ils fassent exprès tout le mal qu'ils font. Nous croyons même que s'ils voyaient les moyens d'agir mieux, ils les adopteraient. Mais avec le système présentement en vigueur, ils ne peuvent rien, ils vont les yeux fermés, avec une inconscience souvent incroyable, parfois avec une inquiétude qui ne s'explique que trop, à une crise profonde, qui ne peut pas leur être indifférente et dont ils risquent d'ailleurs d'être les victimes.

Les parlementaires optimistes croient à une évolution possible de la Chambre et à une amélioration de la majorité par la concentration ou la constitution d'une majorité de

centre. A quel moment se produira cette évolution? Quoi qu'on dise, il n'est pas sûr qu'elle soit prochaine, et en attendant les ravages continuent. En outre, sera-t-elle suffisante? On se fait là-dessus beaucoup d'illusions. Il y a quelques mois la mode des amateurs de sport parlementaire était de s'intéresser aux néo-socialistes, comme à des appoints d'une prochaine majorité. Pour les lecteurs qui ne seraient pas initiés à ces secrets merveilleux, nous rappellerons que les néo-socialistes, dont l'archétype est M. Renaudel et dont M. Marquet est le prophète, sont des révolutionnaires révoltés contre M. Blum. Ils sont partisans de voter pour les ministères cartellistes, non seulement de les protéger, mais de les adopter, au besoin d'en faire partie. Ils sont partisans également d'une politique autoritaire et d'un fascisme de gauche. Ils sont partisans enfin d'une scission dans le parti marxiste, et s'ils n'en ont pas pris l'initiative, ils se sont résignés avec empressement à la subir. Mais ils sont peu nombreux, peu puissants, et peu sûrs d'être suivis. L'histoire entière du socialisme atteste que les doctrinaires et les intransigeants l'ont toujours emporté sur les opportunistes. Le néo-socialisme, aussi funeste d'ailleurs que le marxisme intégral, n'est intéressant que comme signe d'un affaiblissement général du socialisme; en soi il ne représente, pour ce qui concerne le problème du glissement de l'État, aucune solution; il apportera aux radicaux un petit renfort pour le cas où il faudra aggraver les maux qu'il s'agit de combattre.

La formation d'un centre est lui aussi un expédient parlementaire qui ne règle rien. Elle suppose le rapprochement de deux groupements, dont l'un est le parti radical, et dont l'autre qui n'a pas de nom exact est composé de députés qui s'intitulent républicains de gauche. Mais ce rapprochement même implique une solution du problème qui est précisément en jeu : il implique une politique et un programme. Or entre ces deux groupements il y a toujours eu des différences essentielles. S'il s'agit pour les plus modérés de faciliter la conciliation en faisant des sacrifices, l'opération est déplorable : elle consiste à prendre en otage un certain nombre de non radicaux et à faire appliquer la politique radicale par ceux qui sont censés la combattre. Si elle consiste à persuader les radicaux d'adopter une politique nouvelle, c'est fort bien,

mais c'est une gageure, et le parti radical est fort loin encore de pareilles conclusions. Malgré tous leurs déboires, les radicaux restent attachés à la collaboration avec les socialistes révolutionnaires. C'est l'essence du cartellisme. Cette alliance a commencé par être électorale. Elle est devenue politique le jour où les socialistes se sont sentis assez forts pour faire payer très cher leur appui à leurs associés. Ils se sont montrés des maîtres sévères et durs. Ils ont entraîné les radicaux qui ne voyaient pas si loin à toutes les folies, monopoles, participation de l'État aux industries, création de prébendes, spoliation des rentiers, exploitation cynique des producteurs, impôts ruineux. Toute l'affaire est là. La chute du cabinet Sarraut dans la nuit du 23 au 24 novembre en a apporté une preuve nouvelle.

Ce qui est plus surprenant que la faiblesse des radicaux, c'est la faculté d'illusion et de complaisance d'autres catégories de citoyens, de travailleurs, de producteurs, d'hommes politiques. Le glissement de l'État s'est accompli par la faute des dirigeants, avec l'aide du Parlement, mais aussi avec la complicité consciente ou inconsciente de tout ce qu'il y eut d'opportunistes naïfs ou aspirants à être malins dans les régions les plus diverses. L'adhésion au briandisme de tant de gens qui auraient dû en être les adversaires naturels a été un singulier avertissement de l'état mental de la société française. Le public serait bien étonné s'il connaissait le nombre et la qualité des particuliers ou des groupements puissants qui en 1932 ont matériellement appuyé les élections radicales et ont cru prendre une assurance contre les risques de la politique cartelliste. Les historiens de l'avenir compteront parmi les phénomènes déconcertants de notre époque les défaillances d'une société qui n'avait même plus le sentiment de la conservation et qui, par débilité intellectuelle et morale, donna tant de commodités à ses adversaires. Il n'y a de raison et de courage que dans quelques centres de résistance nationale, qui ont lutté tant qu'ils ont pu et qui luttent encore.

C'est eux qui finiront par avoir raison. Mais quand et après quels événements? Après la folle équipée de 1924, la nation en juillet 1926 s'est sentie brusquement menacée et l'Union nationale s'est imposée. M. Poincaré est devenu président du

Conseil et la crise où la France risquait de sombrer a été enrayée. La situation n'est pas moins sérieuse. Nous pensons même qu'elle l'est davantage. Une crise financière nous trouverait dans un état qui, par bien des côtés, est plus préoccupant que celui de 1926, et il y a une atonie de l'opinion, un découragement, des possibilités de mécontentement et de mouvements divers qui n'existaient pas alors. A la fin d'octobre, se sont produites des sorties d'or de la Banque de France qui sont de nature à faire réfléchir. Considérées en elles-mêmes, des diminutions de l'encaisse-or ne sont pas des phénomènes extraordinaires ni très inquiétants. Elles ne prennent de l'importance qu'en fonction de leurs causes et en raison de leurs conséquences sur la trésorerie. Or une analyse très impartiale oblige à conclure que les sorties d'or ont constitué un fait qui ne doit pas être négligé. Une publication d'études très objectives, comme le Bulletin de la Société d'informations économiques, a pu résumer ainsi ce qui s'est passé :

« D'une façon générale, on dira que la France, par une infortune singulière, à laquelle ses gouvernements ne sont pas étrangers, a concentré contre toute raison, sur un petit nombre de mois prochains, les plus difficiles des échéances auxquelles un pays, — et sa monnaie, — puissent avoir à faire face : échéance de politique générale, car la faillite du locarnisme ne saurait être masquée ; échéance économique, car le niveau des prix français ne peut plus être défendu par des moyens disparates, improvisés au hasard ; échéance budgétaire, car le déficit a dangereusement amenuisé le crédit de l'État et réduit ses facultés d'emprunt à long terme ; échéance sociale, enfin, puisque l'État inerte se laisse gagner à la main par ceux qui sont payés pour le servir.

« Des menaces que comportent ces données, aucune, on l'a dit, n'est nouvelle, mais l'une s'est brusquement précisée. Dans la seconde partie de son existence, le cabinet de M. Daladier avait donné une impression de fermeté qui s'est dissipée à l'article de sa mort. A la quasi-unanimité du pays, ses projets financiers sont apparus comme mal conçus et inefficaces, voire malfaisants. Plus significatif encore a été leur dépeçage par la majorité à l'image de laquelle ils avaient été préparés. Après deux expériences concordantes, la nouvelle Chambre ne sau-

rait-elle pas se plier au joug des réalités ? Cette espérance était légitime. Elle a été cruellement déçue. La majorité à éclipse, qui condamne les gouvernements à l'impuissance jusqu'à temps qu'elle les tue, a apparemment tout oublié, si manifestement elle n'a rien appris. Des progrès cachés sont assurément possibles, et les spécialistes se flattent d'en discerner les symptômes. C'est à merveille pour la noble ordonnance des carrousels parlementaires. Mais on a le vif regret de constater qu'il est trop tard et que le moment n'est plus d'observer minutieusement des rites périmés depuis longtemps, dangereux aujourd'hui, mortels peut-être demain.

« Ce point de responsabilité est capital. Si l'on n'y prenait pas garde, tout le diagnostic qu'exige un avertissement sérieux se trouverait faussé. Il est donc essentiel de mettre en pleine lumière ce fait que la racine du mal se trouve dans la collusion persistante d'un parti de gouvernement et d'un parti de révolution. Si la nation, qui a payé cher le franc de 1928, est mécontente des atteintes, même insignifiantes, qu'il subit, elle doit savoir qui en est coupable, et le procès est tellement clair qu'elle ne peut pas se laisser tromper un instant en l'instruisant. A Dieu ne plaise que des charges nouvelles ne s'ajoutent pas déjà à celles déjà trop lourdes qui jugent le Cartel ! »

Quelles sont les perspectives prochaines ? Le budget de 1934 sera très difficile à établir. Au départ, d'après les prévisions de la loi du 31 mai 1933, un déficit de trois milliards et demi. Des charges nouvelles pour les emprunts émis en 1933 et pour le service de la rente  $4\frac{1}{2}$  s'élevant à un milliard. Des insuffisances diverses de prévision, des déceptions sur les évaluations de recettes et le produit des impôts pour une somme inconnue. Il y a quelques semaines, le ministre du Budget du précédent Cabinet évaluait ce déficit à six milliards. Dans son livre fort instructif et intéressant sur *les Problèmes actuels des finances publiques en France*, M. Germain Martin l'évaluait à huit milliards. Ce serait égarer l'opinion publique que de lui laisser croire qu'on trouvera cette somme dans les économies sur les traitements ou sur les pensions. En réalité, c'est moins dans les traitements que dans l'abus des fonctions que réside la cause du gaspillage et le remède est dans une réforme adminis-



trative qui ne s'accomplira pas en un jour. Les techniciens qui ont fait des travaux très précis sur le budget, arrivent tous à peu près aux mêmes conclusions. Ils trouvent que les dépenses d'étatisme, les allocations données comme des rentes, les crédits sportulaires, les générosités, s'élèvent à une somme d'environ huit milliards, parmi lesquels les subventions et indemnités diverses figurent pour trois milliards. Théoriquement, il serait donc possible de trouver les milliards de compression nécessaires; après quoi, le budget de 1934 serait équilibré. Mais cette opération toute mathématique ne tient pas compte de toutes les complexités du problème, et elle ne tient pas compte surtout de la politique.

L'État, laissant aller les choses, se trouvera un jour dans la nécessité d'abdiquer ou de procéder à une opération de salut public avec l'appui de la grande majorité de la nation. Nous aurons le choix entre la catastrophe et l'union nationale. C'est ce qu'avouent en termes moins crus M. Germain Martin, ancien ministre, et M. Georges Bonnet, ministre. « Le régime joue peut-être ses destinées, écrit M. Germain Martin : il faut choisir entre la défense de nos avoirs, de nos rémunérations et la marche vers la misère, après une nouvelle dévaluation de la monnaie. » Et dans la séance du 22 octobre 1933, M. Georges Bonnet disait à la Chambre : « La France, au point de vue finances, se trouve à la croisée des chemins : elle peut demain être dans une situation forte ; elle peut au contraire, demain, être dans une situation périlleuse. Cela dépend de notre volonté. »

Volonté de qui? Le drame politique en France, c'est la défaillance des dirigeants. Le manque de volonté est en haut. La brève expérience du ministère Sarraut a été fort instructive. M. Sarraut, radical, n'a pas voulu rompre ouvertement avec les socialistes, mais il n'a pas pris résolument le parti de faire appel aux nationaux. Un projet fragmentaire de redressement laissait place à une grave incertitude touchant le projet complémentaire. Il n'y avait pas de programme d'ensemble, parce que le ministère n'osait pas hardiment se placer au-dessus des questions de groupes. Il laissait à la Chambre le soin de se discipliner elle-même. Or la Chambre en est incapable. Elle a besoin d'une direction. Tout gouvernement périra, s'il reste plus ou moins sous la dépendance du socialisme qui



a justement été appelé le fossoyeur des monnaies. C'est ce qui nous fait dire que le salut est dans l'union nationale, dans l'union nationale complète, telle que n'ont cessé de la recommander depuis longtemps ceux qui songent avant tout à l'intérêt public. Seule elle permettra de demander à la nation entière les efforts utiles au nom de tous les partis, sauf naturellement les révolutionnaires. Seule elle donnera à la nation le sentiment que les sacrifices demandés serviront à quelque chose et ne seront pas suivis de nouvelles crises. Nous pensons même que l'union nationale sera cette fois forcément plus nettement définie qu'en 1926, et qu'elle devra avoir un programme qui ne permette pas les déceptions rapides et les essais de dislocation dont les radicaux et quelques autres ont donné l'exemple dès 1928. Mais pourquoi attendre de plus dures épreuves pour faire ce qui est souhaitable? Pourquoi ne pas intervenir avec prévoyance avant le moment critique? Parce qu'il n'y a pas d'État, et qu'il faut que les événements imposent ce que les hommes n'osent pas proposer. Victoire, c'est volonté, disait Foch. Qui voudra? Il y avait des chefs, il y en a toujours dans l'armée. Il y en a eu à la même époque quelques-uns, peu nombreux, dans le monde politique au pouvoir. Nous attendons leurs successeurs. Pour le moment, nous n'avons que des spécialistes en acrobatie parlementaire. Un gouvernement ayant un peu de bon sens, un peu de courage, un peu de générosité au bien public n'est pas introuvable ; mais devant le Parlement et devant les pouvoirs occultes, il n'est pas viable. La France est priée d'aviser elle-même et au plus vite.

★ ★ ★

---

## LES CARNETS DE LUDOVIC HALÉVY

(1862-1866)

Ludovic Halévy avait très fort le goût d'écouter, d'observer. Il y avait été exercé dès l'enfance, familier qu'il était avec les mille détours du Palais de l'Institut où habitaient son père, Léon Halévy, et Hippolyte Lebas, son grand-père ; avec ses habitants nombreux, artistes ou humanistes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Heim, les Granet, les Villemain, les Philarète Chasles, formant ensemble dans la vieille demeure une étroite cité savante et causante. Et familier aussi avec l'Opéra et ses coulisses, où son oncle, Fromenthal Halévy, chef des chœurs, l'emmenait enfant dans sa petite loge ouverte sur la scène. Cette rumeur qu'il avait d'abord entendue, il ne cesse de l'enrichir par des intérêts, des affections nouvelles, de tout cela s'amusant, avec une main inlassablement active, à tenir registre. Ainsi nous a-t-il laissé cinquante-cinq carnets, dont le premier s'ouvre à la date du 8 août 1862, et dont le dernier se termine en septembre 1899. Près d'un demi-siècle se trouve ainsi regardé, suivi, et nous aurions là un document tout à fait remarquable pour la connaissance de Paris et de la France même pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, si, discret jusqu'au scrupule, Ludovic Halévy n'avait, vers la fin de sa vie, avec une nervosité un peu malade, sévèrement revu et raturé ses notes.

Telles furent ces diminutions que nous sommes restés longtemps sous l'impression que ce qui restait ne valait pas la peine d'être publié. C'était là, croyons-nous, une fausse

impression. Le temps qui passe accroît la valeur des témoignages anciens; l'habitude de les manier en découvre les ressources. C'est dans les carnets de Ludovic Halévy que nous avons trouvé la substance des *Trois diners avec Gambetta*, publiés à la *Revue* et accueillis avec beaucoup de faveur. Il nous a enfin paru qu'avec un peu de soin, d'étude, et distribuant ça et là une utile lumière, on tirerait de ces carnets, même appauvris, une assez riche esquisse d'un temps dont beaucoup aiment l'atmosphère.

Des notes, disons-nous, rien de plus. Mais Bachaumont, mais Collé, ne nous ont pas laissé davantage, et tous les amateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle pratiquent et aiment Bachaumont et Collé. Entre le XVIII<sup>e</sup> siècle et le Second Empire il existe une saisissante parenté. C'est une même France, exerçant les mêmes dons. Il se peut qu'à l'une et l'autre époque convienne le style des notes, qu'une analogie véritable existe entre les mémorialistes. Ludovic Halévy, grand liseur, connaissait intimement ces deux que nous avons nommés, et, à la première page de chacun de ses cahiers se plaisant à disposer tout un jeu d'épigraphes, il en emprunte à Collé quelques-unes : « A la tête de chacune des pages de ce journal, écrit Collé, il me semble que je me dois à moi-même une espèce d'amende honorable, de ce que je les écris avec tant de négligence, de vitesse, et si peu de soin. Je me la fais donc, résolu cependant à n'y pas mettre plus de temps et plus de peine que par le passé. Ces journaux ne sont qu'un *mémorial*, dont je ne fais pas plus de cas que du *Mercury de France* ou du livre de ma blanchisseuse. » Et encore, s'étonnant lui-même de l'importance qu'il attache aux menus détails de la vie littéraire : « Il y a sans doute de la vanité dans tout cela, écrit Collé, mais on n'est point auteur impunément. » Ludovic Halévy retient le texte, et, sans doute, s'approprie le *mea culpa*.

Il reste pourtant que la publication de ces carnets comporte d'assez délicats problèmes. Si nous vivions en des temps plus aisés, on publierait le tout, et il y aurait encore des amateurs pour ce *pourana* d'une lointaine actualité parisienne, séduisante et surannée. Nous n'en sommes pas là, et si c'est un mal, il n'est pas sans mélange de quelque bien. Il faudra élaguer et choisir. Les érudits (en existe-t-il encore?) iront lire le manuscrit dans les bibliothèques, et les amateurs du

passé, dont la race n'est pas éteinte, liront ce qu'on aura disposé pour eux.

Les notes que nous nous proposons de publier intéressent les années 1866-1870, les dernières du Second Empire. D'une part, ce sont les plus caractéristiques; d'autre part Ludovic Halévy y accède, par l'âge et les succès, à la plénitude de son expérience. Il semble pourtant utile d'introduire à cette lecture un résumé des précédents carnets. C'est ce que nous allons essayer, nous efforçant d'en rendre l'atmosphère, d'en indiquer les plans, d'en présenter les êtres.

#### MAÎTRES ET APPRENTIS

1862 : dixième année du Second Empire. Mais prenons garde : le Second Empire, tel que nos esprits le connaissent, animé, brillant et fiévreux, n'existe pas encore. Le régime est sévère et secret, c'est une dictature enorgueillie par deux guerres heureuses, celle de Crimée et celle d'Italie, et les Français continuent d'expier par un silence imposé leurs débauches oratoires, idéologiques, de 1848. Déjà les fautes sont commises qui engagent l'avenir : le Mexique, extravagante et sanglante aventure; l'occupation de Rome, mauvaise affaire dont l'Empire ne se tirera pas, et les Parisiens le voient bien. Mais ils évitent d'y trop penser. La puissance n'est pas en leurs mains, elle est toute entre celles du maître, et la littérature, le théâtre, restent leur divertissement souverain.

Ludovic Halévy a vingt-huit ans; ce divertissement est le sien. Il n'est encore qu'un apprenti, il écoute ses aînés, il est confondu dans le peloton des débutants, ses contemporains, ses amis, Daudet, Meilhac, Rochefort, Bizet, Aurélien Scholl, Paradol, About, J.-J. Weiss. Georges Bizet fait jouer *les Pêcheurs de perles* : qui s'en est aperçu? Ludovic Halévy pourtant : « Hier soir, écrit-il, réentendu les deux premiers actes de l'opéra de Bizet. La partition est déjà très critiquée, très contestée. Pour moi, après trois auditions sérieuses, je m'entête à y trouver les plus rares qualités. » Paradol s'exerce au journalisme avec une précoce maîtrise, mais le public n'a pas encore pris l'habitude de le lire. J.-J. Weiss, à côté de lui, écrit sur les lettres et sur la politique. Mais personne n'apprécie encore ce merveilleux essayiste. Aujourd'hui, c'est diffé-

rent : personne ne le connaît plus. C'est chose lente et hasardeuse, le départ d'une génération ; et c'est chose informe, hasardeuse encore, le souvenir d'une génération.

En octobre 1862, Ludovic Halévy rencontre Baudelaire, son aîné de quinze ans, chez l'éditeur Michel Lévy, et la conversation tombe sur Édouard Ourliac et son roman *Suzanne*. Nous connaissons Baudelaire, nous ignorons Ourliac. Pour Ludovic Halévy, c'était le contraire ; il avait lu *Suzanne*, mais il n'avait pas lu *les Fleurs du mal*. « Je venais de lire *Suzanne*, écrit-il, et j'en avais été charmé ; je le dis, et j'ajoutai que je trouvais dans ce livre une netteté et une franchise de style qui n'était que dans bien peu d'ouvrages de ce temps-là. — Mais, monsieur, interrompit Baudelaire, j'écrivais en ce temps-là. » Ludovic Halévy note le mot, qui lui paraît d'une suffisance absurde. En marge, il se reprend : « J'ai eu tort de trouver ce mot ridicule. Il est vrai, je n'avais pas lu les vers de Baudelaire. » Notre ignorance est différente : aucun de nous n'a lu *Suzanne*, et c'est tant pis pour nous, c'est un récit délicieux. *Suzanne* date de 1840, année de romantisme et d'emphase. Aucun livre n'est plus exempt de romantisme ni d'emphase. Ourliac, comme Mérimée, aimait et pratiquait ce style simple, cette phrase courte du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont le Second Empire rechercha la tradition. Ourliac mourut à trente-cinq ans, voilà sa faute. C'était un écrivain de race. Et quels étaient, en 1862, ceux qu'on admirait ? Flaubert, Renan, Taine, Dumas fils, n'avaient encore atteint que le seuil de leur gloire, et le devant de la scène restait occupé par les maîtres de 1830, dont la grandeur indiscutée portait ombre sur tous.

Victor Hugo, exilé, ne se laisse pas oublier. 1862 : année des *Misérables*. Il s'est rapproché de Paris ; de Bruxelles il surveille et aide au lancement du livre. En septembre, banquet en son honneur : les Parisiens sont conviés. Rochefort, qui en revient (ne pensons pas au pamphlétaire, qui n'existe pas encore ; Rochefort, c'était alors un jeune vaudevilliste), en rapporte les échos. « La fête, raconte-t-il, a eu un caractère parfaitement politique. Louis Blanc a prononcé un discours très violent. Victor Hugo a parlé et a été plus calme. On pense que son discours pourra être publié, c'est l'intérêt de M. Lacroix, l'éditeur des *Misérables*, qui dans ce banquet dont il a fait les frais n'a vu qu'une immense et rare réclame en faveur de sa

marchandise. Peu de Parisiens avaient fait le voyage. Neftzer et Pelletan étaient, je crois, les personnages les plus qualifiés de la troupe. Nadar était de la fête, Nadar le photographe, Nadar l'aéronaute, Nadar le républicain. » On cite telle phrase du discours de Hugo, tout entier un dithyrambe à la Presse, à ses destinées messianiques : c'est conduite par elle, s'est-il écrié, « que l'humanité, délivrée enfin de ce noir tunnel de six mille ans, éperdue, brusquement face à face avec le soleil de l'idéal, fera sa sortie sublime dans l'éblouissement ». Tout cela semble à Ludovic Halévy un peu exagéré, ou sonner faux :

« 23 septembre. — Décidément on fait trop de bruit de ce banquet des *Misérables*. Parler de Victor Hugo, célébrer Victor Hugo, c'est faire de l'opposition, et tous les journaux qui sont ou se croient libéraux se gardent bien de laisser échapper cette occasion d'agacer le gouvernement sans péril. *La Presse* d'hier soir contenait sur ce fameux banquet dix colonnes de Théodore de Banville. C'est le délire le plus pur. Victor Hugo est un Dieu et Banville l'adore. Voici en quel style : Il (Victor Hugo) est devenu *l'homme rocher, inébranlable dans ses desseins; l'homme forêt, dont les pensées touffues et frémissantes abritent les générations d'hommes...* »

Laissons Hugo, écoutons Lamartine, cet autre vaincu de 1848. Mais Lamartine ne porte pas si glorieusement sa défaite. Accablé par les dettes et les tâches journalières, il vit à l'écart. Pourtant il est là ; le vieux lion fatigué parfois sort ses griffes, fait sentir sa présence, lance telle vive réplique dont beaucoup, aujourd'hui même, se souviennent :

« 26 octobre 1862. — Il y a quelques jours, le chansonnier Nadaud devait dîner chez M. de Lamartine. Le matin il s'excusa, alléguant une invitation chez la princesse Mathilde. M. de Lamartine lui envoya alors ce huitain sur l'air de Pandore (*les Deux Gendarmes*, une des chansons les plus célèbres de Nadaud) : »

Hier un vaincu de Pharsale  
M'offrait un dîner d'un écu ;  
Le vin est bleu, la nappe est sale.  
Je n'irai pas chez le vaincu.

Mais quand la cousine d'Auguste  
M'invite en sa riche maison,  
J'accours, j'arrive à l'heure juste :  
Chansonnier, vous avez raison.

Alfred de Musset, le troisième des grands de 1830, lui aussi et de la plus triste manière est un vaincu. La défaite s'est produite en lui-même : c'est une loque humaine, une loque dégradée survivante au poète. On l'aime profondément, on sait par cœur des centaines de ses vers, on fait silence sur sa malheureuse survie. Mais on recueille certaines traditions orales de son œuvre :

« *Décembre 1862.* — Connaissez-vous ces vingt-quatre vers d'Alfred de Musset, vers inédits, et pour cause :

Quand Madame Waldor à Paul Foucher s'accroche,  
Montrant le tartre de ses dents,  
Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,  
S'incruste à ses muscles ardents ;  
Quand, de ses longs cheveux flagellant ses pommettes,  
De son épine osseuse elle crispe les nœuds,  
Coudoyant les valseurs ainsi qu'une comète  
Heurte les astres dans les cieux ;  
Quand d'un sourire affreux glaçant la contre-danse,  
S'accrochant au collet du hanneton crépu  
Comme un squelette à la potence,  
Elle agite son corps pointu ;  
Quand la molle sueur qui de son sein ruisselle  
Comme l'huile d'un vieux quinquet,  
Sur ses pieds avachis tombant de son aisselle,  
Fait des dessins sur le parquet ;  
Et quand brisée enfin par la valse rapide,  
Nonchalante et fermant les yeux,  
Elle laisse tomber sa mamelle livide  
Et jette un regard fauve au Werther pustuleux ;  
Alors le ciel pâlit, la chouette siffle et crie,  
Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur,  
La lune disparaît, la rivière charrie,  
Et Drouineau devient rêveur.

Il y a deux versions pour ce dernier vers, et dans la seconde le nom de Gavarin remplace celui de Drouineau.

Il y a pourtant des aînés qui ne sont ni vaincus, ni brisés, et dont la jeunesse éternelle intéresse ces cadets qui les observent. Montons un mercredi chez M<sup>me</sup> de Tourbet, et nous rencontrerons l'un deux. La maison de M<sup>me</sup> de Tourbet était destinée à une longue faveur : en 1885, M<sup>me</sup> de Tourbet, devenue M<sup>me</sup> de Loynes, recevra le général Boulanger, elle fera causer M<sup>lle</sup> Dumay, la chanteuse de café-concert, et Renan ; en 1900, elle recevra Jules Lemaitre, Paul Deschanel. Je n'ai pas nommé Rochefort : c'est un ami de tous les temps. Il ne faudrait d'ailleurs pas que le beau nom aristocratique de l'hôtesse nous fasse trop illusion : nous ne sommes pas du tout au Faubourg Saint-Germain. La maison de M<sup>me</sup> de Tourbet était, aux environs de 1860, un des centres, peut-être le centre même, de cette société à laquelle Dumas fils va demain trouver un nom : *le Demi-Monde*. Le demi-monde, ajoutons-le bien vite, relevé par une intelligence féminine singulièrement apte à choisir les esprits : on rencontrait chez M<sup>me</sup> de Tourbet, chaque semaine fidèles, Méry, Gozlan, les deux Dumas, Augier, Barrière, Murger, Flaubert, Sardou, About, Cavé (1), Dennery, etc...

« Je suis allé hier soir chez M<sup>me</sup> de Tourbet, et bien m'en a pris. Vers neuf heures et demie, Alexandre Dumas père entra dans le salon. Marc Fournier alla à lui. « Me permettez-vous, dit Dumas, de vous présenter un neveu à moi ? » Fournier alla bien vite chercher le neveu qui attendait en bas dans une voiture. Tout le monde, fort intrigué, attendait ; personne ne connaissait ce neveu de Dumas. Entre une fille assez vilaine, habillée en garçon ; gilet, casquette et veste de velours, pantalon large dissimulant mal les hanches, longs cheveux noirs bouclés. Alexandre Dumas fils, venu avant son père, était là, fort mal à son aise en présence de ce cousin inconnu. Il faut reconnaître qu'il a un père terrible. Il est forcé de le subir, et ne peut se consoler que par quelques mots charmants que lui inspire l'éternelle et regrettable jeunesse de son père : « Mon père, dit-il, est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout

(1) Cavé, esprit et caractère exquis, dont j'ai parlé dans mes *Pays Parisiens*.



petit. » Et une autre fois, le père Dumas s'étant, devant son fils, laissé tomber aux pieds d'Isabelle Constant, sa maîtresse, et plaçant sur ses genoux sa grosse tête frissonnante et grisonnante : « Heureux âge ! » dit Dumas fils en le regardant.

« Flaubert et Murger étaient là. Murger m'a paru bien éteint, il s'engourdit de plus en plus. »

Murger, en effet, va disparaître. Mais le vieux Dumas et son neveu bizarre ont un avenir : les expéditions aventureuses de Garibaldi vont être l'occupation de l'Europe, et l'un et l'autre y auront place. Une note marginale nous renseigne là-dessus : « Cela est écrit depuis plus de trois ans, et depuis, que d'aventures dans l'histoire de ceux que j'avais rencontrés dans ce salon ! A. Dumas père est devenu le camarade et l'historiographe de Garibaldi. Son neveu a fait la campagne de Sicile ; on le nommait l'aspirant Émile ; par malheur, en route l'aspirant est devenu *enceinte* et il a fallu le ramener en France faire ses couches. Murger est mort, à l'hôpital, usé par la misère et l'absinthe. »

L'autre aîné, l'autre éternellement jeune, c'était le musicien Auber, dont la vieillesse, longtemps encore, étonnera les Parisiens. Auber était né en 1780 ; il avait cinquante ans en 1830 ; les Hugo, les Lamartine étaient pour lui des jeunes gens ; il avait traversé la Révolution, l'Empire, les événements prodigieux, sans se laisser en rien marquer par eux : une prudente sagesse le préservait de toutes les bagarres. « Il est certainement désagréable de vieillir, disait-il, mais jusqu'à ce qu'on ait trouvé un meilleur moyen de vivre longtemps... » Il usait donc de sa vieillesse, il en usait beaucoup.

« M. Auber est merveilleux. Il porte ses quatre-vingt-deux ans plus légèrement que moi mes vingt-huit. Quelle verdeur ! Il était minuit vingt, *Lalla-Roukh* allait finir. « Qu'allez-vous faire, M. Auber ? dit Montaubry. Vous ne pouvez pas rentrer chez vous avant deux heures. — Non, répondit M. Auber, on me croirait malade. » Et cela est vrai. Il rentre fort tard et dort à peine quelques heures. Il se lève matin, s'habille, écrit, compose, reçoit des visites, donne audience à ses petites élèves du Conservatoire, sort vers trois heures, fait son tour de Bois, rentre chez lui, dine (il ne déjeune jamais),

puis jusqu'à une heure du matin on le voit dans les théâtres, sur le boulevard, à Tortoni, allant, venant, causant, riant et trottant comme un jeune homme. »

« 7 novembre 1863. — Hier soir, je causais avec Auber à l'Opéra, au foyer de la danse ; nous étions au milieu de la salle et autour de nous allaient et venaient les vingt-cinq jolies filles du corps de ballet : Villeroy, Brach, Sanlaville, Montaubry, Fiocre, Santanera, Georgeault, Alexandre, Parent, Mercier, Marconnet, Pilate, Jousset, Baratte, Victoria Puilly, etc... « Voilà, me dit M. Auber, le seul salon que j'aime. De jolies têtes, de jolies épaules, de jolies jambes tant qu'on en veut. — Plus qu'on n'en veut, murmure M. Auber avec un soupir. J'ai dépensé ici le plus clair de mon revenu, et maintenant il faut faire des économies, beaucoup d'économies. » Nous en étions là, quand Piétri, le secrétaire des bureaux de l'Impératrice, s'approche de M. Auber. « Eh bien ! que pensez-vous des *Troyens* ? Vous avez vu les *Troyens* ? — Oui, répondit M. Auber, je les ai vus. » Et tranquillement, il s'éloigna. « Pourquoi ne me répond-il pas ? me dit Piétri. — Mais il me semble qu'il vous a répondu, et très nettement encore. »

« 12 juin 1865. — Diner chez Bréban : Soubeyran, amphitryon. Douze convives : Auber, Véron, Perrin, Roqueplan, Camille Doucet, Saint-Léon, Soubeyran, M<sup>mes</sup> Hamakers, Eugénie Fiocre, Louise Fiocre, et moi. Un grand musicien, un ancien directeur de l'Opéra, médecin, inventeur de la pâte Regnault, journaliste, député... le directeur actuel de l'Opéra, journaliste lui aussi, un ancien directeur de l'Opéra, le directeur de l'administration des Théâtres, un danseur, un personnage financier, une chanteuse, deux danseuses, moi qui suis un peu de tous les mondes, et X. Qu'est-ce que X ? C'est X. Il y a partout des X. Il a ses entrées dans les coulisses de l'Opéra, on ne sait comment. Il connaît tout le monde et tout le monde le connaît, on ne sait pourquoi, et il était impossible cependant qu'il ne fût pas invité. Camille Doucet arrive avant X. « Quel est le douzième ? demande-t-il. — X. — Je ne connais pas. » X. arrive et tend la main à Doucet. Il connaissait Doucet et, sans le savoir, Doucet le connaissait. Le dîner a été excellent et curieux. Les danseuses ont été médiocrement

amusantes. Hamakers a soutenu l'honneur du chant : elle s'est grisée et a été extrêmement drôle. Auber est prodigieux avec ses quatre-vingt-cinq ans. Vers dix heures du soir, il était étendu sur la table desservie entre les deux Fiocre, et il avait de petits airs évaporés et vainqueurs. Quelle vieillesse merveilleuse ! Il devrait épouser Déjazet. Je suis sûr qu'ils feraient encore, à eux deux, des enfants prodigieux. »

A l'enterrement de Meyerbeer, en 1864, Auber disait d'un ton persuadé : « Il y a deux ans, Halévy ; cette année, Meyerbeer ; c'est maintenant au tour de Rossini. » Or Rossini était de cinq ans son cadet. Mais Auber avait raison : toujours allant, toujours spirituel, il vécut jusqu'en 1870, le dernier des épicuriens du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### M. HAVIN ET LAURENT JAN

Revenons aux jeunes hommes : Offenbach, Aubryet, Rochefort, Scholl, Delibes, Albert Wolff. Ils se rencontraient le soir au café Véron, et, nombreux encore, à l'heure du déjeuner, chez Bréban, au coin des boulevards et du faubourg Montmartre. Venaient là Meilhac, Laurent Jan. Ce Laurent Jan, auquel le dictionnaire Larousse, mine inépuisable de renseignements sur le Paris de ce temps-là, ne fait pas l'aumône d'une notice, avait une vive intelligence. « Laurent Jan a été extraordinaire d'esprit ce matin à déjeuner, écrit Ludovic Halévy le 2 octobre 1863. C'est de Havin qu'on avait causé... »

Qui est Havin ? A chaque pas, à chaque nom prononcé sur ces époques lointaines, on trébuche dans l'ombre. Havin, pourtant, était un personnage considérable, tout autre chose qu'un Laurent Jan, connu de quelques amis, quelques lettrés ; Havin était considéré par l'État, considéré par la bourgeoisie, la petite bourgeoisie républicaine de Paris ; Havin dirigeait *le Siècle*, ce majestueux organe dont Joseph Prudhomme avait dit : « *Le Siècle*, ce n'est pas un journal, c'est une institution » ; Havin le dirigeait avec autorité, prudence, passé maître dans l'art de naviguer entre les passions de ses abonnés et les influences d'en haut. C'était, enfin, une de ces grandeurs d'opinion et de vent qui passent tout entières, mais tant qu'elles sont présentes déplacent beaucoup d'air.

Il y a, sur lui, de jolis vers écrits par Alphonse Daudet dans une chronique rimée qu'il donnait au *Figaro*. Ludovic Halévy, dont la main est toujours prompte, les copie (13 juin 1863), et grâce à lui nous les lisons :

L'autre soir, au jardin Mabille,  
*Le Siècle*, ce gros sensuel,  
 A sous l'œil des sergents de ville,  
 Donné son dîner annuel.

Majestueux comme un prophète,  
 Solennel comme un échevin,  
 Monsieur le directeur Havin,  
 Frais, luisant, la barbe bien faite,

Était le héros de la fête :  
 Je crois qu'on chercherait en vain  
 Quelqu'un qui porte mieux le vin  
 Que cet admirable écrivain.

Ce qu'il a bu, c'est incroyable !  
 Par malheur, — et voilà le diable !  
 Il n'a pas aussi bien parlé :  
 Son discours était pitoyable...

Il semble qu'on ne saurait exagérer la précaire importance d'un Havin. Au lendemain des élections de 1863 qui feront entrer au Corps législatif une quinzaine de républicains, Ludovic Halévy écrira : « Nous appartenons au *Siècle*. Les scrutins de dimanche et de lundi l'ont prouvé. Il y a deux puissances en France : l'Empereur et l'Empire d'un côté, *le Siècle* et M. Havin de l'autre. » Il existe, chez les historiens, une pudeur instinctive ou une crainte du ridicule qui leur fait jeter un voile sur certaines notoriétés. Écartons pudeur et crainte ; Havin est un fait, reconnaissons-le comme un fait ; parler de la France en 1862 et négliger M. Havin, c'est déséquilibrer l'ensemble.

Et maintenant écoutons Laurent Jan, causant chez Brébant, le 2 octobre 1863 : peut-être comprendrons-nous, grâce à lui, le secret de cette grandeur :

« On parlait de ceux à qui la bêtise humaine fait une répu-

tation, de ceux qui ne sont quelque chose que par notre niaiserie et notre badauderie. Je cite Havin, Havin du *Siècle*, nommé par deux collègues électoraux aux dernières élections; Havin, Havin enfin. Laurent Jan de se récrier : « Respect pour celui-là », dit-il. Et aussitôt : « Garçon, *le Siècle*. » Laurent Jan prend le journal, l'étale sur la table et nous dit : « Regardez ceci, c'est admirable; de la première ligne à la dernière, cela ne se dément pas un instant; c'est bête, bête, bête : jamais un article, jamais une phrase ne sort de ce programme admirablement respecté : Être bête toujours, bête à tout prix, bête à tout jamais, afin de plaire à la masse qui est idiote et d'avoir soixante mille abonnés. Havin a fait ce miracle. *Le Siècle* est la publication la plus curieuse de ce temps. Il faut s'incliner devant cette puissance. » Là, Siraudin réclame pour La Bédollière, un des rédacteurs du *Siècle*. « Il est moins bête que les autres, dit-il, il a même de l'esprit. — Cela est vrai, répondit Laurent Jan, et hier précisément, je l'ai rencontré. Que fais-tu dans cette galère, lui ai-je dit, toi qui n'es pas un idiot? Tu n'iras au journal, car tu as beau te surveiller, tu n'es pas toujours aussi stupide qu'il le faudrait. — Mais non, me répondit La Bédollière, tu es injuste, *le Siècle* est un journal bien fait. — Bien fait! Un journal qui raconte que le plus grand plaisir des généraux russes à Varsovie est de faire fouetter les Polonaises. Faire fouetter des femmes, quel divertissement! Est-ce toi, La Bédollière, qui fais fouetter les femmes dans *le Siècle*? — Non, c'est Léon Plée, et ce matin précisément on lui reprochait de ne pas avoir mis, depuis quelques jours, la moindre atrocité sur le compte des généraux russes. Aussi, très probablement, demain y aura-t-il des femmes fouettées. Cela est parfait, cela indigné les maraîchers. »

Encore un écho de ces déjeuners, encore un mot de ce Laurent Jan, moins remarquable, mais bien vif :

« 10 décembre 1863. — On parlait hier chez Brébant de Victor Hugo et de la horde enthousiaste qui l'a toujours entouré. « Je me rappelle, dit Siraudin, avoir assisté chez Victor Hugo à une soirée littéraire. Lassailly lisait des vers, des vers adressés à Victor Hugo et qui débutaient ainsi : *Tu perces le plafond de ton crâne géant*. » Ce furent des cris

d'enthousiasme », ajouta Siraudin, et, s'adressant à Laurent Jan : « Vous avez connu Lassailly ? — Si j'ai connu Lassailly, s'écria Laurent Jan, un grand corps commandé par un grand nez ! En avant, marche ! Le nez partait, l'imbécile suivait ! »

Nous venons de lire le seul livre que Laurent Jan ait laissé, *le Misanthrope sans repentir*. C'est une suite de réflexions, d'essais moraux, d'une intelligence si vraie que trois quarts de siècle, un siècle bientôt, ne les ont pas marqués d'une ride.

## PARIS

Cependant la ville se transforme autour de nos jeunes hommes. Le baron Haussmann est au travail, les voies s'élargissent, l'emploi du gaz modifie les aspects nocturnes. Théophile Gautier proteste : « C'est Philadelphie, déclare-t-il, c'est Saint-Petersbourg, tout ce qu'on veut ! Ce n'est plus Paris. » Mais sa protestation ne trouve pas beaucoup d'écho.

« 15 août 1862. — J'ai couru ce soir les bals et les spectacles en plein vent, avec Meilhac. Grande foule, beaucoup d'ordre, peu d'illuminations particulières ; en revanche, les édifices publics resplendissent, le lampion disparaît, et l'air célèbre, *Des Lampions*, ne sera plus de saison à notre première révolution. Les cordons de gaz et les lanternes vénitiennes remplacent partout le lampion fumeux et infect qui est allé rejoindre son collègue le réverbère. Ajoutez à cela le pavé remplacé par le macadam, et voyez que de changements pour cette première révolution. On ne demandera plus de lampions, on ne cassera plus de réverbères, et les pavés manqueront pour les barricades. »

Comme on l'aimait, et sans doute comme il méritait d'être aimé, ce Paris qui s'éclairait, s'aérait, sans perdre encore la chaleur intime des anciennes étroites cités ! On ne le quittait pas volontiers, on n'avait d'ailleurs pas pour le quitter les pressantes raisons d'aujourd'hui. Les immenses agglomérations suburbaines, qui font à notre Paris une si triste et inquiétante clôture, n'existaient pas. Au lieu de notre « ceinture rouge », il y avait la ceinture des champs. Les portes de

la ville étaient vraiment des portes : trois guinguettes, cinq bicoques, et puis l'herbe, les vergers. La campagne commençait sur les pentes de Montmartre, de la plaine Monceau ; dès qu'on avait traversé la place de la Concorde, dépassé les chevaux de Coustou, *sous les arbres pensifs des vieux Champs-Élysées*, on respirait l'odeur des forêts ; Auteuil était une villégiature dont l'air vif donnait de belles couleurs aux enfants, et, quand M. Auber, de quatre à cinq, faisait son tour au Bois, il respirait l'air d'un vrai bois, où, à défaut des eaux et des cascades encore absentes, s'élevaient les belles futaies tombées en 1870 sous la hache des bûcherons du siège. Et si on avait dû, par accident, quitter ce cher ensemble d'amitiés, de travaux, de plaisir, de foyers et d'ombrages, avec quelle joie le retrouvait-on ! Ceci est du 16 août 1863 :

« Me voici revenu à Paris et ravi d'y être rentré. Étretat m'ennuyait à mourir et j'y ai mené l'existence la plus vide et la plus monotone. Si je n'avais pas été soutenu par le sentiment de mon devoir de ne pas laisser seules ma mère et ma sœur, je n'aurais certainement pas pu y passer ces cinq longues semaines. J'ai revu Paris, mon chez-moi, mes livres, mes faïences, mon petit balcon, mes boulevards, mon Opéra, Paris, mon Paris enfin, j'ai revu tout cela avec une joie d'enfant. Qu'il est vrai, qu'il sera toujours vrai, le ruisseau de la rue du Bac ! Faut-il rappeler ici le mot de M<sup>me</sup> de Staël confinée au séjour de Coppet ? Quelqu'un voulant qu'elle admire les horizons du lac de Genève, « Rendez-moi, répondit-elle, le ruisseau de la rue du Bac. » Je suis arrivé à Paris en pleine chaleur et en pleine fête du 15 août, deux choses désagréables ; la chaleur ne m'a pas exaspéré et la fête ne m'a pas déplu. Je suis allé avec Cavé, Meilhac et Poirson voir le feu d'artifice, voir les baraques de l'esplanade des Invalides, voir le bal Morel, voir les illuminations des Champs-Élysées, voir toute la fête au milieu de la poussière et des provinciaux. Puis, rentré chez moi à minuit, éreinté, harassé, mais parfaitement heureux, j'ai relu cinquante pages de Henri Heine et deux actes du *Bourgeois gentilhomme*. J'étais dans mon grand lit, ma fenêtre ouverte, le murmure de la foule au dehors. Voilà le vrai bonheur : aimer ses parents, ses amis, ses livres et son chez-soi. »

Imaginez aujourd'hui, si vous le pouvez, quelque locataire du boulevard Montmartre ouvrant sa fenêtre à minuit un soir d'août, et du fond de son grand lit lisant cinquante pages de Heine et deux actes de Molière. Au lieu de ce murmure humain qui plaisait naguère, il y aurait ces autres bruits que notre siècle a inventés.

*Aimer les siens, ses livres, ses amis, son chez-soi* : Ludovic Halévy omet un cinquième indispensable amour, l'amour de ce Paris mobile et souriant, ardent aux petites choses et aux grandes. Lisons ce *memento* du 31 octobre 1862 : « Les événements du mois ont été les débuts d'Achard à l'Opéra-Comique, ceux moins heureux de M. B... à l'Académie des Beaux-Arts, l'article de Prévost-Paradol dans le *Courrier du dimanche*, la chute de la pièce des *Ivresses* qui devait être un triomphe, celle de M. Thouvenel et son remplacement par M. Drouyn de Lhuys, M<sup>me</sup> Ugalde dans *Orphée aux Enfers*, A. Dillon tué en duel par M. de Caderousse, la révolution de Grèce, le succès des *Ganaches* et l'inauguration du Théâtre lyrique. » Quelle est, dans cette énumération où l'homme d'État coudoie la divette et le duelliste, où la chute d'une comédie est mise sur le même plan que celle d'un ministre, la part de l'ironie et celle du sérieux ? N'oublions pas l'épigraphe tout à l'heure empruntée à Collé : « Il y a sans doute de la vanité dans tout cela, mais on n'est pas impunément homme de lettres. »

#### RÉVEIL DES POLÉMIQUES

La ville change, les êtres aussi ; le Second Empire commence d'acquérir son dangereux éclat. Les lettres et la politique, tout s'anime. L'événement, quant aux lettres, c'est la *Vie de Jésus*. On l'attendait : « L'événement du jour, écrit Ludovic Halévy à la date du 25 juin, c'est la mise en vente de l'ouvrage de Renan, la *Vie de Jésus*. » La thèse, le talent, éclatent comme une foudre :

« 17 août. — Le succès de vente de la *Vie de Jésus* est quelque chose d'extraordinaire. L'ouvrage coûte fort cher, un gros volume de 7 fr. 50, et depuis moins de deux mois, près de 40 000 exemplaires ont été vendus. Tout le monde achète le



livre. Je suis allé hier chez une jolie fille qui lit de temps en temps les crimes et les chiens écrasés dans les journaux. La *Vie de Jésus* était sur une table dans son salon : « Que diable, lui ai-je dit, comptez-vous faire de cela ? Vous ne le lirez pas. — Certainement non, mais on m'a dit qu'il fallait avoir ça. » Il faut avouer que la réclame a été splendide : toutes les chaires ont retenti du nom de Renan et d'injures à son adresse. Ajoutez à ces attaques verbales des mandements imprimés de NN. SS. les Evêques. Renan est le grand impie, le Voltaire de ce siècle, mais un Voltaire calme, austère, de mœurs rigides, d'une grande pureté de vie et qui donne difficilement, comme homme, prise à la critique. Bref, une sorte d'impie religieux. »

C'est du boulevard que nous saisissons ici l'éclatant succès de Renan, et c'est insuffisant, sans doute. Mais que si vite le boulevard en ait été saisi, voilà qui par soi-même a de l'intérêt. « C'est un livre qu'il faut avoir lu », cela se dit jusque dans les boudoirs où ne vont pas les œuvres graves : en un instant il est partout. Et là-dessus abondent les mots, toujours des mots : ces Parisiens du Second Empire n'étaient jamais las d'en trouver, jamais las de les répéter. La *Vie de Jésus* sur les boulevards, dans les coulisses même, c'est un prétexte inépuisable : « On disait à Petitpas, le maître de ballets de l'Opéra : « Lisez donc la *Vie de Jésus* — Heu, fit-il, y a-t-il un sujet de ballet là-dedans ? » Et ceci : « Dialogue entre deux petites dames : — Je viens te chercher pour aller au Bois. — Je te remercie, je ne sortirai pas. — Pourquoi cela ? — Je lis un livre qui me passionne. — Quel livre ? — La *Vie de Jésus*, de M. Renan. — Tu auras bien le temps demain. — Oh ! non, je veux absolument savoir comment ça finit. » Et cette dernière enfin : « Une autre anecdote sur Renan, mais elle demande une certaine préparation. Il faut que vous sachiez que pour les danseuses de l'Opéra, on n'est quelqu'un qu'à la condition d'être du Jockey. On est ou on n'est pas du Jockey, tout est là. Cela dit, deux petites sauteuses causent au foyer : « Qu'est-ce donc, dit l'une, que ce M. Renan ? On ne parle que de lui. — Je ne sais pas, répond l'autre. — Est-il du Jockey, au moins ? réplique la première. » Voilà nos Parisiens contents, il ne leur en faut pas davantage. Ceci, qui est d'Aurélien Scholl,

vaut mieux : « Un joli mot, — et vrai, — dans *le Nain jaune*, d'hier. Scholl se plaint de ne pouvoir parler de rien dans son journal ; on ne peut toucher ni à celui-ci, ni à celle-ci, ni à ceci, ni à cela ; et il termine en disant : *On ne peut plus attaquer que Jésus-Christ.* » Admirons en passant cette censure qui accepte qu'on la raille, et laisse passer de tels propos. Le Second Empire était bien imprudent, il respectait le talent, qui est apte à tout dire, et l'esprit, qui ne respecte rien.

Enfin, voici About, dont le style vif était alors si admiré. Ce n'était, en réalité, qu'un vif garçon, doué pour la repartie, pressé de renom, de succès. Renan a ouvert une brèche, About se hâte et veut passer par là :

« 3 décembre 1863. — About est à Paris. Il était hier soir à l'Opéra. Il a terminé un ouvrage politique et philosophique, *le Progrès*. Ouvrage absolument impie, dit-il, et qui distancera la *Vie de Jésus*. L'athéisme est indiqué comme la base nécessaire des sociétés futures. Quant à Jésus-Christ, About l'appelait : *Un Israélite distingué dont M. Renan a fait un portrait trop flatte*. Mais le prudent Hachette et son associé, le plus prudent encore Templier, ont reculé devant cette phrase originale ; About a dû la supprimer. »

Nous voici bien près de la politique, qui s'anime en effet. Pourtant, n'ayons garde de nous laisser prendre aux embûches de ce terrain : ce n'est pas la question religieuse qui séparerait les deux partis aux prises. L'Empire avait ses anticléricaux ; About était l'un d'eux. Il était familier chez la princesse Mathilde, et demain, à Compiègne, célébrera en vers la beauté de l'Impératrice. L'opposition, d'autre part, avait ses catholiques. C'était une armée étrangement composée, qui allait de Pelletan à Berryer, en passant par Montalembert et Thiers, sur sa gauche enrôlant de jeunes hommes tels que Gambetta et Challemel-Lacour, et, sur sa droite, d'autres jeunes, J.-J. Weiss et Prévost-Paradol. Ce sont ces deux-là qui apportaient l'éclat. Ils écrivaient dans un petit journal hebdomadaire, le *Courrier du dimanche*, dont soudain le public s'engoue. Et de ces deux combattants, le plus éclatant, c'est Paradol, dont s'éclaire alors la courte et dramatique carrière. Or, sur cette carrière, les notes de Ludovic Halévy nous renseignent abondamment.

Paradol, de bonne heure orphelin, avait été en quelque sorte adopté par la famille Halévy, élevé par la mère de Ludovic Halévy. Les travaux, les succès de Paradol, il les relate fièrement; toute la carrière de Paradol est suivie en ses notes avec une ardente amitié. Le retentissement des articles de Paradol tint à ce qu'il sut inventer un ton nouveau, le ton qu'il fallait pour ranimer l'esprit public. Les républicains continuaient de leur mieux la tradition de 1840, se heurtant gauchement, lourdement, aux barrages de la censure. Paradol n'était ni de leur âge, ni de leur parti, ni de leur école. C'était un orléaniste, un conservateur libéral, un rejet inattendu du salon de M<sup>me</sup> de Staël. A la vivacité d'un Parisien du Second Empire, il joignait, par un paradoxe qui plaisait, le ton noble de l'ancienne société. Il tenait du xvii<sup>e</sup> autant que du xviii<sup>e</sup>, sa phrase était ample, musicale, cicéronienne (et même trop pour notre goût). Paradol avait l'éloquence en même temps que l'esprit, et, par un heureux usage de ses dons, réussissait à déconcerter la censure impériale, à la tourner. L'événement, il ne s'y attachait pas étroitement; il le prenait, le transfigurait dans un mouvement de conversation spirituelle, élevée; il ne semblait pas que ce fût de la politique, et c'en était pourtant, et de la plus mordante. « On parle de son élégance, écrivait Veuillot; c'est pourtant le moindre de ses mérites, car il a aussi le jarret et les ailes. »

Le censeur impérial, ne sachant à quel mot se prendre pour saisir la Justice, avertissait, suspendait, et le *Courrier du dimanche*, pour quatre ou huit semaines, disparaissait. Mais Paradol renaissait toujours, suivi et acclamé par un public toujours plus nombreux. En ce printemps de 1863, où les électeurs vont renouveler le Corps législatif, le *Journal des Débats* adopte, en première ligne, deux candidats : l'un est Thiers, le vétéran déjà sexagénaire, et l'autre est Paradol, qui a trente ans.

Ces élections vont être l'événement politique de l'année, et restent un événement dans l'histoire du régime. Les grands parlementaires, qui jusqu'alors s'étaient tenus à l'écart, se décident à reparaitre. Thiers, Berryer, Rémusat, Montalembert, sont candidats, et leurs noms, leurs lettres publiées, apportent à la vie publique une animation nouvelle.

Il y a incontestablement un réveil de l'esprit public. Le mot et les idées de liberté sont dans l'air. Les candidats officiels eux-mêmes tiennent un langage bien différent de leur langage de 1837. Tous parlent de la liberté, comme du couronnement de l'édifice impérial. On étouffait depuis douze ans, on commence à s'en apercevoir, on veut respirer plus librement ; on s'ennuyait de cette atonie politique, on veut de la discussion et du mouvement.

Enfin, les élections :

« *1<sup>er</sup> juin 1863.* — Paris a ce soir un air d'émeute et de révolution. Une éclipse totale de lune qui se passe dans un coin du ciel est tout à fait dédaignée. On est tout entier aux élections. Le gouvernement est tout à fait battu à Paris. On s'arrache sur les boulevards la seconde édition des journaux du soir qui annoncent les résultats connus. C'est la première agitation politique sérieuse qui ait ému Paris depuis le coup d'État. »

A vrai dire, le succès avait été plus limité qu'on n'avait cru d'abord. Les conservateurs libéraux, les orléanistes qui s'étaient risqués dans les provinces, presque tous avaient été battus. Battu Montalembert, battu Rémusat, battu Odilon Barrot, battu le jeune Paradol : il y avait, la chose était certaine, incompatibilité d'humeur entre le suffrage universel et ces hommes-là. Les vainqueurs, c'étaient les radicaux parisiens, les lecteurs de M. Havin. « Le gouvernement est encore le plus fort en France, mais il n'a qu'à bien se tenir, écrit Ludovic Halévy. Paris et les grandes villes lui échappent. Il a les gendarmes et les préfets, M. Havin a les marchands de vin qu'il appelle respectueusement *MM. les débitants de liquides*. A Paris, les cabarets ont triomphé. La bourgeoisie a eu sa petite part dans les élections. Elle voulait donner une leçon au pouvoir, mais elle n'y aurait pas réussi, si les cabarets n'avaient été admirables. »

N'importe, Thiers au Corps législatif, c'était considérable. Les jeunes gens allaient donc entendre cette étincelante parole dont leurs aînés parlaient toujours.

M. DE MORNY

De cette rentrée parlementaire, il semble qu'un Ludovic Halévy soit bien loin. Il en était au contraire très proche, car il se trouvait chez lui au Corps législatif comme sur les boulevards, et les coulisses du gouvernement impérial lui étaient presque aussi ouvertes que celles des *Variétés*. Le théâtre n'était pour lui qu'un deuxième métier. Très laborieux, obligé de soutenir les siens par son travail, il était entré à dix-neuf ans dans l'administration où il avait rencontré, de la manière la plus imprévue, le patronage de celui qui était alors, après l'Empereur, l'homme le plus puissant qu'il y eût en France, le duc de Morny.

Je me souviens, presque mot pour mot, du récit qu'il me fit un jour de la première entrevue qu'il eut avec le duc. C'est par Alfred Blanche, le frère du docteur Blanche, l'oncle de notre contemporain et ami Jacques-Émile Blanche, se souvenait-il, que l'invitation lui avait été communiquée. « Ludovic, lui dit celui-ci, à tel jour, à telle heure, il faut que tu ailles chez M. de Morny; il t'attend. — M. de Morny m'attend, qu'est-ce que vous me dites là? — M. de Morny aime le théâtre, il a en tête une idée de pièce; il voudrait en causer avec quelqu'un qui soit du métier et qui soit discret. Je lui ai parlé de toi, et je te le répète, il t'attend. » Ludovic Halévy se défendit quelques instants : M. de Morny était une sorte de vice-empereur, considérable par la présidence du Corps législatif, considérable par les liens du sang, car il était, nul ne l'ignorait, le propre frère de Napoléon III; considérable enfin par les services rendus, car le coup d'État de 1851 avait été son œuvre brillamment réussie, et le très jeune auteur se sentait intimidé par les perspectives d'une telle collaboration. Mais une invitation de M. de Morny était un ordre.

Ludovic Halévy fut exact au Palais de la présidence; l'exactitude fut égale de la part du duc : il fut introduit sans retard. M. de Morny, assis à sa table de travail, d'un geste le fit approcher. Ludovic Halévy s'assit sur le siège qui lui était montré. Silence. « Excellence »... fit Ludovic Halévy. « Monsieur... » fit le duc. Silence. Alors, racontait Ludovic Halévy, je compris ce qui se passait : j'étais fort intimidé, M. de Morny

l'était aussi; pour la première fois, j'avais à faire à un si haut personnage; mais lui, pour la première fois, devait soumettre une idée de théâtre à un homme de théâtre... « M. Alfred Blanche, commença Ludovic Halévy, m'a dit... » Et M. de Morny, posant la main sur son tiroir : « En effet, je désirais avoir une conversation avec vous; c'est au sujet d'un manuscrit que j'ai là... » Et il sortit le manuscrit, raconta son idée qui était fort drôle, et dès lors tout alla le plus commodément du monde. Ainsi fut écrit *M. Choufleury restera chez lui*, bouffonnerie qui ne manquait pas de force, car après trois quarts de siècle il arrive encore qu'on la joue. C'est la seule œuvre de M. de Morny qui ait eu cette chance : on peut croire que Ludovic Halévy y fut pour quelque chose.

De ce jour commença entre M. de Morny et le jeune écrivain, le commerce le plus confiant et le plus affectueux. Ludovic Halévy entra bientôt comme secrétaire-rédacteur dans les services du Corps législatif chaque jour travaillant avec Morny et familier dans sa maison. M. de Morny lui confia la mission, fort délicate, de rédiger chaque jour le compte rendu officiel des débats parlementaires (nul autre n'était autorisé) que publiait *le Moniteur*.

On s'étonnera peut-être que Ludovic Halévy ait été tout à la fois l'intime ami d'un écrivain en guerre contre l'Empire et le secrétaire intime du plus haut personnage de ce même Empire. Mais ces régimes du XIX<sup>e</sup> siècle, ceux même qu'on appelait des tyrannies, avaient une souplesse que n'ont pas les régimes de notre temps, et le Second Empire, comparé aux dictatures modernes, est un pâle précurseur. Il y a un mot bien connu de Napoléon III : « On se plaint que les choses n'aillent pas tout droit dans mon gouvernement; comment en serait-il autrement? L'Impératrice est légitimiste, Morny est orléaniste, je suis républicain. Il n'y a qu'un bonapartiste, c'est Persigny, et il est fou. » L'Empereur le disait fort bien : Morny était orléaniste. Il avait été l'ami du duc d'Orléans, il avait fait entre 1840 et 1848 ses apprentissages politiques; les manières de cette époque lui étaient naturelles et ses conseils inclinaient toujours l'Empereur dans le sens le plus libéral. « J'ai accompagné avant-hier à l'hôtel de ville Paradol qui allait prêter serment pour sa candidature, écrit gaiement Ludovic Halévy à la date du 20 mai 1863, et j'ai diné hier chez

le duc de Morny. » Le pittoresque du contraste l'amusait, mais dans le contraste même il n'y avait rien qui le gênât, rien qui ne fût entièrement su et accepté.

Ce fut certes un bienfait pour lui d'avoir vécu pendant dix ans si près de cet homme remarquable, le dernier d'une race d'hommes que la démocratie a entièrement étouffée. Pour ce qui est des habitudes et du sens de la vie, rien ne séparait un Morny d'un Talleyrand, que rien d'ailleurs n'eût séparé d'un Choiseul. Cette grâce et cette force, cette douceur enveloppant une énergie presque féline, qui caractérisait les grands aristocrates du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'étaient les caractéristiques mêmes de Morny. Nous n'ignorons pas qu'un peu d'insistance découvrirait bien vite ces arrière-fonds cyniques et redoutables dont s'enorgueillissaient les roués de la Régence. Mais Ludovic Halévy, en ses notes, ne parle de M. de Morny que pour rappeler ce qu'il avait aimé et admiré en lui : nous l'imiterons donc en ceci.

Mêlées parmi les sérieux travaux, revenaient les choses de théâtre, chères et familières à tous deux. M. de Morny allait aux répétitions du Palais-Royal, agitant fort les comédiennes par ses apparitions imprévues. « Mon Dieu, s'écriait la jeune Paulette en fuite vers sa loge, le duc de Morny est là et je n'ai pas mes cheveux ! » Enfin il arrivait que Ludovic Halévy lui portât telle requête de ses confrères. Un gouvernement absolu s'inquiète de tout, et les Parisiens ayant la passion du théâtre, le gouvernement impérial surveillait cette passion, usant de son pouvoir jusqu'à la puérilité. La censure était minutieuse, et les auteurs murmuraient. Mais ils avaient un recours : c'était Ludovic Halévy, leur camarade, et M. de Morny, son patron. Ludovic Halévy était l'ambassadeur, M. de Morny l'arbitre : il assumait volontiers ce rôle délicat.

Sardou a écrit *les Diables noirs*. Quelle affaire ! La censure s'effraie, le ton ne lui plaît pas, et il y a tel détail, telle tirade, qu'on ne peut laisser passer : une tirade contre les blondes. « Une couleur idiote ! J'ai vingt ans d'exercice, et je ne compte pas deux blondes... Ah ! le vilain reilet ! La blonde, une eau qui dort ; la trahison, le mensonge, la chatte, pas d'élan !... » etc... La tirade est longue, on les aimait alors, et il est inutile de la citer entière. Les quatre censeurs ont fait comparaître Sardou, fort graves : « Votre tirade est

« impossible. » Étonnement de Sardou. « L'Impératrice est blonde. » Et un autre, le prenant à part : « S'il n'y avait que l'Impératrice ! Mais M<sup>me</sup> Walewska aussi est blonde. » M<sup>me</sup> Walewska était une amie très intime de l'Impératrice, et très amie aussi, disait-on, de l'Empereur. Sardou s'incline, modifie, adoucit son texte. Mais l'interdiction subsiste. Ludovic Halévy porte à M. de Morny une lettre de Sardou, lui demande d'écouter une lecture de la pièce ; Morny accepte. « Nous avons lu hier soir *les Diables noirs* chez M. de Morny, lisons-nous à la date du 12 janvier 1863. La pièce lui a paru triste, pénible. Rien d'immoral ni d'inconvenant dans le fond, mais la pièce lui a déplu. Il a trouvé qu'elle faisait des gens du monde une peinture cruellement outrée. Bref, quoi que j'aie pu dire, M. de Morny a refusé d'intervenir. Je vais porter ce matin cette désagréable réponse. » Qu'une pièce soit triste, pénible, nous ne concevons plus aujourd'hui qu'il y ait là matière à interdiction. Mais il existait alors, très forte, une certaine idée des convenances de ton que le réalisme a entièrement détruite.

## RENTRÉE DE M. THIERS

Revenons aux affaires d'État, à la rentrée de Thiers au Corps législatif. C'était pour M. de Morny un délicat problème. Il conduisait les débats avec un grand art, une grande affabilité, et tenait à ne rien changer au ton qu'il leur avait donné. Le gouvernement impérial avait durement combattu la candidature de Thiers, aggravant ainsi lui-même sa défaite. Mieux eût valu traiter avec égards l'ancien ministre de Louis-Philippe, l'historien alors illustre de la Révolution et de l'Empire, et reconnaître en lui un conseiller légitime de l'État, un opposant qu'on souhaitait entendre, le flatter enfin par où il était accessible, nous voulons dire sa vanité.

La faute avait été commise, restait à en réduire les effets. Cette tâche incombait d'abord à Morny qui s'y trouvait mal préparé, car entre lui et Thiers il y avait souvenir d'offense, brouille et rancune. Le 2 décembre 1851, à la première heure, M. de Morny avait fait cueillir M. Thiers dans son lit et l'avait envoyé, — lui et maints autres, — sans aménité aucune, à Mazas. Thiers n'avait pas pardonné. La société orléaniste tout



entière en voulait d'autant plus à Morny qu'il avait été plus intime, plus en confiance avec elle. Là-dessus, Ludovic Halévy rappelle une anecdote :

« Cette brouille Thiers-Morny me remet en mémoire un mot charmant de M. d'Haussonville. C'était peu de temps après le coup d'État, M. Thiers venait de rentrer en France, les rancunes politiques étaient dans leur plein. M<sup>me</sup> de X... avait réuni quelques amis, MM. Thiers, d'Haussonville, Mignet et autres du même parti. Tout à coup, on annonce M. de Morny. Il entre. Personne ne le salue, et pendant qu'il cause avec la maîtresse de la maison, peu à peu, le salon se vide. Ce que voyant, M<sup>me</sup> de X... court dans l'antichambre pour rattraper et retenir ses amis en déroute. Et d'Haussonville, la voyant paraître : « Ah ! vous venez avec nous, n'est-ce pas ? » lui dit-il. »

Il y avait donc un abîme à combler. Mais, entre gens du monde, les abîmes mêmes ne sont pas insondables, et il fut convenu, par des intermédiaires officieux, que M. Thiers viendrait au Palais Bourbon voir telle fresque nouvellement placée, que M. de Morny, comme par hasard, passerait par là, et qu'il y aurait conversation, poignée de main, réconciliation. Tout se passa au mieux, et rien n'empêchait plus M. de Morny de faire à M. Thiers l'accueil qu'il souhaitait. « J'ai dîné hier soir chez M. de Morny, écrit Ludovic Halévy. Il m'a lu son discours d'ouverture de la Chambre. Un paragraphe sur les Thiers, Berryer reparaissant à la Chambre, sera certainement très remarqué. Le discours est très libéral, et j'en suis ravi. »

La session est ouverte. La prestation des serments intéresse d'abord. Berryer, le légitimiste, Marie, le républicain, jurent à voix si basse qu'on les entend à peine ; Thiers s'exécute avec plus de bonhomie. Les députés, les hommes assemblés devenant tous enfants, s'amusent à observer les différentes manières de jurer. Garnier-Pagès, un homme de 1848, veut d'abord prononcer un discours.

« La Chambre entière (sauf les 13-20-23, on ne sait pas le nombre, il y a les purs, les demi-purs, les quarts de purs...) la Chambre donc s'est exclamée. « Votre élection n'est pas contestée, criait-on de tous côtés, prêtez serment, il n'y a que

cela à faire. » M. Garnier-Pagès ne voulait pas s'asseoir. Il promenait sur l'Assemblée son œil républicain, il avait tout prêt son discours, il tenait à le placer. Il a dû cependant y renoncer. Il a annoncé que la Chambre ne perdrait rien pour attendre et qu'elle aurait, à l'occasion du budget, ce beau discours interrompu. Puis il a prêté serment, et d'une voix de tonnerre. « A la bonne heure, s'est-on écrié de toutes parts, voilà un serment prêté de la belle façon ! »

Enfin, le discours de Morny.

« 7 novembre. — La nouvelle Chambre s'est réunie hier pour la première fois. Le discours de M. de Morny a été très applaudi. Pendant qu'il parlait, j'examinais attentivement M. Thiers. Quand M. de Morny, faisant allusion à la rentrée politique de certaines notabilités parlementaires, a dit qu'il ne doutait pas de la loyauté de leurs intentions, M. Thiers a fait un signe de tête, de corps même, très prononcé, qui a été et voulait être remarqué ; c'était une adhésion certaine aux paroles du président. Il n'y avait de regard que pour les nouveaux députés. M. Berryer s'est installé au centre, dans les bancs inférieurs, et n'en a pas bougé ; il était très entouré de députés allant et venant ; M. Thiers s'est placé à gauche, dans les bancs supérieurs, au-dessous de Jules Simon, à côté de M. de Lanjuinais ; M. Marie est dans les mêmes parages, Ollivier également. Picard s'est porté à l'extrême-gauche, Guérault, Pelletan et Havin également. Simon avait un air grave et mélancolique. Thiers remuait beaucoup, courait à droite, à gauche ; on allait à lui, il allait aux autres ; force salutations et poignées de mains, un air de satisfaction, un poisson rentrant dans l'eau. »

L'Empereur ne fut pas tout à fait satisfait du discours de Morny, rapporte Ludovic Halévy. — « Il y a une phrase, dit-il à Morny, sur les élections de Thiers, Berryer, qui est un peu vive. Pour moi, avez-vous dit, je m'en suis réjoui. *Réjoui* est beaucoup. » Morny répondit qu'il parlait là de personnes avec lesquelles il allait se trouver en rapports journaliers, et avec lesquelles il était bon qu'il entretint les meilleures relations. »

La grande affaire au Palais Bourbon, c'était maintenant l'attente de Thiers à son premier discours. Mais le premier

qui débuta fut le jeune Émile Ollivier. On l'écouta, car on lui devinait un avenir. Il parla, non sans adresse et discrétion, au sujet d'une élection dont les résultats se trouvaient contestés, et termina par une déclaration politique : « Je suis heureux, dit-il, que l'opposition puisse dès cette première séance déterminer par un acte l'attitude qu'elle entend conserver toujours dans cette Chambre. Elle ne sera ni taquine ni emportée, elle sera toujours loyale et élevée... » L'impression fut incertaine. « En somme, écrit Ludovic Halévy, discours assez médiocre, et qui a paru faire peu d'effet sur M. Thiers que j'examinais pendant qu'Émile Ollivier parlait. Il l'entendait pour la première fois. La mine du petit homme disait : « Ce n'est pas mal, mais ce n'est pas moi. » Enfin Thiers parla, comme Ollivier, sur un détail d'élection contestée. Grossissant à l'excès un incident très mince, il réussit moins encore qu'Ollivier, et subit en silence une réplique assez rude. « La déception, écrit Ludovic Halévy, a été grande. Il y avait eu dans la salle une inexprimable curiosité quand M. Thiers demanda la parole. Il y eut un inexprimable désappointement quand il eut fini de parler. C'était vraiment bien peu de chose pour une entrée si vivement attendue. »

Le lendemain, de nouveau Ollivier monte à la tribune. Cela prenait l'allure d'une sorte de duel entre les deux débutants, le vétéran et le conscrit. « Ollivier a parlé aujourd'hui avec un véritable talent, en discutant le système général du gouvernement pendant les élections. M. Thiers paraissait sérieux et préoccupé. Le succès d'Ollivier, l'attention que la Chambre prêtait à des paroles cependant très vives, tout cela devait le faire réfléchir sur son insuccès de la veille. » Il fallut attendre encore ; Thiers eut quelque peine à trouver le ton qui convenait dans cette assemblée pour lui inconnue, et curieuse, un peu trop curieuse et pressée, de l'entendre et juger.

Le 24 décembre, nouvel essai, nouvel échec. « M. Thiers a fait hier un grand discours, écrit Ludovic Halévy le 25 décembre, il a parlé une heure, sans effet. C'était la première fois que je l'entendais vraiment. Il a fait un cours de finance, il nous a appris ce que c'était que la dette flottante, ce que c'était que la caisse de l'État, etc., etc. Toutes choses que nous savions. Il a terminé par quelques considérations politiques : « M. Thiers, m'a dit quelqu'un, me fait l'effet d'un rentrant

à la bouillotte ! » Et pour comble d'ennui, Ollivier, ce même jour, eut grand succès. Tout cela n'était que partie remise. Encore trois semaines de patience, et enfin les jeunes parlementaires entendront un vrai discours de M. Thiers, connaîtront son merveilleux talent. Rouher lui répondra, et la discussion sera serrée.

« M. Thiers, lui aussi, a fait sa rentrée, sa véritable rentrée. Il faut, en effet, dans l'intérêt de sa gloire, oublier le médiocre et inutile discours qu'il a fait il y a une quinzaine de jours à propos de l'emprunt de trois cents millions. Mais hier quel esprit, quelle éloquence claire et facile, quel talent français, talent de bonne humeur, talent sans gravité et sans emphase ! Ce n'est pas un discours, mais une admirable et incomparable causerie. Sur quoi ? Sur tout ! Sur les motifs qui l'ont décidé à rentrer dans la vie politique, sur l'histoire du régime parlementaire, sur la responsabilité ministérielle, etc... Et tout cela entremêlé naturellement de considérations piquantes, d'anecdotes heureusement placées et encore plus heureusement dites. Il ne faudrait pas songer à analyser ce discours. Il faut avoir le *Moniteur* de ce matin, le garder, et le relire tous les six mois. Je suis encore sous le charme de cette séance, ou plutôt sous le charme de la parole de M. Thiers, car il n'a occupé que la première partie de la séance ; la seconde a été piteusement remplie par une réponse de Rouher et par une réplique de Jules Favre. Bien décidément M. Billault n'est pas remplacé par M. Rouher. Celui-ci a répondu lourdement, emphatiquement, vulgairement, au discours fin et incisif de M. Thiers. Quant à Jules Favre, il a parlé trois grands quarts d'heure pour ne rien dire ; il était dans un de ses mauvais jours ; il en a d'excellents, et comment ne pas admirer la correction de cette belle parole ? En somme, de pareilles séances sont fâcheuses pour le gouvernement. Il est bon d'amuser la France avec la liberté des théâtres, mais avec des discours de M. Thiers cela est plus grave.

« Voilà ce que Rouher aurait dû répondre à M. Thiers : « Monsieur, vous venez de faire l'éloge des petits procédés parlementaires avec lesquels vous avez jeté par terre la monarchie de Juillet ; vous nous les redemandez pour, les ayant entre les mains, nous jeter par terre à notre tour. Bien obligé. Cela ne

sera pas. Et d'ailleurs, quand on vous le rendrait, votre régime parlementaire, et quand vous auriez réussi à nous renverser, savez-vous ce qui arriverait ? Vous ne seriez pas plus avancé qu'en 1848, et une fois encore vous seriez la victime de votre triomphe. »

Ludovic Halévy se pressait un peu de suggérer à Rouher sa réplique. L'homme était fort capable, et se réservait pour la dernière manche.

« 15 janvier. — M. Rouher a pris hier sa revanche. M. Thiers avait gagné la partie lundi. Il l'a perdue hier. Il a parlé une heure et demie sur les candidatures officielles. Discours élégant, bien fait, plein de choses justes et sensées, mais qui n'avait pas le piquant et l'éclat du discours de lundi. Ajoutez à cela un sujet usé, rebattu, et peu sympathique à la Chambre. M. Thiers n'a pas fait grand effet. Après lui, M. Rouher s'est levé. L'instant était solennel. Il fallait vaincre ou périr. Une autre séance comme celle de lundi, et l'illustre avait le droit de dire : « Mais pardon, je chante mieux que Rouher, moi, et je demande la place de ce premier ténor éreinté. » Il faudra que M. Thiers attende. M. Rouher a eu hier un véritable succès. Je ne dis pas qu'il ait parlé avec un talent supérieur. Non, certainement. Il y a souvent de la lourdeur et de la vulgarité dans cette éloquence, mais c'est de l'éloquence tout de même. Il fallait à tout prix donner à M. Thiers *les coups de poings de la fin*, et ils ont été vigoureusement assénés.

« M. Rouher a pris M. Thiers par son endroit sensible, par son alliance avec M. Jules Favre et les républicains. C'est là, évidemment, la carte faible du jeu de M. Thiers. Il a de terribles amis. Il a été ensuite lui-même un ennemi terrible pour ce gouvernement de Juillet qu'il regrette et que cependant il a renversé par son opposition. M. Rouher lui a dit cela très vivement. « N'êtes-vous pas convaincu aujourd'hui, s'est écrié le ministre, que le premier coup porté au régime constitutionnel que vous regrettez tant, a été porté par la coalition de 1839 ? Il n'y aura pas deux opinions dans l'histoire sur la haute imprudence de cette tentative dirigée contre le trône et qui fut sa chute à échéance : cette échéance fut le 24 février 1848. » Et plus loin : « Ne croyez pas que je blâme les

paroles qu'a fait entendre M. Thiers, ces paroles d'affection, de sympathie pour cette dynastie déchue, ces paroles d'affection mêlées peut-être d'un peu de repentir. » Ces passages ont été très chaudement accueillis par la Chambre. M. Thiers paraissait tout décontenancé.

« J'ai eu, après la séance, l'honneur de lui parler pour la première fois. Il s'était écrié, interrompant M. Rouher qui parlait de la famille d'Orléans : « N'insultez pas ceux que vous dépouillez. » Il céda à un mouvement exagéré, car il n'y avait rien d'insultant dans les paroles du ministre qui se bornait à dire que la famille d'Orléans avait conservé des espérances, des vues d'avenir, etc... Je fis cette observation à M. Thiers, qui la reconnut juste. « Mais que mettre ? me dit-il. — Vous ne tenez évidemment qu'à l'idée qui est dans le mot *dépouillé*. — Oui. — Eh bien ! mettons : *Il faudrait mieux ne pas parler de ceux qu'on a dépouillés*. — Oui, c'est cela, très bien. » Et la phrase est ainsi au *Moniteur* de ce matin. Voilà mes premières relations avec M. Thiers. »

#### MORT DE M. DE MORNAY

De ce jour-là, peut-on dire, commence l'Empire libéral, où M. Thiers, bientôt débarrassé des difficultés d'une rentrée tardive, prendra une place éminente. Il semble bien que M. de Mornay envisageait sans crainte cette transformation. Il avait même ses vues, ses projets, comme le montre cette page :

« 22 décembre. — M. de Mornay m'a lu hier matin un grand projet de lettre qu'il va adresser à l'Empereur. Il dit très nettement les inconvénients de la situation actuelle : ces deux discussions de l'Adresse et du Budget, discussions portant sur les mêmes questions et se reproduisant à une courte distance ; la première n'ayant aucun résultat pratique, — d'où des débats irritants et stériles. On se bat autour des phrases du projet d'Adresse. M. de Mornay conseille qu'on supprime cette discussion. Il n'y aurait plus de discussion générale qu'à l'occasion du Budget. En revanche, M. de Mornay demande des privilèges nouveaux pour la Chambre. Il propose que les ministres y viennent tous défendre leurs actes et soutenir leurs lois.

« Les ministres n'étant pas députés, M. de Morny pense que les inconvénients du régime parlementaire ne se produiraient pas. Le premier de ces inconvénients était la pensée de mettre les ministres à la porte pour prendre leur place. M. de Morny demande une extension du droit d'amendement. La Chambre pourrait à l'avenir choisir entre la rédaction d'un amendement et la rédaction du Conseil d'État. M. de Morny demande enfin dans une certaine mesure le droit d'initiative pour les lois; un projet pourrait être introduit devant la Chambre quand cinq bureaux l'auraient pris en considération. Tel est le programme de M. de Morny, qui me paraît assez raisonnable. La discussion de l'Adresse n'ajoute rien à l'influence de la Chambre et n'est qu'une occasion d'inquiétude et d'agitation pour le pays. Les ministres devant le Corps législatif et l'extension des droits de la Chambre compenseraient largement et utilement la suppression de la discussion de l'Adresse. »

M. de Morny avait cinquante-six ans et pouvait prétendre encore à un avenir d'homme d'État. Mais sa vie était terminée : en mars 1863, une brève maladie l'emporta. De cette mort les historiens n'ont connu jusqu'ici que deux récits, tous deux d'Alphonse Daudet, qui avait été lui aussi secrétaire de M. de Morny. L'un de ces récits, évidemment très romancé, se trouve dans le *Nabab* publié en 1887; l'autre, moins connu et publié dans le recueil posthume intitulé *la Doulou*, est sans doute plus proche de la réalité. Nous pensons pourtant que dans cette indication, admirable d'ailleurs, la verve du conteur emporte la main. C'est moins une page de souvenirs qu'un rapide galop d'essai du romancier qui va prendre la plume. Les premiers mots indiquent qu'au moment où Alphonse Daudet écrit, l'événement est déjà loin dans le passé. « Le souvenir de cette mort, écrit-il, m'a laissé une impression terrible. » Et il commence le récit dans un mouvement tout de suite très âpre.

Tout autre est le récit de Ludovic Halévy. Dans le palais où le duc agonise, il ne porte pas les regards d'un lecteur de Saint-Simon, d'un homme de lettres saisi par un magnifique sujet, mais l'émotion d'un cœur attaché. Il retrace avec précision des heures tristes dont il veut ne rien oublier. Il y avait en Ludovic Halévy, singulièrement, deux hommes, l'un qui a écrit *les Petites Cardinal*, l'autre qui a écrit *l'Abbé Constantin*. C'est



l'auteur de *l'Abbé Constantin* qui a raconté la mort de Morny. Et qui osera dire si c'est la sévérité de l'esprit ou l'indulgence du cœur qui voit le mieux le fond des êtres ? Il n'est pas inévitable que les grands de ce monde soient entièrement des monstres.

Les premiers mots du récit de Ludovic Halévy sont un cri de douleur.

« 10 mars. — M. de Morny est mort ce matin à huit heures. Sa maison était devenue presque la mienne. Mes relations avec M. et M<sup>me</sup> de Morny étaient devenues une des habitudes de ma vie. Rarement un jour se passait sans ma visite le matin à M. de Morny ou sans un diner le soir chez lui, sans une partie de spectacle avec lui et M<sup>me</sup> de Morny. Ce qu'il a été pour moi, jamais je ne pourrai le dire. Je n'ai jamais vu pareil désir d'être aimable, de rendre service et d'effacer toute distance. Cette maison dans laquelle, en mai 1860, j'étais surpris et, il faut bien le dire, un peu disposé à l'ironie, cette maison était devenue la mienne. Quelque chose manquait à ma journée quand je ne l'avais pas commencée avec lui. C'était un esprit si juste et si fin ! Une intelligence si positive et si nette ! Puis, tant de naturel, tant de grâce et tant de charme ! Il y avait dans sa personne la même élégance que dans son esprit. M. de Morny aurait fait pour moi plus qu'il n'a fait si je l'avais désiré, si je l'avais demandé, mais je n'avais qu'une pensée : faire ma carrière à côté de lui, et ne jamais le quitter. Ne jamais le quitter !... Aussi, tant qu'il aurait été président du Corps législatif, je n'aurais jamais quitté la Chambre où l'avancement était pour moi à peu près nul. Il est vrai que ma situation réelle était bien différente de ma situation administrative. Je puis dire qu'il n'y avait que deux influences auprès du président : M. Vallette, le secrétaire général, et moi. Mais je vous parle longuement de tout cela qui me touche aujourd'hui de bien près. Je n'ai pas d'ambition et je me tirerai toujours honorablement d'affaire dans la vie. Mais quand retrouverai-je, si je reste dans l'administration, une telle bienveillance, un tel appui, une telle égalité?... Jamais, jamais, jamais ! »

Quelle différence entre ces lignes, et telles autres d'Alphonse



Daudet. Elles s'appliquent à un même homme, mais les impressions sont contraires. Morny, écrit Alphonse Daudet, « un de ces hommes placés au-dessus de tous les autres, et avec lesquels je ne me suis jamais senti à l'aise, parce que je leur sentais trop de puissance, pas plus qu'on n'est à l'aise en face d'un lion ou d'une panthère qui ferait patte de velours. On a beau dire : « N'ayez pas peur, il ne vous fera pas de mal », on est gêné ».

Le récit des dernières heures de M. de Morny, trop long pour que nous le transcrivions ici, est intéressant à confronter avec les récits de Daudet. C'est la même histoire et ce n'est pas la même histoire; ce sont les mêmes faits, ce ne sont pas les mêmes êtres.

Daudet décrit ce palais magnifique où vivent, unis seulement pour le monde et par la communauté du nom, deux aristocrates séparés : M. et Mme de Morny. Mme de Morny a ses amis, ses habitudes de réception qu'elle souhaite ne pas interrompre. Les malaises et les soins du duc l'importunent : « Vous vous écoutez trop, disait la duchesse, traversant comme un oiseau la chambre, flot de soie, enveloppé de fumée de cigarette, être léger, ravissant. » Elle reçoit, elle fait danser, et de son lit d'agonie M. de Morny perçoit l'écho des valses.

Rien de tel dans le récit de Ludovic Halévy. Mme de Morny avait ses réceptions, en effet, mais on y voyait Morny. « Le 23 février, un jeudi soir, écrit Ludovic Halévy (Mme de Morny avait ses jeudis), M. de Morny resta dans le salon chinois jusqu'à une heure et demie. C'était, je crois, le soir de la première de *la Flûte enchantée*. Ce soir-là, les personnes qui n'avaient pas vu M. de Morny depuis quelque temps le trouverent très changé... » Quant au bal donné par Mme de Morny, dans le récit minutieux, rédigé à la manière d'un procès-verbal, qu'écrivit pour lui-même Ludovic Halévy, il n'en est pas question. Y eut-il, quelques jours avant la crise qui emporta le duc, une sauterie d'enfants? C'est possible, ces quelques lignes de Ludovic Halévy permettent de le penser. « Je vis M. de Morny le mercredi 29 février à trois heures. Il était avec le comte de Flahaut. Pendant ma visite, qui fut très longue, ses enfants vinrent, affublés de costumes de carnaval. Le petit Serghi était en amour, avec de grandes ailes et une

grande couronne de roses. Il avait là-dessous un grand air sérieux et empesé qui amusa M. de Morny. » Du roué mourant que nous montre Daudet au père souffrant et un instant réjoui par la visite de son petit garçon déguisé en amour, il y a loin.

C'est le lendemain que se déclara la bronchite qui ravagea les organes fatigués de M. de Morny. « Le jeudi soir, quand j'arrivai chez M<sup>me</sup> de Morny, j'appris qu'une bronchite s'était déclarée, une bronchite légère et qui ne causait aucune inquiétude. » Une semaine passa, l'état restait fâcheux sans être inquiétant. « Le mercredi soir, nous étions, tous les amis de la maison, à l'Opéra-Comique. J'allai à la Présidence, à onze heures, après le second acte. M<sup>me</sup> de Morny était fort tranquille, riant et causant, nullement inquiète, rassurée qu'elle était par les médecins. Vers minuit et demi, on la fit demander. M. de Morny avait voulu se lever, s'habiller, il s'était évanoui, il était revenu à lui et un délire très violent l'avait pris. Il avait une difficulté extrême à avaler; la fièvre était ardente. Alors seulement on vit le danger... Le lendemain, à neuf heures, M. de Morny était condamné. »

Sur la rapidité du dénouement, les deux narrateurs sont d'accord : « Un vrai coup de foudre », écrit Daudet. D'accord aussi sur le courage de M. de Morny; mais dans le détail revient la différence : ce n'est pas par les mêmes traits que dans l'un et l'autre récit ce courage nous est montré. Alphonse Daudet relate une brutale réplique. Morny s'adresse à un vieil ami, Montguyon, et lui demande la vérité. « F..., mon pauvre Auguste », dit Montguyon, un camarade des guerres d'Algérie et des plaisirs parisiens. M. de Morny caresse un peu nerveusement sa moustache, puis aussitôt prend ses dispositions dernières. De Montguyon, de sa réplique, pas trace dans le récit de Ludovic Halévy. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans? Marcel Boulenger, auteur d'un excellent livre sur le duc de Morny, rapporte le mot sans en garantir l'authenticité. Écoutez maintenant Ludovic Halévy. « Tout à coup, vers quatre heures, le délire cessa. M. de Morny était alors seul avec son valet de chambre Henri. Celui-ci voulut soulever M. de Morny, pour voir l'effet d'un vésicatoire qui le matin avait été placé dans le dos. « Henri, dit très doucement M. de Morny, il faut maintenant me laisser tranquille, voici la fin qui arrive; je

n'ai plus que peu de temps à moi et il faut que je m'occupe de mon départ. » Henri essaye de le rassurer. « Non, répondit M. de Morny, si vous avez des illusions, je n'en ai plus, moi; il faut que je m'occupe de mon départ. » Il ne prononça jamais le mot mort, et ce fut le mot *départ* qui dans ses dernières heures revint constamment sur ses lèvres. »

Au lieu de la brutalité, une héroïque politesse. Jusqu'au dernier soupir de M. de Morny, le contraste des deux récits persiste. Alphonse Daudet nous montre, au chevet de l'agonisant, une valetaille avide. Les louis d'or qui sont dans le tiroir, on les demande. C'est accordé. Et la pelisse doublée de fourrure : « Prends-la. » Et cette douzaine de chemises : « Prend-les, prends-les... » Mais Halévy : « A sept heures et demie du matin, le docteur Rayet entra dans la chambre. « M. le duc est bien bas, lui dit la femme d'Henri, le valet de chambre. Je crois que c'est tout à fait la fin. — Pas encore, répondit M. Rayet, il ne mourra pas avant onze heures ou midi. Il faudrait seulement lui retirer ce grand vésicatoire qui le fait souffrir. » Ce vésicatoire était dans le dos. On souleva M. de Morny. Il eut une syncope, poussa un léger soupir. Il était mort; cela en une minute. Mme de Morny était près de lui, elle demanda une paire de ciseaux et lui coupa une mèche de cheveux.

D'après un troisième récit, dont M. André Bellessort fait mention dans son livre sur *la Société française sous Napoléon III*, dès que le corps eut été enlevé, Mme de Morny entra dévêtue dans le lit et coucha à même les draps que son mari venait de quitter. Quant à la perte que faisait l'Empire, en voici l'analyse :

« On ne remplacera pas M. de Morny. On remplace le talent. M. Billault meurt et huit jours après M. Rouher prouve qu'il a autant, sinon plus de talent; il n'est plus question de M. Billault. Mais on ne remplace pas l'autorité qui vient de la personne et du caractère. Cette autorité était considérable chez M. de Morny. Il avait prouvé son calme et sa résolution, la Chambre l'adorait et elle était dans sa main. Le courage est contagieux, et vous auriez vu, dans un temps de crise, le courage de M. de Morny gagner le Corps législatif. Je suis sûr que M. de Morny étant président de la Chambre, la Chambre eût, le lendemain de la mort de l'Empereur, délibéré aussi

paisiblement que la veille. Et quelqu'un me disait hier : « M. de Morny était le seul homme capable à l'occasion de faire *empoigner* Napoléon. »

*Ex forti dulcedo, ex dulci fortitudo.*

\* \* \*

La mort de M. de Morny affecta profondément Ludovic Halévy. Deux ans encore, il continua auprès de M. Walewski, le nouveau président, ses services et sa fonction. Mais il n'y avait plus aucun goût, et pensait à une installation différente de sa vie. Toujours puisant à des sources excellentes, le voici qui reçoit de Joubert ses incitations :

« 28 mars 1866. — J'ai repris pour la vingtième fois les pensées de Joubert, et je vis depuis deux jours avec cet esprit délicat et profond. Que cet homme devait être heureux et que sa destinée est enviable ! Il n'avait que des *passions pures* : sa famille, ses amis, les lettres, mais les lettres en elles-mêmes et pour elles-mêmes : il ne leur demandait pas les succès extérieurs ; il leur demandait et en obtenait les joies intérieures, celles sur lesquelles les circonstances humaines n'ont pas prise. Il aimait penser, lire, écrire, mais pour lui seul. Il n'avait qu'une ambition, et cette ambition il la pouvait satisfaire à toute heure, rendre son âme et son esprit meilleurs. Il voyait le monde de haut avec un sincère détachement. « La passion du bien public, écrivait-il à M<sup>me</sup> de Beaumont le 26 août 1797, serait en ce moment une folie. Le monde est livré au hasard. Ceux qui prétendent l'arrêter en jetant à ses vagues le gravier et le sable fin des petites combinaisons sont ignorants de toutes choses. Je leur préfère de bien loin celui qui, sans prétention, s'amuse, à ses heures perdues, à faire des ronds dans son puits. Il se croit au moins inutile. »

« *Se croire inutile !* Ce mot ne me sort pas de l'esprit depuis deux jours. La vraie philosophie et la vraie sagesse sont là. Se renfermer dans les devoirs de la famille et de l'amitié, aimer l'étude et le travail, faire le bien dans la mesure de ses biens et de ses moyens, mais ne pas se livrer aux sottes ambitions et aux puériles agitations de la vie. Bref, pour tout ce qui n'est pas le bonheur et l'honneur, se croire

inutile. Ne pas étendre sa vie, la restreindre; regarder le monde et ses colères et ses orages et ses tempêtes; considérer ce spectacle curieusement, mais ne s'en laisser ni effrayer, ni émouvoir.

« J'ai bien failli, quant à moi, être entraîné dans les périls et les aventures. Le hasard de ma vie, en me faisant entrer dans l'intimité de M. de Morny, avait ouvert toute grande devant moi la porte de l'ambition et de la fortune. Je peux me rendre cette justice que j'étais hésitant et inquiet devant cette porte. Je regretterai toujours l'homme aimable et excellent qui n'est plus, mais j'ai vu s'évanouir avec une entière indifférence ces grandes espérances que tant de gens auraient amèrement regrettées. Je me suis fait aussitôt le nouveau programme de ma vie et je crois bien que rien au monde ne pourrait m'entraîner aujourd'hui hors de la voie où je suis entré. J'ai de mon plein gré renoncé aux chances d'avenir que m'offrait ma situation au Corps législatif. Le plus tranquillement du monde, je me suis consacré avec ardeur à mes travaux de théâtre et rapidement j'ai assuré la sécurité et l'indépendance de ma vie; si je mourais aujourd'hui je laisserais une cinquantaine de mille francs à ma mère et à ma sœur; mais j'espère bien vivre encore, — je le désire pour ceux qui m'aiment, bien plus que pour moi-même, — et j'espère, le temps et le travail aidant, donner à ma famille une existence plus large et plus heureuse. C'est là ma grande ambition. Personnellement je ne trouve rien à souhaiter. Mais où me suis-je laissé entraîner? Voilà où conduit la lecture de Joubert. »

Devait-il s'attendre à finir aussi gravement ce petit livre plein de *la Belle Hélène* et de *Barbe-Bleue*?

En février 1866, il donna sa démission au Corps législatif. « Vraiment, écrivait-il le 20 février à M<sup>me</sup> de Morny, je ne pouvais plus y tenir. J'avais été trop bien au Corps législatif. J'y avais travaillé dans des conditions trop douces et trop heureuses. Le changement a été trop brusque et trop complet. J'avais cependant l'intention de faire encore cette session. A la première séance, je me suis senti envahi par un tel sentiment de tristesse, d'ennui et de découragement, que mon parti a été pris en un quart d'heure. La mesure était pleine. Un an de Walewski, c'est assez. Reste maintenant à donner au théâtre

le coup de collier qui assurera à tout jamais l'indépendance de ma vie... »

Son adieu à la politique est sans tendresse :

« 28 février 1867. — Des sept années que je viens de passer au milieu des représentants de mon pays, j'emporte la plus profonde indifférence politique. Bien des ambitions se sont agitées autour de ma modeste personne. Quant aux convictions... absentes, complètement absentes. Aussi bien à droite qu'à gauche. Des gens qui sont peu de chose et qui veulent devenir quelque chose.

« Et voilà tout. »

Je me souviens qu'au temps de ma toute jeunesse mon père me parla quelquefois de mon avenir. Ses conseils n'étaient pas tyranniques. Je ferais ce que je voudrais, deux carrières seules me restant interdites : l'administration, la politique.

DANIEL HALÉVY.

(A suivre.)

---

## DEUX FIGURES DE SAVANTS

### I

## MONSIEUR ROUX

Le dernier survivant de l'époque héroïque n'est plus. Ce fut lui qui, aux côtés de Pasteur, mena la lutte épique de 1878 à 1886, durant ces huit années mémorables où la médecine traditionnelle, étonnée et rebelle, fut brisée par la doctrine nouvelle que le petit laboratoire de la rue d'Ulm apportait au monde. Ce fut lui qui avec le Maître abattit les préjugés et les dogmes, lui qui enflamma l'enthousiasme de plusieurs générations de chercheurs, lui qui fut l'animateur de la maison de la rue Dutot.

Il n'est plus et, désespérés, nous l'invoquons. Nous le supplions de rester pour nous par delà la mort ce qu'il fut toute sa vie, la lumière de notre conscience. Car, depuis quelques jours qu'il n'est plus, il apparaît déjà ce qu'il sera dans l'avenir, un véritable saint laïque.

Les années s'écouleront sans que revive un être d'exception tel que lui.

Il fut aussi grand par le caractère que par l'esprit. Tout était simple, droit et pur en son âme et en sa pensée. Comme tous les hommes vraiment supérieurs, il fut seul, marchant d'un pas assuré vers ce qu'il avait jugé être la vérité et le bien ; et il finissait par entraîner derrière lui la foule ignorante ou imbécile.

Il était *lui*, avec le visage osseux, les yeux scrutateurs, qui allaient jusqu'au fond de l'être de son interlocuteur, les narines relevées et frémissantes, la parole nette, le mot juste, la pensée claire qui va droit au but, la logique inflexible. Il était *Monsieur Roux*.

Nous qui vivions à ses côtés, nous avions pour lui un sentiment fait d'admiration, d'amour et de crainte. Il était pour nous l'idole, l'être supérieur qui domine et qu'on vénère.

Dans un sujet scientifique ou un problème moral, où pour nous tout était brumes, il apportait la lumière. Il nous aiguillait toujours dans la voie droite. Quand il nous avait dit : « C'est bien », nous étions satisfaits et nous dépouillions toute inquiétude. Que de fois, d'un mot, il nous a réconfortés ! Il savait nous redonner une raison de vivre, de travailler. On ne sortait jamais d'un entretien avec lui sans se sentir exhaussé au-dessus du plan de la vie journalière, car on le sentait au-dessus de toutes les contingences de la condition humaine. Il était toute grandeur et toute simplicité.

Il avait su se dépouiller de tout ce qui fait la petitesse des hommes : honneurs et titres lui semblaient de mesquines vanités. Jamais son intérêt personnel n'était en jeu ; il n'avait en vue que l'intérêt général. Aucune petitesse n'avilissait son âme. Aucune ombre n'obscurcissait sa pensée.

Ceux qui n'ont pas vécu dans son intimité ne savent pas toute la sensibilité qui se dissimulait derrière une apparente froideur. Quand il était trop ému, il vous embrassait, et puis, stoïque, il reprenait sa vie, sans plus rien dire. Salimbeni, Legroux, vous qui l'avez approché, l'avez compris et l'avez aimé, vous vous souvenez de ces nuits à l'hôpital Pasteur qu'il passait debout, soucieux et muet, quand un de ceux de la famille pastorienne était souffrant. Vous vous souvenez de son pas feutré que l'on entendait dans les couloirs de l'hôpital. Il allait à la chambre du malade et, anxieux, examinait la feuille de température, tendait l'oreille pour guetter le rythme de la respiration ou doucement entrebâillait la porte close. Je l'ai vu ainsi au chevet du plus humble des employés de l'Institut Pasteur, comme au chevet de mon père et de ma sœur.

Désormais, nous ne gravirons plus ces étages de l'hôpital Pasteur qui menaient à deux petites chambres, toutes simples, toutes claires, où il avait voulu vivre depuis 1916 pour être parmi « les siens ». Dans l'une était un lit de fer où il passait ses nuits, longues d'insomnie. Dans l'autre, un fauteuil où il s'allongeait aux heures de repos, deux chaises pour les intimes qui venaient causer avec lui à l'heure de ses repas, servis par sœur Laure, qui le soignait avec un dévouement sans égal,



car depuis cinquante ans, domptant la maladie, son corps semblait une ombre de lui-même. Il y avait encore dans cette chambre une table chargée de livres, un placard en bois, un buste de Pasteur, et c'était tout, tout ce qu'il avait, tout ce qu'il voulait avoir.

Nous ne frapperons plus le matin à sa porte, nous ne le verrons plus brosser ses vêtements, cirer ses souliers, comme s'il se fût agi de gestes tout naturels, avant de descendre, le cou enveloppé de ce foulard de drap gris qui ne le quittait jamais, la tête coiffée d'une calotte, à l'économat de l'Institut Pasteur. Là, devant une table où s'amoncelaient lettres et imprimés, il ouvrait son courrier, tout en causant familièrement avec ceux de la maison qui entraient pour le saluer et qui sortaient de ce bureau, l'âme exaltée d'avoir vu son regard, d'avoir entendu sa voix. Nous ne marcherons plus à ses côtés dans cette allée de marronniers où nous vîmes bien souvent Pasteur venir s'asseoir dans les derniers mois de sa vie, le regard si triste de son impuissance à travailler encore. Nous ne cheminerons plus avec lui dans ce vaste couloir proche du tombeau de Pasteur, où il nous donnait des avis toujours sages, où parfois il nous parlait, avec un enthousiasme juvénile, d'un travail qu'il avait lu ou entendu exposer et qui l'avait séduit. Nous ne verrons plus son visage se concentrer, son œil devenir perçant et ses lèvres sourire de satisfaction en relisant une note de Pasteur à l'Académie. Nous ne l'entendrons plus parler de l'époque héroïque !

ROUX, COLLABORATEUR DE PASTEUR

La carrière scientifique de Roux commença à vingt-cinq ans.

En 1878, sur les bancs de l'Académie de médecine, venait s'asseoir chaque mardi, parmi les auditeurs, un aide de clinique du docteur Béhier. « Tout occupé qu'il fût d'analyses médicales, il refaisait, pour son enseignement personnel, les expériences de Pasteur sur les fermentations. La sûreté des méthodes pastoriennes l'enchantait. Connaissant les grandes luttes engagées, il était impatient de suivre celles qui allaient s'ouvrir. Il en parlait avec une ardeur, une fièvre qui, sur son visage maigre, osseux, se lisait dans l'éclat de son regard. Cette

fièvre, elle se manifestait encore dans le timbre de sa voix nette, brève, parfois impérieuse où dominait le souci, le besoin d'une implacable logique. D'humeur solitaire, sans nulle ambition de grades, de concours, de candidature, il ne songeait qu'au travail par amour du travail même. Ce jeune homme de vingt et un ans, inconnu de Pasteur, n'avait qu'un seul désir : être un jour admis au rang le plus modeste dans le laboratoire de l'École normale. Il s'appelait Roux (1). »

Né en Charente, à Confolens, le 17 décembre 1853, il avait été élevé au collège d'Aurillac, puis au lycée du Puy. Il avait commencé ses études médicales à Clermont-Ferrand.

Dans une de ces conversations où il aimait à évoquer ses souvenirs de jeunesse, il me disait, il y a quelques mois, sa détresse morale le premier soir de son arrivée à Clermont-Ferrand, l'ami qu'il rencontra avec lequel il partagea une petite chambre d'étudiant, et sa première entrevue avec Émile Duclaux, professeur à la Faculté des sciences de Clermont, qui avait été le collaborateur de Pasteur dans les études sur la maladie des vers à soie et qui devait plus tard lui succéder à la direction de l'Institut de la rue Dutot. Duclaux proposa à Roux d'être aide-préparateur de son cours. Il accepta.

Duclaux lui enseigna la technique d'ensemencement des ferments dans des milieux stériles, imaginée par Pasteur. Roux fut ainsi d'emblée initié aux méthodes pastoriennes.

Un peu plus tard, il venait à Paris et il entra à l'École du Val de Grâce pour pouvoir continuer, sans trop de frais, ses études médicales. Il y resta peu. Avec son caractère indépendant, souvent emporté, il eut un jour une discussion avec le directeur du Val de Grâce. Il quitta l'école.

Le docteur Béhier, médecin de l'Hôtel-Dieu, le prit comme aide de clinique et lui confia son petit laboratoire où l'on ne faisait guère que des recherches d'albumine dans les urines. Béhier, m'a raconté M. Roux, souriait de l'enthousiasme de ce jeune homme pour les doctrines nouvelles : « Il me frappait sur l'épaule et me disait : Vous y croyez à tout cela? »

Duclaux, ayant été chargé de faire à la Sorbonne des leçons sur les fermentations, demanda à Roux de préparer pour son cours des levures. Roux redevint ainsi le préparateur de

(1) René Valléry-Radot, *la Vie de Pasteur*, Hachette éditeur.

Duclaux. Mais à ce moment Pasteur, qui commençait l'étude des maladies virulentes, avait besoin, à son laboratoire de l'École normale, d'un aide qui sût un peu de médecine. Il en parla à Duclaux. « Et Duclaux, m'a raconté M. Roux, me dit : Monsieur Pasteur demande un aide ; quittez-moi, il n'y a pas à hésiter ; je vous présenterai demain à Monsieur Pasteur. »

Ainsi Roux entra en novembre 1878 au laboratoire de Pasteur.

Voici comment, avec sa modestie coutumière, il exposa, dans une notice sur ses travaux scientifiques, sa collaboration avec Pasteur : « Admis en qualité de préparateur au laboratoire de M. Pasteur en 1878, au moment où cet illustre Maître venait d'entreprendre l'étude des maladies infectieuses, M. Roux a eu l'honneur, avec MM. Chamberland et Thuillier, d'être associé aux mémorables recherches sur l'étiologie du charbon, l'atténuation des virus, la vaccination contre le charbon, la prophylaxie de la rage. »

Années mémorables, années de lutte et de triomphe. C'est avec Roux, Chamberland, Joubert et Thuillier que Pasteur édifia la théorie des germes et ses applications à la médecine et à la chirurgie, découvrit les modes d'atténuation et d'exaltation de la virulence des germes, la vaccination préventive des maladies virulentes et réalisa cette gageure de préserver d'une maladie dont le germe se dérobaît, la rage.

En 1878, Pasteur étudiait la cause et le mode de propagation de la maladie charbonneuse. Roux, dans une notice sur l'œuvre médicale de Pasteur (1), qui est un véritable chef-d'œuvre par la pensée et par le style, décrit ainsi les recherches qu'il fit avec Chamberland dans le pays chartrain :

« A la fin de juillet, le laboratoire de la rue d'Ulm était abandonné pour Chartres. Chamberland et moi, nous nous y installions à demeure, en compagnie d'un jeune vétérinaire, M. Vinsot. Nous y trouvions comme guide M. Boutet, qui connaissait son pays charbonneux mieux que personne, et nous nous rencontrions parfois avec M. Toussaint, qui étudiait le même sujet que nous. Chaque semaine, Pasteur venait donner la direction et suivre les travaux. Quels bons souvenirs nous ont laissés ces campagnes contre le charbon en pays char-

(1) Émile Roux, *l'Œuvre médicale de Pasteur*, Agenda du chimiste, 1896.

train! Dès le grand matin, visites aux parcs de moutons épars sur ce vaste plateau de la Beauce resplendissant sous le soleil d'août, autopsies pratiquées au clos d'équarrissage de Sours, chez M. Rabourdin, ou dans la cour des fermes; après midi, tenue du cahier d'expériences, lettres à Pasteur, mise en train des expériences nouvelles. La journée était bien remplie, et combien était intéressante et salutaire cette bactériologie en plein air!

« Les jours où Pasteur venait à Chartres, le déjeuner à l'hôtel de France ne durait guère; vite en voiture pour aller à Saint-Germain chez M. Maunoury, qui avait bien voulu mettre sa ferme et son troupeau à notre disposition. Pendant le trajet, on parlait des essais de la semaine et de ceux à entreprendre. Aussitôt qu'il avait mis pied à terre, M. Pasteur, plein de hâte, se rendait aux parcs; immobile près des barrières, il regardait les lots en expérience avec cette attention soutenue à laquelle rien n'échappait; des heures durant, il suivait des yeux un mouton qu'il croyait malade: il fallait lui rappeler l'heure et lui montrer que les flèches de la cathédrale de Chartres commençaient à s'effacer dans la nuit pour le décider à partir. Il interrogeait fermier et serveurs, et tenait toujours compte de l'opinion des bergers, qui, à cause de leur vie solitaire, donnent toute leur attention à leur troupeau et deviennent souvent des observateurs sagaces.

« Aucun fait ne semblait insignifiant à Pasteur; des choses les plus minces en apparence il savait tirer des indications inattendues...

« Ces recherches sur l'étiologie du charbon resteront comme un modèle. Jamais jusqu'ici la médecine n'avait connu une semblable perfection dans les expériences, une pareille rigueur dans les déductions et une telle sûreté dans les applications. Pasteur sentait bien que la bataille décisive était engagée et il ne négligeait rien pour s'assurer la victoire. »

La septicémie puerpérale, la furonculose, l'ostéomyélite, le vibron septique étaient à ce moment autant de sujets qui passionnaient le laboratoire de l'École normale. M. Roux aimait à évoquer ces années de travail févreux. « Avec quel entrain, me disait-il souvent, nous travaillions! Chaque jour apportait un problème nouveau à résoudre. Et M. Pasteur était là, vibrant, nous animant de sa foi et de son enthousiasme! »

« Ces années passées au laboratoire de la rue d'Ulm, pendant cette période de découvertes, a écrit M. Roux, restent présentes à mon esprit comme les meilleures de ma vie. Pour être plus près du travail, maître et disciples habitaient à l'École normale. Pasteur était toujours le premier arrivé; chaque matin à huit heures, j'entendais son pas hâté et un peu trainant ébranler une dalle mal scellée, devant la fenêtre de la chambre que j'occupais à une extrémité du laboratoire. A peine entré, un morceau de carton et un crayon à la main, il allait à l'étuve noter l'état des cultures et descendait au sous-sol voir les animaux en expérience. Puis nous faisons les autopsies, les ensemencements, les examens microscopiques. Il faut avoir vu Pasteur à son microscope pour se faire une idée de la patience avec laquelle il examinait une préparation. D'ailleurs, il regardait chaque chose avec le même soin minutieux; rien n'échappait à son œil de myope, et nous disions en plaisantant, qu'il voyait croître les microbes dans les bouillons. Ensuite, Pasteur écrivait ce qui venait d'être observé. Il ne laissait à personne le soin de tenir les cahiers d'expériences, il consignait lui-même les renseignements que nous lui donnions dans tous les détails. Que de pages il a couvertes ainsi, de sa petite écriture irrégulière et serrée, avec dessins en marge et renvois, le tout enchevêtré, difficile à lire pour qui n'avait pas l'habitude, mais tenu cependant avec un soin extraordinaire! Rien n'était enregistré qui ne fût bien constaté; une fois les choses écrites, elles devenaient pour Pasteur d'incontestables vérités. Lorsque, dans nos discussions, retenais cet argument : « C'est sur le cahier », aucun de nous ne songeait à répliquer.

« Les notes prises, on convenait des expériences à faire : Pasteur se tenant debout à son pupitre, prêt à écrire ce qui serait décidé; Chamberland et moi, en face de lui, adossés à une vitrine. C'était le moment important de la journée; chacun donnait son avis, et souvent une idée, confuse tout d'abord, se dégagait dans la discussion et finissait par conduire à une de ces expériences qui dissipent tous les doutes. Parfois nous n'étions pas d'accord et les voix s'échauffaient; mais, avec Pasteur, qui passait cependant pour autoritaire, on pouvait dire librement toute sa pensée; je ne l'ai jamais vu résister à une bonne raison.

« Un peu avant midi, on venait appeler Pasteur pour le déjeuner ; à midi et demi, il descendait au laboratoire, et, le plus souvent, à notre retour, nous le trouvions immobile, près d'une cage, ne se lassant pas d'observer un cobaye ou un lapin intéressants. Vers deux heures, M<sup>me</sup> Pasteur l'envoyait chercher, car il aurait oublié d'aller aux académies et aux comités dont il était membre. Alors nous employions l'après-midi à faire les expériences convenues, nous interrompant seulement pour permettre à Chamberland de fumer une pipe : le Maître avait horreur du tabac et nous ne fumions qu'en son absence. Pasteur revenait vers cinq heures. Il s'informait tout de suite de ce qui avait été fait et prenait des notes ; son cahier à la main, il allait vérifier les étiquettes collées sur les cages, puis il nous disait les communications intéressantes entendues à l'Académie et causait des travaux en cours.

« C'est à ce moment que Pasteur s'ouvrait le plus volontiers, surtout si on le provoquait par des objections ; alors son œil si clair prenait un éclat plus vif encore ; sa parole, un peu lourde au début, s'animait peu à peu et devenait entraînante. Il développait les idées les plus profondes et les plus inattendues, il proposait les expériences les plus audacieuses. Cet expérimentateur rigoureux avait une imagination puissante ; pour lui rien d'absurde *a priori*. Mais ses élans les plus enthousiastes le conduisaient toujours à une expérience à faire, et finalement il ne retenait que ce qui restait démontré. Son ardeur était si communicative qu'après l'avoir entendu, les projets d'expériences se pressaient dans l'esprit. Quand nous le mettions sur le sujet de ses premiers travaux, il s'exprimait en poète sur la dissymétrie moléculaire et ses relations avec les forces dissymétriques de la nature. Ces jours-là, Pasteur oubliait l'heure du dîner ; il fallait que M<sup>me</sup> Pasteur le fit appeler deux ou trois fois, ou vint le chercher elle-même ; alors il partait en riant, en nous disant : « Vous êtes cause que je serai grondé. »

Roux évoquait souvent l'ardeur de Pasteur dans la discussion. Il aimait rappeler les séances passionnées de l'Académie de médecine où Pasteur « fonçait sur son adversaire ». Quand Pasteur était certain de posséder la vérité sur un point, il n'avait de cesse qu'il n'eût fait « toucher terre » à son contra-

dicteur. Il ne pouvait supporter la mauvaise foi ou le jugement faux.

Roux assista aux fameuses discussions avec Colin (d'Alfort) à propos du charbon. Il était à cette mémorable séance du 11 novembre 1879, à l'Académie de médecine, où Pasteur s'écria :

« C'est avec une profonde tristesse que je me vois contraint de répondre si fréquemment à des contradictions irréfutables ; c'est avec non moins de tristesse que je vois la presse médicale parler de ces discussions sans paraître s'inquiéter des vrais principes de la méthode expérimentale. Dans l'espèce, le *criterium* s'offrait de lui-même et avec une entière évidence : M. Pasteur annonce des faits positifs, précis, démontrés ; M. Colin leur oppose des faits négatifs qu'il n'a pas dégagés des causes d'insuccès de ses expériences. En conséquence, l'argumentation de M. Colin est nulle et non avenue. Voilà les principes et leurs déductions obligées.

« Je m'explique toutefois, sans trop de surprise, ce désarroi de la critique, par cette circonstance que la médecine et la chirurgie se trouvent aujourd'hui, suivant moi, dans une époque de transition et de crise. Deux courants les entraînent. Une doctrine vieillit, une autre vient de naître. La première, qui compte encore un nombre immense de partisans, repose sur la croyance à la spontanéité des maladies transmissibles. La seconde est la théorie des germes, du contagium vivum, avec toutes ses conséquences légitimes.

« Quand dans cette enceinte j'entends invoquer, sans preuves sérieuses à l'appui, l'existence d'un virus charbonneux ; quand je lis dans nos bulletins, sur les questions dont je parle, l'exposé d'expériences faites par à peu près, sans précision ; quand je vois amonceler des résultats négatifs, solidaires de toutes sortes d'erreurs possibles, et qu'on tente de les opposer à des faits positifs démontrés, je me dis avec douleur : Voilà encore un représentant des méthodes et des dogmes qui finissent, et je me sens encouragé à payer à votre science, que j'aime pour elle-même et pour ses grandes et bienfaisantes applications, un nouveau tribut d'efforts. »

« Il quittait, écrit M. Roux, ces séances tout ému. MM. Val-lery-Radot, Chamberland et moi, nous l'attendions souvent à la sortie : « Avez-vous entendu ? nous disait-il ; à des expériences



ils répondent par des discours! » Nous revenions à pied à la rue d'Ulm, et son irritation tombait peu à peu; aussitôt il parlait de faire encore des expériences pour apporter plus de lumière, car les contradictions l'excitaient à de nouvelles recherches. Elles ont donc été utiles ces séances tumultueuses de l'Académie de médecine, puisqu'elles ont été comme un stimulant pour l'activité de Pasteur.

« La passion de Pasteur pour la science l'emportait quelquefois à des sorties d'une naïveté bien amusante. Pour lui, un homme qui faisait une mauvaise expérience ou un faux raisonnement était capable de tout. Un jour qu'il nous lisait au laboratoire un travail qui lui paraissait particulièrement mauvais, exaspéré il s'écria : « Je ne serais pas étonné que celui qui écrit de semblables choses battît sa femme. » Comme si battre sa femme eût été le comble du dérèglement scientifique! »

Ce fut avec Roux et Chamberland que Pasteur découvrit le mode d'atténuation des virus. Bien souvent M. Roux m'a retracé ces journées émouvantes qui marquent le point culminant de l'œuvre pastoriennne. « Pasteur ne cessait de nous dire, à Chamberland et à moi : Il faut immuniser contre les maladies dont nous connaissons le virus. Mais, comment y parvenir? Pasteur, avec son esprit imaginatif, proposait les expériences les plus étonnantes : « On ne sait pas, disait-il ; il faut tout essayer. »

Enfin, un jour, la découverte tant espérée fut réalisée dans des conditions de hasard; mais, comme le répétait souvent Pasteur, le hasard ne favorise que les esprits préparés.

On entretenait au laboratoire, m'a raconté M. Roux, le microbe du choléra des poules, en ensemençant chaque jour en milieu stérile une goutte de la culture de la veille. Les cultures successives ainsi obtenues étaient très meurtrières : elles tuaient en vingt-quatre heures toutes les poules inoculées. Durant les vacances de 1879, on négligea de faire des cultures quotidiennes. Un jour, arrive un télégramme de Pasteur, daté d'Arbois, annonçant son retour prochain à Paris. Aussitôt Roux et Chamberland réensemencent une culture datant de trois semaines. A leur stupéfaction, la culture qui se développe, inoculée à des poules, se montre très peu



virulente : la plupart des poules sont malades, mais elles ne meurent pas. Ces mêmes poules, inoculées à nouveau avec une culture jeune, de vingt-quatre heures, très virulente, restent indifférentes. L'étonnement de Roux et de Chamberland est à son comble. Pasteur revient. Roux et Chamberland le mettent au courant des expériences. Alors, Pasteur se recueillit, puis il s'écria : « Elles sont donc vaccinées ! »

La plus grande découverte médicale des temps modernes venait d'être faite.

Vaccinations du choléra des poules, du charbon, du rouget du porc, se succédèrent presque sans interruption. Ce furent les années fécondes durant lesquelles Roux rendit à Pasteur d'inappréciables services.

Esprit aiguisé, d'une logique implacable, critique à l'excès, — ce qui d'ailleurs plus d'une fois irrita Pasteur, — volontaire, souvent têtu, allant toujours droit au but; en même temps technicien hors pair, guidé par une méthode impeccable, ayant l'horreur de l'*à peu près* en biologie, exigeant de l'expérimentation une rigueur absolue, il fut le collaborateur que le Destin devait mettre sur la route de Pasteur.

Il aimait raconter la célèbre expérience de Pouilly-le-Fort et les angoisses de Pasteur.

« La Société d'agriculture de Melun proposa à Pasteur une épreuve publique de la nouvelle méthode. Le programme en fut dressé le 28 avril 1881. Chamberland et moi nous étions en vacances; Pasteur nous écrivit de revenir aussitôt, et lorsque nous fûmes réunis au laboratoire, il nous donna lecture de ce qui avait été convenu. Vingt-cinq moutons seraient vaccinés et ensuite inoculés du charbon, en même temps que vingt-cinq moutons témoins : les premiers résisteraient, les seconds mourraient du charbon. Les termes étaient précis, aucune place n'était réservée à l'imprévu. Comme nous remarquions que le programme était sévère, mais qu'il n'y avait plus qu'à l'accomplir puisqu'il était signé, Pasteur ajouta : « Ce qui a réussi sur quatorze moutons au laboratoire réussira aussi bien sur cinquante à Melun. »

« Les animaux étaient réunis à Pouilly-le-Fort, près de Melun, dans une propriété de M. Rossignol, vétérinaire, qui avait eu l'idée de l'expérience et qui devait la surveiller. « Surtout ne vous trompez pas de flacons », disait gaiement

Pasteur, lorsque, le 5 mai, nous quitions le laboratoire pour aller faire l'inoculation du premier vaccin.

« Celle du second vaccin fut pratiquée le 17 mai, et chaque jour Chamberland et moi nous allions visiter les animaux. Dans ces voyages répétés de Melun à Pouilly-le-Fort, bien des réflexions venaient à nos oreilles, qui montraient que tout le monde ne croyait pas au succès. Agriculteurs, vétérinaires, médecins suivaient l'expérience avec un vif intérêt, quelques-uns même avec passion. En 1881, la science des microbes n'avait guère de partisans ; beaucoup pensaient que les nouvelles doctrines étaient funestes et regardaient comme une chance inespérée d'avoir attiré Pasteur et ses aides hors du laboratoire pour les confondre au grand jour d'une expérience publique. On allait donc en finir d'un coup avec ces nouveautés compromettantes pour la médecine et retrouver la sécurité dans les saines traditions et les pratiques anciennes un moment menacées !

« Malgré toutes les passions qui s'agitaient autour d'elle, l'expérience suivait son cours. L'inoculation d'épreuve fut faite le 31 mai, et rendez-vous fut pris pour le 2 juin afin de constater les résultats. »

Le 1<sup>er</sup> juin, Chamberland et Roux retournèrent à Pouilly-le-Fort pour examiner l'état des vaccinés et des non-vaccinés. Lorsqu'ils arrivèrent le soir à l'École normale et annoncèrent que certains vaccinés avaient une élévation de température, l'anxiété de Pasteur fut vive. Maintes fois M. Roux nous a raconté, à M. Legroux et à moi, la scène poignante qui s'ensuivit : Pasteur allait et venait dans son laboratoire, ne cessant de dire à Chamberland et à Roux : « Où me suis-je laissé entraîner ?... Je suis perdu... Je n'ai plus qu'à me retirer... Toute une vie de labeur va s'effondrer... Ce sera demain le désastre. » Et il allait ainsi, gémissant. « Sa foi chancela comme si, a écrit M. Roux dans une phrase admirable, la méthode expérimentale pouvait le trahir ! » Il fallut la vaillance souriante de M<sup>me</sup> Pasteur pour calmer son angoisse. Elle l'obligea à prendre quelques heures de repos. « Quelques instants après, m'a raconté M. Roux, M<sup>me</sup> Pasteur vint frapper à la porte de ma chambre : « Roux, me dit-elle avec son bon sens habituel, vous avez proposé à mon mari d'aller demain matin à la première heure à Pouilly-

le-Fort pas, ce que vo bien, »

Et au lab vingt- et les debou éclata et rel Cham dit ! »

De pour ils ar liren calèc Fort, voix

L en t afflu Avec de la d'inn souv vacc

F et T qu'i pour men réal vert exp

mar sa c

le-Fort, avant le moment fixé pour le rendez-vous. Ne le faites pas, ce serait une faute. Les adversaires se demanderaient ce que vous avez été faire. Attendez l'heure convenue, tout ira bien, vous verrez. »

Et le lendemain matin à neuf heures un télégramme arriva au laboratoire. Il était signé du vétérinaire Rossignol. Des vingt-cinq moutons non vaccinés, dix-huit étaient déjà morts et les autres mourants. Quant aux vaccinés, tous étaient debout. Le télégramme se terminait par ces mots : *Succès éclatant!* Alors Pasteur, oubliant le doute qui l'avait étreint et retrouvant sa sérénité, se tourna vers M<sup>me</sup> Pasteur, vers Chamberland et Roux et s'exclama : « Je vous l'avais bien dit ! »

Deux heures après, Pasteur, Chamberland et Roux partaient pour Pouilly-le-Fort. Quand, à deux heures de l'après-midi, ils arrivèrent dans la cour de la ferme, des acclamations jaillirent de toutes parts. Pasteur, au moment de descendre de la calèche qui l'avait amené de la gare de Melun à Pouilly-le-Fort, se leva, regarda ce peuple qui l'acclamait et dit à mi-voix : « Hommes de peu de foi ! »

Le succès de l'expérience de Pouilly-le-Fort se transforma en triomphe. Des demandes de vaccin anticharbonneux affluèrent de toutes parts au laboratoire de l'École normale. Avec une ténacité que rien ne lassait, en véritables apôtres de la doctrine nouvelle, Roux et Chamberland préparèrent d'innombrables doses de vaccin pour les vétérinaires et bien souvent c'était eux qui appliquaient dans les troupeaux la vaccination anticharbonneuse.

En 1880, Pasteur et ses collaborateurs, Chamberland, Roux et Thuillier, abordèrent le problème de la rage. Il leur semblait qu'ils allaient découvrir le microbe, comme ils avaient fait pour les autres maladies virulentes, et qu'ils allaient facilement pouvoir faire du germe cultivé un vaccin. Rien ne se réalisa. Et, cependant, la vaccination antirabique fut découverte. Ce fut, me disait souvent M. Roux, un tour de force expérimental.

Il y a dans l'œuvre de Pasteur deux pôles où son génie se manifeste, déconcertant et sublime : l'un se situe au début de sa carrière, lorsqu'à vingt-six ans, pénétrant dans le domaine

de la science, il découvre d'emblée la dissymétrie des produits organiques naturels, — ce qui l'amène au seuil même de la vie; l'autre se place à la fin de sa carrière, lorsque ne voyant pas le microbe de la rage il réussit cependant à le cultiver *in vivo* et à l'asservir pour immuniser.

La rage étant une maladie du système nerveux, Pasteur, Roux et Chamberland pensèrent que le virus devait être dans les centres nerveux: c'est là qu'il fallait le chercher. Ne le trouvant pas, ils décidèrent de cultiver dans le système nerveux de l'animal vivant ce virus demeuré invisible. On trépanerait un chien et on l'inoculerait sous la dure-mère, au niveau du cerveau, avec la moëlle d'un chien enragé.

« D'ordinaire, a écrit M. Roux, une expérience conçue et discutée était mise en train sans retard. Celle-ci, sur laquelle nous comptions cependant beaucoup, ne fut pas exécutée aussitôt; Pasteur, qui a dû sacrifier tant d'animaux dans le cours de ses bienfaisantes études, éprouvait une véritable répugnance pour la vivisection. Il assistait sans trop de peine à une opération simple comme une inoculation sous-cutanée, et encore, si l'animal criait un peu, Pasteur se sentait aussitôt pris de pitié et donnait à la victime des consolations et des encouragements qui auraient paru comiques s'ils n'avaient été touchants.

« La pensée qu'on allait perforer le crâne d'un chien lui était désagréable. Il souhaitait vivement que l'expérience fût réalisée et il craignait de la voir entreprendre. Je le fis un jour qu'il était absent. Le lendemain, comme je lui rendais compte que l'inoculation intracrânienne ne présentait aucune difficulté, il s'apitoya sur le chien: « Pauvre bête, son cerveau est sans doute lésé, il doit être paralysé. » Sans répondre, je descendis au sous-sol chercher l'animal et je le fis entrer au laboratoire. Pasteur n'aimait pas les chiens; mais quand il vit celui-ci, plein de vivacité, fureter partout en curieux, il témoigna la satisfaction la plus vive et se mit à lui prodiguer les mots les plus aimables. Pasteur savait un gré infini à ce chien de si bien supporter la trépanation, et de faire ainsi tomber tous ses scrupules pour les trépanations futures.

« Ce premier chien trépané prit la rage caractéristique en quatorze jours. L'expérience, répétée à maintes reprises, donna le même résultat; on pouvait donc donner la rage à coup sûr

et dans un temps relativement court; dès lors il était facile d'expérimenter. »

On sait que l'inoculation du virus rabique par trépanation réu-sit sur le lapin aussi bien que sur le chien. On peut transmettre ainsi la rage de lapin à lapin. Ayant réalisé de véritables cultures intracrâniennes du virus rabique, il devint possible de les modifier en les exposant à l'action de l'oxygène de l'air, comme on avait fait pour les cultures du charbon et celles du choléra des poules.

En 1883, Roux passait sa thèse de doctorat, intitulée *Nouvelles acquisitions sur la rage*. Dans cette thèse se trouve l'exposé des travaux qui ont été exécutés au laboratoire de la rue d'Ulm de 1880 à 1882.

Il y a quelques semaines, dans cette maison d'Arbois restée telle que Pasteur la quitta au mois d'octobre 1894 pour ne plus y revenir, j'ai retrouvé le manuscrit de la thèse de M. Roux. Comme je le lui disais quelques jours avant sa mort, il me répondit : « Ah ! je l'ai écrite dans l'allégresse de la jeunesse. »

La même année 1883, le comité consultatif d'hygiène ayant demandé à Pasteur d'envoyer en Égypte des jeunes gens qui consentiraient à aller étudier l'épidémie de choléra qui y sévissait, Roux s'offrit spontanément. Une mission fut constituée, composée de Straus, professeur agrégé à la Faculté de médecine, Nocard, professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, Roux et Thuillier, tous deux attachés au laboratoire de l'École normale. La mission arriva en Égypte le 15 août. Le 19 septembre une dépêche de M. Roux apprenait à Pasteur que Thuillier venait de mourir du choléra. La mission revint, Roux attristé jusqu'au fond de l'âme.

C'est en 1885 que Pasteur se résolut, non sans appréhension, à appliquer à un mordu par un chien enragé, le jeune Meister, la vaccination antirabique. Le 26 octobre 1885, il exposa à l'Académie des sciences le traitement suivi par Meister. Trois mois et trois semaines s'étaient écoulés : l'enfant n'avait aucun symptôme rabique.

Cette note célèbre de Pasteur, qui faisait entrer dans la médecine humaine la vaccination antirabique et qui allait devenir le point de départ de la méthode de prophylaxie de la rage après morsure, Roux se refusa à la signer. Il est des rages

qui ne se déclarent qu'après de longs mois: Meister, pensais Roux, n'était donc peut-être pas immunisé, Pasteur aurait dû attendre encore avant de proclamer que ce mordu resterait indemne. Aux objections de Roux, Pasteur se contenta de répondre: « Vous êtes jeune, vous; vous avez le temps devant vous; mais moi... »

Ici se révèlent les deux caractères de Roux et de Pasteur. Roux se montre dans toute la rigueur de son esprit logique, asservi aux lois de la méthode expérimentale. Pasteur, au contraire, dans toute la puissance dominatrice de sa pensée, s'affranchit des règles établies et donne libre cours à son génie. Et c'est lui, Pasteur, qui contre Roux avait raison! L'avenir le prouva.

#### ÉTUDES PERSONNELLES DE ROUX

Celui qui voudrait faire une étude complète de l'œuvre scientifique de Roux ne saurait passer sous silence les travaux remarquables qu'il fit dans le laboratoire de Pasteur, soit seul, soit en collaboration avec Chamberland ou Nocard, sur la bactérie charbonneuse et sur la rage. Ces travaux complètent l'œuvre pastorienne sur les virus de ces deux maladies.

En 1883, Roux publie avec Chamberland, dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, une note dans laquelle il signale l'existence de bactériidies qui ont perdu d'une façon définitive la faculté de donner des spores. Il obtient avec Chamberland cette race de bactériidies en cultivant du sang charbonneux dans du bouillon additionné d'une trace de bichromate de potasse. Dans les cultures faites en présence de cet antiseptique, il y a une diminution de la virulence.

Reprenant en 1890 cette étude des bactériidies charbonneuses asporogènes, il revient sur une idée chère à Pasteur: « Il n'est pas téméraire de penser, écrit-il, que, dans la nature, des conditions puissent être réalisées qui transforment, à notre insu, des bactéries ordinaires en bacilles atténués et asporogènes... Les dissemblances entre des microbes de même origine tiennent sans doute aux vicissitudes diverses qu'ils ont éprouvées et aux incidents d'un passé que nous ne connaissons pas. »

Pasteur, Chamberland et Roux ayant démontré expérimentalement

talement  
versement  
Roux  
nature  
nismes  
peut-être  
vie pas

Co  
prise  
page  
centre  
gland

En  
virus  
Après  
virule  
« Un  
santé  
porte  
lèche  
alors

D  
une  
méth  
P  
peau  
chol  
men  
s'ou  
boul  
dan  
inoc  
quat  
com  
le p  
Pas  
gèn

talement qu'un microbe mortel peut devenir inoffensif et qu'inversement un microbe atténué peut reprendre sa virulence, Roux en conclut, comme l'avait déjà fait Pasteur, que dans la nature les choses se passent peut-être ainsi et que les organismes pathogènes que nous connaissons aujourd'hui sont peut-être d'anciens saprophytes adaptés progressivement à la vie parasitaire.

Continuant l'étude du virus de la rage qu'il avait entreprise avec Pasteur, Roux montre, en 1888, que ce virus se propage le long des nerfs. C'est ainsi qu'il va de la morsure aux centres nerveux et c'est par la même voie qu'il se rend aux glandes salivaires.

En 1890, Roux se demande avec Nocard à quel moment le virus rabique apparaît dans la bave des animaux enragés. Après des morsures à la tête, conclut-il, la bave peut être virulente trois jours au moins avant l'apparition de la rage. « Un chien peut donc présenter tous les signes extérieurs de la santé, manger, être gai et caressant comme à l'ordinaire, et porter dans sa gueule le virus de la rage. Si ce chien mord ou lèche une personne, il pourra lui communiquer la maladie, alors qu'il ne semble pas l'avoir lui-même. »

D'autres recherches, faites dans la même période, eurent une portée encore plus considérable et ouvrirent la voie à des méthodes nouvelles.

Pasteur avait montré en 1880 que, si l'on injecte sous la peau d'une poule l'extrait d'une culture filtrée du microbe du choléra des poules, après des désordres nerveux ou simplement une respiration haletante et un mouvement du bec qui s'ouvre et se referme à courts intervalles, l'animal se met en boule, reste immobile, refuse de manger, et éprouve une tendance au sommeil invincible, ainsi qu'il se produit quand on a inoculé le microbe lui-même. Cette somnolence dure environ quatre heures, puis la poule redevient alerte, mange et glousse, comme si rien ne s'était passé. Cette expérience de Pasteur est le premier exemple d'un poison sécrété par un microbe.

Il fut donné à Roux de développer cette constatation de Pasteur et de démontrer que la plupart des microbes pathogènes agissent par un poison qu'ils sécrètent, une *toxine*.



Roux fit plus encore : il montra qu'une toxine peut, selon les doses injectées, être vaccinante ou toxique. Ainsi naissait un procédé d'immunisation nouveau : la « vaccination chimique », par opposition à la vaccination microbienne à l'aide de virus atténués. Le principe en est simple : au lieu d'injecter aux animaux la culture vivante, on sépare les microbes qu'elle contient ou bien on les fait périr par la chaleur ou un antiseptique, pour ne garder que les produits qu'ils ont élaborés pendant leur vie, c'est-à-dire les toxines. Cette vaccination, il est vrai, avait été déjà tentée par Pasteur pour le choléra des poules, par Toussaint pour le charbon, et avait été étudiée par Chauveau. Mais ce sont les recherches de Roux avec Chamberland qui l'ont établie définitivement.

La vaccination par toxines, efficace mais non sans danger, a été l'origine de la vaccination par l'*anatoxine*, découverte il y a quelques années par M. G. Ramon. L'anatoxine est une toxine transformée, qui a perdu sa toxicité, tout en gardant ses propriétés vaccinales. Cette découverte de M. G. Ramon, neveu de M. Roux, est certainement la plus grande découverte bactériologique de ces dix dernières années.

L'œuvre de Roux, si grande, allait, à partir de 1894, s'élargir encore et rendre son nom célèbre dans le monde entier.

Jusqu'en 1892, la jeune science microbiologique, à la suite des travaux de Pasteur, avait su prémunir contre les maladies infectieuses. A partir de cette date, deux hommes, l'un Allemand, Behring, l'autre Français, Roux, vont lui faire faire un pas décisif ; ils vont trouver un remède non plus seulement préventif, mais curatif vis-à-vis des infections microbiennes : la sérothérapie.

Il faut avoir vécu dans l'atmosphère de l'Institut Pasteur en 1892-1894 pour pouvoir se faire une idée de cette immense espérance qui, du laboratoire de Roux, parcourut le monde dans un frisson d'attente anxieuse et reconnaissante et qui illumina les dernières années de Pasteur. Le Maître se mourait, mais par son disciple son œuvre prenait des proportions illimitées.

L'histoire de la sérothérapie peut se résumer en quelques mots. En 1888 et 1889, Roux, avec la collaboration d'un homme vraiment supérieur, Yersin, avait montré que ce qui caractérise surtout le bacille diphtérique, c'est la propriété d'élaborer



une substance toxique spéciale, une toxine. La culture du bacille dans du bouillon se charge peu à peu de cette toxine au point que, débarrassée de tout microbe vivant, elle produit chez les animaux tous les symptômes et toutes les lésions de l'empoisonnement diphtérique.

Un peu plus tard, en 1890, Behring et Kitasato s'aperçurent que le sang des cobayes, auxquels on avait injecté de la toxine diphtérique, contenait une *antitoxine* : en effet, leur sérum neutralise la toxine. Si l'on injecte à des cobayes neufs le sérum de ces cobayes préparés et ensuite de la toxine diphtérique, ils restent indifférents.

Behring et Kitasato firent la même constatation avec la toxine tétanique : en l'injectant à l'animal, ils purent obtenir un *sérum antitoxique*. Cette découverte capitale avait été, il est vrai, préparée par Charles Richet et Héricourt. Ces savants avaient fait, deux ans auparavant, cette constatation, qui est à l'origine même de la méthode sérothérapique : injectant à des lapins le sérum d'un chien qui avait été inoculé avec des staphylocoques, ils avaient constaté que l'inoculation ultérieure de staphylocoques à ces mêmes lapins les laissait indifférents : les lapins avaient été immunisés.

La découverte de la sérothérapie n'aurait guère franchi les murs des laboratoires sans le génie pratique de Roux. Aidé de M. Louis Martin, il put obtenir, en se servant du cheval, un sérum antidiphtérique applicable à l'homme. Dès 1894, il montrait avec MM. Louis Martin et Chaillou l'importance considérable que la sérothérapie pouvait avoir en médecine : le sérum de chevaux ayant reçu la toxine diphtérique, injecté à des diphtériques, a une efficacité remarquable.

Le traitement par le sérum de Roux, expérimenté à l'hôpital des enfants malades, fit d'emblée tomber la mortalité à 25 pour 100, alors que les diphtériques non traités, placés dans les mêmes conditions, mouraient dans la proportion de 50 pour 100.

Une communication faite par Roux en septembre 1894 au Congrès d'hygiène de Budapest eut un retentissement considérable. Désormais la sérothérapie antidiphtérique fut utilisée dans tous les pays et ses succès furent tels que la mortalité s'abaissa à 12, 10 et parfois même 8 pour 100.

C'est encore M. Roux qui étudia en 1893 la sérothérapie

antitétanique avec M. Vaillard dans un mémoire resté classique ; lui qui fit des recherches en 1896 sur la toxine et l'antitoxine cholérique avec MM. Metchnikoff et Salimbeni ; lui qui avec M. Borrel en 1898 montra l'affinité de la toxine tétanique pour les éléments nerveux.

Roux est encore un novateur quand, en 1898, il démontre avec Nocard, Borrel, Salimbeni et Dujardin-Beaumetz que le microbe de la péripneumonie des bovidés est un virus filtrable.

L'œuvre de Roux est parfaite. Elle est forgée par la méthode expérimentale la plus rigoureuse.

Si ses recherches sur les toxines et les antitoxines ont le plus fait pour illustrer son nom, il est d'autres travaux qui sont non moins remarquables. Ce sont ceux de technique microbiologique.

Il montra avec Nocard comment on peut facilement cultiver le bacille tuberculeux sur milieux glycinés. Il indiqua des procédés pour la culture des microbes anaérobies. Il développa la technique de la photographie appliquée à l'étude des microbes. Il inventa un régulateur de température applicable aux étuves. Avec M. Trillat il fit des essais de désinfection par les vapeurs de formol. Ces travaux, plus humbles que les glorieux qui le rendirent célèbre, sont cependant d'une grande portée. Ils ont permis de faire progresser considérablement la science microbiologique. « Avant tout, répétait-il souvent, il faut avoir une bonne technique. »

#### ROUX ET L'INSTITUT PASTEUR

Après la découverte de la vaccination de la rage, lorsque Pasteur put dire le 1<sup>er</sup> mars 1886 devant l'Académie de médecine : « La prophylaxie de la rage après morsure est fondée », il fut décidé qu'un établissement pour le traitement prophylactique de la rage serait créé à Paris, sous le nom d'Institut Pasteur. Des laboratoires de recherche y seraient annexés.

Ce fut M. Roux qui établit avec Pasteur le plan du nouvel Institut, qui surveilla ensuite la construction des bâtiments et qui, avec Yersin, installa les laboratoires.

L'Institut Pasteur fut inauguré le 14 novembre 1888. Pasteur y entra, vaincu du temps ; mais, dit son historien, « il

contemplant avec joie ces vastes laboratoires qui permettraient à ses élèves de travailler aisément et d'attirer auprès d'eux les chercheurs de tous les pays. Il était heureux de penser que les difficultés matérielles dont il avait jadis souffert seraient épargnées à ceux qui viendraient après lui... A l'encontre des vieillards louangeurs du passé, il avait une confiance enthousiaste dans l'avenir et, parlant de ses études: « Vous verrez, disait-il, comme tout cela s'agrandira plus tard. » Lui-même voyait déjà se développer sur les points les plus divers les progrès dus à ses découvertes » (1).

Duclaux fut nommé sous-directeur. Roux fut chargé par Pasteur du cours de microbie: pour la première fois la science nouvelle serait enseignée.

Ceux qui ont eu le privilège d'écouter les cours de Roux en restent éblouis. Les mots étaient le vêtement même de la pensée, précise, lumineuse. Pas d'effets oratoires. Il allait devant lui, comme dans une belle allée à la française. Il exposait l'expérience cruciale, et la démonstration se développait avec sûreté comme s'il se fût agi d'un théorème de géométrie.

Il était un technicien incomparable et chacun de ses gestes, si sobres, quand il faisait un ensemencement ou démontrait une expérience, était une satisfaction autant pour la vue que pour l'esprit.

Il a formé des générations de microbiologistes et il n'est pas un coin du monde où l'on ne trouve un de ses élèves, un de ceux à qui il a enseigné la technique pastorienne, tout en lui infusant l'enthousiasme pour la doctrine nouvelle. Cet enthousiasme le dévorait; mais il le contenait, laissant à la magnifique ordonnance de son cours le soin d'en pénétrer ses auditeurs.

Cette maîtrise, on la trouve aussi dans chacune des pages qu'il a écrites, que ce soit une note scientifique, un discours, une notice sur la vie d'un pastorien disparu, ou une préface à un ouvrage d'un travailleur de l'Institut Pasteur. Il a manié le français avec une précision, une rigueur dans les termes, une justesse d'expression, et avec une clarté d'exposition et une logique qui font de ses œuvres, même les plus courtes, un modèle de pensée et de style.

(1) René Vallery-Radot, *la Vie de Pasteur*, page 659, Hachette éditeur.

Dans les Commissions, les Conseils d'hygiène, les Académies, chaque fois qu'au cours d'une discussion il prenait la parole, jaillissait la lumière.

En 1895, Pasteur mourait. Duclaux devenait directeur de l'Institut de la rue Dutot, Roux sous-directeur. Le 3 mai 1904, à la mort de Duclaux, Roux était nommé directeur. Dans les *Annales de l'Institut Pasteur*, il écrivit sur Duclaux quatre pages qui semblent aujourd'hui pouvoir s'appliquer aussi bien à lui qu'à Duclaux. Il est bon de les méditer à cette heure décisive où se joue l'avenir de l'Institut Pasteur :

« Après Pasteur nul ne convenait mieux que lui pour diriger cet Institut, où sont rassemblés de jeunes savants dont il savait respecter l'indépendance, tout en orientant leurs efforts vers un but commun. Son autorité était aimée, car elle tenait non à sa situation, mais aux qualités de son esprit et de son cœur. On allait vers lui lorsqu'on se sentait perdu dans les obscurités d'une recherche scientifique, on y allait aussi quand on se sentait atteint par les misères de la vie...

« Lorsqu'il croyait une chose juste, rien ne l'aurait empêché de l'entreprendre. Il allait de l'avant sans forfanterie, sans souci des préjugés à renverser non plus que des coups à recevoir. Il était de ces hommes peu communs qui soutiennent une cause, non pour les avantages qu'elle peut rapporter, mais simplement parce qu'ils la jugent bonne...

« La bonté, le culte désintéressé du juste et du vrai ont été les règles de sa vie privée comme de sa vie scientifique. C'était un bonheur pour lui que de rencontrer dans un mémoire des faits nouveaux et des expériences bien conduites. Si le travail venait d'un jeune, sa joie était complète...

« Ses critiques pénétrantes et justes, d'un tour original et piquant, ne blessaient jamais ; elles remettaient dans le droit chemin et gardaient de la vanité. »

Après le génie de Pasteur, l'intellectualité de Duclaux, la maîtrise de Roux, qui pourrait avoir la prétention orgueilleuse et sottise d'égaler, ou même d'approcher l'un de ces trois hommes ?

Roux ne fut pas seulement le chef. Il se donna tout entier à l'Institut Pasteur, à tel point que cet Institut, c'était lui. Il lui consacra tout son temps, tout son esprit, tout son cœur, et cette ardeur, cette foi qui l'anima jusqu'au dernier jour.

Ayant une culture universelle en science, capable de tout comprendre, de juger aussi bien un travail de chimie qu'un mémoire de microbie ou une communication de médecine, il critiquait avec un esprit aiguisé, allant au fond même du sujet, toutes les notes que les travailleurs de l'Institut Pasteur lui soumettaient. Il en montrait le point faible ; souvent il révélait à l'auteur, qui ne l'avait pas vue, la partie saillante ; parfois il lui découvrait la fécondité de son travail ; toujours il l'incitait à de nouvelles recherches.

Ne manipulant plus lui-même au laboratoire, parce qu'il était entièrement absorbé par l'administration de la maison sur laquelle il veillait jusque dans les moindres détails, il dirigeait les travaux de ceux qui venaient lui demander conseil. Tous les sujets dont on l'entretenait devenaient aussitôt lumineux.

Quelques heures avant de mourir, accablé par la mort de M. Calmette, il n'avait encore qu'une pensée : que le travail des laboratoires de l'Institut ne fût pas interrompu. Il le disait à son cher ami, son collaborateur d'autrefois, M. Vaillard, en qui nous mettons aujourd'hui toute notre confiance, car il est le représentant de l'esprit pastorien qui ne doit pas périr.

Tous ceux qui travaillaient dans cette maison de la rue Dutot étaient, sous l'égide de M. Roux, « de la famille pastorienne ». Il avait continué la tradition laissée par M<sup>me</sup> Pasteur qui considérait les travailleurs de cet Institut, où elle habitait, comme des siens.

M. Roux avait pour M<sup>me</sup> Pasteur une admiration doublée d'une affection presque filiale. Lorsque le cercueil de M<sup>me</sup> Pasteur fut déposé dans la crypte, à côté du tombeau de Pasteur, M. Roux prononça ces paroles si simples et si grandes :

« M<sup>me</sup> Pasteur restera comme le modèle de la femme du savant, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire... Cette tâche délicate et difficile, M<sup>me</sup> Pasteur l'a remplie entièrement et avec simplicité. On a pu dire justement qu'elle a été pour son mari la meilleure des compagnes et le plus utile de ses collaborateurs. Il semble vraiment que cette union prédestinée ait été réalisée en vue des grandes choses que Pasteur avait à produire.

« M<sup>me</sup> Pasteur a été admirable pendant la période laborieuse

où le Maître a édifié son œuvre extraordinaire. Elle l'a été plus encore au moment du triomphe quand, de toutes parts, ont afflué des honneurs sans précédents. Elle a noblement porté sa part de gloire tant elle avait de bon sens et de modestie naturelle.

« Mme Pasteur a mérité la reconnaissance universelle pour la part qu'elle a prise à l'œuvre de son mari; de plus, elle a droit à la respectueuse affection des disciples du Maître et à celle de tous les membres de l'Institut Pasteur pour la bienveillante bonté qu'elle n'a cessé de leur témoigner. Comment oublierions-nous la bonne grâce avec laquelle elle nous a accueillis dès notre arrivée au laboratoire, l'intérêt qu'elle a toujours pris à nos travaux, la sollicitude qu'elle a constamment manifestée à nos proches, nous donnant ainsi l'impression que cet Institut scientifique forme une vaste famille?

« Cette action bienfaisante, elle l'a exercée jusqu'à la fin. A quatre-vingt-deux ans passés, même après le malheur de la perte de son fils, elle avait conservé sa vaillance, l'activité de son esprit et sa bonté agissante. Pendant les vingt-deux années qu'elle a habité ici, elle est restée comme le génie tutélaire de cet Institut. Sa présence a contribué à y maintenir la tradition du fondateur...

« Ceux qui se succéderont dans cette maison auront à honneur de veiller sur l'illustre dépôt confié par la famille aux élèves de Pasteur. Il leur suffira, en parcourant cette galerie, d'évoquer le grand couple qui repose dans cette crypte pour se sentir animés de la passion du travail et du désir des grandes entreprises. »

Vingt-trois ans plus tard, M. Roux allait rejoindre dans cette même crypte Mme Pasteur et celui dont il fut le disciple et le continuateur.

Le 3 novembre 1933, à cinq heures trente du soir, dans sa petite chambre d'aspect monacal, entouré de ses disciples les plus chers, une main dans celle de son ami Vaillard, très calme, il expira. Sa mort fut aussi simple qu'avait été sa vie.

**A** ceux qui viendront après nous il apparaîtra sans doute comme un personnage de légende.

PASTEUR VALLERY-RADOT.

(A suivre.)

# VERS SAINTE-HÉLÈNE

## II <sup>(1)</sup>

### AMÉRIQUE OU ANGLETERRE ?

Les premières heures du voyage passèrent dans un profond silence. Napoléon paraissait absorbé. Ses compagnons étaient anxieux. Ils craignaient que les royalistes n'eussent préparé quelque embûche sur le chemin. Mais douze lieues furent franchies sans alerte. A la tombée du soir, arrivant à Rambouillet, l'Empereur voulut s'arrêter au château. Beker pensa que ce repos imprévu, Napoléon l'imposait dans l'espoir d'un changement de fortune.

Oui, peut-être espérait-il encore... Demeuraient en lui, même dans l'accablement, de tels pouvoirs de vie ! Ses compagnons, du reste, ne pouvaient admettre que tout fût perdu. Après le souper, triste et muet, l'Empereur passa dans sa chambre avec Bertrand. Bientôt il éprouva un malaise. Ali le déshabilla. La femme du concierge Hébert (2) lui fit une tasse de thé. Ses compagnons, ainsi que Gourgaud qui venait d'arriver, dormirent sur des fauteuils dans le salon voisin. Le lendemain, il se trouva mieux et prit un potage. Il ne se décida à repartir qu'à onze heures (3). Aucun courrier n'était

*Copyright by Octave Aubry, 1933.*

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> décembre.

(2) Très dévoué à l'Empereur, Hébert avait été son valet de chambre en Égypte.

(3) Beker, *Relation*, 69. Ali dit : « L'Empereur, étant remis, partit vers les six heures du matin. » Mais, à l'exemple de Fr. Masson, nous croyons devoir préférer la version du général Beker, scrupuleux et précis dans sa *Relation*.

venu. Aucun rappel. Il remonta en calèche et donna l'ordre de poursuivre vers Tours. La journée fut très chaude. On marcha bon train. A Châteaudun, la maîtresse de poste vint demander à la portière « s'il était vrai qu'il fût arrivé malheur à l'Empereur ». Ses yeux allant aux voyageurs, elle reconnut le plus pâle. Elle n'attendit pas la réponse, mais se sauva en sanglotant.

Il pouvait le voir à chaque relais, le peuple demeurait pour lui. Partout à ses compagnons, les paysans, les petits bourgeois « demandaient des nouvelles de l'Empereur avec une inquiétude marquée ».

Dans l'après-midi, passant dans une bourgade devant des marchandes de fruits, Napoléon envoya Ali chercher des cerises. Comme on regardait d'assez près les voyageurs, l'Empereur, pour éviter d'être reconnu, s'enfonça dans son coin, la main sur la joue. Les chevaux repartis, il prit plaisir avec ses compagnons à manger des cerises. Ali, de son siège, les voyait jeter les noyaux par les portières.

Après avoir diné à Châteaurenault, dans une auberge, ils traversèrent Tours, allant sur Poitiers. La chaleur était extrême. Cet été de 1815 fut torride. Le soleil tombait sans pitié sur les routes blanches, les champs arides où pas une feuille ne bougeait. Les arbres gris de poussière semblaient accablés. Les voyageurs accueillaient la nuit avec soulagement. Tout le jour, malgré les portières ouvertes, ils étouffaient dans cette voiture inconmode. Depuis Rambouillet, ils n'avaient eu de relâche qu'aux changements de chevaux et parfois dans quelque côte qu'ils montaient à pied. A Poitiers, Napoléon demeura quelques heures à la poste pour déjeuner. Il fit de là envoyer par Beker un courrier au préfet maritime de Rochefort, Bonnefoux, pour le mander à sa rencontre et s'assurer que les frégates qui lui avaient été promises étaient prêtes à appareiller.

Le soir du 1<sup>er</sup> juillet la calèche arrive à Niort (1). Napoléon décide de coucher dans une auberge de faubourg, à l'enseigne

(1) A Saint-Maixent, un officier de la garde nationale avait trouvé insolite le passeport que lui présentait Beker. Il ne correspondait guère, on le sait, à l'équipage de Napoléon. Le passeport fut envoyé au maire qui d'abord refusa son visa. Les curieux s'amassaient. Enfin, Beker se fit reconnaître d'un officier de gendarmerie qui aplanit l'incident. (Beker, 72. Rovigo, VIII, 200.)



de la Boule d'Or. Ce rapide voyage l'a épuisé. De nouveau il souffre de sa dysurie. Il n'est qu'un homme mûr, — quarante-six ans, — mais tant de travail, tant de risques, tant de soubresauts de la fortune ont enfin amorti sa vigueur. Si son cœur n'était pas si lent, il se serait peut-être déjà rompu. La tête sur la poitrine, il tombe souvent dans une somnolence dont il ne sort qu'avec peine. De temps à autre, il puise une pincée de tabac dans la tabatière que lui présente Beker. Sur le couvercle d'ivoire en médaillon était délicatement sculpté le profil de l'Impératrice. « Il prit une fois la boîte entre ses mains, l'examina un instant, puis la rendit sans proférer une parole (1). »

Savary alla prévenir le préfet des Deux-Sèvres, Busche, de l'arrivée de l'Empereur et lui donna audience pour le matin suivant. Quand il parut, au soleil levant, Napoléon l'attendait debout devant une croisée, « regardant avec intérêt quelques cavaliers qui donnaient les premiers soins à leurs chevaux ». Un d'eux levant les yeux le reconnut. Son nom passa de bouche en bouche. Toute la ville une heure plus tard sut qu'il était là. Le préfet insista pour tirer l'Empereur de son auberge et le conduire à la préfecture. Napoléon céda. Il partit avec Busche qui l'installa avec prévenance. Devant ses fenêtres, la foule grossissait, jetant des vivats. Napoléon refusa de paraître au balcon. Busche, Beker, Bertrand essayèrent en vain d'apaiser la foule. Les acclamations reprenaient chaque fois que derrière une vitre on croyait saisir le reflet de Napoléon.

Après son déjeuner qu'il prit seul dans sa chambre, il reçut un officier de Rochefort, Kérangal, qui lui apportait une lettre de Bonnefoux. Le préfet maritime se disait malade pour éviter de répondre à l'appel de l'Empereur. Il annonçait que depuis deux jours l'escadre anglaise bloquait la côte. La sortie des frégates devenait impossible. Beker, sur l'ordre de Napoléon, adressa aussitôt à Fouché une dépêche demandant « l'autorisation de communiquer avec le commandant de l'escadre ». Au moment qu'il terminait sa copie, Busche entra pour annoncer qu'un engagement d'artillerie venait de se produire au nord de Paris. L'Empereur dicta aussitôt au général un dernier paragraphe : « Nous avons l'espoir que la capitale se

(1) Beker, 80. Lavallette et Méneval l'avaient informé, dès son retour de l'île d'Elbe, des rapports de Marie-Louise et de Neipperg.

défendra et que l'ennemi vous donnera le temps de voir l'issue des négociations entamées par vos ambassadeurs et de renforcer l'armée pour couvrir Paris. Si, dans cette situation, la croisière anglaise empêche les frégates de sortir, vous pouvez disposer de l'Empereur comme général, uniquement occupé du désir d'être utile à la patrie. »

Il renouvelait, avec une dignité sous laquelle on devine une plainte, l'offre de son épée... Rien n'est si dur à tuer qu'une espérance...

Joseph, qui allait s'embarquer à Bordeaux, avait poussé jusqu'à Niort. Le général Lallemand arriva aussi et la comtesse Bertrand avec ses enfants. Lallemand avait la tête chaude et partisane. Il conseilla à l'Empereur d'accepter les offres des officiers du 2<sup>e</sup> hussards qui demandaient qu'il se mit à leur tête pour joindre l'armée de la Loire et marcher sur Paris. Lamarque en Vendée, Clauzel à Bordeaux étaient prêts à se déclarer pour lui. Un moment Napoléon parut ébranlé. La foule au dehors l'acclamait toujours. Cependant Beker insistait pour qu'il gagnât Rochefort. Napoléon repoussa la tentation. Non, pas de guerre civile... Il expédia Gourgaud à Bonnefoux pour voir avec lui si les frégates ne pourraient pas, malgré la croisière anglaise, gagner la haute mer par le pertuis de Mau-musson. Et il annonça son départ pour le lendemain matin à quatre heures.

Quand il partit, presque tous les habitants se pressaient sur la place. Il descendit le perron dans une tempête de cris : « Restez avec nous ! Ne nous quittez pas ! » Les hussards rangés en haie présentaient les armes. Napoléon les salua ainsi que la foule, gravement...

Quoiqu'il n'ait pas voulu d'escorte, un peloton de hussards accompagne sa calèche pendant quelques lieues, sabre au clair. A la première poste, l'Empereur les congédie et fait remettre une pièce d'or à chacun des soldats.

La voiture l'emporte vers la Saintonge, Normandie atlantique où les vignes, en rangs pressés, s'élancent à l'assaut des hauteurs. Elle passe en Aunis sous un ciel de molle nacre, par des chemins bordés de tamaris et d'ormeaux.

A huit heures il entre à Rochefort et descend à la préfecture maritime. Bonnefoux persistant à penser qu'il est vain de chercher à forcer le blocus anglais, bien que les deux fré-

gates préparées, la *Saale* et la *Méduse*, soient les deux meilleures voilières de la flotte, Napoléon fait réunir un conseil. L'amiral Martin le préside. Marin magnifique, sorti du rang, il est venu offrir ses services dès qu'il a su l'arrivée de l'Empereur. Le conseil, influencé par Bonnefoux, se range à son avis. Alors l'amiral Martin propose à l'Empereur de gagner Royan et de s'embarquer, en rade de Verdon, sur la *Bayadère*, corvette commandée par le lieutenant de vaisseau Baudin.

— Je connais Baudin, dit-il, c'est le seul homme capable de conduire l'Empereur sain et sauf en Amérique.

Napoléon accepte : Bonnefoux envoie un courrier prévenir Baudin. Celui-ci s'engage sans hésiter. Mais c'est l'Empereur qui hésite. Cette fuite avec Baudin ne lui paraît qu'une ressource suprême. Est-elle digne de lui ? Les Rochefortois l'ont accueilli avec enthousiasme (1). Le retour des Bourbons dans les fourgons de l'étranger ne va-t-il pas révolter le sentiment national ? Qui sait si son étoile ne jettera pas un dernier feu ?

Il cherche à gagner du temps. En effet, il en gagne : le 6, le 7 juillet passent sans décision. Bonnefoux sue l'anxiété et aussi Beker. La suite de l'Empereur agite des projets aventureux comme d'embarquer sur une goélette danoise commandée par le lieutenant français Besson. On l'emplirait de barriques d'eau-de-vie, et, en cas de visite, Napoléon se cacherait dans une futaille. L'Empereur considère avec flegme ce projet et ne se prononce point. Toutefois, le formaliste Bertrand, pour ne négliger aucune chance, fait rédiger et signer par Las Cases, un contrat avec Besson sous les yeux de Bonnefoux.

Le soir du 7 juillet, le général Beker reçoit de Paris une dépêche signée des cinq membres de la Commission de gouvernement. Elle répond à sa lettre de Niort. Les commissaires, furieux des retards de Napoléon, mettent en demeure Beker de l'embarquer. « Vous devez, osent-ils écrire, *employer tous les moyens de force qui seraient nécessaires*, en conservant le respect qu'on lui doit. » Respect pour la forme. Mais contrainte

(1) « Buonaparte a été accueilli à Rochefort comme un Dieu. » (Le général de Maleyssie au comte d'Artois, 11 juillet 1813. *Archives de la Guerre*.) Napoléon avait fait exécuter de grands travaux d'assainissement et d'embellissement à Rochefort et y était extrêmement populaire.

d'abord. Et Fouché, qui a dicté l'ultimatum, ajoute avec effronterie : « Quant aux services qu'il offre, nos devoirs envers la France et nos engagements avec les Puissances étrangères ne nous permettent pas de les accepter et vous ne devez plus nous en entretenir (1). »

Ainsi, ce qu'on exige, c'est que Napoléon monte sur une frégate et reste en rade, loin de tout secours français, à regarder les voiles anglaises, en attendant que Fouché ait conclu pour le livrer, avec l'ennemi ou les Bourbons, le marché qu'il trouvera le plus avantageux.

Beker s'acquitte de sa difficile mission avec convenance. Il montre ses ordres, mais surtout il expose que, dès que Louis XVIII sera rentré aux Tuileries, Napoléon ne se trouvera plus en sûreté dans une ville de terre ferme. La Commission de gouvernement devenue sans pouvoirs, il risquera à tout moment d'être arrêté.

Il a raison, le pauvre Beker, qui dans si fâcheuse mission réussit à garder figure d'honnête homme. Napoléon le comprend :

— Mais, général, lui dit-il en souriant, quoi qu'il arrive, vous seriez incapable de me livrer ?

— Votre Majesté sait en effet que je suis prêt à donner ma vie pour protéger son départ. Mais, en me sacrifiant, je ne la sauverais pas. Le même peuple qui se presse tous les soirs sous vos fenêtres proférerait demain des cris d'un autre genre, si la scène venait à changer.

— Eh bien ! dit Napoléon, donnez l'ordre de préparer les embarcations pour l'île d'Aix.

Là, il sera tout près des frégates, et en mesure de les aborder si les vents, qui ces derniers jours ont été contraires, changent enfin et favorisent une sortie.

Il quitte Rochefort discrètement, et va s'embarquer à Fouras. La mer est blanche d'écume. Pour gagner le canot, Napoléon est porté par un marin (2). Une foule couvre le rivage : pêcheurs, matelots retraités, anciens soldats, paysans venus des terres. Beaucoup pleurent. D'autres crient : « Vive l'Empereur ! » en agitant leurs bonnets. Napoléon les regarde, et salue de la main. Le canot s'éloigne lentement. La mer est

(1) La Commission de gouvernement au général Beker. Paris, 4 juillet 1815.

(2) Silvestre, *La Malmaison, Rochefort, Sainte-Hélène*, 107.

si menaçante, le vent de noroît si dur, qu'après plus d'une heure, se trouvant à portée de la *Saale*, mouillée comme la *Méduse* dans la fosse d'Enet, près d'un îlot, à mi-distance de la pointe de Fouras et de l'île d'Aix, Napoléon ordonne de l'aborder. Il est reçu à bord de la frégate par le commandant Philibert, avec les honneurs souverains, l'équipage dans les vergues et les officiers rangés l'épée haute et nue. Point de salves, pour ne pas donner l'éveil aux vaisseaux anglais. Napoléon cause avec Philibert. Ce capitaine de vaisseau, officier de valeur, est tout aux Bourbons. Il est atterré que sa frégate ait été choisie pour conduire Napoléon hors de France. Il a fait les préparatifs qui lui ont été prescrits, mais sa mauvaise volonté est évidente. Il en donnera la mesure avant peu. Sous ses ordres est placé le capitaine de frégate Ponée, commandant de la *Méduse*, qui, lui, tient tous ses grades du feu, et reste fidèle à l'Empereur.

Napoléon s'installe tant bien que mal dans la chambre du conseil coupée en deux parties par une grosse toile. Il prend la plus grande et laisse l'autre à Beker. Il dormira mal et peu cette nuit-là, car, à quatre heures, il fait appeler Gourgaud qui « lui dit le vent » : il est tombé, la mer est calme. Napoléon veut gagner l'île d'Aix, dont, avec sa lunette, il voit le contour presque noir, cerné çà et là d'un ruban de sable clair. Un canot de la *Saale* l'y porte avec Gourgaud et Las Cases. Beker, qui n'avait point été invité, se jette dans une barque pour les rejoindre. Il craint toujours une évasion. Tous les habitants de l'île sont sur la plage quand l'Empereur accoste dans l'anse des Anglais.

De loin ils l'ont acclamé. Quand il se dirige vers le village, ils le suivent en criant : « A l'armée de la Loire (1) ! » Accompagné des officiers d'artillerie et du génie de l'île, il visite les fortifications, les digues qu'il a fait exécuter dans les dernières années pour la défense de l'île et de la flotte. Il leur parle de façon familière, discute de la position des batteries avec une entière liberté d'esprit. Il passe devant le 14<sup>e</sup> régiment de marine rangé en bataille, commande lui-même la manœuvre

(1) Beker, *Rélation*, 97. L'armée de la Loire ne fut constituée que le 40 juillet. Mais, bien avant, on savait partout que les troupes françaises allaient se concentrer au sud du fleuve.

et revient aux canots, escorté de toute la garnison. Remonté à bord de la *Saale*, il y reçoit Bonnefoux, porteur de deux dépêches de Decrès qui insiste pour que son départ soit hâté et qui, — singulière invite, — l'autorise à communiquer avec les Anglais.

Qu'il s'embarque sur un aviso, si un navire léger a plus de chances d'échapper au blocus ennemi, ou qu'il se fasse conduire à bord de la croisière anglaise, le gouvernement provisoire n'en a cure. Mais qu'il ne revienne plus en France! « Dans tous les cas, le commandant du bâtiment destiné à porter Napoléon ne pourra, *sous peine de haute trahison*, le débarquer sur aucun point du territoire français (1)... » Voilà Philibert prévenu.

Napoléon confère avec Beker et Bertrand. Poussés par eux, il se résout à envoyer Las Cases et Savary en parlementaires à bord du *Bellérophon*, le plus gros des deux navires qui surveillent les passes. Ils lui remettront une lettre de Bertrand demandant si les sauf-conduits réclamés à Londres pour le voyage aux États-Unis sont arrivés. En même temps, ils sonderont adroitement, en causant avec l'état-major, les dispositions du gouvernement britannique. Las Cases, qui sait l'anglais, feindra de l'ignorer, pour que les officiers du *Bellérophon*, devant lui, prennent moins garde à leurs propos.

Ils partent le lendemain. Sur le *Bellérophon*, les accueille avec courtoisie le capitaine Maitland, homme maigre, sec, aux cheveux ébouriffés, au teint blême, et dont les larges yeux sont profonds.

#### CE QUE DIT LE CAPITAINE MAITLAND

Il ne sait rien, assure-t-il, des derniers événements, sauf que Napoléon a été vaincu à Waterloo. Il n'a reçu aucun ordre à son égard... Il ment. Son chef, le contre-amiral Hotham, qui croise dans la baie de Quiberon, lui a transmis la nouvelle de l'abdication. « Le gouvernement anglais a reçu dans la nuit du 30 juin une demande adressée par les chefs de France à l'effet d'obtenir un passeport pour que Bonaparte puisse se

(1) Arrêté du gouvernement provisoire, joint aux dépêches de Decrès. Paris, 6 juillet 1815.

rendre en Amérique. *Une réponse négative a été faite à cette demande*, et lord Keith (l'amiralissime anglais) ordonne de redoubler de vigilance pour intercepter Bonaparte... Je pense que Bonaparte a pris la route de Rochefort (1). » A la fin de la même dépêche, Hotham ajoutait : « *C'est à vous d'employer les meilleurs moyens pour intercepter le fugitif, de la captivité duquel paraît dépendre le repos de l'Europe*. S'il vient à être pris, il doit m'être amené dans cette baie, parce que j'ai des ordres pour disposer de sa personne. »

Voilà qui est net. Le mot *captivité* est écrit. Ces ordres explicites, Maitland ne songe qu'à les exécuter. Pourquoi demander de la chevalerie à ce subalterne, habitué aux devoirs stricts ? Il use de duplicité : pourquoi pas ? N'est-on pas en guerre ? Et Bonaparte est-il un homme à tant ménager ? Il a bouleversé l'Europe pendant quinze ans. Il a failli ruiner et détruire l'Angleterre. Les Alliés l'ont déclaré ennemi et perturbateur de la paix du monde. Il faut s'emparer de lui, le mettre enfin et pour toujours hors d'état de nuire. *Par tous les moyens*, portent les ordres. Maitland les emploiera, et d'abord la ruse. Elle est nécessaire, pense-t-il, car Napoléon peut encore lui échapper. Avec les deux navires à sa disposition, quoi qu'en pense Bonnefoux, il n'est pas certain d'empêcher la sortie des frégates. Dès lors, son jeu s'éclaire : il flattera d'espérances les envoyés de Napoléon, et en même temps demandera des renforts à son chef. Las Cases, novice en ces affaires, et Savary, dévoué mais épais, se laissent prendre à ses obligations. Maitland leur assure qu'il va transmettre la lettre de Bertrand à l'amiral et demander ses instructions. Puis il les invite à déjeuner. Pendant le repas approche la corvette *Falmouth* qui, par signaux, annonce qu'elle vient d'Angleterre et apporte des lettres pour le *Bellérophon*. Maitland lit ses dépêches sans sourciller. Il dit sans doute qu'elles ne lui apprennent rien de nouveau (2). Autre mensonge,

(1) Dépêche du contre-amiral sir Henry Hotham, datée du *Superb*, en baie de Quiberon, 7 juillet 1815 (*Relation* de Maitland, 18).

(2) Maitland, 24. Rovigo (VIII, 226) lui prête au contraire ces paroles : « Il n'y a pas un mot là-dedans de ce que vous êtes venu m'apprendre. Je crois même qu'au départ de ce bâtiment, on ignorait en Angleterre tout ce que vous nous avez fait connaître. » Il paraît vraisemblable qu'ouvrant les dépêches devant les deux Français, Maitland ne put rester absolument muet sur leur contenu.



car il tient dans ses mains un ordre de Hotham, encore plus précis (1).

Après le déjeuner, demeurés seuls avec Maitland et le capitaine Knight, commandant du *Falmouth*, les deux Français reprennent l'entretien. Ils disent que Napoléon dispose encore dans le pays d'un parti formidable, et qu'il ne tient qu'à lui de prolonger la guerre. L'intérêt de l'Angleterre est donc de le laisser librement partir pour l'Amérique.

A quoi Maitland répond qu'il va rendre compte à l'amiral et leur fera connaître sa réponse dès qu'il l'aura reçue. Il se met en effet à écrire, tandis que Savary et Rovigo marchent de long en large auprès de lui.

— Mais cela ne va-t-il pas entraîner des délais? observent-ils.

— La chose ne dépend pas de moi, répond Maitland.

Alors les envoyés de Napoléon (le porte-parole semble avoir été Las Cases) lui posent trois questions. Maitland y répond nettement.

— L'Empereur ne veut pas dérober son départ, mais si, avant d'avoir votre réponse, le vent devenait favorable, qu'il voulût en profiter, et qu'il sortit sur les frégates, que feriez-vous?

— Si l'Empereur sort sur les frégates, je les attaquerai et les prendrai si je puis; dans ce cas, l'Empereur sera prisonnier de guerre.

— Si au lieu de sortir sur les frégates, il sortait sur un vaisseau de commerce français, que feriez-vous?

— Comme nous sommes en guerre, je prendrais le vaisseau; l'Empereur serait encore prisonnier.

— Et si, au lieu de tout cela, il partait sur un neutre, tel qu'un américain, par exemple?

— Je ne prendrais pas sur moi de le laisser passer. Je le retiendrais et en référerais à mon amiral.

Voilà de quoi abattre, chez les deux émissaires, toute espérance de fuite. Mais Maitland, continuant de causer en

(1) « Il vous est commandé de faire les plus strictes recherches, à bord de tout bâtiment que vous rencontrerez. Si vous êtes assez heureux pour intercepter Bonaparte, vous devez le transporter avec sa famille sur le vaisseau que vous commandez, l'y tenir sous bonne et sûre garde et revenir avec toute la diligence possible au port d'Angleterre le plus voisin. A votre arrivée, vous interdirez toute communication avec la terre. Vous ferez en sorte que le plus grand secret soit gardé. Baie de Quiberon, 8 juillet 1815. » (Maitland, *Relation*, 29.)



rédigeant ses dépêches à l'amiral, va faire naître d'autres illusions :

— L'Empereur fait fort bien de demander des passeports pour éviter des désagréments ; mais je ne crois pas que notre gouvernement le laisse aller en Amérique.

— Où donc lui proposerait-on d'aller ?

— Je ne le devine pas, mais je suis presque certain de ce que je vous dis.

Et Maitland ajoute, sans paraître y toucher :

— Pourquoi ne demanderait-il pas un asile en Angleterre ? De cette façon, il trancherait toutes les difficultés.

Las Cases répond que, pour lui, l'Empereur ne s'est pas arrêté à cette pensée parce qu'il craint les effets d'un ressentiment né d'une guerre si longue et si dure, et parce qu'il pense trouver en Amérique un plus doux climat, plus d'aise sociale et de liberté.

— C'est une erreur de croire, réplique aussitôt Maitland, que le climat de l'Angleterre soit mauvais et humide ; il y a des comtés où il est aussi doux qu'en France, ainsi le Kent. Quant aux agréments de la vie sociale, ils sont incomparablement supérieurs en Angleterre à tout ce que l'Empereur pourrait trouver en Amérique.

Savary et Las Cases écoutent et se taisent, tentés. Après tout, Maitland peut-être a raison. Il paraît sincère. L'exil anglais, si près de la France, cet exil qu'ils pensent partager, les effraie moins que l'exil américain. Napoléon lui-même y a beaucoup songé...

— Pour les ressentiments qu'il pourrait craindre, reprend Maitland, venir en Angleterre est le moyen de les éteindre tous. Vivant au milieu de la nation, il serait placé sous la protection de ses lois.

Las Cases déclare qu'il rapportera cette conversation à Napoléon :

— Dans le cas où l'Empereur accepterait l'idée d'aller en Angleterre, — et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la lui faire agréer, — peut-il compter sur un transport à bord de votre vaisseau ?

Maitland répond qu'il va consulter l'amiral, « mais, si l'Empereur lui demande passage sur son bord avant qu'il en ait réponse, il commencera par le recevoir ».

Savary et Las Cases le quittent et regagnent la *Saale*. Leur mouche est suivie par le *Bellerophon*, qui à pleines voiles vient jeter l'ancre dans la rade des Basques. Las Cases a parlé d'un départ sur un bateau de commerce : Maitland veut surveiller la baie au plus près.

#### SUPRÊMES RÉFLEXIONS

Tandis que Napoléon réfléchit sur le rapport de ses envoyés, les équipages des deux frégates s'indignent en voyant s'avancer le *Bellerophon*. L'Empereur va-t-il se laisser prendre comme un lièvre au gîte?

Le capitaine Ponée, commandant la *Méduse*, demande à Montholon de soumettre à l'Empereur une solution héroïque :

— Cette nuit, la *Méduse* marchant en avant de la *Saale*, surprendra, grâce à l'obscurité, le *Bellerophon*. J'engagerai le combat bord à bord, j'élongerai ses flancs, je l'empêcherai de bouger. Je pourrai lutter pendant deux heures. Après, ma frégate sera en bien mauvais état. Mais pendant ce temps la *Saale* aura passé en profitant de la brise qui chaque soir s'élève de terre. Ce n'est pas le reste de la croisière, une méchante corvette et un aviso, qui arrêteront la *Saale*, frégate de premier rang.

Ainsi la *Méduse* se sacrifierait pour sauver l'Empereur. Plan audacieux mais non pas fou, et qui peut réussir. Napoléon en est touché. Pourtant il ne se croit pas le droit d'envoyer tant de braves gens à la mort. D'ailleurs le commandement Philibert, après avoir hésité (4), semble-t-il, se refuse, peut-être sur le conseil de Beker, à moins que ce ne soit sur l'ordre de Bonnefoux, à courir cette aventure qui lui vaudrait la gloire, mais où sa carrière périrait.

Ce même jour, on reçoit à bord des journaux du 5 juillet qui annoncent la capitulation de Paris. Napoléon perd le calme qu'il s'est imposé et jette avec violence le journal sur une table. Puis il s'enferme dans sa cabine.

Dans ce réduit misérable, il souffre... Comme à Waterloo, il

(4) D'après le journal de bord de la *Saale*, il se serait d'abord préparé à la lutte : « 10 juillet, à neuf heures un quart, on fait branlebas de combat et on se dispose à appareiller. » Le rôle de Philibert est très trouble.

éprouve d'insupportables élancements dans le bas-ventre. Souvent Beker, séparé de lui par une simple toile, l'entend étouffer des plaintes. Cette douleur pèse sur sa pensée, obscurcit son jugement, paralyse sa merveilleuse activité. S'il paraît apathique, la cause profonde en est là, dans ces jours qui se perdent alors que, de plus en plus, le danger l'entoure, que l'étau rapproche de lui ses mâchoires. Du moins décide-t-il de quitter la *Saale*, où il ne se sent plus en sûreté, pour l'île d'Aix. Auparavant, il a envoyé le général Lallemand dans la Gironde pour savoir si Baudin, le capitaine de la *Bayadère*, est toujours prêt à le transporter.

Le 12 au matin, avec Gourgaud, Bertrand et Beker, il débarque à l'île d'Aix. Marins et soldats l'y accueillent avec le même enthousiasme qu'à sa première visite. A ce moment, on entend une canonnade. C'est le *Bellérophon* qui, s'avancant à pleines voiles, fait feu de toutes ses batteries en l'honneur de l'entrée des Alliés à Paris.

Napoléon va se loger dans une maison grise (1) que lui-même avait donné ordre, en 1808, de faire construire pour le commandant de place. Il prend, au premier étage, une simple chambre à alcôve dont les fenêtres surveillent la rade des Basques où croise le *Bellérophon*. Un lit de noyer à rideaux blancs, quelques fauteuils d'acajou, un guéridon à trois pieds couvert de basane verte. Humble refuge, entouré du frémissement continu du vent et de l'eau. C'est là qu'il va passer ses dernières journées de France.

Puisqu'il a renoncé à partir sur les frégates, pourquoi ne se confierait-il pas à un léger bâtiment qui, lui, pourrait, en se glissant dans la nuit, le long de la côte, tromper la surveillance anglaise? De jeunes officiers du 14<sup>e</sup> régiment de marine, ayant à leur tête le lieutenant Genty, viennent le demander à Bertrand. Ils équiperont deux chasse-marées (2) et, avec l'Empereur et quelques personnes de sa suite, ils gagneront la haute mer. Là ils arrêteront le premier navire marchand qu'ils rencontreront et, si l'on ne peut l'acheter, le forceront de changer sa route et de prendre celle des États-Unis (3).

(1) Cette maison achetée par le baron Gourgaud a été transformée par lui en un important musée dont il a fait récemment don à l'État.

(2) Grandes chaloupes pontées et matées.

(3) Procès-verbal du commandant de place Corties, 20 septembre 1861, qui interrogea les survivants de l'île sur les événements de 1815 (20 septembre 1861).

Feux de l'enthousiasme, dévouement de la jeunesse... Ému, Napoléon hoche la tête. Par la fenêtre ouverte sur la claire nuit d'été, il voit la rade des Basques étendue comme un bouclier où coulent les rayons de la lune. Il s'accoude, interroge le vent. Gonflera-t-il les voiles de la fuite? Il marche par cette chambre où les bougies font trembler son ombre, s'arrêtant parfois devant l'étroite glace où semble s'enfoncer son visage gras et jauni...

L'Empereur ne veut pas décevoir Genty et ses camarades. Il donne l'ordre d'acheter les deux chasse-marées, de les armer et d'y transporter ses effets. Une partie de sa suite s'y embarquera, tandis que lui-même montera sur la goélette danoise, commandée par Besson, avec Bertrand, Savary, Lallemand, Gourgaud et le valet de chambre Marchand. Les femmes resteront en France. Dès qu'elles connaissent ce plan, fort sage, elles se récrient hautement. M<sup>me</sup> de Montholon déclare que, bon gré mal gré, elle se glissera à bord du chasse-marée où embarquera son mari. M<sup>me</sup> Bertrand tempête et crie que, si on l'abandonne, elle mourra.

Dans cette journée du 13 juillet, trouble et anxieuse, Joseph vient à l'île d'Aix. Il a affrété un navire américain qui l'attend dans l'estuaire de la Gironde. Il presse son frère de s'y embarquer avec lui. Pourquoi Napoléon n'accepte-t-il pas ce projet réfléchi et sérieux? Pourquoi n'adopte-t-il pas davantage les propositions que Lallemand rapporte de Royan? Le commandant de la *Bayadère* y demeure aux ordres de l'Empereur. Mieux, le consul des États-Unis à Bordeaux, Lee, met à sa disposition le *Pike*, bâtiment américain stationné en Gironde, tout prêt à partir pour New-York. Il est si rapide qu'aucun navire de guerre ne peut le distancer. C'est le meilleur moyen de salut, semble-t-il, qui ait encore été offert... Pourtant Napoléon n'en profitera point. Il ne partira ni sur le brick de Joseph, ni sur la *Bayadère* ni sur le *Pike*. Irrésolution, éclipse totale d'énergie, a-t-on dit? Embarras aussi causé par ce clan désordonné qui l'entoure? Ce n'est pas assez. Une force inconsciente pousse-t-elle Napoléon à rejeter l'un après l'autre tous les partis, pour qu'à la fin il se trouve acculé à suivre l'idée qui depuis plusieurs jours croit dans sa tête : demander asile aux Anglais? Peut-être. Mais surtout, il refuse, parce qu'il se heurte à un obstacle que rien n'aplanira : la

mauvaise volonté, la résistance du général Beker et du préfet maritime Bonnefoux. En effet, pour gagner Royan et la Gironde, il faut que Napoléon revienne à terre. Or les ordres de Paris sont formels, ils sont menaçants. « Sous peine de haute trahison, Napoléon ne pourra être débarqué sur aucun point du territoire français (1). » D'autre part, Bonnefoux et Beker craignent que l'Empereur revenu en Saintonge, et se trouvant si près de Clauzel et de ses troupes restées bonapartistes, ne soit tenté de s'en faire acclamer, pour les conduire à l'armée de la Loire. La *Relation* de Beker, prudente, invoque le danger qu'eût couru Napoléon dans un pays qui se couvrirait de drapeaux blancs. Il en a parlé peut-être à l'Empereur; mais il a d'abord, cela est sûr, invoqué sa consigne. Napoléon, las de tout, s'est soumis. Il se trouve dans une de ces déroutes de l'esprit où plus rien n'importe, où l'on se jette à tout flot. Il interrompt les instances de Joseph, embrasse à plusieurs reprises ce frère qu'il a beaucoup aimé, qui lui a coûté si cher et qu'il ne reverra plus... Qu'il parte le plus vite possible, et que sous un ciel nouveau, avec les millions, les objets précieux qu'il emporte de France, lui, du moins, soit heureux.

Reste donc, et seul, le plan de Genty et de ses camarades. Beker, non seulement n'y fait pas obstacle, mais l'approuve. C'est dans l'entourage de Napoléon qu'éclatent les résistances, quand les préparatifs ont commencé. Ceux qui ne pourront partir avec lui protestent. M<sup>me</sup> de Montholon se déguise en hussard pour monter sur une des chaloupes. On se jalouse àprement, on se dispute, aux yeux mêmes de l'Empereur. Gourgaud, apprenant que Napoléon ne peut l'emmener, monte à sa pauvre chambre, parle avec rudesse. L'Empereur, dit-il, eût mieux fait de se rendre en Angleterre. C'était le parti le plus noble. Il ne pouvait jouer le rôle d'un aventurier. L'histoire lui reprocherait un jour d'avoir abdiqué par peur puisqu'il ne faisait pas un entier sacrifice.

Napoléon ne bondit pas à ces mots d'un aide de camp. Il essaie par son calme de le rendre au sang-froid. Lui aussi croit qu'il serait bien traité en Angleterre. Mais vivre au milieu de ses pires ennemis... Aux États-Unis, en tout cas, il serait libre.

(1) Arrêté du gouvernement provisoire, 6 juillet 1815, article V. — Beker, 103.

— Si l'Empereur est pris, répond Gourgaud, il peut être maltraité.

Napoléon dit qu'alors il sera toujours le maître de se tuer.

— Non, réplique Gourgaud, Sa Majesté ne le pourra pas. A Mont-Saint-Jean, c'était bien, mais aujourd'hui cela ne se peut plus. Un joueur se tue, un grand homme brave l'adversité.

Napoléon l'interrompt. La veille il a eu l'idée de se rendre à la croisière anglaise et de s'écrier en arrivant :

— Comme Thémistocle, ne voulant pas prendre part au déchirement de ma patrie, je viens vous demander asile.

Mais il n'a pu s'y résoudre...

A cet instant, un oiselet entre par la fenêtre ouverte sur l'horizon de mer. Au loin, sur l'eau glacée de rose par le crépuscule, le *Bellérophon* enfile ses voiles dorées.

— C'est un signe de bonheur ! s'écrie Gourgaud en courant à l'oiseau qui se heurte aux murs. Et il le prend dans sa main.

— Il y a assez de malheureux, dit doucement Napoléon, rendez-lui la liberté.

Gourgaud obéit. Le passereau volète par la chambre.

— Voyons les augures, dit l'Empereur.

L'oiseau retrouve la fenêtre et part vers la droite.

— Sire, s'écrie Gourgaud, il se dirige vers la croisière anglaise !

L'Empereur le congédie en disant que Gourgaud viendra avec lui sur la goélette de Besson. Après le diner, morne, les effets de Napoléon sont chargés sur la goélette. Une des chaloupes reçoit les bagages. Tout cela en secret. Philibert et Ponée n'ont pas été mis dans la confidence. Ils croient, avec l'équipage, que l'Empereur va se rendre aux Anglais. A Gourgaud qui leur remet de sa part, en souvenir, deux paires de pistolets, ils disent avec force :

— Vous ne savez pas où vous allez, vous ne connaissez pas les Anglais. Dissuadez l'Empereur d'un tel projet (1).

Les préparatifs sont achevés maintenant; Besson le fait dire. Beker va chez Napoléon qui s'est enfermé dans sa cabine.

(1) Gourgaud, I, 39. Il semble que ce fut surtout Ponée qui s'exprima avec cette franchise. Philibert était plus prudent.

— Sire, tout est prêt, le capitaine vous attend.

Napoléon ne répond pas ; Beker se retire. Dans la nuit très noire, sur le pont, les officiers piétinent. Il est près de minuit. Ces retards peuvent tout perdre. Bertrand monte à son tour chez l'Empereur. Quand il entre, Napoléon lui dit :

— Il y a toujours danger à se confier à ses ennemis, mais mieux vaut risquer de s'en remettre à leur honneur que d'être en leurs mains prisonnier de droit. Dites que je renonce à m'embarquer et que je passerai la nuit ici.

Cette fois, son parti est arrêté. Marchant les bras croisés dans sa chambre, il a renoncé à fuir. Les dernières paroles de Gourgaud l'ont frappé, sans doute, et aussi l'opposition de son entourage, ces gémissements, ces pleurs de femmes qu'il a entendus derrière sa porte. Il lui a fallu longtemps ; mais sa décision, maintenant, est prise, et il s'y tiendra.

#### LA DERNIÈRE NUIT

Napoléon n'avait point de haine pour l'Angleterre. Au contraire, de tout temps il avait apprécié son courage, admiré sa ténacité. Partant pour l'île d'Elbe, il avait dit à sir Neil Campbell :

— Je vous ai fait la guerre par tous les moyens, mais j'estime votre nation. Je suis convaincu qu'il y a plus de générosité dans votre gouvernement que dans aucun autre.

Générosité qu'il reconnut dans le traitement accordé à Théodore, à Paoli, plus récemment à Lucien. Pourquoi lui ferait-elle défaut, à lui ? Il pense du reste que sa personne est sympathique sinon aux tories, du moins aux whigs, qu'il croit toujours dans les idées de Fox. Enfin, il sait combien le peuple reste fier de sa tradition d'hospitalité.

Cette hospitalité, il va y faire appel. Librement, il se confiera au pays qui depuis quinze ans mène contre lui la guerre inexpiable où il a fini par succomber. Cela est grand, pense-t-il, digne de son nom et de sa destinée. Il n'est pas possible qu'à pareil témoignage de confiance l'Angleterre réponde autrement que par le traitement le plus noble, conforme à son sens séculaire du droit et de la liberté... (1).

(1) Les motifs de sa décision furent au reste complexes. Las Cases a écrit finement : « Plus tard, quand il n'y eut plus d'autre ressource que d'accepter l'hos-



Quand Bertrand redescend, la nouvelle qu'il apporte est saluée par un mouvement de joie. Ceux qui devaient partir, comme ceux qui devaient rester, sont tirés de leurs affres. Pour eux aussi et pour l'Empereur, tous préfèrent un séjour anglais à l'aventureux passage aux États-Unis.

A l'aube, d'ordre de l'Empereur, Las Cases et le général Lallemand se rendent en parlementaires à bord du *Bellérophon*. Las Cases commence par demander à Maitland s'il a reçu une réponse de l'amiral Hotham au sujet des sauf-conduits. L'Anglais lui répond qu'il l'attend d'heure en heure. Pour Las Cases, ce n'est d'ailleurs qu'un préambule.

— L'Empereur a tant à cœur, dit-il, de prévenir une nouvelle effusion de sang qu'il se rendra en Amérique sur un bateau français ou britannique, au choix du gouvernement anglais.

— Je n'ai pas autorité, dit Maitland, pour accepter aucun arrangement de cette sorte et je ne crois pas que mon gouvernement y consentirait. Mais je pense pouvoir le recevoir à mon bord et le conduire en Angleterre. Toutefois je ne puis faire de promesses sur l'accueil qu'il y recevra.

Cependant, comme il souhaite ardemment d'attirer Napoléon (1) et qu'il sent, sous le verbiage de Las Cases, que la décision est proche, sans prendre aucun engagement, il fait entendre que la magnanimité anglaise rendra cet accueil plus qu'honorable. A ce moment, peut-être le croit-il...

Las Cases dit alors :

— Dans ces conditions, je ne doute guère que vous ne voyiez l'Empereur à bord du *Bellérophon*.

Ils se séparent et les deux envoyés reviennent à l'île d'Aix. Napoléon consulte ses compagnons. Savary, Bertrand, Gourgaud et Las Cases sont pour la reddition, de confiance, aux Anglais. Montholon soutient encore le projet, maintenant tardif, de la *Bayadère*; Lallemand, celui du brick danois. Comme l'Empereur dit non de la tête, il propose de gagner la

pitalité du *Bellérophon*, peut-être ne fut-ce pas sans une espèce de secrète satisfaction intérieure qu'il s'y vit irrésistiblement amené par la force des choses : être en Angleterre, c'était ne pas être éloigné de la France. » (*Mémorial*, 26 mai 1816.)

(1) Que Maitland ait passionnément désiré de saisir Napoléon n'est pas discutable. Il dira crûment au commandant du *Swift* : « *I have got him!* » (Je l'ai eu.) Il était d'abord un soldat qui exécutait ses ordres sans s'occuper de ce qui suivrait.



côte avec le régiment de marine et de joindre l'armée de la Loire. L'Empereur y serait porté en triomphe. Il pourrait menacer Paris, et, s'il ne reprenait pas le pouvoir, du moins, dicter ses conditions.

— Non, dit l'Empereur. S'il était question de conquérir un empire ou d'en sauver un, je pourrais tenter un autre retour de l'île d'Elbe, mais je ne cherche que le repos. Je ne veux plus être la cause d'un seul coup de canon.

Il les congédie en leur recommandant de faire leurs apprêts de départ. Demeuré seul avec Gourgaud qui, depuis sa scène, semble le favori, Napoléon lui montre le brouillon écrit et daté de la veille, 12 juillet, d'une lettre au Prince régent d'Angleterre :

« *Altesse royale,*

« *En but (sic) aux factions qui divisent mon pays, et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je vais comme Thémistocle m'asseoir sur le foyer du peuple britannique (1). Je me mets sous la protection de ses lois que je réclame de V. A. R., comme du plus puissant, du plus constant, et du plus généreux de mes ennemis.*

• Ile d'Aix, 13 juillet 1815.

« *Napoléon.* »

En lisant ces lignes héroïques, Gourgaud pleure. Napoléon lui dit qu'il l'a choisi pour aller porter sa lettre au Prince régent. Il lui dicte ses instructions, qu'il communique ce même soir au capitaine Maitland :

« Mon aide de camp Gourgaud se rendra à bord de l'escadre anglaise avec le comte de Las Cases. Il partira sur le navire que le commandant de cette escadre expédiera soit à l'amiral, soit à Londres... Il tâchera d'obtenir une audience du Prince régent, et lui remettra ma lettre. Si l'on ne voit pas d'inconvénients pour délivrer des passeports pour les États-Unis d'Amérique, c'est ce que je désire ; mais je n'en veux pour aller dans aucune colonie. Au défaut de l'Amérique, je préfère

(1) Le texte original porte « en but » et non « en butte », — « je vais » et non « je viens », — « sur le foyer » et non « au foyer », comme on a transcrit presque toujours. Napoléon avait d'abord tracé : *sur la cendre* ; il a remplacé *cendre* par *foyer*. Son brouillon, très net, est fort lisible. Il le donna, revêtu de sa signature, « à Gourgaud, général d'artillerie », à Sainte-Hélène, en 1818.

l'Angleterre à tout autre pays. Je prendrai le titre de colonel Muiron ou Duroc. Si je dois aller en Angleterre, je désirerais être logé dans une maison de campagne à dix ou douze lieues de Londres, où je souhaiterais arriver le plus *incognito* possible. Il faudrait une habitation assez grande pour y loger tout mon monde. Si le ministère avait envie de mettre un commissaire près de moi, Gourgaud veillera à ce que cela n'ait aucun air de servitude. »

*C'est une renonciation déguisée à l'Amérique.* Napoléon se résigne à demeurer en Angleterre. Il ne demande plus qu'à être traité décemment. Il s'engage à y vivre obscur. Entre ses projets de Malmaison et cette nouvelle attitude, tient une large mais progressive désillusion. Peu à peu, il a dépouillé le souverain (1). Bertrand est appelé pour copier la lettre au Régent et pour annoncer à Maitland, dans un autre écrit, l'arrivée à son bord, le lendemain, de l'Empereur et de sa suite.

Pénétré de l'importance de sa mission qui, pense-t-il, lui donne un rang nouveau parmi ses compagnons, Gourgaud prend avec lui Las Cases et en canot rejoint le *Bellérophon*. Maitland, enchanté, admire la lettre au Prince, qui fait grande impression sur ses officiers, et charge le commandant du *Slaney*, Sartorius, de mener Gourgaud en Angleterre.

Ici nouvelle « équivoque ». Laissant croire à Gourgaud qu'il sera directement conduit à Londres, dans le même temps, il donne ordre à Sartorius d'aborder au port anglais le plus proche, et, gardant Gourgaud à bord, d'expédier la lettre de Napoléon par son premier lieutenant.

Gourgaud embarqué, Maitland, avec l'avis de Las Cases, fait remonter et aménager les cabines pour recevoir l'Empereur et les siens. Le soir il a une chaude alerte. Un bateau de La Rochelle vient lui annoncer (l'argent anglais soudoyait de nombreux espions sur la côte) que Napoléon s'est enfui par le pertuis Breton sur un chasse-marée. Affolé, il court à sa chambre où sont Las Cases et son fils. La voix altérée, il s'écrie :

(1) La lettre d'envoi de Bertrand à Maitland le montre plus nettement encore : « Si l'Amiral, en conséquence de la demande que vous lui avez adressée, vous envoie les sauf-conduits pour les États-Unis, Sa Majesté s'y rendra avec plaisir, mais à défaut du sauf-conduit, il se rendra volontiers en Angleterre, comme un simple particulier, pour y jouir de la protection des lois de votre pays. »

— Comte de Las Cases, vous m'avez trompé ! Pendant que je traite avec vous, que je me démunis d'un bâtiment, on m'annonce que Napoléon vient de m'échapper. Cela me mettrait dans une position affreuse vis-à-vis de mon gouvernement...

Son visage est si menaçant que Las Cases, un instant, voit clair. Il souhaite que la nouvelle soit vraie. Cependant, faisant bonne contenance, il demande :

— A quelle heure votre donneur d'avis prétend-il que l'Empereur a passé devant la Rochelle ?

— A dix heures du matin.

— Alors rassurez-vous, dit Las Cases avec un soupir, quand je l'ai quitté ce soir à l'île d'Aix, il était cinq heures et demie (1).

Maitland reprend couleur et retourne à ses préparatifs.

Il était temps que l'Empereur se décidât. Cette même nuit, le baron Richard, ancien conventionnel et régicide, que son ami Fouché venait de nommer préfet de la Charente-Inférieure, apporte à Bonnefoux les ordres de Jaucourt, ministre de la Marine de Louis XVIII. Le préfet maritime devait garder Napoléon à bord de la *Saale*, et l'empêcher de communiquer avec les Anglais. Il était aisé de comprendre qu'on voulait le leur livrer *comme prisonnier de guerre*.

Bonnefoux, là, malgré sa prudence, agit en homme d'honneur. Il écrit à Philibert pour l'avertir du péril de l'Empereur (2) et hâter son départ. Puis, feignant d'obéir aux ordres du Roi, il se fit conduire, très tard dans la nuit, à bord de la *Saale* où il savait bien que Napoléon n'était plus, repartit ensuite pour Rochefort où il assura à Richard et écrivit au ministre qu'il n'avait pu remplir sa mission, « Bonaparte étant déjà sur l'*Épervier*, en route vers le *Bellérophon* ». Il empêcha ainsi une infamie que ni l'armée ni le peuple n'eussent pardonnée à la Restauration.

Cette nuit-là, sa dernière nuit de France, Napoléon a-t-il dormi ? Couché sous les rideaux blancs, dans ce pauvre lit, a-t-il mêlé son souffle au halètement de la mer qui monte jusqu'à lui par la fenêtre entr'ouverte, ou bien, creusant ses

(1) *Relation* de Maitland, 65.

(2) Lettre du 14 juillet 1815, huit heures du soir. Archives du comte Crawford. Cf. N. Young, *Napoleon in exile*, I, 48.

souvenirs ou tâchant de deviner son nouveau destin, a-t-il entendu tomber une à une les heures ?

En tout cas son sommeil a été court. Vers minuit, Napoléon, déjà levé, se faisait habiller par Marchand. Il reprend l'uniforme qu'il a quitté depuis son départ de Malmaison : l'habit vert de colonel des chasseurs de la Garde, épée au côté, petit chapeau. Savary informe l'Empereur qu'il va être arrêté par les agents royaux s'il ne rejoint aussitôt le brick l'*Épervier* qui doit le conduire aux Anglais. Napoléon ne répond pas, il pousse seulement un long soupir et dit à Marchand de se hâter.

Les grosses étoiles de cette chaude nuit pâlissent ; le jour va naître. L'Empereur sort de la maison grise. Tous ceux qui doivent l'accompagner le suivent, silencieux. Des pêcheurs du village, mal réveillés, sont sur leur porte. Muets aussi, le cœur serré, ils lui font une triste haie de saluts militaires. Trois heures et demie. Le petit quai léché d'une eau calme. Le canot. Quelques mots dits à voix basse. L'Empereur regarde l'île et fait un geste de la main, comme pour lui dire adieu. Les rames se lèvent et frappent sans bruit la mer. Comme le soleil apparaît au ras de la côte, le canot accoste l'*Épervier* mouillé sous un des forts. Napoléon y monte d'un pas ferme. Les marins alignés sur le pont présentent les armes. L'Empereur passe la sa dernière revue française. Il parle à quelques hommes, redresse des fusils. Parfois il mord ses lèvres...

Au moment où le commandant du brick, Jourdan de la Passardière, donne l'ordre d'appareiller, le général Beker s'approche de Napoléon.

— Sire, demande-t-il d'un ton respectueux, Votre Majesté désire-t-elle que je l'accompagne sur le *Bellérophon*, conformément aux instructions du gouvernement ?

L'Empereur répond vivement :

— Non, général, on ne manquerait pas de dire que vous m'avez livré aux Anglais. Comme c'est de mon propre mouvement que je me rends à bord de leur escadre, je ne veux pas laisser peser sur la France une pareille accusation.

Beker, qui voudrait rester digne, est suffoqué par l'émotion. Napoléon le regarde tristement.

— Embrassez-moi, lui dit-il, je vous remercie de tous les

soins que vous avez pris. Je regrette de ne pas vous avoir connu plus tôt : je vous aurais attaché à ma personne. Adieu, général.

Beker, en étreignant Napoléon, ne peut que murmurer :

— Adieu, sire, soyez plus heureux que nous (1) !

Il redescend dans le canot. Napoléon s'installe sur le pont. M<sup>me</sup> de Montholon est venue s'asseoir près de lui. Il ne lui parle pas d'abord. Il est calme, froid, pensif. Après quelques minutes, passant la main sur la manche de son habit :

— Est-ce vert ou bleu ? lui demande-t-il.

Il a toujours fort mal distingué les couleurs. Mais peut-être n'a-t-il dit cela que pour rompre le silence... Étonnée, M<sup>me</sup> de Montholon répond :

— Vert, sire.

Il demande du café. On lui en sert dans une tasse de vermeil sur la tête du cabestan (2).

Il parle aux officiers, même aux matelots. Parfois, montant sur le coffre d'armes, sa petite lorgnette (la lorgnette d'Austerlitz) aux yeux, il fait le tour de l'horizon. Le pavillon tricolore flotte toujours sur Oléron et La Rochelle. Le drapeau blanc n'a pas encore osé s'y déployer.

Le brick avance avec lenteur vers le *Bellérophon* qu'on voit au large, les voiles molles, car la brise est faible. La mer est unie et brillante. Le soleil monte dans un ciel sans tache. Bientôt on aperçoit une chaloupe qui rame vers l'*Épervier*. C'est Maitland qui l'envoie. Elle accoste. Le premier lieutenant du *Bellérophon* monte à bord. Il salue l'Empereur et lui dit quelques phrases en anglais qui résonnent étrangement dans le silence.

L'Empereur regarde autour de lui : Bertrand et M<sup>me</sup> de Montholon sont pâles. L'officier anglais baisse les yeux. Pas un bruit sur le bateau. On y pourrait entendre les cœurs. Napoléon rompt ce charme d'angoisse. Il demande aux deux

(1) *Relation*, 427. Beker, l'émotion passée, n'oublia pas en rentrant à Paris de demander, pour récompense d'une mission si fidèlement exécutée, la grand-croix de la Légion d'honneur. Il n'obtint rien d'abord. Mais en 1819 il fut fait pair de France, en 1825 il reçut le grand-cordon de Saint-Louis. Bonnefoux et Jourdan de la Passardière furent destitués, les officiers qui avaient voulu faire échapper l'Empereur sur un chasse-marin rayés des cadres, Besson et Baudin obligés de démissionner.

(2) Silvestre, *Malmaison, Rochefort, Sainte-Hélène*, 451.

femmes si elles se sentent la force d'embarquer dans la chaloupe. Elles s'inclinent.

— Eh bien ! embarquons-nous.

L'officier anglais passe le premier, avec à son bras la comtesse Bertrand. Les compagnons de l'Empereur les suivent. Napoléon prend l'échelle le dernier. Il adresse quelques mots de remerciement aux officiers de l'*Épervier*, à l'équipage qui l'entoure, puis descend.

Dès qu'il est assis et que la chaloupe s'arrache du navire, les matelots français qui se sont rués sur le bordage à bâbord lancent un long cri poignant : « Vive l'Empereur ! » Napoléon se penche vers la mer, prend un peu d'eau dans sa main et la jette, par trois fois, sur la coque de l'*Épervier*. Signe d'adieu, aspersion à la manière antique, peut-être seulement geste instinctif d'une âme en dérive qui s'en va vers l'inconnu...

Maitland, de sa dunette, voit la chaloupe avancer. Il ne peut d'abord distinguer l'Empereur. Il passe la lunette à ses officiers. Enfin on le reconnaît. Ils en tremblent tous. La proie est là, plus proche à chaque immersion des rames... Il est six heures. La chaloupe se range contre la coque du *Bellérophon*. Au bas de l'échelle, Maitland n'a pas daigné descendre pour recevoir Napoléon.

Bertrand monte le premier sur le pont.

— L'Empereur est dans le canot, dit-il au commandant.

Maitland ne paraît pas entendre. Entouré de son état-major, il reste sur le gaillard d'arrière.

#### A BORD DU BELLÉROPHON

Napoléon monte à son tour, en soufflant un peu. Il passe devant une haie de marins, mais ils ne lui présentent pas les armes (1).

Il marche d'un pas ferme vers le groupe des officiers anglais. Las Cases, venu au-devant de lui, lui nomme Maitland. Napoléon ôte son chapeau et dit à haute voix :

(1) Maitland s'en excusera en disant « qu'il n'est pas d'usage, à bord des vaisseaux de guerre anglais, de rendre d'honneurs avant que le pavillon soit arboré, ce qui a lieu à huit heures du matin ». *Relation*, 70.

— Commandant, je viens me mettre sous la protection de votre prince et de vos lois.

Maitland le salue, en l'appelant *sir* (monsieur). Il le conduit à la grande chambre de la dunette, aménagée pour le recevoir. L'Empereur la parcourt des yeux :

— Voilà une belle chambre.

— Telle qu'elle est, monsieur, elle est à votre service pour tout le temps que vous demeurerez sur le vaisseau que je commande (1).

Il se fait ensuite présenter les officiers, puis remonte sur le pont et visite en détail le vaisseau, accompagné de Maitland dont il ne paraît pas voir l'attitude contrainte.

A neuf heures, le déjeuner est annoncé. Napoléon s'assied à la table du commandant. Il mange peu ; les mets sont froids et il a l'habitude d'un repas chaud.

Venant du large, le *Superb* s'est avancé, poussé par une brise meilleure. A dix heures et demie, il jette l'ancre. Maitland prend congé de Napoléon pour aller rendre compte à son amiral.

— Dites-lui, je vous prie, que je désire le voir...

Hotham, dans l'après-midi, vient saluer l'Empereur. Napoléon se montre aimable, lui fait voir sa bibliothèque de campagne et lui pose sur le service quelques questions auxquelles l'amiral, homme policé, répond d'un ton respectueux.

Le dîner est servi à cinq heures, dans la vaisselle de l'Empereur, et par ses gens. Napoléon entre le premier dans la salle à manger et s'assied au milieu de la table, invitant *sir* Henry Hotham à prendre place à sa droite, et la comtesse Bertrand à sa gauche.

Le café pris, il se leva et, dans le salon, causa de façon familière. Il se retira de bonne heure, après avoir accepté une invitation à déjeuner, le lendemain dimanche, à bord du vaisseau amiral.

\* \* \*

En sortant de sa chambre, le matin, pour gagner le *Superb*, l'Empereur s'arrêta devant les soldats rangés pour lui faire

(1) *Relation*, 72. La pièce qui précédait servit de salle à manger. Un aide de camp y dormait chaque nuit. Marchand couchait dans la chambre même de Napoléon, et Ali au dehors, en travers de la porte.

honneur. Il parcourut leurs rangs, inspecta leurs armes. Même Maitland lui servant d'interprète, il leur fit croiser la baïonnette. Comme son ordre était exécuté gauchement, il écarta les baïonnettes de ses deux mains et saisit un fusil, avec lequel, à la surprise de tous, il montra comment on faisait ce mouvement chez les Français.

Embarquant dans le canot avec Maitland et toute sa suite, femmes et enfants, il plaisanta Las Cases, qui, pour la première fois, avait pris l'habit de capitaine de vaisseau.

— Comment, Las Cases, vous êtes donc militaire? Je ne vous ai jamais vu en uniforme.

— Pardon, Sire, avant la Révolution, j'étais lieutenant de vaisseau, et comme je pense qu'un uniforme vous obtient plus de considération en pays étranger, j'ai repris le mien.

Sur le *Superb* furent rendus les honneurs souverains. Une musique jouait sur la dunette. Une tente, ayant pour plafond le grand pavillon d'Angleterre, occupait une large partie du pont. C'est sous son abri qu'était dressé le couvert. L'amiral Hotham s'adressa à Napoléon avec les titres de Sire et de Majesté. Tous les officiers lui sont nommés.

L'amiral exprima le vœu qu'il demeurât à son bord; Napoléon refusa, par crainte de mortifier Maitland. Il regagna à midi le *Bellérophon*.

Peu après, le navire appareilla, ainsi que le *Myrmidon*. L'ancre levée, les voiles établies, le vétéran d'Aboukir, gémissant de ses vieux ais sous sa peinture neuve, entra en louvoyant dans le pertuis d'Antioche. Le vent était si faible, qu'au soleil couchant il n'avait pas encore atteint la haute mer. Napoléon, assis à tribord, regardait la côte de France, basse et grise, s'engloutir dans les plis d'une brume dorée.

OCTAVE AUBRY.

(A suivre.)



---

# LA VERTU DE PRUDENCE <sup>(1)</sup>

...Cette grande vertu, dont je ne prononce le nom qu'avec une émotion de respect, et qui est la prudence.

*Mors et Vita.*

En tout péril, j'ai toujours insisté, jusqu'à l'excès, sur les raisons qu'il y avait de craindre, préférant, si haut que je mette le courage, être accusé d'un défaut de courage, que d'un défaut de lucidité.

*Mors et Vita.*

Mon Général,  
Messieurs,

Je vous remercie de l'honneur que vous me faites en m'invitant parmi vous. Mais je vous remercie plus encore de me permettre de parler en public sans avoir à chercher à plaire : en homme qui parle à des hommes.

Je doute s'il est un milieu où je me sente davantage chez moi que parmi vous. Pompée n'eut pour tombeau qu'un léger monceau de sable élevé par un jeune affranchi et un vieux légionnaire. Si je souhaitais d'avoir un tombeau, ce qui n'est pas sûr, je ne voudrais pas le recevoir d'autres mains que celles-là : celles d'un enfant et celles d'un soldat.

En homme qui parle à des hommes. Mais aussi en homme qui a horreur de l'éloquence, à une caste d'hommes qu'on publie pour avoir cette même horreur. Que des hommes soient entraînés ici ou là, non pour des raisons fondées, mais parce qu'un de leurs semblables a reçu le don d'arrondir des

(1) Cette causerie a été faite, le 15 novembre, dans une réunion privée, aux officiers de deux promotions d'une de nos grandes écoles militaires.

Quelques pages de la conférence, destinées très particulièrement au public pour lequel elle était faite, et sans intérêt général, ont été supprimées ici.

phrases et de savoir gesticuler comme il faut, c'est une des misères de la nature humaine.

\* \* \*

Je voudrais vous parler de la prudence. Ce n'est peut-être pas un sujet que l'on attende de moi. Mais malheur à celui qui s'occupe de ce qu'on attend de lui !

Il faut que ma pensée là-dessus soit éclairée par ce que je vous dirai d'une certaine catégorie d'actes, qui sont la négation même de la prudence.

Le préambule nécessaire à un éloge de la prudence, c'est de marquer avec la dernière force que, pour un civil autant que pour un militaire, il peut être bien de donner sa vie volontairement.

C'est, d'abord, si l'on pense que cet acte rendra meilleurs d'autres hommes.

Un officier fait une imprudence calculée afin d'entraîner des hommes hésitants, ou afin de prouver à ses hommes la qualité comme surnaturelle de l'officier qui lui permettra de les entraîner à l'heure voulue. Au Japon, un précepteur s'ouvre le ventre dans le dessein d'alerter son élève, de qui la conduite se dérègle, et de le forcer à réfléchir. Une jeune épouse en fait autant parce qu'elle est une cause de soucis pour son mari, officier en campagne, et que son service en souffre. Un notable, blâmant la politique du gouvernement, écrit à l'Empereur une lettre où il expose ses inquiétudes, et se tue pour donner plus de poids à son avertissement.

D'autres hommes se tuent pour suivre un code de l'honneur qu'ils se sont imposé. C'est l'officier qui se fait sauter avec son fortin qui va être pris, — celui qui se tue parce que ses hommes se sont débandés, — le commandant d'un bateau qui reste le dernier à bord et sombre avec lui.

D'autres hommes se tuent pour une raison mystique : par exemple, cet ancien officier russe, plongeur dans un restaurant de Paris, qui, lorsqu'il vient d'apprendre que le président Doumer a été assassiné par un Russe, se jette du cinquième étage, en laissant un papier sur lequel il a écrit : « Je meurs pour la France. » Disons-le en passant : j'ai vérifié que cet acte était peu apprécié des Français. Il me semble pourtant très beau. Comment un catholique, familier avec la mystique du

rachat, ne sent-il pas cette beauté ? Sommes-nous trop exclusivement raisonnables ?

D'autres fois, il peut arriver que celui qui se sacrifie sache que son acte est complètement inutile. Si on lui demandait : « Pourquoi faites-vous cela ? » peut-être répondrait-il : « Pour ma gloire » (pour la gloire que soi-même il se donne, bien entendu ; celle qui est nommée par saint Jean Chrysostome : « la gloire qu'on trouve dans sa conscience ») ; ou peut-être qu'il répondrait encore, comme Philippe II bâtissant l'Escorial : « Faisons quelque chose de tel que le monde dise que nous étions fous » ; ou bien, plus simplement : « Parce que cela me plaît. » Et, en vérité, c'est bien cela : il se sacrifie pour le plaisir. Quel est donc ce plaisir si dominant qu'il en a ? Le plaisir d'atteindre à la réalisation absolue de soi-même et de la couronner de la façon la plus haute : qui n'a eu que la vie ne l'a pas eue. Il est parvenu à la cime de sa vie ; il y met cette neige éternelle, et qui se verra encore quand sa vie ne se verra plus. Est-ce tout ? C'est aussi le plaisir d'affirmer son indépendance à l'égard de la nature, en se substituant à elle. Et je ne parle que pour mémoire du plaisir de se tirer du commun. Il s'échappe avec un sourire, qui est le sourire de sa supériorité.

J'espère que je me suis bien fait entendre : j'ai parlé des morts volontaires pour de hautes raisons. Il ne s'agit aucunement du suicide de l'homme qui veut fuir une réalité qui l'écrase : événement pitoyable, mais qui mérite surtout le silence. Eh bien ! ces morts volontaires pour de hautes raisons, nous tenons qu'elles augmentent le spirituel d'un pays, ou haussent le col à ce pays, et nous pensons qu'il est coupable de les dénigrer, comme trop souvent nous le voyons faire dans la France d'aujourd'hui. Dès l'instant qu'un homme a offert sa vie, il est entré dans un ordre aussi différent de l'ordre moyen, et aussi supérieur à lui, que l'ordre de la tendresse, par exemple, est différent de l'ordre de la sensualité pure, et est supérieur à lui. Qu'on fasse là-dessus ses réserves, si on le croit bon, soit. Mais que cet homme qui a abandonné sa vie reçoive d'abord un blâme, et quelquefois même un blâme qui est donné en bouffonnant, nous trouvons cela honteux et odieux.

A l'extrême opposé de ces morts volontaires d'ordre sublime,

il y a d'innombrables morts d'êtres qui n'avaient ni dessein, ni goût de mourir, qui sont morts par la faute de leur respect humain, de leur inconscience ou de leur légèreté, et sont morts sans profit aucun, alors que, vivants, ils eussent servi.

Je trouve que l'opinion, en France, n'est pas assez sévère pour cette sorte de morts-là, et que c'est une sorte de morts qu'il faut qu'on tue.

Ne vous est-il jamais arrivé de voir, dans un port, la barque d'un passeur, où prennent place des gens ? Des gens qui sont de loisir, je ne parle pas de gens qui doivent être à tel endroit à heure fixe. La barque est surchargée, et il en monte encore. On s'installe sur les genoux les uns des autres ; des gamins se tiennent debout sur la lice ; la coque n'émerge que de quelques centimètres : plus il en entre, plus on rit.

Disons-nous de ces gens qu'ils sont courageux ? Non, nous dirons qu'ils sont imbéciles. En langage noble : inconscients. C'est le troupeau de Panurge.

Quant au marinier, à supposer qu'il se rende compte du danger, ce qui n'est pas sûr, car les « spécialistes », quand ils s'y mettent, sont pires que les autres, il accepte le risque de noyer tout son monde, et lui-même, parce que ça lui rapporte dix francs de plus. En cela, lui aussi il est très représentatif.

Supposons maintenant que, en compagnie de camarades, et ayant l'intention de monter dans cette barque, vous disiez : « Eh bien ! non, je ne monte pas. — Et pourquoi donc ? — Parce qu'il y a danger. » On vous fera honte, on ricanera. Vous verrez des femmes et des enfants faire en souriant l'acte que vous appréhendez. Et peut-être que, vaincu, vous vous trahirez, et vous monterez.

Eh bien ! après cela, si la barque sombre, bien entendu, j'ai un mouvement humain de pitié et d'horreur. Mais enfin, il faut bien le dire, il y a des cadavres que je ne respecte qu'à moitié.

Disons avec force que, lorsqu'un homme voit, par son imagination et par son jugement, qu'il va risquer sa vie, et qu'il va la risquer sans que rien l'y oblige, ni son devoir, ni une nécessité, ni une de ces hautes illuminations dont nous parlions tout à l'heure, et que dans ces conditions il se refuse à risquer sa vie, malgré un entourage qui le blâme, disons bien haut que c'est lui qui montre du courage.

Il montre le courage qu'il faut pour s'exposer à être traité de lâche. Car la crainte d'être compté pour lâche vous fait l'être. « Ces maximes du faux honneur, qui ont fait tant de mal parmi nous », dit Bossuet.

C'est suivre les autres sur leur terrain, que répondre à l'aiguillon; c'est se faire manœuvrer. Tenons que l'absence d'amour-propre est quelquefois vertu, si laisser dire est toujours force de caractère.

Il montre le courage qu'il faut pour ne pas céder à cette terreur d'être seul, ou seulement de la minorité, qui est une des plaies de la France d'aujourd'hui.

Il y a une parole célèbre contre laquelle je me suis toujours élevé : elle prétend que c'est une grande folie, que vouloir être sage tout seul. Voilà une justification du nombre qui attriste sous la plume de Pascal ! On peut penser juste, ou juger juste, ou agir juste, contre l'univers entier. S'excuser de quoi que ce soit avec un : « Tous les autres le faisaient », ce n'est pas la parole d'un homme.

Il y a aussi une opinion, selon laquelle ceux qui prévoient les malheurs, les attirent. Cette opinion est celle de l'autruche. Laissons là l'autruche. Ou plutôt assommons-la, pour la punir de sa lâcheté.

Répetons-le : les causes de tant de morts perdues, sans profit temporel et sans profit spirituel, ce sont l'inconscience, le relâchement, et le respect humain.

L'inconscience, qui est le contraire de la lucidité, et la lucidité est la gloire de l'homme.

Le relâchement, — la paresse de prendre des précautions, — c'est-à-dire de la lâcheté.

Et le respect humain, qui est encore la lâcheté.

Ne vous semble-t-il pas que ces morts perdues sont jugées ?

\* \* \*

... Je suis heureux que ce soit à votre occasion, messieurs, que Foch ait écrit : « La notion de la sûreté ne s'impose-t-elle pas plus que jamais (1) ? »

M'est-il permis de dire devant vous, que, s'il est un fait à se dégager sans conteste de mon expérience de guerre, c'est le

(1) *Des Principes de la guerre*. Cours professés à l'École de guerre. Préface de la 3<sup>e</sup> édition.

nombre considérable de morts qui n'étaient nécessitées ni par l'action, ni par la gloire ?

Et à présent, dans nos opérations au Maroc, n'y a-t-il pas un trop grand nombre de morts d'officiers qui sont dues à une imprudence stérile ? « Ce bled-là, dangereux ? Moi, j'y vais la pipe à la bouche. » Et on y va, peut-être même qu'on y retourne, la pipe à la bouche. Et puis, la troisième fois, on y reste.

Cet homme pourtant avait une valeur. Une valeur ! Quand on songe quelle somme incalculable il a fallu de petites *réussites* quotidiennes, pour faire une valeur d'homme, on est presque tenté d'en vouloir à l'homme de valeur qui s'est laissé anéantir sans raison. De telles morts, perdues matériellement, perdues moralement, n'usurpent-elles pas un peu ce qu'il y a de gloire dans l'expression : mort au champ d'honneur ?

(Car nous sommes bien d'accord, j'y insiste encore une fois : nous voulons parler de morts sans aucun profit matériel ou moral.)

Vous me direz que, dans le militaire, il est bien difficile de savoir si telle mort de chef a, ou non, une influence morale. C'est entendu, c'est une question d'espèce. Mais tout est une question d'espèce.

Et enfin quelquefois le doute est impossible. Quand (pour me borner au Maroc) quand, en zone d'insécurité et fertile en incidents, des voitures qui ne devraient voyager qu'en vue l'une de l'autre voyagent pendant des heures en s'étant perdues de vue, quand elles voyagent de nuit, alors que cela est interdit, — et toutes ces infractions sans nécessité, — quand des officiers s'éloignent de quatre kilomètres, pour faire une battue, de postes dont il leur est interdit de s'éloigner de plus de cinq cents mètres, les malheurs qui finissent immanquablement par arriver rentrent à coup sûr dans l'ordre de ces morts contre lesquelles nous nous élevons ici.

J'ai connu un jeune soldat, volontaire dans la dernière guerre, qui écrivait à la personne qui le pistonnait pour qu'on l'envoyât au front : « Qu'on me mette n'importe où, même si je n'y sers à rien, pourvu que j'y risque », et il ajoutait cette phrase expressive, qui m'est restée dans la mémoire : « Qu'on m'attache plutôt à un mât, comme Ulysse, pourvu que ce soit sous les obus. » Et vous aussi, certainement, vous

en a  
toire  
très  
donn  
man  
lieu  
aura  
risqu  
se fa  
dis p  
me  
vale  
notr  
c'est  
tom

part  
denc  
mot  
pruc  
vert  
pou  
nale  
notr  
la r  
Père  
cette  
gue  
vou

(1)  
dans  
(Aris  
para  
cipe,  
avoir  
enne  
(soit  
genc  
(2)

en avez connu, de ces garçons qui cherchaient moins la victoire que le danger. Eh bien ! aujourd'hui, je comprendrais très bien le militaire qui, connaissant sa capacité, et, ayant donné ses preuves de bravoure, sacrifierait cette joie charmante du péril, et, retournant la parole de tout à l'heure, au lieu de dire : « Faites-moi risquer, même si je ne sers pas », aurait le courage de dire : « Faites-moi servir, même si je ne risque pas. » Se faire pardonner de n'avoir pas de valeur en se faisant tuer, comme le souhaitait notre volontaire, je ne dis pas que je le blâme à fond ; il y a là une aigrette qui ne me déplaît pas. Mais il est mieux, quand on n'a pas de valeur, de chercher à en acquérir une. Les vingt ans de notre volontaire n'avaient pas saisi cela autrefois, et que c'est diminuer et la vie et la mort, de ne voir dans le tombeau qu'une façon de s'en tirer.

\* \* \*

« Cela est beau de prudence », dit Sainte-Beuve quelque part. Qu'elle est belle, en effet, messieurs, cette vertu de prudence ! Ce n'est pas par hasard si son nom a même racine qu'un mot qui, durant des siècles, a mis les hommes à genoux : la prudence est la petite sœur humaine de la Providence. Cette vertu au double visage, — puisqu'elle est à la fois prévoir et pourvoir, — n'est pas seulement une des quatre assises cardinales de la morale, elle est le principe architectonique de notre gouvernement de nous-mêmes, la fonction pratique de la raison (1). Et vous, messieurs, qui êtes, comme Catinat, les *Pères la Pensée* de l'armée, vous faites descendre du conseil cette pensée qui anime la guerre, et vous en éclairez la guerre dans ses ténèbres (2).

Mais cette vertu de l'intelligence, lorsqu'on a, comme vous, charge d'être, peut être aussi inspirée par le cœur.

(1) Nous avons craint d'être pédant en nuancant davantage notre pensée dans une simple causerie. Nous y avons donc suivi la doctrine classique (Aristote) sur la prudence. En fait, nous ne voyons pas la chose ainsi. Il nous paraît, — cela dut-il surprendre un peu, — que la prudence est, dans son principe, une qualité de l'imagination. *Pro-videre* : voir en avant. Il faut d'abord avoir assez d'imagination pour se représenter ce que tentera contre nous la force ennemie. Puis l'âme intervient, qui choisit de pourvoir ou de ne pourvoir pas (soit par mollesse, soit par faux honneur, etc...) Enfin l'intelligence, une intelligence toute pratique, constitue et exécute les mesures destinées à pourvoir.

(2) « La guerre, cette science couverte de ténèbres. » Maréchal de Saxe.

J'aime trouver le cœur chez vous, chefs de guerre ! Un grand cœur, c'est trop facile, on l'a pour soi-même ; mais on a un bon cœur pour les autres. Vous surtout, messieurs, qui disposerez souvent des hommes par une simple opération de l'esprit, n'oubliez pas, lorsque, dans le silence de la responsabilité, — de cette double responsabilité qui est vôtre, du commandement et de l'obéissance, — vous tracerez sur vos papiers les mots qui ordonnent, que tout ce que vous écrirez est écrit sur la chair vivante. Ai-je le droit de vous parler ainsi ? C'est que j'ai été une parcelle de cette chair, et cela m'en donne le droit. Il y a un mot de Tolstoï : « Contemplant certaines mains, parfois on se demande : qu'arriverait-il si je dépendais de cet homme ? » Et je regarde vos mains, qui signeront ces ordres, et je me demande : qu'arriverait-il si je dépendais de vous ?

Quand je vois des officiers, avant même de songer qu'ils défendent le sol, avant même d'associer leur image à l'idée de victoire, je songe à ce droit tragique de vie et de mort qu'ils ont sur leurs semblables ; je me demande s'il ne faudrait pas quelque concept analogue à celui du « droit divin » pour le justifier, ou si leurs vertus y suffisent. « La prudence est d'essence divine, quand on en engage d'autres que soi », a écrit quelqu'un. Et je regrette le temps où l'on pouvait encore douter si la pointe la plus fine de votre art n'était pas de conserver l'homme, et de produire le plus possible avec la moindre consommation possible de cet élément si noble et si pur, je veux dire si noble et si pur dans la guerre, car dans la paix il s'en faut. Cette loi de la moindre action, que Leibniz déduit des œuvres de la nature, et qui révèle à son esprit l'existence de la divinité elle-même, serait particulièrement bienvenue dans la guerre moderne, où la matière humaine employée n'est pas d'une qualité inférieure, comme dans les armées anciennes, où elle est la substance même de la nation. Mais, hélas ! je crains bien que la guerre moderne ne demande des moyens plus massifs et plus brutaux.

Le soldat perce très vite si l'on calcule ou non son sang. Mais, ici encore, il faut discerner. Le soldat qui se voit conduit à la mort probable par un mouvement nécessaire du combat, dit à la patrie : « Que ta volonté soit faite ! » Celui qui se voit conduit vers une trappe par une erreur de son chef peut excuser celui-ci ; qui ne se trompe ? Mais celui qui se voit



conduit vers cette trappe, sans sûretés, alors qu'il ne coûterait rien d'en prendre, celui-là se révolte à part soi.

Par ailleurs, j'ai vu plus d'une fois l'imprudence dans le maniement des hommes aller de pair avec un défaut de rigueur envers eux (ce défaut de rigueur si fréquent dans l'armée française). D'une main on leur allongeait la bride; seulement de l'autre on les faisait tuer. C'est qu'ici et là c'était même principe : du relâchement.

Faut-il maintenant, messieurs, pour finir, vous parler de cette qualité complémentaire de la prudence, qui est l'audace? C'est que j'en ai déjà tant parlé dans mes livres! Et c'est de l'avoir fait, précisément, qui m'a permis de louer ici la prudence. Certes, c'est une vérité banale, de dire que, prudence et audace, l'une ne peut se passer de l'autre. Mais une vérité n'est jamais trop redite, et j'aime mieux être accusé de donner dans un lieu commun, que risquer de soutenir une erreur. L'audace, que l'on nomme étourderie et folie quand elle a échoué, et qui vous porte aux nues quand elle a réussi, l'audace, qui engendre, il faut bien le dire, autant de catastrophes que de triomphes, l'audace, avec tout cela, est justifiée et suffisamment justifiée par un petit bout de phrase de trois mots : c'est que sans elle on n'obtient rien. On peut, on doit la soumettre à l'esprit critique ; mais si on veut agir efficacement, si on veut vaincre, un moment vient toujours où on est obligé de sauter le pas, de donner au hasard et aux impondérables, et de se mouvoir dans l'ordre que l'audace vous a ouvert, c'est-à-dire dans un ordre qui est au delà de notre univers familier autant que la stratosphère est au delà de notre atmosphère. Pascal dit qu'il n'est bon d'aller à la pointe d'une vertu, que si on va aussi à la pointe opposée, et dit aussi pour la connaissance, qu'« à la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée », et cette pensée-là, qu'on ne cite guère, est une des plus profondes de son œuvre, et qu'on devrait fortement s'imprimer.

Me permettez-vous un souvenir personnel? Quand jadis, en Espagne, j'allais dans les pâturages provoquer les jeunes taureaux, il était rare que je n'emmenasse pas, dans mon petit sac de football, un paquet de pansement, de l'alcool, des serviettes, des épingles anglaises, un fourbi incroyable! Aussi, le jour où je reçus un coup de corne, j'avais tout ce qu'il me

fallait sous la main. J'avais marié l'extrême déraison qu'il y avait à affronter ces animaux, sans avoir ni les connaissances ni la pratique qu'il eût fallu pour le faire à armes égales, à d'extrêmes précautions, que personne, je crois, osant ce que j'osais, n'aurait prises : quelqu'un d'assez sage pour prendre ces précautions aurait commencé par laisser en paix les taureaux. Et c'est cette combinaison de sentiments, que je résumai dans une parole que je mis dans la bouche du héros des *Bestiaires* : « Il faut faire des choses folles, mais les faire avec le maximum de prudence. »

Ce n'est pas sur cette formule même, messieurs, que je voudrais finir. Il n'est pas nécessaire de faire des choses folles, ou, du moins, cela n'est nécessaire que quelquefois. Je transformerais ainsi cette maxime : « Il faut faire des choses audacieuses, et même téméraires, quand on y risque un profit matériel ou moral, mais, ces choses audacieuses une fois décidées, il faut les faire avec le maximum de prudence. » Ou bien, plus brièvement : « Il faut oser en se gardant. » Oser ! se garder ! Il me semble que c'est à l'intérieur de mon corps que je sens ces deux mouvements, l'un de contraction, l'autre de détente, ou plutôt ces deux moments d'un même mouvement, tant ils participent de l'essentiel de moi-même : tels que la systole et la diastole de l'âme. Et j'ajoute que, de même que, dans le commandement, la sévérité au début en évite plus tard l'emploi, de même un comble de prudence, à la base d'une affaire, vous permet d'ordinaire de vous donner du large ensuite et de vous livrer à un état inspiré.

Tout cela, messieurs, je ne vous le dis pas sans gravité. Comme moi, et mieux que moi sans doute, vous savez à quoi nous sommes promis. Hommes que nous sommes, ne nous plaignons pas d'avoir été mis dans des conditions d'existence viriles : ce n'est pas un mauvais sort qui nous est là départi, et, si j'ose aller au bout de ma pensée, j'aime presque que la part de l'espérance y soit si faible. « Vous allez trouver des paroles d'espoir », me disait quelqu'un à propos de cette causerie. Il ne s'agit pas de trouver des paroles d'espoir, mais des paroles de réalité. L'espérance est la volonté des faibles. Elle aussi, comme l'éloquence, il faudrait lui tordre le cou. Pessimisme joyeux ? Non, pessimisme serein, de cette sérénité qui est comme l'énergie de l'acceptation.

L'acceptation ! Voilà vingt ans que je réponds par ce mot au spectacle de l'univers. J'en avais seize quand, faisant au collège une conférence, comme président de l'Académie de ce collège, je choisisais pour sujet l'*acceptation*. Ce qui nous menace, cela peut paraître abominable, mais cela n'est pas petit. Cela peut paraître absurde, mais cela n'est pas petit. Des raisons plus hautes encore nous justifient de l'accepter. La discorde est aussi nécessaire que l'amour ; ces deux principes se font valoir et s'aiguisent l'un l'autre ; Arès et Aphrodite sont unis dans le même filet, et la fille qui leur naît a nom Harmonie.

Cette auguste alternance du repos des peuples et de leur tumulte, qui est la respiration de la vie même, avec simplicité donnons-lui donc notre adhésion. Les anciens Grecs figuraient le temps sous la forme d'un serpent, pour indiquer sans doute que, se roulant sans cesse sur lui-même, il ramène éternellement les mêmes vicissitudes. C'est une donnée sur laquelle il n'y a qu'à tabler. Perdons la manie de croire que les tourmentes de notre époque sont extraordinaires ; elles furent celles de nos pères et seront celles de nos fils ; il nous reste cette consolation de les partager avec le genre humain. Et puis qu'il une nature bien constituée jouit autant de la douleur morale que du bonheur. C'est pourquoi les épreuves qui se préparent ne me causent qu'un trouble de surface, et je dirai presque de convenance ; le fond n'en a même pas d'étonnement. Que notre chair frémissse, que nos nerfs se crispent, il se peut, cela ne dépend pas de nous ; mais que notre esprit comprenne, approuve et contemple avec satisfaction cette sublime Équivalence, dont le Dieu des chrétiens nous a donné une lueur quand il a prononcé : « Je détruirai et j'édifierai », pour faire entendre que ces deux actes sont indifférents, et que tous les phénomènes que les hommes jugent contradictoires, et sur lesquels ils s'animent si cruellement, ne sont que des parcelles égales de sa vérité.

Je vous ai donné là, messieurs, une vue forte ; mais qui n'est pas pour cela inhumaine, comme il y a des gens, hors d'ici, qui vont le prétendre. Adoucir l'épreuve par la raison, cela aussi, — tout autant qu'ouvrir les vannes à la « partie pleureuse de l'âme », — cela aussi est donner son dû à la nature.

D'ailleurs, cette vue, c'est à vous, chefs de guerre, que je la donne. Je ne parle pas à d'autres que vous.

Mais l'évocation de cet avenir est bien ce qu'il faut pour clore sur elle notre discours. Dire d'une guerre qu'elle est la dernière guerre, ou qu'elle va enfanter les « États-Unis d'Europe », ou autres niaiseries, cela se dit avec un flot de paroles, nous le savons assez. Dire d'une guerre qu'on la fait pour défendre le sol, cela se dit une fois, ou même ne se dit pas du tout, et tout est dit. L'événement de demain, quand on lui a donné sa place dans l'ordre des choses, comme j'ai tenté de le faire, en vérité, on ne sait plus qu'en dire, et je crois qu'il n'y a rien à en dire. Déjà commence le grand silence des soldats.

Du fond de ce silence monte encore une parole, où je vous demande, — pour cette fois, — d'entendre seulement par le mot *Seigneur* la partie la plus haute, la partie seigneuriale de nous-mêmes, si haute qu'elle est presque détachée de nous-mêmes, comme la flamme emportée ne tient à la mèche que par un fil de flamme. Pendant la messe, quand le prêtre a dit : « Élevez vos âmes », le peuple répond : *Habemus ad Dominum*, « Nous les tenons élevées vers le Seigneur. » Entrons donc dans cette élévation, et tenons-nous y.

HENRY DE MONTHERLANT.

---

# IMAGES DES INDES

## II <sup>(1)</sup>

### CONTRASTES ANGLO-INDIENS

#### CHASSE AUX FAUVES

J'allais m'attaquer hier soir à une pile de journaux indiens, pleins d'ennuyeux rapports sur les travaux de la Table Ronde, lorsqu'on est venu m'inviter à une chasse.

— Une chasse à quoi? demandai-je.

— A dos d'éléphant.

— Ce n'est pas mal. Mais je voulais dire : quel gibier?

— On parle d'un tigre qui rôderait dans la jungle de Barabanki... Si nous ne le trouvons pas, il y aura toujours des cerfs.

On a raison de dire que la chasse aux fauves est un noble sport. Je me souviens d'un film africain au cours duquel le speaker énervait particulièrement la salle. Ce maudit bonhomme commentait chaque coup de feu du héros, un certain docteur Newman : quoi que le docteur attrapât, girafe, lion ou hippopotame, c'était toujours un exploit. A la dernière pièce, le public allait murmurer, lorsque le speaker termina son commentaire en oraison funèbre : c'était encore un exploit, mais à l'actif d'un rhinocéros entreprenant qui avait embroché le pauvre docteur Newman.

Il y a deux mois, dans la baie d'Aden, j'ai serré la main d'un compagnon de voyage qui débarquait. Il emportait sur des crânes de coolies nègres vingt caisses de conserves, cinq de

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> décembre.

cartouches, trois fusils et un cinéma : avec cela, il entendait tuer des lions. Je l'ai vu s'éloigner dans une barque... Il est peut-être dévoré à l'heure actuelle !

A sept heures du matin, la chasse a commencé par une expédition en auto. « Expédition » parce que vous ne gagnez le rendez-vous que si, par miracle, les ressorts et le radiateur de la voiture tiennent jusqu'au bout. L'organisateur d'une chasse doit donc inviter une cinquantaine de personnes pour être sûr d'en réunir vingt. Il y a d'abord une trentaine de milles sur route, ce qui signifie que vous ne rencontrerez pas d'autres obstacles que des fondrières, des vaches lunatiques et des nuages d'une poussière plus dense que de la fumée. Puis vient la piste. La piste est un enchevêtrement de sentiers dont deux ou trois cents Hindous contemplatifs gardent les carrefours avec des drapeaux. (Lorsqu'un officiel des Indes organise quelque chose, il mobilise la population de plusieurs villages.)

Nous avons les côtes enfoncées, mais nous sommes presque arrivés. Malheureusement, une racine et un fossé se coalisent contre la voiture qui gémit. Le radiateur fuit, le thermomètre saute. N'importe : un demi-village s'attelle à notre véhicule et nous atterrissons sous une tente.

— *How do you do?*

Présentations. Sous cette tente qui a poussé au milieu de la jungle, la vingtaine d'Anglais victorieuse de la piste procède au breakfast, en parlant du tigre. Voilà deux jours qu'on le cherche, mais il reste introuvable. Apparemment, ce tigre se désintéresse de la chasse !

Devant la tente coule une rivière plus large que le Hoogli à Calcutta. Un quart de village transporte la tente et les fauteuils dans une barque. Des hommes nus se penchent sur les rames.

Les éléphants nous attendent sur l'autre rive. Ils sont treize, douze et demi parce qu'une mère emmène son petit qu'elle reconforte à coups de trompe. Une centaine de rabatteurs s'exercent à hurler avec cette intensité de bruit que seuls les Hindous savent extraire de leurs poumons. Voici mon animal : je le contemple comme on contemple le sommet du Mont-Blanc avant l'ascension. Gordon, qui m'a amené, fier de sa tenue impeccable et de son français qui l'est moins,

m'explique qu'il faut monter en s'accrochant à « le queue quand la éléphante elle se fiche par terre » !

— Regardez !

L'éléphant se couche et Gordon escalade la croupe. Je le rejoins dans « le panier ». La bête tend ses pattes de derrière. Mon fusil tombe et je me cramponne à Gordon pour ne pas en faire autant. Enfin, les pattes de devant se redressent et je redeviens vertical. Une trompe dédaigneuse ramasse mon fusil et le dépose négligemment sur mes pieds.

La compagnie s'ébranle. Notre animal doit être boiteux, car je suis alternativement jeté contre le dos de Gordon et sur le siège arrière.

— Comment voulez-vous que je vise dans des conditions pareilles ?

— Quand le « mahout » voit la gibier, lui cogner sur le crâne de la éléphante qui s'arrête.

— Qu'est-ce que c'est le « mahout » ?

— C'est la chauffeur.

Je profite d'une secousse vers l'avant pour examiner « la chauffeur ». On ne peut voir que son turban et ses mollets qui battent en mesure les oreilles de l'éléphant pour nous balancer un peu plus. Mais c'est un turban vert qui inspire confiance. Le mahout brandit un harpon de fer et sa monture doit être un vétéran de la chasse, car le harpon a fini par laisser un trou sur son crâne, un trou sanguinolent où il y a des mouches.

— Gordon, j'ai beau supporter la mer, cet animal...

Pan ! il a tiré. Est-ce un tigre ou un léopard ?

Les rabatteurs hurlent de plus belle et rapportent le gibier : c'est un lièvre !

— Vous ne m'avez tout de même pas fait monter là-dessus pour voir tirer un lièvre ?

— Vous soigne d'abord votre mal d'éléphante. Après, vous bien content si vous attrape une perdrix !

Dépité, je prends mon fusil à balle et tire dans quelque chose de noir entre les herbes. J'ai touché. Des grognements affreux !

— Vous a fait un gaffe : nous sommes pas ici pour tirer la pig !

C'est un sanglier. Féroce, la femelle bondit. Les rabatteurs

détalent, malgré Gordon qui leur recommande le calme du haut de notre observatoire. Le petit éléphant pousse des barrissements d'agonie et se sauve. La mère galope à sa poursuite, sans souci de ses chasseurs qui disparaissent au fond du panier. Dans une sueur froide, j'aperçois un Hindou qui va se faire déchirer lorsqu'une balle sûre abat l'adversaire.

— Vous reste un peu tranquille, me conseille Gordon, et moi vous raconte la *pig-sticking*.

L'éléphant nous roule fraternellement sur la banquette d'osier. Le soleil fait bouillir la jungle. Il est midi; le gibier dort, invisible, et les coolies disparaissent dans les hautes herbes. Tout est rentré dans l'ordre. La maman parhyderme a enroulé sa trompe autour d'une des pattes de son petit.

— Vous savez pas quoi c'est la *pig-sticking*! s'exclame Gordon déçu... Peut-être vous interrogez aussi quoi c'est Cambridge et quoi c'est cricket!... Vous a pas appris grand chose... La *pig*, il est brave. L'Anglais l'attaque pas sur une éléphante, mais sur un cheval, avec un lance. La *pig* galope et l'Anglais galope derrière. Quand il rejoint, il lance son lance qui perce la *pig*.

— Bigre! Et si on rate?

— Alors la *pig* se retourne et elle envoie le cheval et l'Anglais dans la ciel!

Je commence à rougir de cet éléphant citadelle, de ce fusil déloyal. Il y a quinze jours, j'ai chassé les crocodiles de Fyzabad la nuit, en barque. On s'approche tout près des animaux endormis sur le sable et il faut leur loger une balle dans l'épaule. Si la bête est tuée raide, il n'y a qu'à emporter la peau pour en faire une valise. S'il lui reste un atome de vie, elle rampe jusqu'à la rivière et va mourir au fond de l'eau. Pas de risques pour le chasseur, jamais de risques! Seuls les rabatteurs tremblent et il faudra les compter au retour. Mais si l'un d'eux est resté en route, il sera inutile de chercher autre chose que son squelette.

Il faut heureusement peu de chose pour consoler un Hindou de la mort, voire quelques gouttes de miel, si l'on en croit une fable ancienne, que j'ai entendu raconter à Lucknow. A l'époque de Brahma, un voyageur se laissa surprendre par la nuit au milieu d'une forêt. Incapable de continuer sa route



dans l'obscurité, il grimpa sur une branche et s'y endormit. Le soleil l'éveilla de bonne heure. Comme il se préparait à descendre, il aperçut un tigre au pied de l'arbre, qui déjà l'escomptait pour une proie certaine. Le voyageur, d'émotion, faillit se laisser choir, mais, s'étant avisé que les arbres de la forêt se touchaient presque, il pensa pouvoir s'échapper par les branches voisines. Hélas ! accroché au-dessus de sa tête, un serpent dormait que le moindre geste suffirait à tirer du sommeil. Et le voyageur, cloué sur sa branche par l'effroi, se mit à attendre la mort. Dirigeant son regard vers le ciel, il aperçut, tout au haut de l'arbre, un nid d'abeilles, d'où le miel s'écoulait goutte à goutte tout près de sa figure. Il n'eut qu'à ouvrir la bouche pour le recueillir sur sa langue, « et dans l'extase de ce goût parfumé, il oublia totalement le double danger qui le menaçait ! »

Le tigre !

Le voici : il est grand, roux et immobile. Tous ces éléphants le laissent perplexe. Il étend ses pattes de devant, bondit et se sauve. Deux coups de feu ! Une balle a dû le rattraper, parce qu'il fait volte-face. C'est à nous maintenant qu'il en veut. Auquel ? Il se ramasse encore une fois et choisit le Gouverneur. Quelle puissance de charge ! Le Gouverneur tire mal et le tigre, une épaule cassée, s'agrippe à l'éléphant. Il monterait jusqu'au panier, sans Gordon qui le couche à terre.

A cent mètres devant nous, les Hindous font cercle, au même endroit où j'ai vu le fauve à peine effleurer un rabatteur de sa patte.

— Il se a dû évanouir de tremblement ! explique Gordon.

Mais on le ramène, ou plutôt ce qu'il en reste : la caresse à peine effleurée d'une patte de tigre suffit à fracasser un crâne d'homme !

Nous avons repris les barques. La rivière coule, lisse comme une glace, sauf treize points noirs qui flottent : les éléphants à la nage. Debout sur sa bête, le mahout semble marcher sur l'eau, en ombre chinoise contre un ciel jaune de chrôme. Le dernier éléphant, le plus grand, navigue sous son double fardeau, un cadavre de tigre et un cadavre d'homme.

— *Poor old fellow !* conclut Gordon. Et il sourit.

— Vous trouvez ça drôle ?

— Non, pas le fracassement de crâne, mais le religion de l'Inde : il est si bizarre que vous peut pas savoir si la tigre et l'Hindou ils sont pas déjà renaquis. Alors je pense la tigre il est maintenant un enfant hindou et le vieux Hindou une petite baby tigre !

### DELHI

Je sens qu'il faudrait faire ici l'éloge de l'architecture mahométane ou ne rien écrire. Non pas que la mosquée de Delhi constitue un chef-d'œuvre aussi universellement admiré que le Taj d'Agra (que Huxley, seul, a osé attaquer : mais Huxley adore le paradoxe !) Cependant, par sa masse, par sa richesse et par l'effort que dut coûter sa construction, on doit pouvoir la considérer comme représentative de tout un peuple. Et la critique d'un peuple est plus risquée que celle d'un simple individu. Il faut fatalement lui appliquer les barèmes d'une autre civilisation ; et cela est stupide, comme de juger par exemple la Vénus de Milo à l'aide des capricieux principes de la statuaire nègre. Mes réflexions sur la mosquée de Delhi ne peuvent donc exprimer autre chose que l'état d'âme d'un Occidental moyen entre des murs qui, de toute évidence, ne lui étaient pas destinés. Cela est si vrai que m'étant trouvé par la suite dans la mosquée de Kapourthala et l'ayant admirée sans réserve, depuis la teinte pâle de ses murs jusqu'au diamètre de sa tour et à la ligne nette de ses toits, j'appris que l'architecte était Français et que mon enthousiasme n'embrassait qu'une conception européenne, — et partant fausse ! — de mosquée.

Ce sont les minarets de Delhi qui me gênent le plus. Des tours de quatre-vingts ou cent mètres de hauteur, pas plus larges que ne l'exige un escalier en colimaçon et jaillissant d'une masse aussi trapue que celle d'un château fort, font penser à un obèse tombé la tête la première dans un trou et qui dresserait des jambes squelettiques au-dessus d'un ventre énorme. Si c'est une nécessité religieuse que de percher les muezzins dans les airs, les architectes du moyen âge résolurent un problème analogue en construisant des tours de guetteurs qui n'avaient pas des dimensions de cheminées d'usine. Il s'ajoute à cela des couleurs de réclame : vertes, rouges ou

blanches, des dômes en forme de champignons pointus, tels les turbans d'eunuques qu'on dessine sur nos livres d'enfants. Dessus s'allonge une cour de marbre immense et seule admirable du point de vue européen. Un mendiant à barbe de neige regarde pensivement sa figure dans l'eau du bassin. J'ai conscience de souiller ce marbre d'Islam, encore que je porte mes chaussures à la main.

Impossible de ne pas juger un édifice religieux plus sévèrement qu'un autre et cela sans vouloir poser à l'esprit fort. Bâtir une maison ou un palais consiste avant tout à prévoir les besoins de ceux qui l'occuperont. Chaque salle se justifie par son utilité : fût-elle contraire à toutes les lois de l'esthétique, le fait qu'elle ait un toit, des murs et des fenêtres prouve que l'architecte a su réaliser avec plus ou moins de goût ce qu'on lui demandait.

Ce critérium élémentaire fait défaut dans les temples, au moins ceux de l'Orient, où l'on n'a pas eu, comme en France, le souci d'abriter les fidèles des intempéries. A quoi répondent ces dômes, à quoi ces colonnades, et ces tours ? Sont-elles les expressions matérielles de notre sentiment du divin ? Tristes expressions... Il vaudrait mieux s'en tenir à ces œuvres purement imaginatives, comme les Bouddhas géants de la Chine, au lieu d'édifices inspirés du pratique et qui, de toute évidence, ne servent à rien !

Combien différent de la mosquée est le fort de Delhi ! Large et compact, il affirme sa destination guerrière de tous ses créneaux à jour, de ses murs lisses, de ses tourelles trapues. Et quels rapports de couleur ! Entre le ciel et le sable, son rouge patiné fait vibrer le bleu et le gris comme si l'air et le sol participaient à ce battement radieux du soleil qui se prolonge, la nuit, sur le ventre des cigales.

Là régnait l'Empereur des Indes...

De ce fort mystérieux comme les siècles qu'il a vus avant nous, une sentinelle britannique garde aujourd'hui le pont-levis.

Dans les bâtiments du fort, changé en caserne occidentale, des soldats blonds s'entraînent et jouent au cricket, là même où s'alignait la garde musulmane. Des tanks, trophées de guerre, se rouillent comme sur une place de sous-préfecture.



Lorsqu'on voyage, on ne regarde guère le véhicule qui vous transporte, ce qui n'empêche pas qu'il ait la première place par ordre d'utilité. Les Anglais jouent un peu aux Indes le rôle ingrat du véhicule : on prend leurs bateaux et leurs chemins de fer, on habite leurs hôtels, on mange leurs conserves; mais comme ils ne portent ni turban ni dhoti, comme ils n'ont ni harems ni vaches sacrées, on ne pense pas à les regarder. Ils méritent mieux!

Le *Britannicus Indianensis* appartient à la grande famille des Européens en Orient, famille dont on trouve les spécimens depuis le Caire jusqu'à Yokohama. Principaux points d'agglomération : Calcutta, Singapour, Saïgon, Changhaï. Caractéristiques générales : prédilection pour l'aventure et le whisky, regret de l'Europe et manque absolu d'intérêt pour la couleur locale, en l'espèce la couleur orientale; des hommes qui, à Paris ou à Londres, se trouvent perdus et que le Parisien en voyage contemple avec admiration comme les détenteurs de quelque secret magique, grâce auquel ils naviguent et font fortune dans le mystérieux Orient.

Revenons au *Britannicus Indianensis* : comme diraient les Américains, il est cent pour cent Anglais. Certaines races se laissent absorber par le pays où elles ont émigré : un Russe, à Paris devient Français, à Berlin Allemand. Avec un Anglais, rien à faire : plus longtemps il habitera le Thibet ou l'Alaska, plus il aimera les courants d'air et boira de thé!

A Delhi, ces deux bienfaits de la vie se trouvent en abondance au Maiden's, l'hôtel *smart*. C'est là que s'assemblent deux fois par jour les éléments de la trinité britannique, officiers, hauts fonctionnaires et businessmen. S'assemblent sans se mélanger d'ailleurs, car il n'y a pas de société plus snob : elle a ses castes, tout comme les Hindous.

Près de moi, la caste guerrière, représentée par le *brigadier général* (1) Murray (12<sup>e</sup> hussards; de la tenue jusqu'à la racine des cheveux et douze tenues de fantaisie dans ses armoires; joue au polo; paie ses dettes en signant des billets à son fournisseur de whisky; un corset probablement, mais une jovialité

(1) Général de brigade.

aimable et inattendue chez un Anglais). J'ai sournoisement aiguillé la conversation sur Gandhi :

— Gandhi? *No good!* Il est en prison, qu'il y reste! D'ailleurs le Congrès est fichu. Ah! si seulement on laissait faire l'armée... nous nettoierions le pays en un rien de temps.

— Même avec vos troupes indiennes?

— Surtout! Les troupes indiennes sont merveilleusement disciplinées, voilà ce qu'on ne sait pas. Pour elles, l'officier anglais personnifie quelque puissance divine, le dieu de la Justice, si vous voulez.

— Cependant, au fond d'eux-mêmes, est-ce que la question de race?...

— « Au fond d'eux-mêmes »? Ça, c'est une vraie question de Français, pour entraîner la discussion dans des arguments si profonds que dans un instant nous ne saurons plus de quoi nous parlons! Au fond d'eux-mêmes, les Indiens sont ce qu'ils sont et j'aime mieux faire du polo ou du *pig-sticking* que me perdre là-dedans. Seulement, à propos de fond des gens, on ne peut nier que les Anglais soient francs et ça, voyez-vous, c'est une nouveauté pour le pauvre Hindou.

Murray détient, de son propre aveu, ce qu'un poilu aurait appelé le meilleur filon de l'armée anglaise. Il inspecte, en vertu du protectorat britannique, les petites troupes des Maharadjas régnants, ce qui lui vaut des réceptions triomphales dans tous les palais où il s'arrête. Il se promène à travers l'Inde en examinateur débonnaire et, depuis longtemps blasé sur la valeur guerrière des armées-joujoux qu'on lui présente, cherche à obtenir les confidences de leurs Altesses.

— Je reviens, dit-il, de chez le petit Nabab de Ginwhar, qui n'a pas vingt-cinq ans. Il est insupportable! Lorsque son premier ministre nous eut laissés seuls, je lui demandai, d'homme à homme, pourquoi le matin même il avait laissé son armée au garde-à-vous sans paraître : « Parce que j'avais envie de dormir, a-t-il avoué. Passer la revue m'aurait fatigué! — Vous méritez une gille, et j'ai bien envie de vous la donner! » ai-je répondu. Là-dessus, le petit Nabab, qui a droit de vie ou de mort sur ses sujets, s'est mis à pleurer, et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde!... Un bon petit garçon, mais trop gâté par la vie!... Hullo, R. M. G.!

Les Anglo-Saxons ont la manie de s'interpeller par leurs

initiales, ce qui ne contribue pas peu à embrouiller les étrangers : R. M. G. est l'étiquette officieuse du *deputy-commissioner* (1) Mac Grindley (caste des hauts fonctionnaires ; maigre et pessimiste ; semble toujours ignorer les fonctions précises de sa charge, mais imbattable sur les questions de présence et sur la chasse au tigre).

— *'d you do?* ronchonne R. M. G. Pas encore filé de ce sale pays, le petit Français ! Pensez que vous pourriez être à Paris si vous vouliez et que vous buvez des *pegs* (2) à Delhi ! Curieux phénomène mental ! Enfin, si ça vous amuse...

— Est-ce vrai que le Maharadja de N...

— Oui. Il était pourri de dettes. Nous avons mis la haute main sur les finances de son État. Désormais, c'est l'Angleterre qui y lèvera les impôts.

— C'était pourtant un homme remarquable !

— *Absolutely no good!* Dans un cortège de Durbar (3), il m'avait placé derrière un *chief-justice* (4). C'est *shocking!*

— Certainement... Il ne m'intéresse que parce que j'ai pu observer sur son territoire d'assez curieuses coutumes...

— *Perfect stupidity!* Dans l'ensemble, on peut qualifier toutes les pratiques hindoues de stupides !

— Pourtant, vous n'essayez pas de les faire disparaître !

— Les pratiques dangereuses, si ! Depuis que nous sommes là, par exemple, les veuves de quinze ans ne vont plus se faire brûler vives sur le bûcher de leur époux. Mais le reste, pourquoi voulez-vous que nous nous en mêlions ? Ce ne sont pas des citoyens britanniques, n'est-ce pas ! Alors ?...

— Ne vous faites pas plus indifférents que vous l'êtes : vous essayez par exemple de développer l'instruction obligatoire !

— Il le faut bien, puisque les indigènes la réclament... C'est le plus sûr moyen de nous faire mettre rapidement à la porte : tous les étudiants sont révolutionnaires !... Est-ce que vous n'êtes pas en train de faire la même bêtise en Indochine ?

Une main britannique me tombe sur l'épaule avec cette force et cette précision qu'elle a dû acquérir en tapant toute sa

(1) Sorte d'inspecteur général des finances.

(2) Verre de whisky.

(3) Fête en l'honneur du prince régnant.

(4) Président du tribunal.

vie sur une balle : Morgan, caste des businessmen (exporte du jute, cache un mariage secret avec une Hindoue, et donnerait la moitié de sa fortune pour un titre).

— *Hullo !*

Murray et Mac Grindley s'absorbent avec ostentation dans un dialogue sur la meilleure méthode d'entretenir un terrain de golf, estimant que l'*Army* ou les *Government Services* planent très au-dessus du monde des businessmen.

— Les affaires sont épouvantables, déclare Morgan, pires aux Indes que partout ailleurs !

— Les Hindous affirment qu'elles marcheraient moins mal sans les Anglais !

— Vraiment ? Mais les Hindous mentent comme ils respirent, lorsqu'ils parlent de nous ou des affaires. Ils ont dû vous affirmer aussi que nous avons ruiné leur pays en liant la roupie avec la livre, lorsque celle-ci a baissé. Voulez-vous me dire ce qu'ils seraient devenus avec une roupie toute seule sur un perchoir, lorsqu'ils ne peuvent déjà plus exporter ? Mauvaises querelles que tout ça ! Des prétextes pour nous gêner et apitoyer sur eux l'opinion mondiale. Tentant, n'est-ce pas, de nous mettre dehors après que nous avons englouti des milliards à leur faire des routes, des chemins de fer et des ports ! Connaissez-vous dans le monde une seule colonie qui ait été exploitée comme celle-ci ?

— Mais les Indiens vous ont bien aidés pour ces chemins de fer et ces ports ?

— Ils peuvent faire ce qu'on leur explique. Mais si nous partions, tout disparaîtrait et ils commenceraient par s'entretuer. Ce qui, vraisemblablement, n'améliorerait pas leur commerce !



Ce qu'il y a aux Indes de plus Mille et une nuits, ce sont les Anglais qui l'ont fait : New-Delhi. Dans aucune ville du monde n'ai-je vu telle magnificence que cette place rose encadrée de palais, plus vaste que le jardin des Tuileries. Au fond s'élève l'escalier monumental de la résidence du vice-roi, avec les deux horse-guards symboliques. Rien n'est laissé au hasard : à perte de vue la conception du même architecte, donnant à l'ensemble une cohésion parfaite.

Il est inconcevable qu'en Europe on ignore pratiquement

New-Delhi. Si un Napoléon moderne faisait une nouvelle place de l'Étoile, une nouvelle avenue des Champs-Élysées, on le saurait *urbi et orbi*. Dommage que les Anglais possèdent aussi peu le sens de la réclame... quand ce ne serait que pour agacer les Américains.

Rendons à César... New-Delhi, les chemins de fer, l'administration des Indes. Voilà qui est inimitable! S'il avait encore la compréhension des indigènes, les peuples d'Occident n'auraient plus qu'à tirer leur chapeau au gouvernement de Sa Majesté et à le laisser coloniser le reste du monde.

\* \* \*

Mrs Mandley m'a fait la grâce de m'inviter au club. Chaque après-midi, ainsi qu'il sied à l'épouse d'un haut fonctionnaire, elle joue au tennis sur des pelouses à peine moins vertes que celles de Wimbledon et accueillante aux petits pieds bruns des ramasseurs de balles. La femme du pasteur méthodiste a gagné le dernier tournoi, ce qui vaut un regain de popularité aux sermons de son mari. Lui-même s'adonne au golf avec une passion mystique : « Le club, m'a-t-il confié, voilà ce qui nous sauve! »

Quelle mentalité différente serait la nôtre aux colonies, si nous pouvions nous plier à la discipline d'un club britannique, taper dignement sur des balles, au lieu de moisir dans des cafés comme à Saïgon! Lorsque deux Anglais habitent un même point du globe, leur premier soin est de fonder un club et d'y instituer des habitudes de luxe, autant de supports qui, aux antipodes, les maintiennent dans la tradition de Londres. C'est un vieux sujet de caricature que ce chasseur perdu dans la brousse et enfilant son smoking pour dîner en compagnie des insectes qui lui disputent sa nappe et son photophore. Qu'y a-t-il là de risible? J'ai remarqué que ceux qui négligeaient de s'habiller en pareil cas, cessaient rapidement de se raser ou de se laver les dents. Rien ne paraît si difficile que de rester à demi civilisé.

Après le tennis, Mrs Mandley s'affaire autour des tables de bridge et met à jour l'index de la société de Dehli. On pense qu'elle remplit un rôle utile chaque fois qu'on voit apparaître son mari, vieux gentleman cultivant ses marottes : la chasse, le droit romain et le polo.



Comme Mandley rudoyait un boy trop lent à lui apporter son whisky, je me rappelai son serviteur préféré :

— Et Jungli ? demandai-je.

— Jungli s'est vengé, déclara Mandley, avec la même satisfaction que s'il se fût agi de lui-même.

Le hasard un beau jour vous fait découvrir que ces Britanniques méprisants aiment leurs serviteurs, les aiment un peu comme des enfants, malgré leur peau noire et les injures dont ils les gratifient. Le nom de Jungli évoque une discussion passionnée dans le même club, où Mandley faillit, malgré tout son flegme, gifler le colonel Heyliott.

Lors d'un précédent voyage à Delhi, j'avais visité la prison, emmené par Mandley.

— Voilà où ils m'ont fourré Jungli ! maugréait-il.

Et l'inspecteur du *Board of Revenue* portait gravement sous son bras une boîte de cigares destinés à son domestique.

Jungli ne gisait pas au fond d'une cellule. Il remplissait provisoirement le rôle de valet de chambre du gardien-chef et essuyait les chaises des visiteurs avec une bonne humeur d'enfant gâté. C'était bien l'Hindou le plus sympathique que j'eusse rencontré : un sourire perpétuel sur des dents de réclame, un nez en bec d'aigle et une agilité à sauter tous les murs de prison.

— Ne t'avise pas de faire ça, grommelait Mandley. J'ai obtenu qu'on te libère dans un mois !

A cette promesse, Jungli embrassait les bottes de son maître.

— C'est votre bearer ? avais-je demandé.

— Jungli, un bearer ! Lui trouvez-vous une tête à broser des pantalons ? C'est le meilleur *Shakari* (1) de Delhi. Je l'ai arraché à prix d'or au major Radley. Sans Jungli, pas de chasse possible. Il n'a pas son pareil pour soigner les fusils et pour vous trouver un tigre. Il en ferait lever un dans le palais du vice-roi !

— Alors, comment est-il en prison ?

— C'est toute une histoire... à cause d'une femme, bien entendu ! Et parce qu'Heyliott est un âne. Je le lui ai dit au club ! La femme c'est mon *aya* (2), Baturah, et le vrai respon-

(1) *Shakari* : caste hindoue qui s'occupe exclusivement de la chasse.

(2) *Aya* : femme de chambre.

sable, un grand imbécile de gendarme mahométan qui préside à la destinée des autos sur la place de New-Delhi. Jungli, pas moyen de le tenir avec les femmes, vous savez. Et Baturah est belle : une vraie Bengali. Le soir, Jungli escaladait le toit de la véranda. Je le savais bien, ma femme aussi. Mais qu'est-ce que vous vouliez faire ? Il aurait fallu renvoyer Jungli : impossible à cause de la chasse. Baturah, une coquette ! Voilà qu'elle s'amuse à faire de l'œil à Mahbud Ali, le gendarme mahométan, pour traverser la place sans danger lorsqu'elle promenait mes deux petits garçons. Mahbud Ali a cru que ça y était : il arrêtait toutes les voitures des M. L. C. (1) pour mon *aya*. Mais comme ça n'allait pas plus loin dans les faveurs de Baturah, il a fini par découvrir Jungli. Et Jungli est Hindou : il n'en fallait pas davantage pour que Mahbud Ali réussisse à mettre contre lui tous les mahométans de la police de Dehli.

« Le piège a été rapidement fabriqué, allez ! Une nuit que Jungli dégringolait de ma véranda pour regagner le *compound* (2), il tomba entre Mahbud Ali et trois comparses : « Voleur ! — Quoi, voleur ! » hurle Jungli. — « Et ça ? » disent-ils, en lui mettant un tapis sous le nez. Il pouvait bien dire qu'il ne l'avait jamais vu ! Le tapis se trouvait sous ma véranda par miracle et, bien entendu, le lendemain un chien de mahométan déclarait qu'on l'avait pris dans son salon. — « Voilà pourquoi Jungli se promène la nuit », ricanaient Mahbud Ali devant le colonel Heyliott. « Jungli est bon pour trois mois de prison ! — Six mois ! » renchérit le colonel qui voulait faire plaisir à son imbécile de gendarme. Voilà comment ils ont mis mon pauvre Jungli là où vous l'avez vu. Et tout le monde sait qu'il n'a rien volé, et tout le monde voudrait bien avoir un shakari comme lui ! Tout le monde, sauf Heyliott qui ne comprend rien aux indigènes ni à la chasse.

Quatre mois plus tard, dans le fumoir du club, Mandley me contaient le dénouement :

— Vous voyez ce grand blond qui joue au bridge ?... Là, derrière la deuxième colonne ? C'est Heyliott ! Son cher Mahbud Ali remplace Jungli en prison. Ah ! ah ! je leur avais

(1) M. L. C. : membre du Conseil législatif des Indes.

(2) Quartier des domestiques.

bien dit de ne pas s'y frotter. J'ai doublé les gages de Jungli, tant sa revanche m'a amusé. Du vrai sport ! Donc ils ont fini par le relâcher. Après les premières effusions avec Baturah, mon Jungli s'est montré plus discret que d'habitude et Baturah la belle a recommencé à regarder Mahbud Ali avec des yeux à faire des étincelles. Il fallait le voir sur sa place, en train de lisser ses moustaches et de bomber la poitrine ! Enfin, elle lui a donné rendez-vous un soir de nouvelle lune, toujours sur ma véranda. Mahbud Ali traverse mon jardin à quatre pattes et grimpe péniblement sur la véranda. « Chut ! fait Baturah. Donnez-moi la main, suivez-moi ! » Elle l'emmène dans la salle de bains, lui fait enlever sa tunique — « Attention ! chuchote-t-elle, j'entends du bruit. Restez-là, je vais voir. » Et, plus silencieuse qu'un chacal, Baturah se glisse dehors avec les vêtements de Mahbud Ali. Cinq minutes plus tard, le temps d'aller chercher Jungli, elle m'éveillait : « Sahib ! Je crois qu'il y a un voleur dans la salle de bain. Je l'ai entendu marcher et j'ai verrouillé la porte à tout hasard. Le *showkidar* (1) est là avec Jungli pour vous aider. » Je n'ai eu qu'à voir la figure illuminée de Jungli pour comprendre ! Le lendemain, trois gendarmes, Hindous ceux-là, emmenaient Mahbud Ali en chemise et je portais plainte à Heyliott pour tentative de vol. *Jolly good*, hein ! Jamais on n'a tant ri au club.



Bal officiel ce soir au Gymkhana Club de New-Dehli, officiel signifiant que Son Excellence le Vice-Roi y paraîtra. Les Anglais de haut rang apportent la plus tendre dévotion à ce qui touche de près ou de loin la royauté. Je ne vois pas d'autre explication à leur plaisir de danser sous les yeux d'un vieillard aussi respectable. Depuis une semaine, les joueuses de tennis du Club ne me parlent que de lui, et à peu près comme d'une vedette de cinéma.

De plus, ce bal a une haute signification climatologique : il clôture la saison de Delhi. Demain le Gouvernement battra en retraite devant le soleil d'avril pour aller inaugurer la saison d'été à Simla. Tout ce qui a un nom dans l'*army* ou les *Government Services* filera dans les montagnes jusqu'à ce qu'un

(1) Gardien de nuit.

autre bal officiel annonce que la température baisse et qu'on peut sans danger regagner la plaine. C'est à supposer que si le vice-roi omettait de remplir ce rôle de calendrier, les Anglais ne s'apercevraient pas de la chaleur !

Murray me pilote avec certitude. Je ne l'ai jamais vu si beau : casque à plumes, tunique éblouissante et un pantalon tellement tendu par des sous-pieds que le *brigadier général* est obligé de se laisser tomber tout d'une pièce sur les chaises, sans plier les genoux.

Notre table est celle du petit Nabab de Ginwhar, orné de diamants sur toutes les coutures et suivi d'une douzaine de courtisans olivâtres. C'est lui que Murray a failli gifler et, peut-être à cause de cela, nous offre-t-il une place d'honneur.

Sauf les Maharadjas et leur suite, pas d'Indiens. Rien que des uniformes raides, des plastrons de chemise en bois et des femmes blondes. Les décorations pleuvent. C'est très chic et très ennuyeux !

Murray, qui a finalement pris le parti de rester debout, vient à mon secours :

— Je vais vous introduire à Mrs Andrews pour la danse. Elle est charmante !

Mrs Andrews est en effet charmante, mais je parais la décevoir totalement. Quand on n'a jamais dépassé Argenteuil, on s'imagine, sur la foi de vieilles traditions, qu'un Français, à l'étranger, est une sorte de Don Juan. Vérité purement locale ! Un Français à Dehli n'est ni officier, ni haut fonctionnaire ; il n'a pas de sous-pieds... Alors !...

J'essaie de me rattraper sur la couleur locale :

— Il y a trois semaines, j'ai vu à Bénarès...

— Oui ? J'espère que vous n'allez pas me parler de la religion hindoue ou de quelque chose comme cela. Je déteste !

— Enfin l'Inde a une vieille civilisation !

— On l'appelle vieille parce qu'elle n'a jamais fait de progrès depuis mille ans, voilà tout ! Une civilisation qui marie les femmes à huit ans et les enferme pour le reste de leur vie... Des sauvages !

Et Mrs Andrews entreprend de me faire danser d'un pas raide et martial comme dansent les fils d'Albion.

— Oh ! Comment ose-t-elle s'exhiber avec ce *blackie* (1) ?

(1) Moricaud.

A côté de nous, le petit Nabab de Ginwhar entraîne une jeune fille blonde dans un tango assez disgracieux. Il a certainement entendu la réflexion de Mrs Andrews, mais n'en laisse rien voir. Sans doute songe-t-il que de telles incongruités sont inévitables lorsqu'on n'enferme pas les femmes dans des harems !

L'orchestre s'arrête au milieu d'une mesure. Deux rangs d'officiers taillent une allée parmi les danseurs, en traînant un cordon de velours rouge qui dessine des festons comme devant les personnages du Musée Grévin. Saluts, révérences. Le vice-roi et la vice-veine traversent majestueusement la salle entre les cordons de velours. Quant à Mrs Andrews, transportée par la présence vice-royale, elle m'abandonne sans regret pour un uniforme bleu et argent, qui lui vaudra la satisfaction de penser qu'elle fait exactement ce qui doit être fait ce soir.

Je me console avec R. M. G., qui ne pourrait s'intéresser aux femmes et à la danse que s'il était privé de whisky.

— Et vous aussi, R. M. G., plaignez la femme blonde qui danse avec le petit blackie ?

— Je ne la plains pas, je la condamne ! Si nous perdons nos distances avec les Hindous, nous perdrons aussi notre prestige. Et avec quoi gouvernerons-nous ?

A trois heures du matin, après le *God save the King* obligatoire, j'ai traversé la place de New-Delhi dans la voiture de Murray, toujours impeccable. Les deux horse-guards montaient la garde sous l'escalier monumental ; une patrouille circulait au pas cadencé. Il faut quelquefois tirer son chapeau à l'Angleterre : Dieu aura certainement à transiger avec elle avant de décréter la fin du monde !

#### KAPOURTHALA

Encore une nuit dans le train, nuit glacée du nord de l'Inde. Elle entre comme chez elle dans ce wagon mal joint des tropiques ; elle passe sous ma couverture avec la pousière ; elle doit se glisser sous ma peau, tant je tremble.

Je n'ose pas m'endormir, de peur de manquer la station et de filer sur quelque pic des Himalayas. S'il faisait jour, on pourrait les voir du wagon, blanches de neige, la seule neige

des Indes. Toutes les heures, les freins grincent. On s'arrête dans une drôle de gare mal éclairée; sur le quai dorment des momies recroquevillées, serrées comme des moineaux sur un fil de télégraphe. Qu'est-ce qu'elles attendent? Le train de la semaine prochaine ou la main de Vichnou pour les tirer de là? Un fantôme passe avec un seau qui bat ses mollets nus: « *Char garm!* (1) » C'est le marchand de thé hindou. Des bras sortent aux portières et tendent des vases de terre cuite. « *Char garm!* » Il fait nuit jusqu'à Ceylan. Les tigres sautent sur les bœufs endormis comme dans *le Livre de la Jungle*; les chacals hurlent au bord des villages et font frissonner les paysans.

Jullundur City! C'est ici que l'auto doit m'attendre. Le chef de gare se réveille, distribue quelques coups de pied pour marquer que je suis l'hôte de Son Altesse, et me confie à deux tuniques bleues que surmontent deux turbans blancs, les couleurs de Kapourthala.

L'auto roule dans une aube violette et la brume fait danser l'horizon comme dans un rêve. Sous les figuiers, des chariots sont garés, qui viennent de Lahore ou de plus loin, derrière leurs bœufs patients. Homme et bêtes dorment en tas compacts que la voiture submerge de poussière. Le soleil se lève, un soleil orange qui vient du Japon. Il éclaire une plaine morne et grise, la plaine des Indes, qui s'aplatit jusqu'à Calcutta.

Brusquement le décor change: des arbres, des routes goudronnées, des grilles bleues et or; une ligne de réverbères électriques que défend un policeman. Presque Deauville! Le temps d'apercevoir un palais blanc qui tient de Buckingham et de Versailles, avec d'autres styles moins définis, on me dépose à la porte de mon appartement.

\* \* \*

Le ministre de l'Intérieur me conduit à l'audience, un ministre qui a passé trois années en Touraine pour parfaire son accent français! (Quelle grâce nous vaut la faveur sentimentale de tant de petits États et que faisons-nous pour la cultiver?) Il porte un turban bleu pâle à la mode de Kapourthala, qu'il enlève, tout roulé comme un chapeau. On

(1) « Thé chaud ».

y touche malgré soi, on lui demande de le remettre et de l'enlever à nouveau, à peu près comme les sauvages doivent examiner les vestons des explorateurs.

Deux officiers sikhs montent la garde devant la salle d'audience. Ils sont bleu et argent de la tête aux pieds, même leur barbe paraît en argent, soigneusement enroulée autour de l'obligatoire ficelle. La religion sikh interdisant à ses adeptes de se couper un poil, il leur faut bien loger leur barbe quelque part sous peine de la voir, peu guerrière, tomber jusqu'aux genoux ! Tout cela, net, astiqué, contraste étrangement avec l'universelle pouillierie indienne. Il a fallu l'influence de l'Europe.

La musique plaintive d'une espèce d'orgue flotte dans le palais. Un prêtre en robe de soie psalmodie quelque part à la gloire de Viehnou. Ainsi les dieux ont-ils un spécialiste à leur disposition tandis que se traitent les affaires de l'État derrière les deux officiers sikhs. Ils s'écartent et je pénètre dans un cabinet de travail anglais. Le turban posé sur le coin du bureau, Son Altesse Jagarjit Singh, en culotte de cheval, paraît très anglais. Le teint bronzé pourrait ne venir que du soleil. Mais assez sacrifié à l'Angleterre : lorsqu'il parle, le maharadja de Kapourthala pourrait être Français.

Au fait, tous les Parisiens le connaissent. Mais ce qu'ils connaissent moins, c'est le portrait que je contemplais dans le cabinet de travail, tout en parlant de Gandhi. Un Hindou y figurait, avec une épaisse barbe noire, un embonpoint d'homme âgé qui contrastait avec la jeunesse des yeux, un aspect totalement oriental, cruel, incompréhensible.

— C'est moi, autrefois, dit l'homme mince en culotte de cheval, qui venait de passer la tige d'un camélia dans sa boutonnière.

Je me hâtai de revenir à Gandhi. Ce à quoi je pensais se serait mal exprimé dans une audience : comment ce portrait de barbare avait-il donné le souverain d'aujourd'hui, à la suite de quelle volonté acharnée d'apprendre l'Occident ? Et aussi, pourquoi s'élèvent à Kapourthala des écoles et des hôpitaux comme dans une nation socialiste, alors que la plupart des autres princes régnants de l'Inde ne dilapident que pour leurs plaisirs les *lakhs* (1) de roupies que produisent les impôts ?

(1) Lakh : cent mille roupies.

\* \* \*

J'ai déjà dit qu'un architecte français avait dessiné la nouvelle mosquée. Aujourd'hui, quinze mille fidèles sont là en prières pour la fin du Ramadan. Une belle foule, quinze mille hommes dans ces étoffes blanches, vertes, jaunes et ces hurlements de foi qui doivent résonner jusqu'au paradis.

Les quinze mille se prosternent et se relèvent tous ensemble comme les épis d'un champ de blé couchés par le vent. Une clameur immense accueille le maharadja. La même clameur sans doute qu'au moyen âge quand paraissait le souverain. Pourtant, celui-ci est sikh, presque hindou, mais il n'y a pas ici d'Anglais pour ranimer la vieille querelle religieuse. Je me rappelle une parole du poète mahométan, Mohammed Iqbal : « Les Hindous, disait-il, nous avons vécu assez longtemps avec eux pour qu'ils deviennent nos frères de race. Tandis que les Anglais, voyez-vous, tous les Européens même, ce sont des Blancs ! » Et dans ce mot de Blancs, il résumait toute une incompréhension irréparable.

Le prince Jit m'entraîne et me protège dans un tourbillon d'humanité délirante. Toute la mosquée résonne de cris rythmés comme une cloche géante. Je me débats sous une pluie d'eau de rose. Un grand-prêtre maigre, la barbe teinte au henné, monte au minaret. Le maharadja tend la main pour bénir. Il bénit des milliers de figures, naïves, brutales, transportées, les mêmes que sur les descentes de croix des musées hollandais.

Visite au Tribunal, un tribunal bleu pâle et argent, où de fiers turbans sikhs viennent demander justice et récolter tous les embêtements que la justice, avec prodigalité, répand autour du monde. Notre entrée fait sensation. L'avocat se perd dans sa plaidoirie, le juge interrompt l'audience pour me faire asseoir à sa droite. Je pense à Salomon ; tout cela est parfaitement biblique ! Le voleur se prosterne : il a dérobé deux vaches grasses et rossé le gardien. Qu'il soit conduit à la prison ! « Mais qu'en pense le Sahib visiteur ? » Le Sahib visiteur, qui n'a rien compris aux « attendu que » et aux « en vertu de quoi », débités dans un anglais à quatre-vingt-dix pour cent d'hindoustani, n'en pense pas grand chose, mais opte



pour l'indulgence. Le juge avec empressement raccourcit la peine. Le voleur m'embrasse les mains pendant qu'on lui passe deux anneaux de fer autour des chevilles. Qu'il ne se plaigne pas trop : bien des capitales d'Europe pourraient envier la prison rose de Kapourthala, où les captifs tissent des tapis en toute sérénité !

Vers le soir, usage des Indes : le chef jardinier vient m'offrir deux roses. Il s'y ajoute mille bénédictions à répartir entre les membres de ma famille. Le même ministre qui est venu le matin, me prend selon l'étiquette pour me conduire au diner. Les mêmes gardes aussi sont postés au pied de l'escalier, toujours bleu et argent, toujours immobiles.

Près de la salle à manger, un orchestre invisible joue des valse d'Europe. Les serviteurs portent des gants blancs comme à Paris, mais leur regard a je ne sais quel respect que nous ne connaissons plus. A gauche, une princesse délicieuse, en sari mauve à bordure d'argent, tissée à Bénarès ; à droite, une compatriote, chef-d'œuvre du féminin occidental. Elle se révèle imbattable sur le siècle de Louis XV et connaît chaque détail de la vie de M<sup>me</sup> de Pompadour... Tout le monde parle français : un diner à l'Élysée ne serait pas plus national !

Les trois princes discutent les « retranchements » qu'il faut imposer à la Cour. L'économie est à la mode, même aux Indes où la crise commence. Le prince Jit clame très haut qu'il vient de baisser de deux roupies par mois le salaire des ramasseurs de balles pour les tennis du palais. Mais cela n'a pas été tout seul : le chef du syndicat des ramasseurs de balles, un gamin de quatorze ans, a respectueusement montré sa mauvaise humeur. Il s'agit aussi de supprimer six éléphants, ces gouffres ambulants qui avalent de la canne à sucre et des *chepatis* (1) comme un transatlantique absorbe du mazout.

— Va pour six éléphants de moins, accorde Son Altesse, mais il faut m'en garder au moins sept !

Ah oui ! qu'on garde des éléphants. Qu'il y ait encore des chasses en palanquin d'argent comme sur les gravures persanes qui décorent la salle du trône ! Qu'on dépense encore plus ! Où allons-nous si l'Asie déserte le merveilleux et se met à compter ?...

(1) Sortes de crépes.

Mais la princesse en sari mauve me rassure. Elle raconte comme Shéhérazade : les émeraudes du maharadja de Darbangha, aussi grosses que le fond de la main, les lingots d'or du Nyzam de Hyderabad, assez d'or pour remettre la livre au pair si le Nyzam le donnait à la Banque d'Angleterre!...

### GINWHAR

Encore un palais et celui-ci de quatre cents mètres de façade! Au moins les aura-t-il dans un an, l'Altesse régnante ayant voulu marquer son accès au pouvoir et ses vingt-quatre ans par une rallonge au domicile paternel, déjà imposant. Le garage contiendra deux cents voitures, juste l'indispensable, puisqu'il en faut déjà vingt-cinq, — Rolls, Packards et Hispanos, — pour l'usage exclusif du Prince. Un peuple de coolies et de buffles barbotent dans le ciment; Waring and Gillows envoient de Londres du tapis au kilomètre et des fauteuils à la grosse.

Sur les vingt-six invités de Ginwhar, douze y restent à demeure, marchands mondains qui attendent l'humeur propice du maître. Hier, il a acheté quarante porte-cigarettes en or.

— Comme ça, parce que ça l'amusait! me confie Mrs Dugan, encore essoufflée d'émotion. C'est Gunray qui les lui a vendus, le gros à l'autre bout de la table, vous voyez? Son Altesse a regardé distraitement et elle a dit: « Bien... Je prends celui-ci et celui-ci... etc... » Quarante! Pas un de moins, je les ai comptés! Et sans demander le prix! Même si Gunray s'est montré raisonnable, je vous parie qu'il n'a pas lâché le paquet pour moins de quatre mille livres. Et pour quoi faire, les porte-cigarettes? Pour moisir dans une vitrine qui coûtera encore deux cents livres à faire venir!... Demandez-moi une bouteille de champagne, voulez-vous? J'adore ça!

L'intendant docile apporte un Mumm cordon rouge. Ce matin, on a garni mon salon privé de whisky, cognac et cigares; j'ai dû rosser Pancham qui se faisait apporter des bouteilles de vin, sous prétexte que j'en avais demandé. Quelque part dans le palais m'attendent mes cinq domestiques, ma Buick, mon cheval et mon aide de camp, Ibrahim Khan, exclusivement chargé de mon bon plaisir. Dans ma valise, des

lettres d'introduction auprès d'autres Alteses, alignant une chaîne de palais gratuits jusqu'à Colombo.

On m'offre une photo-souvenir du Nabab, encadrée d'argent massif, aux armes de Ginwhar. Le souverain y figure dans toute la gloire de ses bijoux. Gunray regarde la couronne d'un œil connaisseur : « S'il fallait la refaire aujourd'hui, soupèset-il, elle coûterait bien un million de livres ! » A ce chiffre, Mrs Dugan demande une autre Mumm. Un jeune homme déclare qu'il se contenterait du cadre et, pris d'une inspiration subite : « Moi aussi, dit-il, je vais demander une photo ! »

Le premier ministre fait le tour de la table, comme un gérant d'hôtel, soucieux de la satisfaction de ses clients. Un ingénieur lui serre la main avec une figure d'extase reconnaissante : il vient d'obtenir pour sa Compagnie la mission d'électrifier Ginwhar. Depuis six mois, il dîne à cette table, distribuant les pots de vin et attendant sa commande.

Son Altesse s'ennuie. Son Altesse, seule avec les invités dans l'immense salle de bal, conduit en bâillant son orchestre de trente musiciens argentins, retenus à grands frais au milieu de l'Inde. Voilà pourquoi les invités sont indispensables, invités ou marchands. Ils ont des femmes qui dansent et sans lesquelles tout ce luxe ne servirait à rien. Elles font ce qu'elles peuvent, les femmes. Elles rient et boivent, mais elles ne peuvent pas se multiplier : il faudrait la clientèle d'un palace de la Côte d'Azur pour que ce palais ne paraisse plus désert.

\*  
\* \*

On m'avait promis une danseuse authentique, mais le ministre de l'Intérieur essayait vainement depuis trois jours de la faire venir. Elle s'était amourachée d'un certain Djikar et le Djikar ne voulait pas la lâcher, fût-ce contre tout l'or du palais. Chaque soir, Son Excellence m'invitait à dîner en annonçant l'attraction et chaque soir s'excusait.

— Une femme si convenable ! gémissait-il en saccageant son turban vert ; ce Djikar ne vaut pas la corde pour le pendre et si je le fais pincer par ma police, elle voudra encore moins danser !

La femme si convenable, — elle s'appelait Barneja, — finit pourtant par céder au Gouvernement. J'aperçus dans l'obscurité du jardin une figure collée à la vitre, qui nous regardait

manger avec curiosité. Mais il fallait encore mettre la main dessus, ce qui demanda un bon quart d'heure de chasse entre les figuiers. Enfin, soit que les passions durent peu sous les tropiques, soit que le Djikar eût besoin d'argent, Barneja se laissa prendre avec ses musiciens, fière de son entrée comme une étoile au Casino de Paris. Une bien pauvre étoile en vérité, qui eût mieux fait pour notre imagination de rester derrière la vitre. Ce n'était pas qu'elle fût laide, Barneja : ce qu'on pouvait voir de son visage sous un petit voile de tulle brodé d'étoiles et de croissants de lune donnait juste envie d'ôter le voile. Mais le reste du costume faisait pitié : une tunique de soie artificielle avec des franges dorées comme en vendent les boutiques d'ameublement ; là-dessous, un pantalon bouffant sans couleur et des chaussettes à carreaux, de vraies chaussettes d'homme, qui tenaient lieu de bas et d'escarpins.

Elle dansa.

Au moins disait-on qu'elle dansait. Mais elle se contentait apparemment de glisser à petits pas sur le tapis. Plus les deux hommes accroupis au coin de la porte s'acharnaient sur leur cithare, plus elle-même paraissait indifférente et peu soucieuse de s'abandonner à ces délires musicaux où excellent les danseurs russes. Des clochettes d'argent étaient cachées dans le bas du pantalon bouffant. Elle s'en servait pour rythmer sa marche, toujours plus uniforme et monotone, conduite en cercles égaux, les mains croisées sur sa poitrine. Elle chantait, si cela encore s'appelle chanter... c'est-à-dire qu'elle lançait indéfiniment les mêmes notes, dans le même ordre, avec ces durs éclats de la gorge qu'ont aussi les Chinois et qui font frissonner. Sans doute ceux qui connaissaient sa langue réussissaient-ils à trouver une variété dans les paroles.

J'ai médité par la suite sur l'art de Barneja, sans réussir à le comprendre ; mais assez pour ne plus me permettre de le critiquer.

Il aurait probablement fallu voir des douzaines de Barnejas pour commencer à les apprécier. Dans les domaines qui nous sont étrangers, la monotonie est presque toujours affaire d'ignorance ou de non-habitude. Pourquoi, par exemple, tous les visages paraissent-ils se ressembler dans un pays où nous débarquons pour la première fois ? Le chant de Barneja où j'entendais sans cesse les mêmes notes devait être en fait pro-

digieusement nuancé, puisque les Hindous, lointains ancêtres de notre musique occidentale, distinguent le huitième de ton, le quart de notre intervalle minimum !

\* \* \*

C'est à Ginwhar que je contemplai pour la première fois un harem, en fait un mur circulaire d'une douzaine de mètres de hauteur, aussi lisse qu'un mur de prison, et dont on pouvait faire le tour sans voir d'autre entrée qu'un couloir en chicane, gardé militairement. Seul le Nabab y pénètre, avec les femmes et les eunuques.

Parfois les pilotes du régiment d'aviation de Delhi survolent le harem au ras des toits. Évidemment Mahomet n'avait pas prévu l'aéroplane ! Le Nabab adresse au vice-roi une lettre indignée ; on rédige au milieu des rires des jeunes secrétaires une réponse apaisante, exagérant la vitesse des avions de chasse. Quant aux épouses survolées, loin d'envoyer des baisers aux aviateurs, elles se cachent pendant leur passage. Une sottise tradition littéraire transforme en captives les pensionnaires de harem. Captives elles le sont, mais bénévoles ! Un chien tenu à la chaîne toute sa vie ne s'échappe pas si on le détache quand il est vieux. Si les épouses du Nabab sont jeunes (et on me l'a affirmé), elles appartiennent à une lignée de femmes enfermées depuis une cinquantaine au moins de générations.

Chez les Hindoues règne une claustration un peu moins rigoureuse, le *pardah*, en sorte qu'on réussit parfois à les approcher, jamais à leur parler. Elles se considéreraient comme déshonorées si un homme, plus encore un étranger, s'entretenait familièrement avec elles. Leur mari ou leurs fils ne le toléreraient pas et, dans aucun pays du monde, les femmes du peuple ne sont aussi décentes que celles qu'on coudoie dans les rues de Bombay ou de Calcutta.

Pancham, auquel j'ai demandé où il avait laissé son épouse, m'a répondu dans son petit nègre : *khoti*, *Sahib*, c'est-à-dire à la maison. De fil en aiguille, j'ai appris que M<sup>me</sup> Pancham évoluait dans une pièce de deux mètres sur trois, avec une fenêtre grillagée pour toute lumière. Les enfants vont aux provisions. Elle-même, à certains jours de l'année, peut sortir en se voilant décentement la face. De cela, Pancham est fier.

Il répète : « Ma femme est *purdah* ! » du même ton qu'un ouvrier français dirait : « Nous possédons une petite maison de campagne où nous allons le dimanche ! »

Les épouses du Nabab de Ginwhar ont une Rolls à leur disposition. On l'amène tous rideaux baissés et on tend un voile opaque entre la sortie du harem et la portière de la voiture. Comme leurs Altesses féminines aiment à pêcher à la ligne, on leur a construit sur le bord de l'étang une petite loggia qui les abrite de tout regard indiscret; les seuls poissons qui les contemplent expient leur crime dans les casseroles du palais! S'il leur plaît de faire quelques pas dans la campagne, celle-ci est d'abord fouillée minutieusement par une patrouille qui chasse tout citoyen mâle à dix lieues à la ronde. Encore est-ce là une faveur royale : le *Simon's report*, digne de foi, affirme que dans le Rajputana une femme n'a pas le droit de sortir de chez elle pour puiser de l'eau, même si le puits est devant la maison et la maison en pleine jungle!

Un avocat indigène m'avait un jour entraîné au tribunal de Lucknow. Même décor que dans tous les tribunaux du monde : une barrière derrière laquelle trônait la justice, noire, mais majestueuse; devant, le public, accroupi sur ses talons malgré les chaises que l'Administration britannique a cru devoir disposer dans la salle. Comme partout, rien que des hommes et je ne parvenais pas à voir d'où venaient les réponses au juge.

— Où donc est le témoin? On dirait une voix de femme!

— C'est bien une femme en effet. Elle est là-dedans.

Je vis devant la barre une bizarre boîte en étoffe suspendue à un brancard : la voix sortait de la boîte. La déposition de cette femme *purdah* était indispensable en justice et on l'avait amenée sous une couverture. Lorsqu'elle eut terminé, deux coolies passèrent le brancard sur leurs épaules et la boîte disparut en se balançant.

— Incompréhensible!

— Qu'est-ce que ça prouve? rétorqua mon avocat? Si cette femme était Française, elle n'aurait même pas le droit de vote. Ici, elle peut au moins mettre son bulletin dans l'urne en se faisant porter par ses domestiques!

\*\*\*

Miss Mayo, pour écrire *Mother India*, semble avoir parcouru l'Inde en tous sens, à la recherche des monstruosités qu'elle pourrait citer. Lorsqu'on lit *Mother India*, on se laisse honnêtement persuader que la plus dégradante corruption règne sur toute la péninsule. La bête noire de miss Mayo est le mariage hindou, « mariage d'enfants ». A l'entendre, on charge un garçon de huit ans et une fille de cinq de fonder un foyer! Il est exact qu'on les marie, mais les choses en restent là et les enfants continuent de jouer chez leurs parents respectifs; le mari n'est tenu de donner à sa femme qu'une poupée!

Le système ne semble pas produire de plus mauvais ménages qu'ailleurs. Son seul inconvénient grave est le veuvage prématuré des épouses. En 1921, l'Inde comptait cent mille veuves âgées de moins de dix ans! Pour y remédier, le gouvernement a fait voter le *Sardar Act*, interdisant le mariage au-dessous de dix-huit ans pour les garçons, de quatorze pour les filles... Le *Sardar Act*, qui punit les délinquants d'une forte amende, semble jusqu'ici s'être révélé surtout comme une magnifique opération fiscale.

Je reçus à Dehli un petit carton par lequel Kashi Nath Rustomji m'invitait au mariage de sa fille, le vrai mariage, puisque sa fille avait treize ans. Le carton annonçait qu'à sept heures du soir j'aurais à me trouver au domicile de l'époux et qu'on y formerait le cortège! En tête venait un orchestre qui emplissait la rue de miaulements bizarres, puis une centaine de coolies, portant sur la tête d'énormes lampes à acétylène. Tout cela projetait sur les bazars des ombres extravagantes et nous devions faire penser à un défilé de cirque. Mais il n'y a pas de cirque aux Indes : les quarante automobiles n'emmenaient que des invités. J'étais écrasé entre des turbans roses, des crachats de bétel et des ventres débordants. Derrière notre voiture venait une Ford, couverte de fleurs des roues au volant. On y avait dressé une sorte de trône, sur quoi l'époux tout vêtu de blanc se tenait accroupi. Un page muni d'un parasol l'abritait apparemment du clair de lune. On regrettait que la Ford ne fût pas un éléphant...

Chez Kashi Nath Rustomji, on avait dressé des tentes. Quelques femmes timides, dont le sari ne laissait voir que les

yeux, se cachaient derrière une douzaine de Parsies émanicipées, au teint aussi pâle que des Anglaises. Le couple nuptial s'assit sur les marches de la véranda. Après une longue litanie, un Brahmane attacha le poignet de l'époux à celui de l'épouse par une guirlande de fleurs : la fille de Kashi Nath était mariée. Elle n'avait plus qu'à donner à son mari un enfant tous les dix mois et nous qu'à célébrer l'événement en changeant de tente pour manger avec nos doigts une foule de choses immangeables.

Heureuse jeune fille, qui n'avait pas seulement épousé un homme, mais toute une famille; qui habiterait chez ses beaux-parents jusqu'à leur mort; qui le plus souvent recevrait les ordres de son mari par l'intermédiaire de sa belle-mère! Heureuse jeune femme, dont l'horizon se bornerait au mur du *zénahah*; parfois un coin de Delhi entre les volets de son coupé; tous les soirs le diner de famille avec tous ses beaux-frères et belles-sœurs!...

Relevé les préceptes suivants dans le *Padmapurana*, livre sacré fixant la conduite de l'épouse hindoue : « Il n'y a sur terre pour une femme mariée d'autre dieu que son mari. Le meilleur travail qu'elle puisse faire est de chercher à lui plaire par sa parfaite obéissance... Que son mari soit infirme, âgé, désagréable, odieux, débauché, joueur ou ivrogne, qu'il soit fol ou sans honneur, qu'il soit aveugle, muet, sourd ou bancal, sa femme devra toujours le regarder comme son dieu, le chérir et ne lui donner aucune cause de mécontentement... La femme est faite pour obéir à tous les stades de sa vie : comme fille, elle doit obéir à ses parents, comme épouse à son mari et à sa belle-mère, comme veuve à ses fils!... Une femme ne doit jamais manger avant que son mari ait lui-même fini de manger. S'il jeûne, elle jeûnera; s'il est triste, elle sera triste, gaie s'il est gai! S'il chante, elle tombera en extase; s'il danse, elle le regardera avec délices; s'il parle de choses érudites, elle l'écouterà avec admiration... Si son mari part et lui demande de l'accompagner, elle partira avec lui. S'il lui dit de rester, elle ne quittera pas la maison pendant toute son absence. Jusqu'à son retour, elle ne se baignera pas, elle ne lavera pas ses dents, elle ne peindra pas ses ongles. Elle ne mangera qu'une fois par jour et, la nuit, ne s'étendra pas sur un lit... »



Quelle force mystérieuse pousse aujourd'hui ces épouses-esclaves à s'affranchir? Où trouvent-elles, jeunes filles, l'audace de lutter contre des préjugés millénaires pour conquérir leurs diplômes? Le *Times* publie la photo de M<sup>lle</sup> X..., reçue docteur ès lettres. Électrice et éligible, M<sup>lle</sup> X... se prépare à la vie publique. Née dans le harem, elle pourra être ministre à quarante ans, mais jusque-là au moins restera dans le parti de l'opposition. Parfois une bagarre de manifestantes et de policières oppose les unes aux autres ces femmes modernes. Bombay s'enorgueillit d'un détachement féminin armé de bâtons qui sait faire régner l'ordre dans les rues.

Une Indienne sur mille, peut-être moins, s'évade de la tradition. C'est assez pour entraîner les autres à plus ou moins longue échéance. Tandis que les ministres des Nababs défendent, obstinés, le crépuscule des dynasties absolues, Leurs Altesses traversent la mer pour s'instruire des mœurs occidentales et rasant au retour les murs des harems. Si leurs sujets n'ont pas les moyens de voyager, ils ont de moins en moins ceux d'entretenir plus d'une épouse, luxe périmé. L'épouse unique, plus proche de l'homme, réussit à se faire entendre.

L'autorité patriarcale hésite et vacille comme en Europe. Les femmes, en même temps que les coolies, apprennent les premiers gestes d'indépendance. Quelque génie malfaisant semble avoir appris à la fois à toutes les classes opprimées qu'un mystérieux avenir se prépare.

#### VERS LE DOMINION DES INDES

Retour de Ceylan. Le *Mooltan*, britannique du fond de la cale à la pointe des mâts (sans oublier, hélas! le pont A et le bar où l'on s'assomme), vient sous le feu du phare de Gardafui, la « chandelle italienne » de Paul Morand. Dans quelques heures, nous passerons peut-être à deux mille pieds au dessus du *Georges-Philippart*. Je l'imagine couché sur le côté, plongeant imperceptiblement dans le sable; des poissons méfiants s'en approchent avec lenteur. Là-bas, dans la baie de Djibouti, la carcasse du *Fontainebleau* doit encore apparaître. Lui aussi a brûlé, mais l'incendie, découvert par les officiers du bord, dans la mer Rouge, put être gardé secret. Forçant de vapeur,

le paquebot réussit à atteindre Djibouti, et les passagers, à l'escale, le virent flamber de la côte.

Et combien d'autres, anglais, allemands, espagnols, dorment sur la route sous-marine de l'Orient? Combien de vies aussi? Je pense à un petit cimetière dans la concession française de Changhaï, où j'ai passé deux heures à chercher la tombe d'un enseigne, d'il y a soixante ans... Disparu. Mais Changhaï était là, avec ses kilomètres de quais et ses gratte-ciel. Pour combien de temps? Tien-Tsin, Changhaï, Hong-Kong, l'Indochine, la Birmanie, les Indes, pour combien de temps?...

Et nous avons la crise : la ligne de navigation française de l'Extrême-Orient n'a plus qu'un service tous les quinze jours; la ligne anglaise des Indes maintient son service hebdomadaire avec des navires presque vides... Tous ceux qui sont morts pensaient-ils que l'Extrême-Orient risquait d'échapper si vite?

Le *Mooltan* ramène des officiers anglais en permission. L'un d'eux m'a dit qu'il resterait en Europe : « Oh! je ne suis pas spécialement pessimiste, mais ils poursuivent leur damné programme de la Table Ronde. En ce qui me concerne, on parle de mettre des officiers indigènes dans mon régiment. Alors, vous comprenez... je demande mon transfert! »

Je comprends. Il y a des choses qu'un officier britannique n'admettra jamais. Et cela évoque la complainte des vétérans de Saïgon qui sirotent leur pernod à la terrasse du Continental : « De mon temps, quand un coolie te disait ça, tu pouvais lui f... une bonne rossée! »

Dans une brochure de propagande, achetée à Madras, j'ai relevé le passage suivant, où Gandhi s'adresse aux Anglais : « J'admets que vous soyez nos chefs... Je n'ai pas d'objection à ce que vous restiez aux Indes, mais, bien que vous soyez nos chefs, vous y resterez comme serviteurs du peuple... Vous pouvez conserver les richesses que vous avez déjà prises à ce pays, mais vous n'en ferez pas de nouvelles... Nous tenons votre civilisation pour l'antithèse de la civilisation... Vous ne devrez plus rien faire qui soit contraire à nos religions; vous ne mangerez plus de porc, à cause des mahométans, plus de bœuf, à cause des Hindous... Vos écoles et vos tribunaux sont impropres : nous voulons que nos anciennes écoles et nos anciens tribunaux soient restaurés. Le langage national de

L'Inde n'est pas l'anglais, mais l'hindoustani : vous aurez donc à l'apprendre... Nous ne pouvons plus admettre que vous dépensiez pour les chemins de fer et pour l'armée. Vous pouvez craindre la Russie, nous pas : lorsqu'elle viendra, nous saurons lui faire face... Nous n'avons plus besoin de vêtements européens, ni d'aucun article importé... »

J'ai passé la brochure à trois jeunes Hindous qui se rendent en Europe pour leurs affaires : « Quelle utopie ! ont-ils répondu. Les Anglais ne changeront pas. Quant à notre ancienne civilisation... le monde ne recule jamais ! »

L'un d'eux surtout, Sharadananji, ancien étudiant de Cambridge, veut voir dans l'Inde de demain une nation moderne. Il me fait sans cesse lui parler de la France, et rêve de Polytechnique, de nos avions, de notre T. S. F.

— L'éléphant indien est entravé, dit-il, mais attendez qu'il se libère ! Alors vous verrez l'industrie fleurir chez nous, comme en Europe. Pourquoi nous ne produisons que des matières premières ? Parce que l'Angleterre veut pouvoir nous vendre ce qu'elle fabrique. Regardez ça !

Et lui aussi m'a passé une brochure où un congressiste convaincu avait récapitulé avec indignation tout ce qu'un Hindou utilise chaque jour de produits importés, depuis la pâte à dents jusqu'aux épingles. Il en indiquait une centaine, sans compter les parfums. Je tentai d'expliquer à Sharadananji qu'en se passant de ces produits, il aggraverait la surproduction.

— Si vous en souffrez, me répondit-il, que pourrions-nous dire, nous qui n'avons plus le droit que de consommer ? Il est grand temps que l'Angleterre réalise les promesses qu'elle nous a faites l'an dernier. Mais tenez ! Voici une autre statistique, et pas indienne, celle-là, mais établie par l'Institut de statistique de Berlin ! En prenant pour base la production de chaque pays pendant l'année 1928, on donne le pourcentage de leur production respective en 1932.

Je regardai : les pays européens s'étiolaient entre 50 et 80 pour 100, mais l'Inde marquait 118 !

Une immense carte du monde décore le fumoir du *Mooltan*. Une carte où l'on ne voit d'abord que les colonies anglaises, les lignes de navigation anglaises, les câbles sous-marins anglais. C'est un peu désobligeant. Pourtant, en regardant

mieux, on s'aperçoit que le reste figure en pointillé. (Je connais personnellement l'éditeur de la carte, c'est un grand ami de la France. Il ne l'a pas fait exprès : malgré lui, le monde non britannique lui apparaît toujours en pointillé !) Petite querelle d'amour-propre, parfaitement surannée d'ailleurs : après tout, les Anglais sont nos amis d'enfance, de vieux Européens comme nous. Nous nous sommes bien chamaillés, mais notre fortune reste rivée à la leur : que les Chinois, par exemple, jettent à la mer les Anglais de Changhai, notre concession n'en aura pas pour six mois. Le monde est un grand Changhai où John Bull et Marianne se chipent réciproquement les bons morceaux, mais n'admettent pas qu'un troisième larron se mette de la partie. A mieux examiner la carte du fumoir, j'y vois, hélas, bien du bluff ! Ces larges taches roses qui prolongent l'Angleterre, Australie, Canada, Sud-Afrique, servent-elles beaucoup à leur métropole ? Les Dominions sont aujourd'hui calqués sur un pays d'Europe.

Une seule vraie colonie subsiste, l'Inde. J'écris vraie, parce qu'elle semble répondre à toutes les définitions de la colonie : on y trouve, — on y trouvait ! — des matières premières ; d'innombrables situations officielles et privées pour les Anglais avec les moyens de les rétribuer largement ; 325 millions de clients voués à acheter tout ce que fabriquent les usines du Royaume-Uni ; enfin, pour sauver la face, 325 millions d'indigènes auxquels enseigner les bienfaits de notre civilisation... avec la certitude apaisante qu'ils préféreront toujours la leur !

Aujourd'hui tout se détraque. Ces mêmes indigènes prétendent vendre cher les matières premières que l'Europe n'a plus de quoi payer ; ils s'indignent que les ministres des provinces touchent cinq cent mille francs de traitement et exigent que chaque fonctionnaire soit indigène. Ils parlent de fabriquer eux-mêmes et boycottent nos marchandises. Enfin, lassés de nous admirer, ils prétendent que nous les laissions libres de penser et vivre à leur guise.

Un vieil Australien, qui s'en retournait mourir dans le Surrey après une éphémère royauté des laines, s'approcha lui aussi de la carte :

— Mauvais, maugréa-t-il... Vous connaissez le fameux théorème de Marx qui démontre la faillite à plus ou moins

longue échéance d'une société capitaliste fonctionnant en circuit fermé ?

— Ai-je à faire à un communiste mathématicien ?

— Mathématicien peut-être, mais communiste, je le voudrais : j'aurais moins d'inquiétude... Pour en revenir à Marx, le diable d'homme avait raison : cette crise est simplement la réalisation de son théorème, car de plus en plus le monde fonctionne en circuit fermé. Trop petite la planète ! Trop de moyens de communication ! Trop d'unité ! Les principaux bénéfices d'une colonie ne sont pas les mines qu'on y découvre ou les usines qu'on y monte, mais les besoins qui naissent dans la colonie, chez les colons et surtout chez les indigènes. Prenez les cent dernières années : pendant le *xix<sup>e</sup>* siècle, l'Europe a peuplé l'Amérique, elle a exploité l'Afrique et l'Orient ; en 1914, où les choses commençaient à se gâter, la guerre a procuré par ses dégâts dix bonnes années de travail. Aujourd'hui, quelle terre allons-nous peupler ? La planète Mars ! Autrement dit, tout a une fin et l'époque coloniale dure déjà depuis quatre ou cinq siècles.

— Cela veut-il dire que nous manquerons de tout ?

— Probablement pas, puisque tout le monde veut travailler. Vos Hindous eux-mêmes délaissent Vichnou et Sivah pour monter des usines électriques ! Apparemment la terre continuera de tourner et les biens de ce monde viendront à la portée d'un plus grand nombre... Mais peut-être viendront-ils à Marseille dans un cargo battant pavillon indien. Et l'Europe, tristement, se rappellera ses merveilleuses aventures d'autrefois, les caravelles qui prenaient la route des Indes...

Le *Mooltan* s'engage prudemment dans le Canal de Suez. Un pilote est monté à bord pour cette navigation difficile : c'est ici qu'on passe de l'Orient à l'Occident.

A tribord, invisible dans la brume, le mont Sinaï.

Quelle Histoire sainte a raison ? Le berceau du monde était-il tout près à tribord ou bien à Bénarès ? Et de quel côté sera dans l'avenir le centre de cette planète trop petite ?

JACQUES LE BOURGEOIS.

---

## SPECTACLES

### La symphonie inachevée

Il est rare que des impressions diverses s'accordent pour nous offrir une heure parfaite. *La Symphonie inachevée*, film musical qui obtient si beau succès au studio de l'Étoile, est une de ces réussites. Une aventure de Schubert en sa jeunesse : l'histoire véridique paraît-il de cette symphonie qu'il ne termina jamais. Véridique ou un peu transformée, je ne sais ; en tout cas l'anecdote est charmante et les images qui l'expriment semblent nées de ces ombres romanesques que font ondoyer en nos esprits le chant et la musique. L'enregistrement (que ce mot est lourd pour exprimer cette belle rêverie !) de certaines œuvres et des thèmes les plus célèbres du tendre et dramatique Schubert, est d'une beauté enchantée. Et les personnages qui agissent et parlent devant nous ont ici un droit mélancolique à n'être que des ombres. Fantômes de vieilles amours, d'heures qui furent, avec tant de jeunesse, joyeuses, anxieuses ou douloureuses, passions desséchées comme des fleurs d'herbiers, cette résurrection grise et noire vous sied délicatement et cette aventure jouée au théâtre par des êtres de chair, de relief et de couleur, perdrait tout son attrait de songe et d'évocation.

Le personnage du jeune musicien pauvre, génial et passionné, âme où tout se transforme en harmonie involontaire, est esquissé avec beaucoup de tact, et le jeune acteur qui l'incarne, tout naïf et songeur sous ses graves lunettes, Hans Jaray, est charmant. Tous les épisodes entre lui et la dévouée petite amie, fille de ce pittoresque prêteur sur gages, sont d'une familière et comique bonhomie. Schubert n'a encore jamais lu les œuvres de Goethe. C'est cette première

amoureuse qui, lorsqu'il passe sous sa fenêtre, jette à ses pieds le livre de « lieds » du grand poète.

Et Schubert s'en va, lisant les poèmes jusqu'à ce que l'un d'entre eux chante en lui avec la musique qui le complètera à jamais dans la mémoire des hommes. A l'école, — où il fait une classe d'arithmétique aux enfants, — peu à peu, sur le tableau noir s'inscriront les chiffres de la portée, puis les notes, et la chanson naîtra, s'envolera, répétée en chœur par tous les bambins enchantés. Voilà des traits d'une invention pleine de simple grâce, qui nous rendent indulgents pour certains autres moments moins bien venus.

Mais que j'aime cette vague de satin blanc, « traîne » d'une jeune étourdie qui ondoie en « lorelei » perfide, précédant un rire et plus tard des larmes et rompt, à chaque fois, le prestige symphonique ! La première fois, c'est chez une Altesse qui pourrait peut-être protéger Schubert. Après des péripéties plus ou moins fâcheuses et ironiques, Schubert s'assied au piano, joue, conquiert l'attention du mondain et capricieux auditoire. Ici, en entendant le suave, le parfait orchestre de l'opéra de Vienne et en voyant simplement ce jeune homme au piano, nous pourrions trouver un désaccord entre l'image et l'audition. Nous n'en sommes pourtant pas choqués, car nous avons toujours la sensation que le songe de ces ombres mouvantes naît de la musique sorcière et que c'est en entendant la symphonie que nous nous imaginons voir cette soirée d'autrefois, ces uniformes, ces élégances désuètes, ce vieux salon et, au piano, ce jeune homme que fut Schubert.

Mais voici la jeune femme vêtue de blanc. En retard... elle est jolie, capricieuse, insolente avec gaieté. A peine assise, elle chuchote avec son voisin et puis éclate de rire. Et ce rire inconvenant rompt le sortilège. Schubert se lève, irrité, et part. Nous avons le sentiment que toutes les ombres vont peut-être aussi disparaître. Ce rire ample, frais, sonore, est une sorte de défi du réel jeté aux chefs-d'œuvre de l'art, qui sont au delà du temps et de l'instant et commencent à survivre dès qu'un maître les a créés. Schubert, disgracié pour sa fuite indignée, est néanmoins nommé professeur de musique des jeunes comtesses Esterhazy. Et le voilà parti pour le château hongrois. Une des jeunes comtesses est la rieuse.

Et Schubert, qui croyait avoir laissé à Vienne une petite



amoureuse et lui être fidèle, s'aperçoit à ses dépens que cette rieuse est une coquette bien séduisante. (Et quelle voix admirable possède l'interprète, Martha Eggerth!) Ah! qu'elle chante bien la *Sérénade*, se servant de chaque note, de chaque son, de chaque mot pour avouer au jeune professeur, — qui lui a pardonné son rire, — qu'elle l'aime et veut être aimée de lui, employant ainsi pour le convaincre l'amour même qu'il a exhalé en ce chant divin. Un mariage entre eux? impossible. Schubert réexpédié à Vienne par un père prudent reviendra en Hongrie pour assister aux noces de la belle rieuse avec un autre. Il lui apporte en présent la Symphonie, achevée pour elle avec tendresse et douleur. Il la lui joue!...

Mais, au même point de l'inspiration sublime, l'infidèle rieuse pleure et s'évanouit. Sa traine de satin blanc étouffe une seconde fois sous son écume les chants ondoyants et mystérieux des génies de la jeunesse. Schubert déchire les pages finales. En souvenir de ce triste amour son œuvre restera inachevée. Et il part dans les champs moissonnés qui, au temps des épis, les cachèrent, lui et elle, heureux et furtifs. Le chemin le conduit, rêveur, vers une petite chapelle de la Vierge, et nous entendons s'élever du cœur triste la prière ailée et palpitante, l'appel céleste de l'*Ave Maria*.

Cette esquisse abrégée, car combien d'autres chants ont retenti, et nous ont charmés, ne donne qu'une bien imparfaite idée de la beauté ingénieuse de cette petite œuvre. Puisse-t-elle, cette symphonie, indiquer aux cinéastes toutes les ressources qu'ils pourraient trouver en cette même idée. Je sais bien que *l'Apprenti Sorcier* de Paul Dukas ne connaît pas à l'écran le même bonheur que ce charmant épisode Schubertien. C'est que des artistes en tous genres sont ici nécessaires, pour réaliser mystérieusement l'accord de l'image et de la musique. Espérons que quelques-uns réussiront encore à dérouler, né du rythme musical, celui des images. Et qu'ils supprimeront enfin les paroles « parlées » si laides et si vaines!

### *Rose de France* au Châtelet

Voilà une opérette joliment divertissante que les parents et les enfants peuvent applaudir ensemble. Pensez donc! des costumes et des décors éblouissants, — à moi les adjectifs!...



Roger Bourdin à la voix séduisante comme jeune premier, la belle Brégis comme héroïne, Monique Bert et Bach formant le couple à la fois moliéresque et conte de fées de la soubrette retorse et du cuisinier farceur et galant; des inventions comiques, des duos passionnés, des fêtes royales, des voyages, des auberges, des guet-apens, des palais, du poison, l'Espagne, les bohémiens, les galériens; une « camerera Mayor » qui est Arnaudy, c'est-à-dire d'une fantaisie et d'un comique échelonnés; de la vraie pluie, des vrais jets d'eau, des chevaux et des carrosses, des traîtres, des personnages que l'on est enchanté de retrouver réunis là comme par hasard en ce pharamineux mélange de féerie, de drame historique, d'opéra comique et de music-hall...

Ouf! Respirons. Savez-vous bien que par moments on se croit, en cette opérette, dans *Hernani*, dans *Ruy Blas*, dans *Carmen*, dans un drame de Sardou et une illustration de la *Pêcheur* de Henri de Régnier? Savez-vous bien que c'est une aventure insensée et, paraît-il, historique, c'est-à-dire pleine d'erreurs comme tout ce qui a la prétention d'être historique, mais ce qui nous est bien égal puisque nous allons voir *Rose de France* pour nous amuser, ce qui nous rend aussi crédules qu'il sied en de pareilles circonstances. S'amuser au théâtre, c'est un état qui ressemble à certain amour: On sait bien que l'on n'entend que des balivernes; que rien de tout cela n'est vrai, ni vraisemblable, et que, par-dessus le marché, tout cela a déjà beaucoup servi. Mais, ma foi, tant pis; nous voulons nous régaler de tous ces mensonges et répondre comme Martine: « Et s'il nous plait, à nous, d'être bernés?... »

Or, ici, tout est si incroyable que cela ressemble étonnamment à ce qui aurait bien pu arriver. Marie-Louise d'Orléans, fille d'Henriette d'Angleterre et nièce de Louis XIV, s'est prise de fol amour pour un jeune sculpteur, Beauval, rencontré chez sa lingère. Beauval la croit de modeste condition; elle lui dit se nommer Frivolette et comme il lui offre ses roses préférées, la Rose-de-France sera l'emblème de leur amour. Cela, d'autant plus justement que, fiancée, mariée au roi d'Espagne, l'infortunée Marie-Louise doit partir rejoindre à Burgos son époux inconnu... Auparavant un duo tendre a été chanté par elle et par Beauval dans les bosquets de Versailles. Musique roucouillante. Sons filés de Roger Bourdin de la plus suave

séduction. Oh! que le public aime ces romances, qu'il est doux de voir réunis un jeune homme et une jeune fille « que tout sépare » et qui trouvent moyen malgré les plus insurmontables difficultés de se retrouver, juste à point, pour chanter leur air et se jurer une fidélité sans fin!

Ce triomphe, qu'impose la passion à de terribles circonstances, est déjà un délice pour les auditeurs, avant même que les voix ne s'accordent. Et que ce bosquet est propice, en son beau décor de Versailles! Propice aussi à la découverte, à l'altercation de Beauval et d'un « seigneur » furieux de le trouver en « duo » avec une fille de France. De là, insultes de cet officier et soufflet de Beauval en réponse. Ce pour quoi il sera arrêté, envoyé aux galères. Rassurez-vous. Sa bien aimée le fera évader et il la suivra jusqu'en Espagne où elle se rend obéissante et désespérée, à travers mille péripéties, pittoresques à souhait, et là, il sera le vertueux bonhomme qui a été forcé et parlera autant que Figaro et réussira en toutes choses et dira leur fait aux traîtres et aux puissants et sauvera le roi Charles II que les gitanes voulaient brûler et finalement épousera sa princesse qui, cédant sa place, par ingénieux et imprévu stratagème, à son ambitieuse fille d'honneur, réalisera son rêve à l'envers des contes de fées (où l'on est toujours roi et reine à la fin), en épousant son humble Beauval. Pour vivre heureux, vivons cachés... Oh! oui, c'est compliqué, mirobolant, mirifique, extravagant, superbe et saugrenu, et tout se déroule en vitesse, à bride abattue, mais on ne s'ennuie pas une minute et on ne cesse d'être ébloui, subjugué par la richesse et la beauté des costumes et des décors.

Celui de la fête de Versailles, les parterres devant le palais illuminé entre de hauts jets d'eau bruissant et montant et scintillant, est d'une réussite somptueuse; et les montagnes Pyrénées où cheminent sous une vraie pluie d'orage les carrosses de la reine en voyage vers l'exil et l'époux royal, avec sa suite, ses fourgons, ses cavaliers, de vrais chevaux, s'il vous plaît; puis la chambre dorée du palais de Burgos et l'entrée du roi et de la fausse reine à Madrid, dans leur carrosse d'or, fêtés par une foule en costumes admirables; tout cela compose un spectacle qu'il faut aller voir. Et j'oublie les danses, celles des bohémiens comme celles des enfants prodiges, — bravo, petite Luzia! — les ensembles brillants et

bien réglés, les scènes comiques de Bach ; et tout cela baignant à la fois dans les prestiges de la lumière et l'agrément d'une gentille musique tour à tour amoureuse ou fanfaronne. C'est vraiment : « Gai ! gai ! Marions-nous. » Mais surtout, avec un autre...

Une petite fille se réjouissait non loin de moi de toutes ces merveilles. « Eh bien ! lui dit sa mère, au moment du départ, es-tu contente ? C'était beau, dis ? » Alors, la petite, éperdue d'admiration, révéla son plus frappant souvenir : « As-tu vu ? dans la belle chambre dorée de la reine ?? — Quoi ? — Eh bien... il y avait une bougie ! »

Voilà. De nos jours, la bougie aux yeux des enfants est devenue féérique. Ne la soufflons plus sans respect.

### Danses

Clotilde et Alexandre Sakharoff ont donné un gala de danses au Théâtre des Champs-Élysées. Leur succès fut tel qu'ils danseront encore le 19 décembre. Je ne me retrouve jamais devant cette belle scène aux proportions vastes et ces hauts rideaux gris qui font un cadre si harmonieux aux danseurs et à leurs ombres, sans penser à toutes les danses que j'ai admirées là. Je revois la belle Argentina, ses arabesques impeccables, à la fois stylisées et passionnées ; je subis ses puissances vibrantes, je réentends ses castagnettes inimitables et le rythme de ses talons, et j'imagine encore, — le souvenir étant propice aux ombres, — celle de sa plus pure attitude, inspirée par les rythmes de Granados. Je revois la charmante Argentinita, petite, délicate et minutieuse, si jolie en ses costumes populaires espagnols, si délicieuse en l'expression diverse des réjouissances de leurs contrées. Enfin m'apparaît Lisa Duncan, incarnation lumineuse des rêves qui se font visibles et deviennent rythmes, formes, épanouissements de chair et de couleur. J'ai si souvent exalté la beauté de ses danses que je les retrouve, au jardin de ma mémoire, comme autant de filles-fleurs et que je peux cueillir sans qu'elles se fanent jamais. En novembre, Lisa Duncan dansait à Bruxelles, au Théâtre Royal de la Monnaie. Elle y reparut, jeune femme triomphante et dans tout l'éclat de son talent sur cette même scène où, tout enfant, elle débuta aux côtés d'Isadora, son

éducatrice première et en souvenir de laquelle elle porte le nom de Duncan.

Au Théâtre des Champs-Élysées, elle dansa parfois avec Pomiès, ce danseur original et chéri de la foule qui, en ses fantaisies ironiques ou acrobatiques, déployait un talent très particulier à la fois rare et un peu vulgaire. Quand il dansait avec Lisa, il semblait incarner la réalité, tentant de séduire l'art et la poésie. Lisa, dans ses voiles flottants et botticellesques de zéphyr et de printemps, s'alliait gaiement avec ce jeune homme en chandail, aux épaules robustes, à la taille mince, aux pas désinvoltes. Qui n'a été ébloui par ces « numéros » bizarres, hallucinants, où il simulait la fuite? Fuite presque immobile qui, par le prestige de l'artiste, devenait pour le spectateur une course éperdue? Et dans cette danse « au bord du Danube » où il entraînait, en cercles enivrés, la jeunesse exquise et ardente de la valseuse Lisa, danse qui se finissait par le repos ondoyant du beau couple étendu... Hélas! Pomiès est mort. Nous ne le reverrons plus. Il est mort, en plein talent et en pleine jeunesse. Je n'avais pas encore eu l'occasion de lui dire un adieu ému, en souvenir des instants si vivants que je lui dois et qui dansent encore en mes pensées, alors que lui s'est étendu pour jamais, comme à la fin de la valse heureuse.

Et, voilà quelques semaines, ce sont donc les Sakharoff que nous avons applaudis sur cette même scène et devant les mêmes rideaux gris. Ces hauts rideaux ne sont-ils pas ceux d'une alcôve magique d'où s'élancent les formes des songes? Ceux qui dansèrent les Sakharoff furent souvent plaisants en leur variété bariolée. Clotilde Sakharoff a des grâces rondes de corolles. Et c'est pourquoi elle est particulièrement heureuse dans des pas arrondis à larges envolées, évoquant la jeunesse et l'ingénu plaisir. Sa danse de *la Jeune fille au jardin* est le type de sa parfaite réussite et elle y est charmante avec sa jupe fleurie, ses bras en couronne et je ne sais quoi d'épanoui et de dénoué à la fois dans la suite et l'ondoisement des cadences qui évoque la guirlande et la cueillette. Elle danse fort bien aussi en costume de Pierrot lunaire, un double pas avec Alexandre Sakharoff vêtu du même pyjama évoquant *Au Chœur de la Lune*; la musique fuguée enlace deux thèmes distincts qui ne se rejoignent que pour se désunir, et les deux

danseurs semblent être chacun l'illustration de l'un de ces thèmes. Alexandre Sakharoff est un mime fort singulier; il sacrifie volontiers sa danse à ses attitudes. Mais je le regrette, car s'il est, avec un amusant sens du fantasque, un Arlequin qui se mue en Colombine ou en Pierrot, selon les faces de son ingénieux costume et les évolutions de la musique de Chabrier, il est aussi un danseur plein d'inventions agiles, — tel son numéro du danseur de cordes, bleu et rose, — et de réussites caricaturales. Son Louis XIV, en costume si exactement saugrenu, faisant saluts, révérences et pas de ballets, sur la musique de Couperin, est une marionnette d'époque en sa pompeuse minauderie et sa grimace corporelle. Il a été charmant en papillon, virevoltant, sans costume imitatif mais évoquant par ses couleurs, — noir, brun, blanc et feu, — les « Vulcains » qui se chauffent au soleil dans les sentiers déjà automnaux. Frémissant, capricieux, bizarre, imprévu, il fut en cette composition, qui aurait pu par son inspiration être assez banale, fort fascinant par je ne sais quoi de sorcier et sa folle apparence animée un moment par magie.

### Papillons

Les papillons de la collection Fruhsdorfer qu'expose le Muséum, — en plusieurs tranches se renouvelant de mois en mois, — ne sont plus animés que par le rêve de ceux qui les contemplent. Mais qu'ils sont beaux ! J'en avais déjà admiré la plus grande partie boulevard Raspail, cet été, avant que le Muséum les abrite momentanément et dans l'espoir de les garder toujours. Au boulevard Raspail, leurs milliers d'ailes se confondaient peut-être un peu dans la fatigue éblouie du spectateur. En exposer moins, limiter les splendeurs, ne réunir qu'un choix et à tour de rôle, fut une idée excellente. Je n'ai pu voir les deux premières séries exposées, mais j'en ai admiré la troisième et me promets bien de ne pas manquer les suivantes.

Quel gagnant de la Loterie nationale aura la bonne idée d'employer cet argent, dû à la chance et au hasard, à l'achat de cette unique et incomparable collection Fruhsdorfer ? Le Muséum est trop pauvre pour l'acquérir et il faut donc qu'un généreux donateur la lui offre, augmentant ainsi ses richesses

savantes d'un trésor inestimable au double point de vue scientifique et artistique. Quelle inspiration ont toujours puisée et puiseront encore les maîtres de la décoration en tous genres, des étoffes aux vitraux, dans ces rapports de couleurs et aussi les signes, les lignes, les pointillés et les arabesques dessinés et peints sur ces ailes étalées, aiguës ou arrondies, larges ou délicates, épanouies ou étroites en leurs velours, leurs gazes, leurs soies, leurs transparences ou leurs opacités? Voulez-vous que nous nous penchions ensemble, un instant, sur ces vitrines magiques?

Emprisonnées par espèce, les réunions ingénieuses de ces ailes forment parfois une étoffe presque ininterrompue, le drapeau d'un pays d'illusion, l'oriflamme d'un guerrier solaire, un pan du voile d'une apsara. Ils semblent, dans leur vitrine spéciale, être pareils. Eh bien non! chacun d'eux diffère imperceptiblement de son parent, de son frère. Chacun d'eux, par un détail qui le fait lui-même, est une personnalité à part, grâce à un dégradé dans sa teinte ou une variation légère en ses dessins. Et qui peut songer qu'ils sont faits d'écaillés minusculemment imbriquées, en face de ces gracieux *Parnassus* du Turkestan en gaze blanche pointillée de pois bruns, ponctuée de pois rouges? Les *Pieridæ* d'Australie ont des orangés vifs, des bordures de feu; leurs ailes sont arrondies et dentelées, leur « envers » a des transparences de verrières. Cette variété de *Tachyris Nero* de Sumatra flambe de tons rouges, roses et dorés comme nos vignes-vierges d'automne; les *Ixias* citrons ont aussi ce jaune de certains feuillages...

Mais ils ne sont pas des « papillons-feuilles ». Ceux-ci nous offrent de nombreux spécimens étonnants de forme, d'aspect, de couleur, de qualité, de signes végétaux, vivaces ou séchés, de ce mimétisme qui inspira à M. Alphonse de Chateaubriant sa noble *Réponse du Seigneur*. Ces veloutés bruns et violets de Java semblent épanouis comme des « pensées » sombres, des fleurs ayant décidé de s'envoler avant que naisse leur cinquième pétale. Rien de plus beau que ces brunes ténèbres de l'aile dont le haut se mue en bleu nocturne. L'ai-je cru? Ces sataniques *Memnon* bruns et feu, et ces noirs qui seraient effrayants s'ils n'étaient d'un noir de rêve, et ces fils de Ceylan d'une élégance paradisiaque en leur

robe bleu-de-ciel ne sont-ils pas aussi beaux ? Et ces *Hebonura* des Célèbes dont la pointe de l'aile est une flamme, et ces grands bleus et bruns de la Nouvelle-Guinée ? et les dessous féeriquement chinés des *Aganphaetes* de Colombie, ces Siamois de teintes sombres et chaudes, ces Tonkinois fauves comme des lions et ceux-ci dont j'oublie le nom et dont les ailes inférieures toutes tachetées semblent les palettes d'un petit dieu négligent... lesquels préférez-vous ?

Ne comprenez-vous pas que la préférence est ici impossible ? Les inventeurs du harem et des paradis de houris devaient être des collectionneurs de papillons... Voici des *Zeucidias* aux contours de corolles ; mauves et bruns, au centre de leur corps étroit, des touffes de petites plumes se disposent entre les ailes et semblent le « cœur » de leur fleur ; les grands *Prothoe* chatoient, les *Charaxe* sont d'or et de soleil... Mais voici les ocellés : les *Taenaris* de Nouvelle Guinée ont des yeux de paon et, sans jeu de mot, ces yeux qui ne sont que des formes ont un regard maléfique. Quelques-uns, — je n'ai pu retenir tous leurs titres et noms, — ont l'irisation et la dureté des coquillages. D'autres semblent les traces durables des pas d'une race inconnue. Les *Uranis* nocturnes, couleur d'ombre, sont striés de rayons de lune et les noirs papillons de Formose semblent vêtus, comme des danseurs, de bizarres culottes bouffantes pointillées de signes cabalistiques. Voici des Sphynx que nous nous étonnons de contempler immobiles, car nous connaissons d'eux surtout la vibration qui nous les rend invisibles ; les nocturnes mystérieux, ces immenses et terribles *Saturnides* ocres, beiges et velus, dans les ailes desquels se découpe une vitre de mica translucide, une petite fenêtre sorcière ouverte sur on ne sait quel infini. Voici des montagnards de l'Inde, de velours vert pâle, fils de neige et de lune, d'un faite d'Himalaya ; et tous les métalliques d'un bleu d'étincelles, d'un vert électrique et les monstres d'Afrique aux larges ailes d'or brun, les *Ugandas* nègres, parés barbarement ; et parmi ces *Zalmoxis* changeants deux papillons vermillon tombés là, en deux gouttes d'un sang céleste, entre leurs frères blancs ou bruns.

Voici des Américains du Sud ténébreusement veloutés comme des chevelures ou des regards, ou striés de jaune tels des serpents ; les indo-malais de nacre et de plumes ; les *Tenopalpus* et les *Armandia* des montagnes de l'Inde et de la



Chine, les *Leptocircus* de Sumatra qui ressemblent à des petits poissons plats et nacrés aux queues aiguës. Certains sont diaphanes; d'autres sont riches et sourds comme des lapis; ceux-ci sont des miniatures de marqueterie brune et ambrée (ils sont ou provençaux ou hongrois ou syriens); d'autres encore cueillis dans les Alpes de Suisse ont des verts duvetés de naissants edelweiss. Ces blancs légers, sur lesquels se dessinent des lignes brunes ou marron, sont d'une distinction de forme et de couleur exquise comme les robes d'été d'un grand couturier, lequel aurait pu créer aussi ceux-ci, — de Sikkum, — ayant deux ailes grises et deux ailes couleur de terre cuite.

Bandes de velours violet sur des tulles gris; velours brun dont les extrémités sont trempées de neige; arabesques dont la régularité vient du « pliage » subi par les ailes naissantes dans l'étroit étui de la chrysalide, touchée mystérieusement par la lumière, et imprégnée des vertus d'un sol par ses feuilles et son suc, ses radiations, ses sortilèges, et participant de ses puissances autant que la souterraine pierrerie; lignes, cercles, points, taches, poudres, contours, couleurs, nuances, ocellures en formes d'yeux, d'astres, de lunes, de planètes et d'anneaux, que de signes pour nous inintelligibles, que d'hiéroglyphes encore indéchiffrés! Quel génie humain, un jour, en trouvera le sens et groupera pour en faire des mots tous ces signes? Qui trouvera le jeu de ces algèbres, le sujet du « puzzle », le résultat du rébus, la formule du secret, le grand rythme orchestré de ces notes éparses et nous révélera peut-être une réponse à tant de questions indiscreètes que, vis-à-vis de la nature, nous nous posons toujours en vain?

### Pastels

Dans la préface, aussi charmante que documentée, écrite par M. Claude-Roger Marx en tête du catalogue de l'exposition Seligman, *Le pastel français du xvi<sup>e</sup> siècle à nos jours*, il revendique les *vertus mâles* du pastel. Et, un peu plus haut, je lis le mot : *pollen*. Oui; à propos du pastel on peut parler « du pollen qu'on dirait emprunté aux fleurs ». Or, tout pollen est mâle, nous le savions déjà. Et qui peut disputer ce qualificatif aux admirables, aux créateurs pastels de La Tour? Cette exposition expose plusieurs œuvres du maître de Saint Quentin; ils sont



parmi les plus beaux. Je n'ai aucune compétence en matière artistique et me hâte de dire que je n'ai aucun droit au titre de critique d'art; je suis une visiteuse parmi beaucoup d'autres et j'écris ici des impressions qui sont tout à fait profanes. Mais, ne peut-on, même sans « s'y connaître », cueillir au passage le souvenir d'un visage, d'une couleur, d'un bouquet? Ces visages de La Tour, d'une vie intense, ce Louis XV, bellâtre et gourmand, et qu'on a envie d'embrasser, cet abbé Pommyer, bien portant de corps et d'âme et tout prêt à nous absoudre, ce maréchal de Belle-Île, peu rassurant malgré son grand air et ce masque de Voltaire d'une narquoiserie toute proche de nous et qui sourit ironiquement de tout ce qu'on va dire en admirant son peintre, et cette « préparation » du ma-que de femme émouvante déjà comme la vie de l'art prête à naître, toutes ces faces, plus durables que notre apparence périssable, nous suivent des yeux quand nous passons.

Les pastels de Nanteuil, — Mazarin, Colbert, Fabert, — un portrait d'homme, sont d'une sévérité de trait qui s'allie à une délicatesse de couleur extrême; les Perronneau ont le duvet bleu de la prune; les Lenoir nous séduisent par leur particulière qualité; M<sup>me</sup> Labille-Guiard nous amuse par son étonnant portrait « entulaillé » si l'on peut dire, de M<sup>me</sup> Poisson, la mère de M<sup>me</sup> de Pompadour, et nous séduit par l'aspect aimable du comte de Montciel. Et quel charme en ce *Portrait de femme âgée*, de Claude Bonnet, traité avec la minutie délicate et fragile d'une étude de feuille sèche! Boucher, Coypel, Nattier, Fragonard, Greuze, Hoin, Rosalba, etc., que de noms célèbres!

Mais passons aux *xix<sup>e</sup>* et *xx<sup>e</sup>* siècles où s'inscrivent aussi bien des noms fameux. Je ne peux que passer, admirer, de Degas, cette *Femme au chien*, cet *Arlequin* jaune, si solidement bateleur; cet *Avant la course*, dont les chevaux semblent nés de la vapeur de l'herbage, et cette *Dansouse bleue*, encore irréaliste et qui ne se précisera que tout à l'heure en donnant aux spectateurs l'illusion dont elle se dépouillera. Ce *Parc*, de Delacroix, est mystérieux; son *Tigre* est duveteux comme un parterre de fleurs jaunes... Ici quelques portraits séduisants de Manet; des Monet, des Sisley, sans grand prestige; quelques gracieux Berthe Morizot; un ravissant Mary Cassatt; de lourds Renoir; un Vuillard charmant dans les tonalités

blanches et écruës : portrait de M<sup>me</sup> Charlotte Lysès se passant sur la bouche un bâton de rouge.

Certains *modernes* n'ont déjà droit qu'à l'épithète de *démodés*. Mais, avec quelle clarté sans âge fleurissent les admirables couleurs des bouquets d'Odilon Redon ! Ses fleurs ont une transparence, une vivacité, une fraîcheur inouïes ; elles sont à jamais visitées par la lumière du jour où elles furent cueillies et mises à tremper en ce vase vert, en ce vase noir. Bien des peintres ont excellé dans cet art difficile du portrait de fleurs, capté leurs contours, leurs attitudes, leurs teintes, mais Odilon Redon, en sa délicatesse astucieuse, devine leur secrète magie, exprime ce rêve ardent de la couleur qui dure à peine plus que la flamme. Son *Coquillage* est là aussi, luisant, nacré, salé, rose, d'une complexité mystérieuse et tout irisé de ce bourdonnement muet que nous entendrions, si nous pouvions le saisir et l'appliquer à notre oreille. Chatoyant, secret, il semble après s'être à peine entr'ouvert, refermé prudemment sur son rêve.

### M. Max Reinhardt au Théâtre Pigalle

J'ai été ravie par la mise en scène de *la Chauve-Souris* au Théâtre Pigalle. Mais je ne veux empiéter en rien, ici, sur les prérogatives de M. Louis Laloy. A lui, la partition de Johann Strauss, les mérites de l'orchestre et de son chef, M. Korngold ; à lui les trilles et la voix de rossignol de M<sup>me</sup> Schoene et la voix ravissante et pleine tour à tour de langueur et de feu de la délicieuse M<sup>lle</sup> Novotna ; à lui, le bel « organe » tendrement comique du ténor Alfred, — c'est-à-dire de M. Dorlini, — et les couplets bien décochés du prince Orlofsky, — Roger Tréville, — d'une si humoristique bonne tenue ; « à lui, les chœurs », à lui la moitié de tout. *La Chauve-Souris* appartient à un genre d'opérette tout particulièrement hybride : « Je suis souris, vive les rats ! Je suis oiseau, voyez mes ailes... » disait jadis celle de La Fontaine. Je suis toute musique... voyez la liste de mes chanteurs, semble dire cette fantaisie ; je suis comédie, voyez quels sont mes acteurs : Jules Berry, Carpentier. Je suis music-hall de par Dorville et Pasquali, et je m'intitulais d'ailleurs jadis *le Réveillon* de Meilhac et Halévy... Mais je viens d'un livret allemand et suis « réadaptée » en

français par M. Nino. On n'est pas plus *Chauve-Souris*...

Voilà peu d'années une très bonne troupe viennoise vint donner des représentations au Théâtre Pigalle de cette même *Chauve-souris*. Malgré les prestiges des chanteurs célèbres, de l'orchestre parfait, nous nous étions assez ennuyés, en partie à cause du texte allemand, en partie de la mise en scène si banale et si lourde. La fête chez le prince était navrante; une danseuse essayait en vain de l'égayer par une danse valsée sur le célèbre *Beau Danube Bleu*, — par la suite on fit appel à Lisa Duncan dont le talent inventa, je crois, cet admirable solo de valse. Malgré tout, ces soirées présentaient pour les amateurs un grand attrait musical certes, mais non un plaisir spectaculaire.

Sous la baguette de cet autre chef de l'orchestre du rythme et des couleurs de la comédie, *la Chauve-Souris* devenue une pièce de la fantaisie la plus diaprée secoue son manteau de cendre et nous apparait, drôle, chatoyante, mouvementée. Cette vieille farce du Second Empire finissant, et où Meilhac et Halévy avaient mis encore tant de comique innocemment vaudevillesque, reprend la saveur de ces livrets qu'ils écrivaient pour Offenbach.

Avec un sens remarquable, — pour un étranger, — de la scène parisienne, a été faite la distribution des rôles. Grâce à M. Reinhardt, nous avons vu enfin notre Jules Berry dans le rôle de Gaillardin, se livrer à tout son talent arlequinnesque; les folies de Gaillardin, la cocasserie du personnage, tout cela lui sied à ravir et il entre avec le talent le plus souple, le sens le plus agile de la mesure, dans le rythme dansé, chanté, parlé, de cette opérette-comédie. Car le mouvement général ne s'interrompt jamais; il est réglé, rythmé, endiablé, comme si la musique et la danse ne cessaient pas tout à fait, mais cédaient pour un instant le rythme des pas et du chant à celui du jeu. Et cela est, dans son genre, admirable, car l'entraînement de l'auditeur ne peut ainsi jamais cesser. Toute cette aventure ne vaut que par l'excès même de sa blague; cela a été parfaitement jugé par M. Reinhardt; pour sauver ces imbroglios de leur enfantin arbitraire, il faut les situer dans l'invraisemblable et dans la folie, dans une sorte de féerie de réalité. Tout y devient insensé dans le familier avec cette sorte de facilité que nous ne voyions qu'au cinéma et que M. Reinhardt,

avec un bonheur hardi, a su porter à la scène en y ajoutant tous les prestiges de la présence directe, des couleurs et des êtres de chair.

Les effets d'escaliers, dans les films de René Clair nous les avons déjà remarqués. Ici, le petit « colimaçon » du dernier acte permet bien des drôleries et enfin le groupement sur-élevé de nombreux personnages dans l'ensemble final. Et il est aussi bien ingénieusement utile, cet escalier en spirale, à la danse acrobatique et envolée de Pasquali. Celui-ci sous les ailes noires de sa cape, chauve-souris humaine bondissant aux murailles, s'agrippant, planant, palpitant et redescendant après une danse de la plus voltigeante agilité, étalant ses ailes sombres, disparaît par la fenêtre ouverte sur la nuit... tel le *Spectre de la Rose*.

Le décor du premier acte, — le salon de Gaillardin à Baden-les-Bains, — et ses salins roses bonbon est du charme le plus ironique, au point de vue « mode »; — décors et costumes sont de M. Kainer. — Le deuxième acte, où les machineries perfectionnées du Théâtre Pigalle permettent les changements instantanés, pivotants ou tournants, est un long enchantement. Le début est dans le hall au pied d'un grand escalier à la courbe large. Pour monter au buffet, alors que la scène s'élève pour céder la place à l'autre décor, un couple de danseurs gravit les marches en valsant et nous avons l'impression que, les gravissant avec eux, nous avons vraiment changé d'étage et de salon. Puis l'on passe en tournant du buffet au jardin d'hiver, si joliment éclairé de lanternes oranges couleur du pantalon d'uniforme de l'élégant prince Orlofsky, et enfin dans la salle de bal où règne aussitôt une surprenante atmosphère de fête légère véritable et non de fête théâtrale. Les grands lustres à globes opalins et à gaz, les rideaux amarante, les laquais, les tables du souper, les chants, les danses, les folies des invités et des invitées, les pas étincelants de Pasquali, — M. Furet, — malicieux animateur de toute cette somptueuse plaisanterie, les robes amusantes, toute cette suite, cette série de ballets admirablement et comme naturellement réglés, — par Grete Wiesenthal, — ballets qui entrelaçant les groupes, tour à tour unis ou défaits, les couples « échevelés », les danseurs excités exécutant de mirobolants « cavaliers seuls », juchant les femmes sur les

tables pour la danse ou les chansons, tout cela est d'une verve, d'une fantaisie et d'une animation jointes à une invention si multiple dans le bonheur et le brio des détails que le public enthousiaste salua cette fin d'acte d'une longue ovation.

Le dernier acte où Dorville, impayable en gardien de prison, mène le jeu est, en son contraste voulu, non moins réussi. Tous les fêtards sont venus accompagner Gaillardin à la prison ; les uns sont attelés à un vieux liacre ou trônent le prince et la charmante Adèle, femme de chambre de Gaillardin (Lotte Schoene), et toutes ces blagues sont désuètes et divertissantes ; Dorville les coffre tous ; la prison nocturne abrite ainsi les amours clandestines et enfin la scène où Gaillardin vient reprendre son poste de prisonnier et trouve sa place prise par Alfred, faux Gaillardin arrêté dans sa propre demeure Gaillardine où il flirtait avec M<sup>me</sup> Gaillardin, pendant que lui, l'époux légitime, se rendait secrètement au bal Orlofsky... cette scène est du plus haut comique.

Mais vous connaissez toute l'histoire et comment Gaillardin avait voulu, à ce bal, tromper sa femme avec elle même, fausse comtesse masquée et chanteuse passionnée de czardas frémissantes comme des flammes. Les deux trompeurs se pardonnent et le chœur final unit en un gai triomphe les auteurs et les victimes de la plaisanterie, des imbroglios, des infidélités légitimes, et de tous les déguisements du plaisir.

C'est un spectacle exceptionnel, un feu d'artifice et d'art, un bouquet de talents et d'accents divers, une de ces rares réussites dues à la fois à un remarquable animateur et au grand luxe des moyens parfaits.

GÉRARD D'HOVILLE.

---

CHOSSES VUES

---

## ÉLECTIONS ESPAGNOLES

(16-28 novembre)

*Bilbao, jeudi 16 novembre.*

A Bilbao, se heurtent l'esprit révolutionnaire des cités industrielles et les vieilles traditions basques. Le cartel des gauches y a été formé en vue des élections par l'ancien ministre socialiste Indalecio Prieto et par l'ancien président du Conseil radical-socialiste, M. Azaña. Celui-ci tient précisément ce soir une réunion.

M. Azaña, chef au masque volontaire qui a gouverné l'Espagne avec une main de fer depuis deux ans, compte à la fois de grands ennemis et des partisans fanatiques. De plus, excellent orateur, il sait se concilier un auditoire. Mais ce soir, s'il réussit effectivement à obtenir les acclamations d'une bonne partie du public, la beauté de son discours ne peut désarmer ceux, fort nombreux, qui sont venus avec l'intention bien arrêtée de lui rappeler les épisodes les plus fâcheux de son ministère. A plusieurs reprises les interrupteurs crient notamment : Casas-Viejas.

Depuis l'ouverture de la campagne électorale, le nom de ce petit village andalou revient constamment. Le 10 janvier dernier de nombreux habitants, fanatisés par les déclarations révolutionnaires des communistes et des anarchistes, procla-

mèrent dans le village le communisme libertaire. L'alcade leur abandonna la municipalité, mais la garde civile ayant refusé de se soumettre se barricada, non sans qu'il y ait eu un garde tué. Or le gouvernement commençait à s'inquiéter de l'anarchie grandissante : quels ordres donna-t-il ? Quoi qu'il en soit, les gardes d'assaut (formation récente de la République) envoyés sur les lieux ne se bornèrent pas à faire prisonniers les coupables ni à fusiller ceux qui résistaient. Ils exécutèrent d'abord sans jugement trois hommes arrêtés dans leur demeure et dont certains n'étaient pour rien dans le mouvement. Puis, arrivant à la maison du chef des révoltés qui refusa de se rendre, ils fusillèrent avant de donner l'assaut les onze prisonniers, dont un malade arraché de son lit, qu'ils traînaient avec eux. Pour réduire les assiégés, qui tiraient sur eux, les gardes se décidèrent à employer des grenades incendiaires, après avoir refusé de faire sortir les femmes et, sauf un, les enfants. Bientôt de la maison en flammes allaient essayer de s'échapper une petite fille et son père ; tous deux furent immédiatement abattus à coups de feu. Les autres assiégés, quatre hommes et une femme, périrent carbonisés.

Dans les réunions publiques, le tragique souvenir de cette affaire est toujours évoqué et chaque fois impressionne douloureusement les électeurs.

*Madrid, vendredi 17 novembre.*

Combien de gens également ont été brimés durant ces dernières années et ne le pardonnent pas aux partis qui avaient le pouvoir ! Cette nuit j'ai fait le trajet Bilbao-Madrid avec un capitaine qui impliqué, dans une conspiration, avait été déporté huit mois au Rio de Oro, à Villa Cisneros où il était plus mal traité qu'un prisonnier de droit commun. Or, la conspiration qui lui avait valu ce traitement était, affirme-t-il, inexistante.

De tels actes d'arbitraire sont certainement pour beaucoup dans la réaction très forte qui se fait sentir ici. Les partis de gauche, qui sentaient leur impopularité, ont fait tout leur possible pour empêcher les élections, avouant que le moment leur était défavorable. Les extrémistes ont même tenté de renverser la situation par le terrorisme, en calculant que celui-ci aurait pour effet soit d'entraver la propagande des

droites, soit de les amener à une réaction violente, prétexte à une mise hors la loi. Fort heureusement ce plan a échoué tout à la fois par suite du courage doublé de prudence des droites et de la fermeté du gouvernement de M. Martínez Barrios. Aussi les incidents qui ont eu lieu étaient-ils isolés.

Le comte de Lizarraga, ancien ministre de la monarchie, me parlant aujourd'hui de ces actes de terrorisme et des menaces d'insurrection, m'exprime la crainte que l'Espagne ne soit fort longue à retrouver un équilibre politique.

— Certes, ajoute-t-il, la journée d'après-demain s'annonce comme un succès des anti-marxistes; les dernières élections municipales, puis celles au tribunal des Garanties constitutionnelles ont établi le divorce des anciennes Cortès et de l'opinion publique, ce qui a amené le Président de la République à ne pas renouveler sa confiance à M. Azaña, quoique la majorité parlementaire ait été fidèle au ministère. Mais malgré la quasi-certitude de l'avance des droites l'avenir reste assez sombre, d'abord, par suite du manque d'unité des partis modérés qui auront de la peine à se mettre d'accord sur un programme positif, ensuite à cause des difficultés que rencontrera l'œuvre de redressement. Songez qu'on a commencé à détruire l'unité nationale avec les statuts régionaux! Quant à l'anarchie, on ne pourra vraiment y mettre fin tant que seront en place les municipalités actuelles. Là où des municipalités monarchistes avaient été élues au fameux scrutin du 11 avril 1931, on les a parfois remplacées d'office par des assemblées composées de gens dont M. Lerroux a avoué que souvent ils avaient été choisis parmi les échappés du bagne. Comment s'étonner alors que tant de propriétés aient été mises au pillage par des bandes ayant à leur tête des conseillers municipaux, voire l'alcade!

CE QUE DIT LE COMTE DE ROMANONES

*Samedi 18 novembre.*

A Madrid, la propagande électorale se termine aujourd'hui sans troubles. La capitale a revêtu une physionomie d'une animation extraordinaire : des bandes de propagandistes, très souvent composées de jeunes femmes et de jeunes filles,



parcourent les rues en distribuant des tracts. Des automobiles revêtues d'affiches ou munies d'appareils sonores faisant entendre la voix des principaux candidats traversent tous les quartiers de la capitale. Les murs des maisons sont recouverts d'affiches multicolores incitant à voter pour telle ou telle candidature. Les socialistes ont affiché la reproduction d'une splendide école, ajoutant que pour en avoir de semblables il fallait voter pour eux. Malheureusement ils se sont trompés et ont reproduit une école construite sous la dictature. Quant aux droites, elles représentent le plus souvent les récentes scènes de pillage. Les partisans de l'action populaire de M. Gil Robles se montrent particulièrement actifs; n'avaient-ils pas été jusqu'à lancer des tracts par avions? Mais leurs adversaires, n'ayant pas prévu ce mode de propagande et se trouvant par là en infériorité, l'ont fait interdire par le gouvernement.

Aussi certains organes de droite ne se font-ils pas faute d'accuser celui-ci d'agir contre eux avec partialité. Toutefois le comte de Romanones qui, toujours très actif, vient de mener la campagne à Guadalajara, me déclare ce matin, qu'à part les incidents inévitables, il doit reconnaître que les élections se préparent dans une atmosphère de liberté. Sans doute ses fils ont-ils été arrêtés hier à la suite d'un discours, mais ils ont été peu après libérés et de telles erreurs d'agents subalternes n'attachent pas la correction du scrutin.

— Quant aux résultats escomptés de celui-ci, me dit l'ancien président du Conseil, il s'avère complètement favorable aux droites. Dans ma circonscription je suis certain que toute ma liste passera, car j'ai pu constater tous ces derniers temps combien les citoyens et en particulier les cultivateurs étaient mécontents des désordres continuels et des prétendues réformes sociales qui, au cours des deux premières années de République, les ont mis dans une situation économique des plus difficiles. En outre, nombre de gens ont été favorisés par les actes d'arbitraire commis sous le gouvernement de M. Azaña et voteront avant tout pour faire échec aux gauches.

Les habitués de la politique espagnole s'étonnent de trouver l'illustre homme d'État libéral parmi les candidats de droite. Ce changement de position est cependant tout naturel dans les circonstances actuelles. De même qu'en homme d'honneur le comte de Romanones reste fidèle à la monarchie,

en bon patriote il n'a pas hésité à entrer dans une coalition, dont bien des membres sont réactionnaires, pour libérer le pays d'une politique dont la poursuite serait, à son avis, catastrophique.

Il ne s'agit plus seulement de savoir quelle équipe dirigera l'Espagne, ni même dans quel sens sera orientée sa politique, mais bien de décider si l'expérience collectiviste entreprise va être développée et bouleverser de fond en comble l'organisation traditionnelle de la nation. En même temps, les gauches ont si brutalement brimé les catholiques que bien des gens, même en dehors des cléricaux, s'inquiètent de la violation de la liberté de conscience de la grande majorité de la nation. Enfin la plupart des patriotes sont indignés des statuts régionaux qu'ils considèrent comme fort dangereux pour l'unité du pays. C'est pourquoi une entente a été possible entre tous les éléments fidèles aux traditions espagnoles et opposés à la révolution menaçante. Les listes de droite comptent des gens dont l'alliance eût jadis stupéfait l'opinion : anciens ministres de la dictature et, mieux, parlementaires libéraux, monarchistes loyaux et catholiques ralliés à la couronne, traditionalistes et fascistes, l'anti-marxisme a uni tous ces hommes et même, dans certaines provinces, les radicaux.

Pour le dernier jour de la campagne électorale ont lieu diverses réunions, toutes très courtes, afin de pouvoir diffuser successivement les discours. Je me rends à deux d'entre elles, tout d'abord à celle des monarchistes de la « Rénovation espagnole », en faveur de la liste des droites. Un grand enthousiasme règne dans la salle où trois orateurs doivent se faire entendre ; parmi eux, un exilé dont le discours transmis par radio a été enregistré sur disques. C'est M. Calvo Sotelo, ancien ministre de la dictature, élu député aux Cortès constituentes, puis au tribunal des Garanties constitutionnelles et qui, poursuivi par la dernière Chambre comme tous ses anciens collègues, a dû se réfugier à l'étranger. Un moment d'intense émotion traverse la salle quand le président annonce que la parole est à M. Calvo Sotelo, dont on va entendre la voix lointaine, puis on a beaucoup de peine à empêcher un public trépidant d'acclamer... le disque aux passages les plus marquants du discours !

Un instant après je me trouve au théâtre de la Comédie où M. Miguel Maura, un des fondateurs de la République qu'il voulait conservatrice, expose son programme. L'auditoire nombreux et élégant applaudit autant que celui des droites aux critiques très vives formulées contre la politique de M. Azaña. En revanche, une partie seulement du public suit M. Maura quand il s'attaque aux droites : devant la violence des luttes actuelles bien peu de gens se bornent en effet aux solutions moyennes et la plupart des anti-marxistes, quelles que soient leurs opinions, veulent avant tout éviter de faire le jeu des révolutionnaires en s'élevant contre la réaction.

## MADRID VOTE

*Dimanche 19.*

Les élections se passent par le beau temps, ce qui est heureux, car devant bien des bureaux de vote on fait longuement la queue pour aller voter, tant l'affluence est grande. De nombreuses femmes, des religieuses même n'hésitent pas à attendre ainsi, sans se laisser troubler par des altercations qui sont parfois destinées à les effrayer et à les faire renoncer au vote. Dans toutes les classes sociales on déploie une grande activité pour que le scrutin ait lieu dans des conditions normales : n'est-il pas symptomatique que le duc d'Albe préside aux opérations de l'un des bureaux ?

Parfois des incidents surgissent entre bandes opposées, mais tout se borne à quelques coups et dans le cas le plus grave à une auto renversée. On aurait pu craindre bien pis, alors qu'à Valence plusieurs propagandistes de droite ont été assassinés avant-hier. Mais, outre les mesures de police prises par le gouvernement dans la capitale, les Madrilènes montrent à l'occasion de ces élections beaucoup d'esprit civique. Sans perdre leur calme ils manifestent un intérêt aux affaires publiques, qui établit que la prétendue indifférence des Espagnols en matière politique n'existait qu'autant qu'aucune grande idée n'était en cause.

Dès le début de la soirée on commence à se préoccuper des résultats ; beaucoup de monde assiste aux opérations de dépouillement dans les sections. Très vite on se rend compte que

deux listes sont nettement en tête : celle de droite et celle des socialistes. Quant aux partis du centre, c'est partout pour eux la déroute. La liste Lerroux-Maura, à laquelle on s'accordait généralement à attribuer un grand succès comme représentant la candidature du gouvernement de demain, arrive bien après les deux autres. Quant à la liste Azaña, celle des gouvernants d'hier, elle n'obtient que des résultats infimes, ce qui provoque dans la foule des commentaires ironiques.

Partout des groupes se forment, des gens se passent des « tuyaux », on écoute des orateurs improvisés, on attend avec impatience les renseignements que M. Rico Avello, ministre de l'Intérieur, doit donner à minuit par radio. Un peu avant minuit une multitude haletante emplit les cafés de la Puerta del Sol pour entendre les premiers résultats : enfin les douze coups fatidiques sonnent lentement. Hélas ! ils annoncent seulement que devant les difficultés du dépouillement le ministre a été obligé de remettre à une heure du matin la communication attendue. Aussitôt les cafés se vident et les groupes se reforment sur la place ; la grande masse est bien résolue à rester le temps qu'il faudra pour avoir quelques renseignements : peine perdue, à une heure le ministre prend bien la parole, mais pour dire qu'il ne sait rien.

#### LE SUCCÈS DES DROITES

*Lundi 20 novembre.*

On n'est guère plus fixé aujourd'hui, car en Espagne où les journaux ne paraissent ni le dimanche soir, ni le lundi matin, on n'aura jusqu'à six heures du soir que la *Gazette officielle* du lundi, qui se borne à donner quelques chiffres fragmentaires de Madrid confirmant les indications de la veille. Toute la journée on reste dans l'incertitude.

Enfin avec une heure de retard, soit à sept heures, les journaux paraissent et confirment le triomphe de la droite, triomphe dépassant les prévisions les plus optimistes. En province la réaction a été plus forte qu'à Madrid, si bien que les socialistes, malgré leur succès relatif dans la capitale, où les chiffres définitifs ne sont pas encore connus, perdent un nombre de sièges considérable. Le parti radical-socialiste de

M. Azaña est écrasé, son chef étant élu avec peine à Bilbao. Enfin les radicaux de M. Lerroux, tout en étant assurés de former un groupe d'une importance considérable aux futures Cortès, seront cependant loin de constituer le grand parti du Centre sur lequel on comptait pour stabiliser la République. Particulièrement significatifs sont le nombre considérable de voix obtenu à Madrid par M. R. Villanova grand adversaire du catalanisme et l'élection très brillante des anciens ministres de la dictature et du fils du général Primo de Rivera. A l'heure actuelle il est cependant impossible de se faire une idée du nombre de députés qu'auront les divers groupes.

Le mode de scrutin de liste dont on fait l'expérience est, en effet, fort compliqué et déterminera un assez grand nombre de ballottages. Dans chaque circonscription il ne peut y avoir d'élus au premier tour que si l'un des candidats au moins a obtenu 40 pour 100 des voix. Si cette condition est réalisée, on proclamera dans la limite des sièges à pourvoir les candidats les plus favorisés parmi ceux ayant plus de 20 pour 100 des voix. Enfin les listes sont toutes incomplètes, afin que 20 pour 100 des sièges puissent être accordés aux représentants des minorités. En cas de ballottage seuls pourront se représenter les candidats du premier tour et il faudra qu'ils aient obtenu 8 pour 100 des voix.

*Mardi 21 novembre.*

Le succès des droites s'affirme en province; quant aux résultats madrilènes, on n'est toujours pas fixé et les journaux donnent des renseignements contradictoires au sujet de la nécessité d'un second tour de scrutin. Quelles que soient les lenteurs du dépouillement, cela paraît bien étrange! Du côté républicain on parle de la formation d'un cartel entre radicaux et socialistes pour « sauver le régime » dans les circonscriptions où aura lieu le ballottage. Le président du Conseil a fait des déclarations très nettes dans ce sens, mais on doute que M. Lerroux accepte la combinaison, car il a déclaré récemment qu'il ne s'allierait jamais aux socialistes. Puis il est loin d'être certain que le cartel affermissse le régime, car son premier effet serait de resserrer le bloc des droites et de rejeter du côté des monarchistes ceux de ses éléments qui sans être spécifiquement républicains seraient prêts à s'accommoder

de la République pourvu que celle-ci devienne « habitable ».

La seule tactique habile de la part des républicains du centre serait de se concilier les agrariens et l'action populaire. Quoique dans l'action électorale ces deux groupes aient été fort unis avec les traditionalistes et les représentants du parti de la Rénovation espagnole, cette union qui se serait maintenue facilement dans l'opposition sera malgré toute la bonne volonté des participants très difficile à sauvegarder dans la majorité. Jamais d'ailleurs on n'a vu vainqueurs plus embarrassés de leur victoire dont ils déclarent ne pas vouloir profiter dès maintenant, leur heure n'étant pas venue. C'est ce qui fait que M. Lerroux reste l'homme de demain, quoique n'ayant pas remporté le succès escompté.

Les événements suscitent toujours un vif intérêt, comme en témoigne la rapidité avec laquelle s'enlèvent les journaux, mais les tentatives des agitateurs n'ont aucun succès. Comme je remonte la rue de Alcalá à la fin de la soirée, au milieu d'une foule nombreuse, une bande de jeunes gens, drapeau rouge en tête, tente d'aller manifester devant le ministère de l'Intérieur : l'arrivée de quelques agents à cheval ne tarde pas à dissoudre leur cortège.

*Mercredi 22 novembre.*

On a publié hier soir les noms des députés élus à Madrid, onze socialistes et six droitiers ; on apprend ce matin qu'il y avait eu une erreur dans les comptes au profit du candidat le plus favorisé, l'ancien président socialiste de la Chambre, M. Besteiro, auquel il manque environ trois mille voix pour obtenir les 40 pour 100 nécessaires à la validité du scrutin. Dans la coulisse on raconte qu'une combinaison avait été préparée entre les partis pour truquer les chiffres afin d'éviter le ballottage ! Mais certains candidats s'y sont opposés et désormais il y aura sûrement un second tour.

ENTREVUE AVEC M. LERROUX

*Jeudi 23 novembre.*

Dans l'ensemble, on considère que le ballottage changera peu les résultats acquis ; M. Lerroux n'a décidément pas voulu

de cartel et s'est ainsi affirmé comme anti-marxiste, ce qui le fait de plus en plus considérer comme le chef du prochain gouvernement, celui auquel les droites semblent décidées à laisser faire l'expérience de la République modérée. Aussi M. Lerroux est-il fort entouré et son petit hôtel est-il transformé en véritable quartier général. Dès les premières heures de la matinée il y a d'incessantes allées et venues et les visiteurs, reçus immédiatement et fort aimablement, sont priés d'être brefs.

— Je pense, me dit l'homme d'État radical, que les choses vont s'arranger. En ce qui concerne le ballottage, là où les droites n'ont pas de monarchistes déclarés sur leurs listes, nous entendrons avec elles; là où elles en comptent au contraire et se trouvent comme à Madrid en compétition avec les socialistes, nous retirerons notre candidature en laissant à nos adhérents la liberté de voter comme bon leur semblera.

— Puis-je vous demander, monsieur le Président, avec qui vous envisagez la possibilité de gouverner ?

— A cet égard ma position est très nette : je suis la même règle de conduite que pour les élections. Du côté des socialistes, j'ai déclaré depuis l'approbation de la Constitution que leur rôle dans la fondation du régime étant fini, ils auraient dû renoncer à la participation au pouvoir, le pays n'étant pas mûr pour leurs expériences sociales. Du côté des droites, les monarchistes doivent naturellement être écartés en tant qu'ennemis du régime, mais en dehors d'eux je suis prêt à collaborer avec tous les groupes, quelles que soient leurs tendances, qui sont disposés à travailler dans le cadre des institutions existantes. J'admets parfaitement que la législation de ces deux dernières années soit amendée, à la seule condition que cela se fasse sans bouleversement. En ce qui concerne la Constitution, une disposition interdit de la modifier avant deux ans d'ici. Pour ma part, j'ai été personnellement opposé à une grande partie des mesures prises sous le gouvernement de M. Azaña, qui blessaient la conscience ou heurtaient les intérêts de la plupart des Espagnols; il n'y aura donc aucune difficulté à ce que le parti radical examine avec les groupes de droite les dispositions dont la révision régulière par le Parlement s'imposerait.

« De même, ajoute M. Lerroux, il est certain qu'il faudra accorder au plus tôt une amnistie aussi complète que possible ;

l'élection de condamnés politiques, par exemple d'anciens ministres de la dictature, rend ce geste encore plus urgent. Peu à peu tout doit s'apaiser et la crise actuelle n'est qu'un épisode comme ceux que traversa dans sa jeunesse la République française. Celle-ci est cependant venue à bout de ses difficultés et nous avons sur elle l'avantage de pouvoir profiter de l'expérience acquise par le régime républicain dans de nombreux pays. Je suis donc très optimiste.

*Vendredi 24 novembre.*

Que dit-on dans les groupes de droite susceptibles de répondre à l'appel de M. Lerroux ? L'un des chefs des agrariens, M. Royà Villanova, a déclaré à diverses reprises que, rallié à la République, il était disposé à donner son concours à tout gouvernement national et anti-marxiste. Quant à la catholique Action populaire, elle se tient davantage dans l'expectative. Dans ses bureaux bourdonnant d'activité, son jeune chef, M. Gil Robles, dont les campagnes furent un des éléments déterminants de la réaction contre le gouvernement Azaña, veut bien me donner quelques éclaircissements sur sa position vis-à-vis des autres partis.

— Les forces de droite, me dit-il, unies dans la campagne électorale, garderont entre elles aux Cortès des rapports très intimes sur tous les points qui mettent en cause leur communauté d'idéologie ; mais à mon avis elles garderont une autonomie absolue sur les questions qui les séparent et pour la conduite à suivre en vue de la défense de l'idéal commun.

« Quant à l'Action populaire, elle ne devra collaborer à aucun gouvernement de coalition, car son heure n'est pas arrivée. En échange, elle devra prêter son appui parlementaire à un gouvernement du centre qui signifie une étape de transition vers une politique nettement de droite, qui devra être adoptée au moment opportun.

— Et quelles sont vos revendications législatives ?

— L'Action populaire exigera certainement la révision de la Constitution et l'abrogation de toutes les lois persécutrices et socialisantes approuvées durant la période des Cortès constituantes.

Dans l'après-midi j'ai une longue conversation avec don



José Antonio Primo de Rivera, fils de l'ancien dictateur et chef du fascisme espagnol, qui vient d'être brillamment élu à Cadix. Lui aussi estime que tous les patriotes devaient à ces élections faire abstraction de leurs préférences personnelles pour former un front uni contre le marxisme. C'est pourquoi il s'est présenté sur les listes de droite, sans croire cependant que l'Espagne puisse opérer son relèvement par les voies parlementaires. A son avis, l'Espagne serait bien mieux préparée que l'Italie elle-même au fascisme.

— C'est pourquoi, me dit don José Antonio Primo de Rivera, notre mouvement rencontre dès son origine un grand succès auprès de gens jadis révolutionnaires. Ainsi, parmi les étudiants nous comptons déjà plus de mille inscrits et espérons bien conquérir rapidement la fédération universitaire.

## EN ANDALOUSIE

*Séville, 26 novembre.*

Les trois derniers jours ont été marqués par une sorte de trêve politique et j'en ai profité pour aller à Séville. Là je me suis trouvé au contact de la terrible crise agraire que traverse l'Andalousie et dont la prétendue réforme adoptée par les Cortes constituantes n'a fait qu'aggraver les effets.

— Heureusement, me dit le président de la Chambre de commerce agricole, don José Huesca, son application n'a été tentée en fait que sur quelques propriétés, car on a dépensé beaucoup d'argent et comme résultat il y a plus de misère qu'auparavant.

On a prétendu exproprier sans indemnité les terres des Grands d'Espagne et malgré l'injustice d'une telle mesure on n'a pu dans les propriétés heureusement fort peu nombreuses qui ont été ainsi enlevées à leurs possesseurs empêcher un abaissement considérable du niveau de vie des travailleurs qu'on prétendait avantager.

— D'abord, me dit don José Huesca, les terres faciles à cultiver sont depuis longtemps divisées et les latifundia existent le plus souvent sur des terres pauvres ou sur celles qui exigent la grande culture. Ensuite l'établissement de petits propriétaires nouveaux demande des fonds considérables, car il

leur faut tant la possibilité d'acquérir du matériel que celle de supporter de mauvaises récoltes. Les dernières répartitions avaient été calculées trop juste et, les mauvaises années étant venues, il en est résulté une terrible misère chez les nouveaux propriétaires. En fait, pour établir soixante-cinq mille familles il faudrait plus d'un milliard de pesetas, sans indemniser les propriétaires dépossédés, et plus de deux milliards si on les indemnisait. Quant à l'expérience collectiviste tentée sur certains domaines, elle a totalement échoué.

A cet égard, j'apprends par ailleurs que les ouvriers de ces exploitations collectives en arrivèrent à ne toucher que 2 pesetas 75 par jour au lieu d'un salaire variant entre 7 et 15 pesetas, 20 même, dans certains cas, chez les particuliers. De plus j'ai pu constater *de visu* que la prétendue incurie des propriétaires de grands domaines était le plus souvent une légende. Pour ne citer qu'un cas, le vicomte de Eza, ancien ministre de la monarchie, a réussi par d'admirables travaux d'irrigation à transformer ses propriétés, y établissant des métayers qui, profitant de ses travaux, de l'entretien de ses canaux, de son matériel, donnent leur travail et partagent les bénéfices. Ils réussissent à se faire 4000 pesetas par an en moyenne, ce qui est fort joli,

— Aussi, me dit le vicomte de Eza, ai-je chez moi d'anciens révolutionnaires qui me demandaient récemment : Quand tout ce désordre va-t-il finir et pourrons-nous travailler en paix ?

Cet état d'esprit est pour beaucoup dans le fait que la réaction ait triomphé dans les campagnes.

*Madrid, 27 novembre.*

A mon retour à Madrid, j'assiste au grand meeting socialiste qui a lieu ce soir au cinéma Europa. Les orateurs y critiquent vivement le gouvernement actuel, l'accusant d'être cause de la déroute des gauches en ayant fait les élections sur le terrain anti-marxiste. Les plus violents affirment l'identité des buts du communisme et du socialisme et déclarent qu'au cas où se formerait un ministère réactionnaire, le peuple recourrait à l'insurrection, thèse qui prend une certaine gravité dans la bouche d'un ancien « ministre » de M. Azaña.

*Mercredi 28*

En même temps, la plus grande incertitude continue à régner au sujet de la formation de la future majorité. Aussi une certaine nervosité se manifeste-t-elle dans l'opinion.

Peut-être est-elle justifiée, car il sera difficile aux nouveaux élus de s'entendre pour une œuvre positive. Toutefois, M. Lerroux et M. Gil Robles semblent avoir trouvé des formules permettant aux anti-marxistes d'accomplir les réformes et de prendre les mesures les plus urgentes pour rétablir la situation politique et économique. Du côté monarchiste on ne leur fera pas de difficultés, car on désire maintenir la coalition des droites et ne pas poser actuellement la question de régime.

— Ce sera l'œuvre de demain, disent plusieurs chefs monarchistes; pour l'instant, il faut que les anti-marxistes restent unis afin d'assurer le rétablissement de la société espagnole sur des bases solides et de consolider l'unité nationale.

Pourvu qu'aucun des partis coalisés ne veuille affirmer trop nettement sa politique personnelle, il semble donc possible de maintenir l'union des droites jusqu'à ce que leurs buts communs soient atteints. C'est indispensable, si l'on ne veut pas que le pays retombe dans l'incertitude et dans l'anarchie après le bel exemple de vitalité et de discipline consentie qu'il vient de donner.

ANDRÉ NICOLAS.

---

# BALZAC

## ET LE PRIX MONTYON

Les tribulations académiques du grand homme ont été, jadis, fort exactement racontées par Edmond Biré, dans son excellent ouvrage sur *Honoré de Balzac*, mais quelques détails lui échappèrent, assez curieux pour ne pas être passés sous silence. Il ne s'agit point ici de Balzac candidat à un fauteuil, mais de Balzac candidat à un prix.

Pendant qu'il esquissait, en septembre 1832, à Aix-en-Savoie, auprès de la marquise de Castries, l'édifiante histoire du *Médecin de campagne*, dont la trame est formée par la vie charitable du bon docteur Benassis, le romancier s'avisa que cet ouvrage était, par son essence même, digne des lauriers que l'Académie décerne, chaque année, à la vertu, de la part de feu M. de Montyon. « Je vous recommanderai, écrivait-il à son amie, M<sup>me</sup> Zulma Carraud, dès la fin de septembre, la propagation de mon petit in-dix-huit : *le Médecin de campagne*. Il me fera des amis. C'est un récit bienfaisant, à gagner le prix Montyon. » Ce petit in-dix-huit, au cours de la gestation, se grossit à tel point de dissertations politiques et sociales, de récits épisodiques, voire d'une fameuse *Vie de Napoléon racontée par un soldat dans une grange*, qu'il vint au monde, un an après, le 3 septembre 1833, sous la forme de deux volumes in-octavo. A défaut d'un format de *Catéchisme* ou d'*Évangile*, Balzac avait donné à son *Médecin* l'ornement d'une pieuse vignette, imprimée sur la couverture et la feuille de titre : *le Christ succombant sous le poids de sa croix*. Mais il

avait eu la singulière idée de choisir cette touchante image dans un lot de gravures sur bois qu'il avait jadis commandées, au temps de sa fonderie de caractères, à son grand ami, et fort peu édifiant, l'humoriste Henry Monnier, le père de Monsieur Prudhomme.

L'ouvrage avait paru sans nom d'auteur, mais portait en épigraphe une pensée signée de Balzac : « Aux cœurs blessés l'ombre et le silence. » Cette première édition était loin de satisfaire le romancier, malgré le labeur qu'elle lui avait coûté : « Il n'y a pas une phrase, écrivait-il, en mars 1833, à M<sup>me</sup> Carraud, qui n'ait été vue, revue, lue, relue, corrigée ! Mais quand on veut atteindre à la beauté simple de l'*Évangile*, surpasser le *Vicaire de Wakefield* et mettre en action l'*Imitation de Jésus-Christ*, il faut piocher et ferme ! »

Et même faire piocher les amis. L'un d'eux, ardent catholique, Thomassy, juge au tribunal de la Seine, avait reçu confiance des visées du romancier sur le prix Montyon ; Balzac lui avait même, pour avis, soumis dès juillet 1833 les épreuves du *Médecin*, et le 17 du même mois Thomassy répondait : « Je vous remets l'exemplaire du *Médecin de campagne*, le premier volume seul a offert des incorrections... Dans l'état où vous le mettez pour la prochaine édition, cet ouvrage méritera le prix Montyon (*sic*). Voici ce que je pense de l'ensemble. L'intérêt dramatique est des plus faibles que je connaisse ; vous n'avez pas cherché à intriguer fortement le lecteur, vous ne le deviez pas. On est tenu en suspens, cela suffit. Passons donc sur le cadre où vous vouliez enchâsser vos caractères, vos descriptions, vos théories. Le médecin me paraît bien avoir de la religion et parler du catholicisme convenablement et philosophiquement ; mais il me semble qu'en nous le présentant comme ayant parcouru le cercle des doutes, des investigations et, de guerre lasse, se reposant sur la foi comme sur le plus doux des oreillers, vous l'eussiez rendu plus intéressant ; il me semble qu'en le représentant fidèle observateur des pratiques du culte, vous auriez pu produire de grands effets de style, et ce qui est mieux encore, vous placer dans le vrai.

« Autre omission : pourquoi Benassis ne trouve-t-il pas l'occasion de tracer l'idéal du médecin, d'après nos idées modernes et catholiques : lutez avec Hippocrate, traçant le

portrait du médecin philosophe, et à cet effet reportez-vous au *Voyage d'Anacharsis*.

« Quant au capitaine Genestas [l'un des personnages du *Médecin*], n'avez-vous pas négligé un contraste naturel avec le médecin : celui-ci vantant les effets des professions pacifiques; celui-là vantant sans cesse l'épée, comme la tutrice naturelle de l'humanité; l'un blâmant Napoléon, pour son aversion des libertés, l'autre donnant toutes les libertés du monde pour la seule bataille de Champaubert; le soldat, enfin, discourant par saccades contre la perfectibilité..., le médecin le ramenant avec calme à des idées plus saines sur les rapports naturels de la guerre et de la civilisation?... Je ne fais que vous donner une indication qui n'a de sens que dans le cas où vous songeriez au prix Monthyon... Puis, et toujours dans la vue du prix Monthyon, et attendu qu'il s'agit du Dauphiné, une petite scène bien arrangée entre un protestant et le curé me paraît manquer : Benassis aurait pu y jouer un rôle de tolérance élevée, qui rentre dans son caractère. »

Thomassy ne fut pas le seul à formuler des observations, car huit jours après la mise en vente du *Médecin*, le 9 septembre, le romancier déclarait en se désolant : « Hélas ! mes critiques amis et moi avons trouvé plus de deux cents fautes dans le premier volume. J'ai soif d'une deuxième édition pour pouvoir porter ce livre à sa perfection. » Cette soif le pousse même à faire appel aux bons offices de sa sœur Laure : « Corrige bien *le Médecin* et dis-moi tous les endroits qui te semblent mauvais, et mets les grands pots dans les petits, c'est-à-dire si une chose peut être dite en une ligne au lieu de deux, essaie de faire la phrase. » Et l'on parle de la vanité littéraire de Balzac !

\*  
\* \* \*

Pendant que l'escouade des travailleurs s'appliquait à rendre cette future édition digne du jugement des Quarante, l'Académie française, le 13 mars 1834, de son propre mouvement, usant de son droit d'évocation, et, si l'on en croit Balzac, sans la moindre intervention du romancier, fit inscrire *le Médecin de campagne* sur la liste des ouvrages dignes de figurer au concours du prix Montyon.

## « Séance du jeudi 13 mars 1834

« Présents : MM. Raynouard, Pongerville, le comte de Cessac, Tissot, Roger, Brifaut, Droz, Royer-Collard, Ch. Nodier, Lemercier, Lebrun, Duval, Jouy, Ségur, Villemain, Féletz, Parceval, Lacretelle et Arnault.

« Prix Montyon, en faveur de l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Plusieurs membres désignent les ouvrages qui leur paraissent dignes d'entrer dans le concours.

« On passe à l'examen de la liste de ces ouvrages.

« Il s'établit une discussion successive sur chacun de ces ouvrages, puis on procède à un scrutin secret sur chacun d'eux en particulier; le résultat de ces différents scrutins est que les neuf ouvrages suivants, savoir :

« 1<sup>o</sup> *Études sur Ducis*, par M. Onésime Leroy; 2<sup>o</sup> *Le petit bossu*, par M<sup>lle</sup> Trémadeure; 3<sup>o</sup> *Jean-Marie*, par la même; 4<sup>o</sup> *Économie industrielle*, par M. Bergery; 5<sup>o</sup> *Les salles d'asile*, par M. Cochin; 6<sup>o</sup> *Du Polythéisme, chez les Romains*, par M. Benjamin Constant; 7<sup>o</sup> *Thérèse ou la petite sœur*, par M. Eymeri, de Saintes; 8<sup>o</sup> *Le Médecin de Campagne*, par M. Balzac; 9<sup>o</sup> *Les Mœurs des Français*, par M. Monteil;

« ayant obtenu le tiers des suffrages, seront distribués aux membres de l'Académie pour qu'ils en fassent un examen approfondi.

« Ont été ajoutés :

« *Souvenirs d'une mère de famille*, par M<sup>me</sup> ...; *Le père Maurin*, par M. Durand l'aîné; *Manuel des institutrices*, par M<sup>lle</sup> Sauvan. »

Douze jours après, le mardi 25 mars, nouvelle séance de l'Académie à laquelle sont présents les mêmes académiciens, mais moins : le comte de Cessac, Tissot, Brifaut, Duval, Villemain. Le procès-verbal nous apprend que *le Médecin* a gagné six rangs :

L'Académie arrête que l'ordre d'examen préalable des ouvrages présentés pour le concours de l'ouvrage le plus utile aux mœurs sera réglé par le sort. Cet ordre est réglé ainsi qu'il suit : 1<sup>o</sup> *Jean-Marie*; 2<sup>o</sup> *Le Médecin de campagne*; 3<sup>o</sup> *Économie industrielle*; 4<sup>o</sup> *Mœurs des Français*; 5<sup>o</sup> *Du Polythéisme*;

6° *Étude sur Ducis*; 7° *Thérèse*; 8° *Le petit bossu*; 9° *Souvenirs d'une mère de famille*; 10° *Les salles d'asile*; 11° *Le père Maurin*; 12° *Manuel des institutrices*.

Les résultats de l'examen sont défavorables au *Médecin de campagne* qui, à la séance du jeudi 17 avril, est rejeté ainsi que les n<sup>os</sup> 1, 4, 5, 7, 9 et 11. Les n<sup>os</sup> 3, 6, 8, 10 et 12 sont renvoyés à la commission, qui fut nommée le mercredi 7 mai, et qui se composait de quatre membres : Raynouard, Droz, Nodier et Tissot.

Sur le rapport de cette commission, deux mois après, le 10 juillet, l'Académie décerna les prix Montyon dont les lauréats furent proclamés à la séance publique annuelle, tenue le samedi 9 août.

Si dans cette séance solennelle les vertus du *Médecin de campagne* ne reçurent pas la consécration académique, du moins l'ombre de M. de Montyon n'eut qu'à se louer de la sagesse avec laquelle les Quarante avaient su choisir les rivaux qu'ils avaient préférés au bon docteur Benassis.

\* \* \*

Le programme de la séance se déroula suivant les rites accoutumés, sous la présidence de M. Villemain, directeur, assisté de M. de Pongerville, chancelier, et de M. Arnault, secrétaire perpétuel.

Pour commencer, M. le Secrétaire perpétuel lut son rapport sur les deux concours au prix d'éloquence, dont le premier, par une attention délicate de l'Académie, avait pour sujet : *l'Éloge historique de Jean-Baptiste-Antoine-Robert Auger de Montyon*; et le second : *Du courage civil, de ses différents caractères, des services qu'il rend à la société, de ses droits à la gloire et à la reconnaissance publique*. M. Léon Feugère, professeur agrégé au Collège royal de Henri IV, fut couronné pour le premier. Mais le second, bien que proposé pour la deuxième fois, resta sans lauréat. Il fut de nouveau prorogé, reporté à l'année 1836 et pour réchauffer l'ardeur des concurrents l'Académie éleva à 3000 francs la valeur de son prix.

Ensuite la parole fut donnée à M. Tissot, membre insigne de la Compagnie, pour la lecture du panégyrique de Montyon par M. Léon Feugère. Puis, lorsque M. Tissot eut terminé, M. le Secrétaire perpétuel, après avoir annoncé les prix de



poésie, d'éloquence, et les prix Montyon à décerner en 1835 et 1836, proclama « les prix et les médailles pour un ouvrage utile aux mœurs ».

Prix de 8000 francs à partager entre M. Cochin (*Manuel des Fondateurs et des Directeurs des premières écoles de l'enfance connues sous le nom de Salles d'asile*; 1 vol. in-8) et M. C.-L. Bergery (*Économie industrielle ou Science de l'industrie*; 3 vol. in-12).

Prix de 6000 francs à partager entre M. Onésime Leroy (*Études morales et littéraires sur la personne et les écrits de J.-F. Ducis*; 1 vol. in-8) et M<sup>lle</sup> Sauvan (*Cours normal des Institutrices primaires, ou Direction relative à l'éducation physique, morale et intellectuelle dans les écoles primaires*; 1 vol. in-12).

Prix de 2500 francs à M<sup>lle</sup> S. Ulliac-Trémadeure (*le Petit Bossu et la Famille du Sabotier*; 2 vol. in-18).

De plus, l'Académie décida de décerner à titre de récompenses spéciales : 1<sup>o</sup> Une médaille de 1500 francs à M. Ajasson de Grandsagne, à l'effet d'honorer et d'encourager l'intention qui a présidé à l'entreprise de la *Bibliothèque populaire*; une médaille de 1000 francs à M. A. Cassan, auteur de la traduction des *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*; 2 vol. in-8.

Enfin, lorsque M. le Secrétaire perpétuel eut achevé sa proclamation par l'annonce au public de la dotation dont le baron Gobert venait de gratifier l'Académie, M. le Directeur prit la parole pour terminer la séance et fit le discours rituel sur les prix de Vertu : une quinzainé de mille francs partagés entre une vingtaine de lauréats. Parmi les actes récompensés, M. le Directeur mit particulièrement en relief la belle action de Charles Tristan :

Un vieillard infirme du canton de Saint-André, département de l'Eure, ayant, pour vivre, vendu à terme sa petite maison, se trouvait, après le délai fatal, sans pain et sans abri, avec sa femme. Un pauvre du pays, Charles Tristan, qui vivait de la charité publique, mais qui possédait une petite demeure, les a reçus chez lui, les loge et mendie pour tous deux. L'habile préfet de l'Eure, M. Passy, en s'occupant, avec le zèle le plus actif et le plus humain, d'éteindre autour de lui la mendicité, trouva cette belle action cachée sous une misère que la loi réprouve, et qu'elle punit, sans rien faire pour la prévenir. Il n'a point hésité

à demander, pour Charles Tristan, la récompense (500 francs) que l'Académie lui décerne.

Malgré ses vertueux attraits, la séance publique du samedi 9 août 1834 ne fut pas, paraît-il, très courue, même des académiciens, dont soixante-huit seulement assistèrent à cette solennité (huit de l'Académie française, soixante des quatre autres Académies). Le *Journal des Débats* y avait délégué, pour compte rendu, son excellent collaborateur, Étienne Becquet, habitué des réunions académiques, où son grand front, sa tête chauve, son corps voûté à la démarche lente, étaient bien connus des familiers de la Coupole. Becquet ne fut pas satisfait de cette séance et dans un long article (signé : R.) nous fait part de son mécontentement :

« Peu de monde, hélas ! bien peu de monde ; à peine le quart des académiciens eux-mêmes s'étaient rendus à leur poste. Leurs stalles offraient d'effroyables lacunes, les bancs du public des vides horribles. C'était chose triste à voir, pour ceux-là surtout qui pensent avec moi, que toute la destinée de la littérature repose sur l'Académie et que le monde retombera dans la barbarie, disons mieux, dans le chaos, lorsque la première classe de l'Institut cessera de répandre sur nous le torrent de ses lumières. L'Académie cependant ne néglige aucun moyen, aucun artifice pour rappeler dans son sein la foule inconstante. Tandis que les théâtres font chaque jour leurs représentations plus longues, par une manœuvre contraire, et non moins habile, chaque fois l'Académie fait ses séances plus courtes. Celle-ci n'a pas duré une heure ! Et dans cette heure deux discours et un rapport ont été entendus, vingt personnes vertueuses couronnées et sept ouvrages utiles aux mœurs récompensés par des prix ou des médailles. »

\* \* \*

Sept ouvrages, mais parmi lesquels ne figurait pas le *Médecin de campagne*. Comment Balzac supporta-t-il cette déconvenue ? Lui-même nous a renseigné sur ses sentiments. Dès le 10 mai 1834, environ un mois après le rejet du *Médecin* par l'Académie, il écrivait à M<sup>me</sup> Hanska :

« Mon Dieu, que j'ai de choses à vous dire ! Comment l'Académie a voulu donner le prix Montyon au *Médecin de cam-*

*pagne* et comment j'ai fait, pour ne pas être mis au concours, autant de démarches qu'en font pour le prix, les autres concurrents. »

Seconde déclaration, non moins nette, douze ans plus tard, par une lettre ouverte adressée à Hippolyte Castille dans la *Semaine* du 11 octobre 1846.

« M. de Montyon, écrivait Balzac, a légué à l'Académie française une somme considérable, qui produit environ neuf mille francs par an, pour récompenser l'ouvrage le plus utile aux mœurs, publié dans une période de deux années avant la distribution du prix.

« L'Académie s'est érigée de son chef en bureau de charité littéraire, elle scinde le prix en trois ou quatre sommes qu'elle distribue à des œuvres sans influence sur les mœurs, et qui sont tellement oubliées que, si l'on publiait les titres des ouvrages couronnés de 1830 à 1836, par exemple, l'Académie rougirait sur ses quarante fronts.

« L'Académie française n'a pas d'abord le droit qu'elle s'est arrogé. Elle enfreint la volonté du testateur. Elle doit donner le prix à un seul ouvrage. Si aucun ouvrage n'accomplit, à son jugement, les conditions voulues, elle doit attendre et capitaliser la rente. Lorsque le prix, faute d'ouvrages, atteindrait à une somme considérable, cette énorme récompense, promise à de grands efforts, stimulerait puissamment la littérature..

« On peut se souvenir à l'Académie que j'allai réclamer contre une décision par laquelle elle avait admis *le Médecin de campagne* parmi les ouvrages à couronner. Je fis humblement observer que mon ouvrage n'était pas au point de perfection (1) (relativement à mes forces, bien entendu) où je voulais le faire arriver; subsidiairement, que l'Académie ne pouvait pas prendre des ouvrages non présentés par l'auteur; car je serais fort offensé de voir déclarer, par le premier corps littéraire, que j'avais eu le quart, la moitié du mérite voulu par M. de Montyon. M. Arnault, fort étonné de ces observations, m'apprit que l'ouvrage venait d'être écarté à cause de sa portée politique.

« En dépeçant le prix, comme elle fait, l'Académie éloigne les gens de talent, elle les dégoûte de l'entreprise excessivement difficile de remplir le programme du testateur.

(1) La deuxième édition ne parut qu'en juillet 1834.

« — Il se fait à peine, me disait Nodier, deux ouvrages de ce genre par siècle.

« — Eh ! c'est à cause de cela, lui répondis-je, que le prix est créé. Quand il sera de cent mille francs, au bout de dix ans, vous aurez un livre à couronner, soyez-en sûr. C'est à mes yeux un immense malheur pour notre pays, que quarante personnes choisies parmi toutes ses illustrations ne puissent avoir une grande pensée. Encourager la littérature des livres de demoiselles, au lieu de faire produire des *Vicaires de Wakefield*, tel est le résultat du prix Montyon.

« Personne ne croira, je l'espère, que cette note est dictée par l'esprit étroit de la rancune littéraire. En allant retirer mon ouvrage, je l'exceptais du concours, et depuis, je n'ai rien soumis au jugement de l'Académie. »

\* \* \*

L'excellent monsieur Arnault, qui était secrétaire perpétuel en 1834 et mourut cette année-là, le 11 décembre, a laissé des mémoires, les *Souvenirs d'un sexagénaire*, mais ces mémoires s'arrêtent bien avant l'année 1834, et ne peuvent donc nous être d'aucun secours pour vérifier ou infirmer les dires de Balzac. Quant aux mémoires des autres académiciens, ils sont muets sur ce petit épisode.

Nous ne saurons donc jamais le fin mot de l'histoire. Tout au plus pouvons-nous supposer que ce furent ou Pongerville ou Nodier, ou les deux réunis, qui signalèrent *le Médecin* à l'Académie, Pongerville et Nodier étant les deux seuls amis véritables que Balzac comptât parmi les Quarante. Pourquoi échouèrent-ils dans le patronage d'un chef-d'œuvre ? Fut-ce vraiment parce que *le Médecin* manifestait une défiance du suffrage populaire jugée inconvenante par les Immortels du *Juste-Milieu* ? Reprochait-on à Balzac lui-même son attachement au Carlisme, à la duchesse de Berry, sa collaboration au *Rénovateur* ? Nous ne le saurons sans doute jamais, mais ce dont nous sommes bien sûrs c'est qu'en 1834 les académiciens de Louis-Philippe ont, au nom de la Vertu, rejeté *le Médecin de campagne* et préféré *le Petit Bossu*.

MARCEL BOUTERON.

---

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

Chaque année, au début de décembre, le bureau du titulaire de la Chronique des livres d'étrennes s'emplit d'un nombre imposant de volumes aux cartonnages multicolores, aux titres gaufrés d'or ou aux images serties de filets rutilants. Ces volumes s'amoncellent en une sorte de forteresse bariolée dont chaque bastion correspond à un genre, contes et fables classiques de la jeunesse, romans nouveaux, livres d'histoires, albums de bêtes, etc., bastions dont la hauteur respective indique celui de ces genres qui a présentement la faveur du petit monde. En face de cette éphémère citadelle, les piles de livres réservées aux parents font plus modeste figure avec leurs dos brochés, froids au regard, et surtout leur médiocre hauteur. Les belles éditions se font de plus en plus rares, et là aussi la crise se fait sentir.

Pour eux voici pourtant quelques bons livres d'art. A l'ancienneté, la première place revient sans conteste aux *Artistes préhistoriques* de M. Morin-Jean ; en le lisant, on apprendra que, si haut que l'on remonte dans la nuit des temps, on rencontre des sculpteurs, des graveurs et même des peintres en possession d'un sûr métier (1). Au choix, la première place revient à la *Nouvelle Histoire universelle de l'art*, publiée sous la direction de M. Marcel Aubert, dont le second tome vient de paraître, terminant cette encyclopédie abondamment illustrée, et qui constitue un excellent ouvrage de bibliothèque (2). Deux volumes cartonnés orange, dus à M. Gabriel Mourey, et intitulés *Tableau de l'art français*, contiennent sur « le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle » des pages attachantes et variées qui font souhaiter la publication rapide des deux derniers tomes faciles à mettre en poche avant d'aller visiter musées

(1) H. Laurens. — (2) Firmin-Didot.

et monuments (1). Plus important par le format est le Manuel que M. François Benoit consacre à *l'Architecture de l'Occident médiéval*; dans ce bel in-octavo, solidement documenté, on trouvera, du romain au roman, les principales méthodes d'édification et les constructions les plus caractéristiques d'une époque. Dans *l'Histoire de l'expansion de l'art français*, M. Louis Réau, le distingué directeur de l'Institut français de Vienne, a pris pour tâche, cette année, de montrer l'influence de nos artistes en Italie, dans la péninsule ibérique, en Roumanie, dans l'Amérique du Sud, et sa démonstration est convaincante (2).

Cet art français est exalté dans *le Louvre*, charmant volume à la couverture ornée d'une aquarelle, où M. Germain Bazin étudie l'architecture du palais avec de nombreuses héliogravures à l'appui (3); et dans *l'Université de Paris*, recueil de plus de deux cents documents anciens ou vues modernes dont M. Jean Bonnerot, l'érudit bibliothécaire en chef de la Sorbonne, spécialiste de Sainte-Beuve, est le commentateur qualifié, M. Charlèty étant le préfacier de droit (4).

Viennent ensuite les trésors d'art de nos provinces. Ceux-ci sont mis en valeur par d'excellents ouvrages aux couvertures aquarellées ou ornées d'héliogravures et aux illustrations évocatrices. M. Camille Maclair consacre au *Mont Saint-Michel* des pages d'une subtile inspiration; M. Grodidier de Matons, dans *En Lorraine*, chante les bords de la Moselle, les places de Nancy, l'esplanade de Metz (5). M. G.-L. Arlaud, photographe au goût sûr, réunit dans deux albums : *Haute-Alsace*, *Strasbourg et la Basse-Alsace*, ses meilleurs clichés de l'année, images expressives, éloquentes même, qui rendent toute la poésie des villages hantés par les cigognes et des vallées riantes dont M. René Chambe décrivait récemment dans la *Revue* l'émouvant retour à la mère-patrie (6). Dans la Collection des « Villes d'art », M. Jean Bonnerot, déjà nommé, est l'auteur, en collaboration avec M. Kleinclausz, de *la Bourgogne et ses villes d'art*, où sont étudiés les monuments d'Autun et les paysages du Morvan; M. Georges Rigaud, celui d'*Orléans et le val de Loire*, où il accorde une part importante à l'architecture (7). Poursuivant ses travaux sur l'art rustique en France, M. Ph. de Las Cases commente, dans *l'Auvergne*, une

(1) Delagrave. — (2) 2 vol. in-8 ill., H. Laurens. — (3) B. Arthaud. —

(4) Larousse. — (5) Ces 2 vol. chez B. Arthaud. — (6) Ces 2 albums chez Arlaud. — (7) Ces 2 vol. ill. chez Laurens.

curieuse suite d'illustrations ayant trait à l'habitation, au mobilier, aux poteries et aux costumes de cette province (1). *Les Causses et les Gorges du Tarn* a pour auteur M. Jean Girou dont la chaude éloquence ne nous surprend pas quand nous admirons les sites reproduits dans cet élégant ouvrage (2).

*Toute la France* est une géographie illustrée, d'une formule originale, due à M. Fernand Maurette. Les quatre cents pages de ce petit in-octavo contiennent une source prodigieuse d'informations ethnographiques, économiques, industrielles et agricoles; sur notre pays. Voici encore un ouvrage de M. Lucien Romier réunissant de belles méditations sur la subtilité des pays français, le charme de leurs vieux chemins, la diversité des races, et c'est *Notre France* (3).

En suivant MM. Claude Aveline et Berthold Mann, nous irons en Espagne; leur journal de voyage, *Routes de la Catalogne*, est enrichi de fines esquisses (4); avec M. Francis de Miomandre, nous referons le voyage de Majorque, *Mallorca*, dont la *Revue* a eu la primeur et qui reparait accompagné d'héliogravures qui complètent harmonieusement cette pittoresque évocation (5). *Aux Baléares*, — les Baléares sont décidément à la mode, — est un livre de M. Claude Dervenn qu'agrémentent des dessins vigoureux de Guibillon (6). Un voyage aux États lilliputiens nous est offert par M. G. Combarrous qui étudie deux principautés dans *Liechtenstein et Monaco* avant de visiter Andorre avec M<sup>lle</sup> Isabelle Sandy (7). Si nous passons en Italie, c'est M. Camille Maclair qui sera, cette année, notre guide dans la ville éternelle: treize aquarelles de M<sup>lle</sup> Migueline d'Attanoux sont le prétexte de ces poétiques *Images romaines* (8). C'est encore à lui qu'on doit un *Marrakech* auquel a collaboré le pinceau de M<sup>lle</sup> Mathilde Arbey et qui continue cette belle série de livres au succès de laquelle M. J.-F. Bouchor a si heureusement contribué (9). M<sup>me</sup> Marie-Thérèse Gadala, voyageuse intrépide, réunit de pittoresques et pénétrantes impressions dans la *Féerie marocaine* (10).

De beaux volumes illustrés consacrés à l'Histoire trouvent leur place dans cette rubrique des livres d'étrennes; tels sont les deux remarquables ouvrages de M. Octave Aubry sur *l'Impéra-*

(1) Albin Michel. — (2) B. Arthaud. — (3) Ces 2 vol. in-8, Hachette. — (4) Hartmann. — (5) B. Arthaud. — (6) Ed. Occitania. — (7) 4 vol. in-8 illustré, Ed. Les « Chênes Verts », Montpellier. — (8) B. Arthaud. — (9) Laurens. — (10) B. Arthaud.

*trice Eugénie et Napoléon III* qui enrichissent de quatre volumes l'excellente bibliothèque « Historia » (1) ; ou les *Souvenirs de la Grande Armée* du comte de Lignières, le *Monge*, où M. Louis de Lau-nay retrace l'existence du fondateur de l'École polytechnique (2) ; ou encore, dans la collection des « Maîtres de l'Histoire » fort habi-lement dirigée par MM. J. et R. Wittemann, *Henriette d'Angle-terre et la Cour de Louis XIV*, par M. Claude Saint-Amant (3).

Rappelons également que *l'Histoire de France racontée à tous* de M. Funck-Brentano vient de se terminer par les deux beaux volumes de M. Louis Madelin sur *le Consulat et l'Empire* (4).

\* \* \*

La littérature enfantine recrute depuis quelques années ses auteurs parmi les favoris du grand public. Après M<sup>me</sup> Gérard d'Houville, MM. Henri Lavedan, André Maurois, Tristan Derème et Duhamel, M. André Demaison, à son tour, va atteindre le petit monde. A son intention paraît une fort belle édition du *Livre des bêtes qu'on appelle sauvages* dont M. H. Deluermoz, le peintre animalier réputé, est l'excellent illustrateur. Les parents bibliophiles confisqueront peut-être ce livre à leur profit tant il est réussi et parce qu'il contient un conte encore inédit (5). Il semblerait que le romancier de *Genitrix* ne fût pas un auteur *ad usum delphini*, pourtant le nom de M. François Mauriac, de l'Académie française, s'inscrit en lettres d'or sur un album écarlate illustré par Mad Charléty, et nul parent ne peut trouver choquant que de jeunes lecteurs se passionnent pour ce roman d'un petit garçon pensif, *le Drôle*, écrit à leur intention (6).

L'humour de certains dessinateurs donne bien de la saveur à quelques albums d'enfants ; c'est le cas de Samivel à qui l'on doit cette année un *Gargantua* d'une verve drue, bouffonne (7) et un recueil de caricatures, *Parade des Diplodocus*, d'une fantaisie échevelée, d'une loufoquerie extraordinaire, où il retrace les abra-ca-dabrantes aventures de deux petits gnomes affreux (8). Plus disciplinée, l'inspiration de M. André Hellé, aquarelliste délicat, n'en est pas moins féconde : on lui doit *Croisière des Enfants* qui, en vers, en prose et en images, relate l'odyssée d'un vieux bateau à roues parti du Rond-Point de la Défense pour une extra-

(1) 4 vol. ill., Talandier. — (2) Ces 2 vol. in-4 illustrés, Ed. Pierre Roger. —

(3) Plon. — (4) Hachette. — (5) Delagrave. — (6) Hartmann. — (7) Delagrave. —

(8) Paul Hartmann.



ordinaire croisière, et son illustration des *Douze plus belles fables du monde* réunies par Roger Dévigne fait de cet album un petit joyau de goût et d'humour (1). Le contraste entre cet artiste si moderne et le célèbre artiste romantique Grandville, autre illustrateur de fables, est saisissant. On s'en rendra compte en feuilletant une curieuse réédition des *Fables* de La Fontaine et de Florian, ornée de ses bonnes vieilles gravures sur bois (2).

*Jouons à l'histoire* est un de ces grands albums qui rendirent populaire Job et Montorgueil ; il reparait cette année, et c'est avec bien de l'esprit que ses marionnettes polychromes, ses poupées un peu ankylosées, ses soldats de plomb, figurant les grands hommes du passé, font trois petits tours et puis s'en vont. M. Pierre Nourry continue le récit des aventures de la souris du navire le *Soleil royal* dans son *Voyage autour du monde* (3). *Quand Henri-le-Grand était petit* évoque la jeunesse du roi de Navarre en un agréable récit que M. Albert Uriet a soigneusement enluminé (4). Sur les rayons d'histoire, voici encore pour de grands jeunes gens deux beaux in-octavos illustrés d'après les documents de l'époque et dont la lecture sera instructive et entraînante : *la Fille de Louis XVI*, par M. G. Lenotre (5), *Paris et sa région*, par M. L. Brossolette (6).

Aux leçons du passé, les enfants préfèrent souvent la fantaisie des contes ; ce genre a tenté cette année la plume d'excellents écrivains. A tout seigneur tout honneur ! De S. M. Marie, Reine de Roumanie, que la *Revue* a l'honneur de compter parmi ses collaborateurs, c'est une nouvelle édition de *Kildine*, histoire d'une méchante petite princesse qui, en s'assagissant, finit par conquérir tous les cœurs et jusqu'à sa mauvaise fée Mme Vox Populi (7). Dans *les Clefs d'or*, M. Paul Gsell, en écrivain de métier et de talent, a compris que, dans le conte, le souci d'innover ne devait pas anéantir de respectables traditions : Yannik, son héroïne dont le maître Lorigoux est le prestigieux aquarelliste, ne craint pas d'employer l'avion, certes, mais sans dédaigner pour cela de fréquenter la fée Viviane et l'enchanteur Merlin (8).

M. Léon Pineau a traduit habilement des *Contes populaires suédois* dont l'originalité séduira (9). Mme Simone d'Avène emploie pour illustrer *Annick et sa fée* des couleurs franches et ses

(1) Les 2 vol., Berger-Levrault. — (2) Garnier. — (3) Les 2 vol., Boivin. —

(4) Delagrave. — (5) Mame. — (6) Delagrave. — (7) Mame. — (8) Hachette. —

(9) Delagrave.

images précises et chatoyantes ornent cet aimable conte de Santelli d'une brillante manière (1). *Les Nouveaux Contes de fées* de la comtesse de Ségur renaissent agrémentés de planches naïves et précises à la fois de M. Albert Uriet (2). *Les Petites Filles modèles* du même auteur sont l'occasion pour le maître illustrateur Pécoud de prodiguer ses aquarelles pimpantes et printanières qui lui ont valu une légitime notoriété et font de cet album, — de grand format comme tous ceux qui le précèdent, — un ouvrage homogène et bien équilibré (3).

La comtesse de Ségur nous ramène tout naturellement à la « Bibliothèque Rose » et aux collections de petit format. Sous le cartonnage rouge célèbre, M<sup>me</sup> du Genestoux, dont l'œuvre s'accroît chaque année de la plus heureuse façon, fait paraître *les Exploits d'Hispano*, un chien terre-neuve, et *Une Folle équipée*, deux romans qui passionneront, comme tous ceux de la célèbre bibliothèque où paraissent aussi *Chez les Cannibales* de M.-T. Lazzarus, *Loin du nid* de M<sup>me</sup> d'Armagnac, *l'Épreuve de Georges* de Pierre de Coulevain. Rivale de la comtesse de Ségur, Zénaïde Fleuriot fait l'objet d'une édition complète, dont neuf volumes, de *Cœurs muets* à *Faraude*, ont déjà paru (4). La « Bibliothèque du petit Français » s'accroît de *Val-Huron*, par M. Pierre Blanchon, roman digne de ses glorieux prédécesseurs (5). La « Bibliothèque Blanche » a pour nouveautés *Mon Ami Jean-Pierre*, de Guillemette Marié, et *Ti et ses frères*, par Lucie Bricard-Bazin (6). Pour les plus jeunes également, la collection « la Clef des champs » offre les aventures de *Jeannot Lapin*, *Fours Martin*, le renard *Patterousse* et la grenouille *Rainette* (7). Dans la collection « Benjamin », Jaboune publie *les Jumeaux As* et le célèbre clown Bilboquet évoque d'amusants *Souvenirs* (8). *Suzette et le bon ton* de M. H.-Giraud, illustré par M. André Marty, enchâtera bien les petites filles (9).

Pour les jeunes filles et les jeunes gens, voici, toujours en petit format, *la Flûte corsaire* d'Horace van Hoffel et *l'Auto magique* de Gabrielli et Striel (10); *les Chasseurs de papillons* de Henri Bernay, *Pierre et sa mère* de Jacques Grandey (11); *Son Cousin l'Arabe* de Jeanne du Roustan (12); *Ceux du grand large*, roman maritime

(1) Larousse. — (2) Maine. — (3) Hachette. — (4) Tous ces vol. chez Hachette. — (5) Armand Colin. — (6) Ces 2 vol., Hachette. — (7) Ces 4 vol. chez Denoël et Steel. — (8) Ces 2 vol., Alcan. — (9) Gauthier-Languereau. — (10) 3 vol., Denoël et Steel. — (11) Ces 2 vol., Larousse. — (12) Delagrave.

de M. Jean Maucière, et *Piarrès le Contrebandier* de M. Gaëtan Bernoville ; *la Princesse sans jard* et *l'Enfant à l'ours* de Mme d'Armagnac (1). Pour la « Bibliothèque Bleue », Mlle Thérèse Lenotre a écrit un dramatique roman contemporain, *les Deux Visages*, dont la lecture enthousiasmera les grandes jeunes filles.

Leurs contemporains se passionneront pour les livres de la « Bibliothèque Verte » : *l'Héritier de Robinson* d'André Laurie, *Jerry dans l'île* de Jack London, et *le Secret de Wilhelm Storitz* de Jules Verne, dont reparassent également, en deux volumes chacun, *le Testament d'un excentrique* et *Deux ans de vacances*, devenus introuvables. Le prix Jules Verne de cette année a été décerné à un roman d'aventures, *l'Énigmatique disparition* de James Butler, dont l'auteur est M. Pierre Palau, le spirituel comédien.

Parmi les grands in-octavos, aux dos et flancs écarlates caparaçonnés d'or, Jules Verne est encore à l'honneur avec *Mistress Branican*. Il voisinera, cette année, avec une nouvelle édition d'un autre chef-d'œuvre pour la jeunesse qui a fait ses preuves, *Sans famille* d'Hector Malo. Dans ce format encore, *la Petite Fadette* de George Sand (2), *la Petite Princesse* de Burnett, l'auteur apprécié du *Petit Lord*, et *l'Enchantement de Solhar*, par Jean de Kerlec, ont tous trois pour illustrateur M. Pécoud dont nous avons déjà parlé. Raylambert orne de croquis à l'encre de Chine les récits souriants ou touchants que M. Ernest Pérochon a rassemblés dans *les Yeux clairs* (3). On sera ému par le dramatique roman maritime de M. Georges G. Toudouze, *le Mousse du Korrigan* (4).

Les littératures étrangères sont, elles aussi, représentées ici et par des œuvres telles que *les Aventures de Robinson Cruséo* dont Valentin Le Champion est le nouvel illustrateur ; ses dessins à l'encre de Chine, comme ses hors-texte en couleurs, dénotent un sûr métier et une facture plaisante ; aussi retrouve-t-on avec plaisir sa signature au bas des planches qui illustrent deux volumes d'un moindre format : *Gulliver à Lilliput* et *Gulliver chez les Géants* (5). Après Daniel de Foë et Swift, voici Walter Scott avec *Rob Roy* et *le Pirate*, et Fenimore Cooper avec *le Pilote* (6) ; puis, voici un nouveau *Don Quichotte* (7), et *les Aventures du Baron de*

(1) Ces 4 vol. chez de Gigord. — (2) Ces 12 vol. chez Hachette. — (3) Ces 3 vol., Delagrave. — (4) Hachette. — (5) Ces 3 vol., Boivin. — (6) Ces 3 vol. chez Garnier. — (7) Flammarion.

*Münchhausen*, illustrées par Robida et bien rééditées (1).

Deux grands livres d'inspiration religieuse s'inscrivent parmi les nouveautés pour la jeunesse : *A la conquête du monde poëne*, par M. Georges Goyau, illustré par le grand peintre Edgard Maxence (2) et *L'imitation de l'Enfant Jésus*, légendes et méditations enfantines composées par M<sup>lle</sup> Marie-Agnès Pératé, qui en est également l'illustrateur subtil et nuancé (3).

Abordons maintenant les albums du jeune âge. *Cotonnet en Amérique* mérite de connaître le succès des deux précédents ouvrages d'Adrienne Ségur à l'inspiration poétique et aux dessins d'une facture si plaisante (4). *Les Jeux* de M<sup>me</sup> Marie-Madeleine Franc-Nohain, avec des vers de sa fille Francine, sont une manière de petit chef-d'œuvre et, si son art rappelle parfois celui de Boutet de Monvel, un des maîtres du genre, il abonde en trouvailles. M<sup>me</sup> A. Boursier-Mongenot a elle aussi bien de l'esprit et les images de *Doudou s'envole*, pimpantes, naïves et aux tons vifs, exerceront une vive séduction sur la jeunesse (5). *Les Vieilles Rondes et Chansons de France*, illustrées par Charles Iselin un peu dans la manière de Guy Arnoux avec ses planches aux vifs coloris, méritent également de connaître le succès (6).

Il est une rubrique qui s'accroît chaque année sous l'influence du cinéma, celle des dessins animés chers à nos jeunes contemporains. Mickey, la souris de Walt Disney, orne de son nez luisant et de ses oreilles rondes la couverture de *Mickey détective* et de *Mickey fait du camping*. Félix, le chat de Pat Sullivan, semble le malicieux souverain d'une dynastie féline; pourtant *Félix V dans la jungle* et *Félix VI en l'an 2 000* ne sont pas le père et le fils, mais deux joyeux albums, les cinquième et sixième de leur série.

Poursuivant l'histoire de ses petits héros turbulents, M. Alain Saint-Ogan publie *Zig, Puce et Furette* et crée un nouveau personnage qui demain sera célèbre, lui aussi : l'ours qu'il met en scène dans *les Aventures de Prosper*. G.-E. Study offre les nouvelles facéties de son chien dans *Bonzo II le farceur*. H.-H. Knerr crée un vieux loup de mer, le capitaine Pim, dans *Pim, Pam, Poum*. Le *Pitche* d'Aleksas Stonkus, une vieille connaissance, évolue cette année dans *Pitche trouve un ami*. *Bicot*, pour son neuvième album, se fait magicien (7).

(1) Laurens. — (2) Maime. — (3) Bloud et Gay. — (4) Firmin-Didot. — (5) Les 2 vol., Maime. — (6) Emile-Paul. — (7) Ces 10 albums chez Hachette.

Un nouveau venu, Frigoulet, fils de M. J. François-Primo, apporte avec lui une atmosphère de poésie et traverse des aventures qui apparentent *Frigoulet au pays des chiffres* à un conte de fées. Frigoulet a trouvé en M<sup>lle</sup> Nathalie Parain un charmant et original illustrateur (1).

*Bill et Cube*, par Micha, sont des cousins de Zig et Puce, et leurs émules en cocasserie (2). Bécassine bat tous les records d'ancienneté, avec son vingt-deuxième album, *Bécassine dans la neige*; il nous montre que Caumery et Pinchon ne sont pas au bout de leur fécond génie inventif. On en peut dire autant de MM. Lichtenberger et Henry Morin dont la Nane fait l'objet d'un neuvième album : *Nane et sa fille* (3). *Luce et Colas Robinsons* n'ont plus le même illustrateur, mais M. René Gilfev a su nous les peindre avec grâce et adresse (4).

Enfin les animaux de Benjamin Rabier sont eux aussi de vieilles et fidèles connaissances : son canard Gédéon est toujours aussi jeune ; il patauge, vole et nage dans *Gédéon traverse l'Atlantique*. *Le Petit Père Mulot*, *les Aventures d'un Blaireau*, *l'Histoire d'un chien perdu*, sont avec ce Gédéon les albums nouveaux du spirituel caricaturiste des bêtes (5).

La collection du « Père Castor » s'accroît de dix albums plus ingénieux les uns que les autres ; grâce à eux on pourra construire maisons, meubles, bêtes, avions, pirogues, masques, faire surgir sur la même page deux images différentes, ou transformer en jouets amusants des pommes de pin, des branches ou des racines. Un de ces albums, *les Petits et les grands*, révèle un remarquable peintre animalier, M. F. Rojankowsky (6).

Mais pour parcourir le plus enfantin de ces charmants albums, on doit posséder la clef du merveilleux jardin. Véritablement, il faudrait que les futurs lecteurs eussent mauvaise grâce ou l'esprit bien obtus pour ne point apprendre leurs lettres en s'amusant, soit dans *l'Alphabet* composé de trente photos de Pierda représentant des scènes en plein air et à chacune desquelles correspond une lettre (7), soit dans *l'Alphabet* en couleurs de Jean de la Fontinelle, qui frappera vivement leur imagination (8).

ANDRÉ GAVOTY.

(1) Ed. Excelsior. — (2) Garnier. — (3) Gauthier-Languereau. — (4) Delagrave. — (5) Garnier. — (6) Flammarion. — (7) Delagrave. — (8) Berger-Levrault.

---

# REVUE DRAMATIQUE

GYMNASÉ : *Le Messenger*, pièce en quatre actes de M. Henry Bernstein. —  
MICHOÏÈRE : *Un tour au Paradis*, quatre actes de M. Sacha Guitry. —  
Les cinquante ans de théâtre de M. Albert Lambert.

*Le Messenger* est, de beaucoup, la meilleure pièce que M. Henry Bernstein nous ait donnée depuis longtemps. Il a renoncé à la nuageuse idéologie dont il s'était fait une seconde manière. Sa pièce est une pièce, et non une série de brèves images, suivant la technique de l'écran, dont les auteurs dramatiques, et M. Bernstein comme les autres, ont parfois si docilement subi l'humiliante influence. Les personnages y sont non pas des malades, anxieux, neurasthéniques, et déconcertants pour qui n'a pas le cerveau dérangé, mais des êtres pareils à beaucoup d'autres, reconnaissables aux faiblesses et aux misères de l'humaine nature. L'auteur s'est placé devant une situation dramatique, problème douloureux du cœur et des sens. Il a traité son sujet avec franchise. Une fois de plus on constate que le théâtre vit de réalité observée, et de ce métier solide que dénigrent avec un mépris transcendant les détracteurs de la pièce bien faite.

Premier acte. Une case dans l'Oubanghi. Il y fait très chaud, comme nous pouvions nous en douter, comme nous n'en doutons pas, à voir les personnages essuyer la sueur qui les inonde et ne vider leurs verres que pour s'y verser de nouvelles rasades. Ces personnages sont au nombre de deux. Le plus âgé, Nicolas, Nick pour les intimes, est un ingénieur qui dirige une concession minière; l'autre, Gilbert, un tout jeune homme qui vient de lui être envoyé en qualité de second. Conversation. Le colonial renseigne le nouveau venu sur les particularités de la vie en Oubanghi, dont l'une est l'impérieux désir dont on est pris, à certains moments, de quitter l'Oubanghi et la vie elle-même. Le moyen le plus sûr est alors de se tirer un coup de revolver non

pas au cœur mais dans la tête : et cela peut toujours servir. A la façon haletante et légèrement incohérente dont s'exprime Nick, il est aisé de voir qu'il est en proie à une sorte d'exaltation causée par la chaleur, par la boisson, mais, nous allons l'apprendre, par autre chose encore.

Notez que ce Gilbert est pour lui un inconnu; c'est un gamin; et lui, homme mûr, sérieux, important, éprouve le besoin de tirer de son portefeuille un portrait de femme, le portrait de sa femme, de le lui mettre sous les yeux, le lui faire admirer, lui souligner les grâces de cette femme qui est sa femme et de lui faire confidence du grand amour qui le possède, le tourmente et le hante. Cette Marie, c'est toute sa vie; c'est pour elle qu'il s'est condamné à ces dix huit mois d'Afrique, pour gagner la forte somme et donner à cette femme adorée le luxe, cadre indispensable à sa beauté. Loin d'elle, il ne pense qu'à elle, ne souffre que de son absence, et attend de se retrouver auprès d'elle pour enfin revivre.

Comment les jours suivants se passeront-ils entre les deux hommes et de quoi seront faites leurs conversations? L'auteur ne nous le dit pas et il n'avait pas à le dire; cette première séance nous a suffisamment renseignés: elle continuera. Oui, certes, Nick avait besoin de quelqu'un auprès de lui; mais c'était beaucoup moins pour l'aider dans sa besogne professionnelle, que pour avoir à qui parler de Marie. Gilbert va baigner dans cette atmosphère d'amour; il va s'en imprégner, s'en saturer; il y résistera d'autant moins que c'est un pauvre être, de ceux qui subissent les influences et, dépourvus eux-mêmes de personnalité, empruntent celle d'autrui. L'amour forené de Nick pour Marie passera en lui. Il rêvera de cette princesse lointaine. Le besoin naîtra en lui, chaque jour plus pressant, de l'approcher, de la voir et l'entendre, de connaître cette félicité extraordinaire que crée sa présence et dont la privation affole son compagnon. Aussi ne sommes-nous aucunement étonnés, lorsque, au second acte, à Paris, dans le salon de Marie, Gilbert fait son entrée.

Il s'est fait rappeler en France pour cause de paludisme; mais cette cause n'est qu'un prétexte: il souffre d'un autre mal. Il a trouvé ce moyen d'arriver auprès de Marie, en qualité de « messenger », chargé de lui apporter des nouvelles de Nick. Messenger infidèle, il s'empresse de faire assavoir à la jeune femme qu'il n'est revenu en France que pour elle. Pour elle il a risqué

sa situation et son avenir, et, de surcroît, rompu avec une maîtresse qui, répondant elle aussi au prénom de Marie, a le tort de n'être pas la Marie de Nick. Celle-ci aime son mari et n'aime que lui. Donc, elle vous congédie prestement ce soupirant imprévu, indésiré et d'ailleurs si indésirable!

C'est le premier mouvement : c'était le bon. Mais attendez. Nous ne savons pas tout encore et Marie n'en sait pas plus que nous. « Cœur humain, corps humain, mystère », dit un personnage de comédie qui, voilà quelque soixante ans, faisait déjà de la psychanalyse sans le savoir.

Une femme jeune, jolie, dont le mari est au loin, ne peut manquer d'être très entourée, courtisée, sollicitée. Dans un milieu de vie facile, sinon de vie de plaisir, est-elle toujours sûre d'elle-même? Voici un certain Géo, ami de Nick : celui-là est un honnête homme, et ne vient voir Marie qu'en camarade. Quel jeu singulier l'imprudente joue-t-elle avec lui, dont un autre, moins loyal, eût profité? Géo parti, coup de téléphone. Voix implorante de Gilbert. Nouveau refus de Marie qui raccroche le téléphone. Et aussitôt, nerveuse, courant elle-même au-devant de son destin, elle rappelle Gilbert. Ce blanc-bec a une chance que peut-être un roué n'aurait pas eue, celle qui explique tant de chutes inexplicables : sans s'en douter et en toute innocence, il est arrivé au moment psychologique.

Au troisième acte, une boîte de nuit où sont venus s'échouer nos tristes amants, couple lamentable. Marie a cédé à Gilbert qu'elle n'aime pas et qui le sait. Reproches, jérémiades, ennui... Soudain, Marie, en se retournant, se trouve face à face avec qui? Mais, bien entendu, avec son mari. Pourquoi de retour? Et pourquoi sans prévenir? Nick, aux premières minutes, se donne l'affreuse satisfaction d'une ironique comédie. Il feint d'avoir plaisir à retrouver une épouse fidèle et un ami loyal... Puis il éclate; il a tout deviné, il est accouru, il a vu; il chasse les coupables.

Dernier acte. Nick se prépare à repartir. Au bon Géo qui s'efforce de l'apaiser, il répond avec une aigreur qui traduit son cruel désarroi. Et c'est maintenant Marie qui vient, dirons-nous implorer son pardon? Nick fait mieux que de l'accabler de sa colère et de son mépris. Il lui pose les questions les plus précises et la torture par un interrogatoire d'une atroce crudité. Il n'est pas dupe de la comédie qu'elle lui joue. Sans doute va-t-elle, tout



à l'heure, aller rejoindre son Gilbert... Gilbert ? Il n'y a plus de Gilbert. Il s'est tué, ce matin. Oui, d'un coup de revolver à la tempe... A vrai dire, nous prévoyions ce dénouement. Ce pitoyable, cet ennuyeux Gilbert n'était que le vibrion, tel que le définit le raisonneur de *l'Étrangère*. « Les sociétés produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des êtres, mais qui n'en sont pas... » Un jour le vibrion se tire un coup de pistolet. « On entend alors un tout petit bruit, quelque chose qui fait hu... u... u. C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air, pas très haut. » Marie annonce cette mort avec tranquillité, sans qu'aucun tremblement dans sa voix trahisse une émotion dont, au surplus, elle n'a pas l'ombre. « Je suis un monstre », dit-elle. Oui, ce monstre à des milliers d'exemplaires qu'est la femme qui en aime un autre, à l'égard de celui qu'elle n'aime pas.

Ce drame rapide, violent, se déroule dans une atmosphère lourde entre personnages d'une fâcheuse vulgarité : c'en est le défaut. Par ailleurs, on a fait la remarque que le sujet n'en est certes pas nouveau. Mais, en art, ni la nouveauté du sujet n'importe, ni peut-être le sujet lui-même. Ce qui importe c'est ce que l'auteur a su y mettre de vérité, empruntée au spectacle de la vie et à l'étude du cœur. Le falot Gilbert s'éprend de Marie pour ce qu'il en entend dire à son mari : combien d'hommes, qui seraient passés à côté d'une femme sans lui prêter nulle attention, ne doivent d'en être devenus amoureux qu'au mari ou à l'amant qui l'a indiscrètement vantée auprès d'eux ?... Marie, qui aime uniquement son mari, lui est infidèle et, dans son infidélité, continue de l'aimer. C'est, nous le savons, l'excuse commode, l'excuse « de style », régulièrement invoquée par l'homme ou par la femme dans la chronique journalière de l'adultère. Mais, une fois sur un millier de fois, il se peut que cette contradiction soit une vérité, que ce paradoxe soit un fait ; et c'est le cas que l'auteur a choisi... D'excuse, il n'en est pas à la faute de Marie ; une explication seulement : celle de l'absence et de l'éloignement. En disant que les absents ont tort, la sagesse des nations, pour une fois, ne se trompe pas. Il arrive que l'image lointaine lutte mal contre la réalité présente. Ajoutez le désarroi de l'être habitué à s'appuyer, se reposer sur un autre et qui, dans l'esseulement, déséquilibré, perd la nette conscience de lui-même et s'abandonne.

Tout cela, qui est la substance même de la pièce de M. Bernstein, nous est présenté en une action aux lignes simples, sans fioritures, en un dialogue qui supplée à ce qui lui manque de délicatesse par ce qu'il a de direct et de robuste.

Interprétation d'excellente qualité. M<sup>lle</sup> Gaby Morlay exprime avec un art très subtil l'espèce d'inconscience de l'épouse amoureuse et infidèle. M. Francen dessine avec vigueur le type de Nick. M. Claude Dauphin est à souhait le falot Gilbert. Et M. Jean Worms est un Géo tout à fait sympathique par sa rondeur et sa cordialité.

Des quatre actes dont se compose la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry, *Un tour au Paradis*, trois sont d'une veine facile, plaisants, amusants, avec cet air d'improvisation qui est la manière de l'auteur. Mais il y en a un autre, — le second, — qu'encadrent ces trois actes, et de telle façon qu'on voit bien que les trois n'ont été écrits que pour servir de cadre au second. Et ce second acte nous a ravis par ce qu'il a de spirituel et d'ingénieux, de fantaisiste et, quoique en prose, de poétique.

Une soirée chez Maurice Dalmasseau. Un des invités, un charmant jeune homme, met la conversation sur les tables tournantes. Au fait, si on faisait tourner des tables! Idée de génie. Pour une fois, on se mettra devant une table qui ne sera pas de bridge. Un guéridon, quelques chaises : la parole est aux esprits. Ils s'en donnent à cœur joie et c'est une scène désopilante. Après quoi, par une pente naturelle, la conversation s'oriente vers les choses de l'au-delà, cependant que Dalmasseau, pris de migraine, avale des pilules que lui administre le jeune homme des tables tournantes, et s'endort dans son fauteuil.

Et voici ce fameux second acte. Au Paradis. Dalmasseau y arrive, en smoking, et se présente à saint Antoine de Padoue qui est de garde et de semaine. Tout est nouveau pour lui dans cet autre monde et curieusement il s'informe. D'où vient qu'il soit allé tout droit au Paradis? « C'est, lui répond saint Antoine, que vous avez été empoisonné. » Trait de lumière. Les pilules! Mais alors sa femme, dont il se croyait aimé?... La conversation s'engage sur l'existence qu'on mène au Paradis. Saint Antoine, discret et souvent même évasif, confie toutefois à son interviewer imprévu que lorsque les hôtes du Paradis sont en surnombre, pour éviter l'encombrement, on les renvoie sur terre. Seulement ils ne doivent

pas dire d'où ils viennent; le secret le plus rigoureux leur est imposé : à aucun prix, il ne faut que sur terre on soupçonne quoi que ce soit de leur passé céleste. Voici Mozart. Jadis il avait été Raphaël. « Pourquoi l'avez-vous si jeune rappelé à vous ? » demande Dalmasseau. Est-ce qu'il avait dit d'où il venait ? — Non, mais *on commençait à s'en douter...* » Cette réplique donne la note et le ton de ce dialogue fait de fines inventions, d'allusions, de réticences et de sourires, d'une grâce si légère et d'un tact si parfait que, dans un sujet pavé d'écueils, il n'est pas un mot pour choquer les plus susceptibles. Et il faut entendre les deux interprètes, qui sont M. Victor Boucher et M. Jean Périer. Un art tout en nuances, en indications légères qu'on nous laisse le soin de compléter, quelque chose d'exquis.

Le bonheur parfait lasse vite. Dalmasseau déjà regrette la terre. A l'acte suivant nous l'apercevons revenu dans notre vallée de misères. Mal lui en a pris : il est parfois dangereux pour un mari de revenir quand on ne l'attend pas.

Maintenant la toile se relève sur le décor du premier acte, et sur le fauteuil où Dalmasseau, depuis la veille, dort d'un lourd sommeil. Il s'éveille enfin, se frotte les yeux, jette autour de lui un regard méfiant. Ce n'était qu'un rêve ! Tout de même, et pour plus de sûreté, il commence par flanquer à la porte l'ami qui lui a administré les pilules. Et qui sait ? Qui donc a dit qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre qu'il n'y en a dans toute notre philosophie ? Comptons sur Dalmasseau pour ne pas trahir le secret...

Émouvante cérémonie à la Comédie-Française, à l'occasion des cinquante ans de théâtre de M. Albert Lambert. Le spectacle se composait d'un acte de *Severo Torelli* et du *Misanthrope*. *Severo Torelli*, le meilleur des grands drames en vers de Coppée, servit, — il y a cinquante ans, — de début au conscript Albert Lambert, paraissant pour la première fois sur la scène dont son père était le vétéran chevronné et cher au public odéonien. Coppée a toujours porté bonheur à ses interprètes. C'est le *Pas-sant* qui a révélé la grande tragédienne à la voix d'or. De *Severo Torelli* est partie la réputation de deux artistes destinés au plus brillant avenir, dont l'un était Duflos (que tout à l'heure embrassera son vieux camarade) et l'autre Albert Lambert. Et, au lendemain des *Jacobites*, tout Paris salua la naissante renommée de

M<sup>lle</sup> Weber. Je n'étais pas à la première du *Passant*, mais j'ai assisté à celle de *Severo Torelli* : ce fut, pour le principal interprète comme pour l'auteur, un triomphe. Grâce et noblesse, sveltesse de la taille, élégance du geste, voix superbe, chaude et bien timbrée, lyrisme du verbe, et cette flamme et cette jeunesse ! Cette jeunesse... cinquante ans après, nous l'avons retrouvée l'autre soir, — non dans la pièce qui nous a paru dater, — mais chez M. Albert Lambert, resté étonnamment jeune.

Tragédien d'âme et de métier, M. Albert Lambert a eu la coquetterie de se montrer ensuite dans un rôle de comédie, l'*Alceste* du *Misanthrope*. Il y a été charmant. On sait la querelle qui se poursuit autour de ce grand rôle. La mode aujourd'hui est de le pousser au noir. Bressant et Delaunay faisaient de l'amant grondeur de Célimène un gentilhomme mélancolique et séduisant, après qui volaient tous les cœurs. C'est dans cette note aimable que M. Albert Lambert a interprété le rôle. Entre plusieurs endroits où il a été excellent, je citerai la façon dont, après avoir fredonné la chanson du roi Henri, il l'a déclamée, y faisant sentir tout ce que met en ces vers naïfs ce passionné d'*Alceste*.

Dans sa double incarnation, M. Albert Lambert a été pareillement applaudi. Puis ses camarades se sont groupés sur la scène, les messieurs d'un côté, les dames de l'autre, et des adresses lui furent lues, vers et prose.

Dans l'ovation qui suivit, l'excellent artiste a certainement senti la sincérité de l'hommage qui lui était rendu et la reconnaissance d'un public qui n'a pas cessé d'avoir le culte de notre grand art tragique. A ce grand art Albert Lambert s'est consacré tout entier. Il lui a apporté les dons les plus rares, et par-dessus tout une conscience, une foi, où se reconnaît le véritable artiste. C'est grâce à lui que, de Corneille à Victor Hugo et de la tragédie au drame, il n'a manqué ni à la tragédie ni au drame ce premier rôle qui porte presque à lui seul le poids de la pièce. Pour tout ce que la Comédie doit à Albert Lambert, pour tout ce que lui doivent les lettres françaises, nous lui exprimons notre gratitude. Et c'est de tout cœur que nous mêlons nos applaudissements à ceux qui furent l'autre soir la belle et si méritée récompense de sa noble carrière.

RENÉ DOUMIC.

---

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

## LE CABINET CHAUTEMPS

Au ministère Choux-Fleuri succède le ministère Fleuri-Choux. On croirait, à regarder ce jeu de massacre et de résurrections, qu'au dehors la situation est sans nuages, que la France n'est pas à l'un de ces instants décisifs où l'avenir se dessine, que la situation financière et économique est parfaite. La caste parlementaire vit de plus en plus séparée des réalités extérieures, absorbée par ses passions mesquines et ses médiocres ambitions. Spectacle désespérant, en face d'un pays si sain et d'une situation si dangereuse !

On attendait mieux de M. Albert Sarraut, que l'on sait capable d'énergie et d'autorité. Il a été le prisonnier d'un système, ou plutôt d'une combinaison électorale. On put croire, au cours de la séance de nuit où il tomba, qu'il avait réussi à rallier une majorité de centre, à l'exclusion des socialistes et de la droite (rejet de l'amendement Denais) ; mais il se mit à couvrir d'amabilités l'obscur auteur d'un amendement socialiste et à lui offrir des concessions. Quand on passa au vote, il fut tout étonné de se trouver entre deux selles par 321 voix contre 247. La formule du Cartel avait, une fois de plus, étranglé le chef du gouvernement. Il en sera ainsi, tant que « la mystique de gauche » s'obstinera à exclure, d'une République que rien ne menace, si ce n'est ses propres vices, toute une moitié de la France.

Le cabinet Chautemps, qui s'est formé rapidement, c'est le cabinet Sarraut avec quelques tares en plus ; mais on dit M. Chautemps habile manœuvrier. Il est personnellement sympathique et éclairé : il appartient à une dynastie républicaine qui compte, parmi ses membres, un député mort au champ d'honneur. Le nou-

veau président a d'abord tenté d'élargir son ministère en y faisant entrer quelques-uns des « socialistes de France » qui, sous la houlette de M. Renaudel et de M. Frossard, ont eu enfin le courage de se séparer de M. Blum et de l'orthodoxie marxiste, et, d'autre part, quelques radicaux du centre et républicains de gauche. Il n'y a pas réussi. Il a donc formé un ministère purement radical-socialiste, ou peut s'en faut. Le sénateur Raynaldy, que l'on ne s'attendait guère à voir promu vice-président du Conseil et garde des Sceaux, ne lui apportera pas une grande force. M. Stern disparaît, M. Patenôtre reparaît. Nous ne sortons pas de la rue de Valois et de ses bailleurs de fonds. M. Frot avait entrepris de nettoyer les écuries d'Augias des assurances sociales ; on le remplace au Travail par M. Lamoureux et on l'envoie à la Marine marchande. Les principaux ministères, Affaires étrangères, Guerre, Marine, Intérieur, Éducation nationale, gardent leur titulaire. N'insistons pas. Il n'est pas certain qu'à l'heure où paraîtra cette chronique, le cabinet soit encore debout.

Ce spectacle, quatre fois renouvelé depuis le commencement de la législature, est la négation du régime parlementaire ; il en prépare la faillite. En Angleterre, la chute d'un ministère comporte un changement de politique et un personnel nouveau ; elle résulte, non de menus incidents de séance, mais d'une oscillation très nette de l'opinion nationale et des besoins du pays. Mais changer quatre fois de ministère, avec les mêmes ministres, la même majorité précaire, la même politique, c'est absurde et démoralisant. C'est le symptôme extérieur de la sclérose grave qui paralyse nos institutions et appelle une médication énergique. Faut-il donc croire à « la révolution nécessaire » ? Oui, pourvu qu'on entende le mot, comme le font MM. Robert Aron et H. Dandieu (1), d'une révolution morale. Une revision de la constitution ne pourrait être efficace que si elle aboutissait à changer les mœurs qui ont corrompu le régime.

M. Émile Buré rapporte, dans *l'Ordre*, ces propos désabusés de M. François-Albert, peu de jours avant sa mort récente : « Tu ne peux te figurer où est tombé le régime. J'en suis positivement effrayé. Les directions des ministères étaient autrefois impeccables ; elles sont maintenant aux mains de gens sans scrupules. Au ministère du Travail, à quelques exceptions près, je n'ai

(1) *La Révolution nécessaire* ; Grasset, éditeur, 1 vol. in-16.

autour de moi, que des « gangsters », et la franc-maçonnerie les défend avec rage contre moi. » La franc-maçonnerie, rempart du système valoisien, n'est plus guère, en effet, qu'une organisation de défense des prébendes et de maintien des abus, et c'est ce qui fait sa force. Le pire des régimes, c'est la tyrannie d'une caste. C'est la caste radicale-socialiste qui a introduit la corruption dans le corps des fonctionnaires en y installant le favoritisme. « Toutes les places et tout de suite. » Ce mot célèbre de 1924 est la devise du cartel des gauches. Parmi les hauts fonctionnaires, — dont beaucoup entrent honorablement dans la peau de leurs fonctions, car le cadre et l'ambiance conquièrent l'homme, — il en est bien peu dont on ne pourrait citer les étroites affinités parlementaires. Quand la curée des traitements et des honneurs s'étale en haut, il faut bien, en bas, satisfaire la masse des électeurs par de menues faveurs : places, décorations, pensions, indemnités, passe-droits, faveurs de toute sorte. Et voilà le budget au pillage. On exploite la France comme une ferme.

M. Chautemps, MM. Bonnet et Marchandeau, qui ont la charge des Finances et du Budget, cherchent, eux aussi, à faire face au déficit et ont déposé, dès leur premier contact avec le Parlement, un projet qui a été adopté par la Commission des finances ; mais, pas plus que leurs prédécesseurs, ils ne veulent voir les racines démagogiques d'un mal auquel, par une sorte d'accord tacite entre les partis, on refuse de s'attaquer. Nous ne faisons pas allusion à l'abus scandaleux des pensions à de faux mutilés, de faux tuberculeux, ni même à l'injustice de s'en prendre à de rares gros traitements et de ne rien demander à la masse des plus petits ; nous parlons de cette évasion fiscale par en bas qui est la ruine de nos finances. L'impôt sur le revenu ne sera jamais bon, il ne serait supportable qu'à la condition de s'étendre à toutes les catégories sociales ; en abaissant la limite inférieure des « assujettis », on assurerait au Budget des rentrées très importantes et on reviendrait à cette grande règle de la Révolution française qui considérait la contribution aux charges publiques comme un honneur dont aucun citoyen, selon ses facultés, ne devait être privé. La fiscalité de plus en plus socialiste que nous fait le parti radical-socialiste n'est pas seulement injuste, elle est ruineuse pour les finances de l'État. Tout le problème est là. Nous n'aurons de saines finances que si l'on aborde enfin la réforme administrative et la réforme politique. Tout le monde le sait, au Parlement

mieux qu'ailleurs. Aussi est-ce autour du Parlement que l'on entend surtout parler de gouvernement d'autorité et de dictature.

#### L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE

Quelle tristesse d'écrire ces pénibles constatations en un moment où les destins sont suspendus et où quelques jours mal employés équivalent à des occasions perdues, à des issues fermées. Le mal est superficiel mais il trompe les observateurs étrangers : « Il y a eu une demi-douzaine de changements de gouvernement depuis les deux dernières années, écrit le *Times*; nos amis de France et ceux qui croient en le régime parlementaire espèrent que ce grand pays libéral trouvera rapidement un gouvernement assez fort pour mettre en ordre les finances et pour parler avec autorité en matière d'affaires étrangères. » Nous avons manqué l'occasion, au moment où l'Allemagne a quitté la Société des nations et la Conférence du désarmement, de définir nettement notre politique et de rallier, en face de l'hitlérisme triomphant, les hésitants et les timides. Maintenant, que voyons-nous ? Tandis que l'opinion britannique comprend de plus en plus que l'Allemagne hitlérienne n'est pas un État comme les autres, mais une frénésie en action, en face de laquelle certaines précautions s'imposent, le gouvernement britannique, au contraire, sous l'influence de l'idéalisme naïf de M. MacDonald, court à la suite de M. Hitler, espérant le rattraper et le ramener à Genève, et renverse, à l'avantage du Chancelier, la situation diplomatique qui résultait de la sécession du 14 octobre.

Maintenant sir John Simon, M. Baldwin, comme s'ils cherchaient une issue pour échapper à leurs responsabilités, engagent la France à des négociations directes avec M. Hitler (discours des 24 et 27 novembre). Nous avons dit ce que nous pensions de cette méthode : elle ne pouvait être ni écartée, ni adoptée sans précautions et sans témoins. Il y a certainement là une manœuvre, mais il y a aussi, — car les affaires diplomatiques ne sont pas simples, — ce fait que le Chancelier, qui a le sentiment de ses responsabilités et le sens de ce que souhaite le peuple dont il est l'idole, a parlé comme aucun gouvernement ne l'avait osé avant lui. Mais nous n'avons rien à demander à l'Allemagne, car l'exécution des traités va de soi, et il ne s'agit pas, quand nous sommes défenseurs, de nous faire demandeurs. M. François-Poncet, ambas-



sadeur de France, est donc entré en conversation avec M. Hitler. Il semble, sans qu'on le sache avec précision, que le Chancelier ait revendiqué cette « égalité des droits » autour de laquelle, sans en préciser les termes, il a réussi à créer, parmi la jeunesse allemande, une dangereuse mystique, et qu'il ait exprimé le vœu que le territoire de la Sarre fasse retour sans délai au Reich.

Le traité de Versailles fixe, pour la Sarre, une échéance qui arrive en 1935; tout est prévu, et les trois alternatives entre lesquelles les habitants auront à se prononcer, et ce qui adviendra des mines. On se demande pourquoi, dans ces conditions, le gouvernement du Reich et sa presse, tout en répétant que le plébiscite sera un triomphe pour le germanisme et une défaite pour la France, insistent pour que la votation n'ait pas lieu. Question de principe. La France a toujours défendu et pratiqué cette doctrine qu'un peuple, ou un groupe important de population, ne peut être contraint à quitter l'État dont il est membre sans qu'il soit procédé à une libre consultation par voie de plébiscite. La politique allemande, celle de Bismarck et, à plus forte raison, celle d'Hitler, est fondée sur l'idée de race; c'est au nom du germanisme qu'elle revendique les populations sarroises; une consultation populaire, même si elle tournait à l'avantage de l'Allemagne, serait d'un mauvais exemple, créerait un fâcheux précédent, et c'est ce que le racisme cherche à éviter. Le territoire de la Sarre est administré, non pas par la France, mais par la Société des nations, « à titre de fidéicommissaire »; il n'appartient donc pas à la France d'en disposer. Si le plébiscite de 1935, réalisé dans des conditions de liberté que la Société des nations aura le devoir de préciser, aboutit au retour de ces territoires au Reich ou au maintien de l'état de choses actuel, la France s'inclinera sans arrière-pensée. Il convient de remarquer que si le soi-disant droit de la race s'affirmait à propos de la Sarre, il serait impossible d'accorder le moindre crédit aux affirmations d'Hitler qu'il n'y a plus, à ses yeux, de question d'Alsace-Lorraine.

On aperçoit se dessiner, à l'arrière-plan d'une négociation directe entre la France et l'Allemagne, tout un programme d'action et de pénétration vers l'Est, qui est déjà exposé dans *Mein Kampf*, qui reçoit l'approbation de lord Rothermere dans son *Daily Mail* et par lequel on voudrait séduire le gouvernement du maréchal Pilsudski. On indique à la Pologne, si elle s'entendait avec l'Allemagne, la direction de Kiev vers laquelle, une fois déjà,

pour son malheur, se sont élancées ses armées. L'Allemagne, en collaboration avec la Pologne, aiderait l'Ukraine à se séparer de l'U.R.S.S. et à s'assurer l'indépendance. Hitler, sans doute, en causant avec M. Lipski, est discret sur le chapitre des revendications allemandes, mais lord Rothermere, lui, est plus explicite. La Pologne céderait à l'Allemagne toute la partie nord de la Poméranie polonaise avec son port de Gdynia, et elle recevrait, aux dépens de la Lithuanie, l'usage du port de Memel. Ainsi l'Allemagne, à sa convenance, donnerait ce qui ne lui appartient pas et prendrait pour elle ce qui lui appartient moins encore, la terre polonaise de Pomerellie. Nous ne croyons nullement que le gouvernement polonais ni l'opinion soient disposés à entrer dans ces louches combinaisons ; mais c'est déjà trop qu'on en parle et qu'une partie de l'opinion britannique s'y intéresse.

Tout ce qui aurait pour effet de bouleverser l'Europe de 1919 conduirait à l'hégémonie germanique et par là à la guerre. Comment s'étonner que la fièvre allemande ne s'apaise pas quand on voit M. MacDonald, lord Rothermere, M. Mussolini et la presse italienne pousser à la revision des traités ? L'Allemagne, elle, est dans son rôle, mais les vrais coupables du désordre européen, les voilà. N'a-t-on pas vu, ces jours derniers, près de deux cents parlementaires anglais signer une requête pour le retour de la Transylvanie à la Hongrie ? Jamais l'incorrigible illusion des Anglais sur une Hongrie qu'ils ne connaissent pas ne s'était manifestée avec une pareille inconvenance. De quoi se mêlent ces députés qui demandent froidement le démembrement d'un État qui fut leur allié durant la guerre ? Et que diraient-ils si le parlement roumain réclamait l'indépendance des Indes ou du Canada ? Les trois ministres de la Petite Entente ont fait une démarche de protestation auprès de sir John Simon qui a dû se trouver assez embarrassé pour leur répondre. Si l'alliance franco-anglaise, — que la France souhaite avec tout son ardent désir de paix, — devait avoir pour contre-partie, comme le veut lord Rothermere qui s'en est fait le champion, la revision des traités et la destruction de l'Europe sortie de notre commune victoire, nous devrions la rejeter. L'heure est venue de parler clair à nos amis d'Angleterre et de les mettre en face de leurs responsabilités, car c'est d'eux que dépend la paix ou la guerre, c'est leur attitude qui déterminera notre politique. S'ils sont décidés à maintenir, avec nous, l'Europe de 1919, nous resterons, d'un commun accord,

maîtres de la situation et des possibilités de l'avenir. S'ils entrent dans la voie des révisions territoriales, ils ouvriront la porte aux passions germaniques qui déborderont Hitler lui-même, et il ne nous restera qu'à resserrer notre cohésion avec nos alliés et amis du continent (1). Nous souhaitons ardemment n'avoir pas à opter entre l'Angleterre et la stabilité continentale : si on nous y oblige, notre choix est fait.

Tandis que l'Allemagne fait des avances à la Pologne, M. Litvinof, commissaire du peuple aux Affaires étrangères, achève aux États-Unis et en Europe, un voyage triomphal. L'U.R.S.S. n'est-elle pas, avec la Chine inorganique et les États-Unis, l'État continental le plus peuplé ? Que ce soit dans les problèmes asiatiques, en face de l'expansion japonaise, ou dans les affaires européennes, en face de l'Allemagne raciste, son poids est considérable et son alliance recherchée. Les États-Unis viennent de reconnaître *de jure* la Russie soviétique et M. Litvinof, qui s'est rendu en Amérique par Paris, a été accueilli à la Maison Blanche par le président Roosevelt. Ne cherchons pas loin les raisons de ce revirement sensationnel qui comble de satisfaction la presse soviétique : elles sont, pour une part, d'ordre économique, mais surtout d'ordre politique. Il s'agit de préparer une entente contre le Japon qui est actuellement gouverné par des hommes d'État nationalistes et qui, non content d'avoir créé un Mandchoukouo sous sa tutelle, cherche à s'étendre vers le nord de la Mandchourie et à contrôler le chemin de fer de l'Est-chinois qui est aux mains des Russes. On sait toute l'importance que les États-Unis attachent au développement de leur influence et de leur commerce en Chine ; de ce côté-là, et non vers l'Europe, vont leurs préoccupations et sont leurs intérêts. L'habile politique des Japonais a réussi à rassurer les Chinois sur leurs intentions et un rapprochement semble s'esquisser entre les deux grands peuples jaunes. Un accord entre les Américains et la Russie soviétique pour endiguer la poussée japonaise, sauvegarder les débouchés russes sur le Pacifique et maintenir le régime de la porte ouverte en Chine apparaît donc comme l'objet de la reconnaissance des Soviets par les États-Unis et du voyage de M. Litvinof.

En revenant, le commissaire du peuple aux Affaires étrangères,

(1) M. P. Hymans, ministre des Affaires étrangères de Belgique, M. Vandervelde, leader du parti socialiste, M. Sinzot, député catholique de Mons, viennent de faire entendre sur l'étendue du péril allemand, de sages et fortes paroles,

invité par le Duce de l'Italie fasciste, a débarqué à Naples, a été fêté à Rome et reçu par S. M. le roi Victor-Emmanuel. M. Mussolini, destructeur du communisme, a été le premier à rechercher l'amitié des bolchévistes ; il en a tiré quelques avantages économiques et certaines possibilités de manœuvre sur l'échiquier européen. L'Italie est inquiète, non sans raisons, de l'invasion des articles japonais sur ses marchés à des prix que les manufactures d'Occident, qui travaillent dans des conditions différentes, ne peuvent obtenir. Le *dumping* japonais alarme l'Europe et l'Amérique. Ainsi les affaires d'Extrême-Orient ont leur incidence jusque sur la politique européenne : tandis que M. Hitler cherche à se rapprocher du Japon et de la Pologne et dirige vers l'Est ses prochaines visées politiques, les États-Unis et l'Italie préparent une entente avec les Soviets. Pour les mêmes raisons, l'Allemagne a besoin de la paix en Occident avec l'aide de l'Angleterre qui veut avoir les mains libres. Telle est la complexité du jeu de ce monde.

En Espagne, après la chute de l'éphémère cabinet Lerroux, en octobre, les Cortès constituantes ont été dissoutes. De nouvelles élections viennent d'avoir lieu les 19 novembre et 3 décembre : elles assurent le triomphe du centre et des droites. D'un rude coup d'épaule, l'Espagne rejette le socialisme qui, loin de ses traditions nationales, l'entraînait à sa perte, et le radical-socialisme qui n'a pas su se séparer du marxisme et qui faisait de l'anticléricanisme son cheval de bataille. Les socialistes tombent de 117 à 58 sièges, les radicaux-socialistes de 59 à 5. Les gauches gardent au total 99 députés ; le centre en a 167, dont 104 pour les radicaux de M. Lerroux ; la droite 207, dont 86 agrariens. Le cabinet Martínez Barrios a donné sa démission. Un cabinet Lerroux va être formé. La révolution n'est pas, pour le moment, remise en question ; la République n'est pas menacée ; la seule chance qu'elle ait de s'implanter, dans un pays qui ne paraît guère préparé à un régime parlementaire, serait qu'elle adoptât une politique très modérée et fit l'éducation de la nation. Félicitons les Espagnols de ce vigoureux redressement.

RENÉ PINON.

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## DIX-HUITIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

### Livraison du 1<sup>er</sup> novembre

	Pages.
TROIS PATVRES DIABLES, par M. ANDRÉ DEMAISON . . . . .	5
AU SEUL DE L'ESPAGNE, par M. HENRI DE REGNIER, de l'Académie française. . . . .	30
PSYCHOLOGIE DU PEUPLE CANADIEN, par M. FIRMIN ROZ . . . . .	56
LETRES DE LAMARTINE A SAINTE-BEUVE, publiées par M. A. CHESNIER DU CHESNE. . . . .	73
LA GUERRE AUX ETUDES CLASSIQUES, par M. L. BLUM . . . . .	102
UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XVIII, par M. J. LUCAS-DUBRETON . . . . .	118
LE REDRESSMENT NÉCESSAIRE, par M. L. DE CHAPPEDELAINE . . . . .	153
KOUFRA, NOTRE-DAME DES SABLES, par M <sup>me</sup> M.-E. DE BONNEUIL. . . . .	171
HEURES DE GENEVE (11-16 OCTOBRE), par M. MAURICE PERNOT. . . . .	184
A PROPOS D'UN CENTENAIRE, VAUBAN ET LACLOS, par M. le général WEYGAND, de l'Académie française. . . . .	196
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — TERRE D'AMÉRIQUE, par M. LOUIS GILLET. . . . .	201
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — LA TRANSMUTATION DES ATOMES, par M. CHARLES FABRY, de l'Académie des Sciences . . . . .	213
REVUE DRAMATIQUE. — L'ARLÉSIENNE A L'ODÉON. — TOVARITCH. — LA COLOMBE POIGNARDÉE, par M. RENE DOUMIC, de l'Académie française . . . . .	226
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENE PINON . . . . .	230

### Livraison du 15 novembre

APRÈS LE COUP DE THÉÂTRE ALLEMAND, par ***. . . . .	241
LA PIERRE DE SCANDALE (Texte français de M <sup>me</sup> E.-R. BLANCHET), par M. SO- MERSET MAUGHAM. . . . .	257
PSYCHOLOGIE DU PEUPLE ARGENTIN, par M. LOUIS BAUDIN. . . . .	292
LECONTE DE LISLE ET JEAN MAHRAS. — DOCUMENTS INÉDITS, par M. LOUIS BAR- THOU, de l'Académie française. . . . .	306
CE QUI NE S'OUBLIE PAS. — EN ALSACE RETROUVÉE, par M. RENE CHAMBE. . . . .	327
LA NOUVELLE ÉQUIPE. — I. J. ROMAINS. — J. DE LACHETELLE. — P. MAC ORLAN, par M. R. BOURGET-PAILLERON . . . . .	352

	Pages.
LE ROMAN DE MADAME POIVRE, par M. EDMOND PILON . . . . .	368
L'AVENIR DE LA CLINIQUE FRANÇAISE, par M. le Professeur ÉMILE SERGENT. . . . .	384
UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XVIII. — II, par M. J. LUCAS-DUBRETON . . . . .	399
APPEL AU SCOTISME. — LA LEÇON DE GODOLLO, par M. FRANÇOIS DE WITT-GLIZOT . . . . .	431
A CHANTILLY, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française . . . . .	442
HEURES DE GENÈVE (22-31 OCTOBRE), par M. MAURICE PERNOT . . . . .	447
PIERRE VILLEY, par M. JOSEPH BÉDIER, de l'Académie française . . . . .	455
REVUE MUSICALE, par M. LOUIS LALOY . . . . .	461
LA SCIENCE BIENFAISANTE. — E. ROUX ET A. CALMETTE, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française . . . . .	470
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON. . . . .	471

Livraison du 1<sup>er</sup> décembre

LA NOUVELLE ARCADIE, première partie, par M. MAURICE BEDEL . . . . .	481
JEUNESSE NITLÉRIENNE, par M. ROBERT D'HARCOURT . . . . .	514
VERS SAINTE-HELENE. — I. DERNIERS JOURS DE FRANCE, par M. OCTAVE AUBRY. . . . .	544
SPLÉNÉURS ET MISÈRES DE VERSAILLES, par M. RAYMOND ESCHOLIER . . . . .	580
IMAGES DES INDES. — I. DE BOMBAY A CALCUTTA, par M. JACQUES LE BOURGEOIS . . . . .	591
POÉSIES, par M. FERNAND GREGH . . . . .	624
LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE, par M. ROBERT DE ROQUEBRUNE . . . . .	631
A BERLIN. — SEMAINE D'ÉLECTIONS, par CLAUDE EYLAN . . . . .	653
RÉFORME DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, par M. HIPPOLYTE PARIGOT . . . . .	668
ADIEU A UN PATRIOTE ALSACIEN, par M. le général GOURAUD, de l'Institut . . . . .	681
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — UN CORPS DE CHERCHEURS, par M. FRANÇOIS CANAC. . . . .	685
L'EXPOSITION DES SOUVENIRS DE L'AVIATION FRANÇAISE, par M. RENÉ CHAMBE. . . . .	694
A L'ATELIER. — RICHARD III, par M. LOUIS GILLET. . . . .	702
RÉCEPTION DE M. FRANÇOIS MAURAC A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par PIERRE TROYON . . . . .	706
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON. . . . .	710

## Livraison du 15 décembre

LA NOUVELLE ARCADIE, deuxième partie, par M. MAURICE BEDEL . . . . .	721
LE GLISSEMENT DE L'ÉTAT. — II. LA DÉFAILLANCE DES DIRIGEANTS, par *** . . . . .	752
LES CARNETS DE LUDOVIC HALÉVY (1862-1866), par M. DANIEL HALÉVY . . . . .	764
DEUX FIGURES DE SAVANTS. — I. MONSIEUR ROUX, par M. PASTEUR VALLERY-RADOT . . . . .	801
VERS SAINTE-HELENE. — II. AMÉRIQUE OU ANGLETERRE? par M. OCTAVE AUBRY. . . . .	825
LA VERTU DE PRUDENCE, par M. HENRY DE MONTHERLANT. . . . .	851
IMAGES DES INDES. — II. CONTRASTES ANGLO-INDIENS, par M. JACQUES LE BOURGEOIS . . . . .	863
SPECTACLES, par GÉRARD D'HOVILLE. . . . .	896
AUX ÉLECTIONS ESPAGNOLES, par M. ANDRÉ NICOLAS. . . . .	912
BALZAC ET LE PRIX MONTYON, par M. MARCEL BOUTERON. . . . .	926
LES LIVRES D'ÉTRENNES, par M. ANDRÉ GAVOTY. . . . .	935
REVUE DRAMATIQUE. — LE MESSAGER. — UN TOUR AU PARADIS, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française . . . . .	944
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON. . . . .	951

